FRANCIS JAMMES

1868-1938

La dernière grâce que nous attendions de Dieu en ce monde, c'est la grâce d'une belle mort; j'entends d'une mort conforme au vœu de notre vie et à l'aspiration de notre cœur. A cet égard, il me semble bien que les vœux de Francis Jammes aient été comblés.

Les journaux nous apprennent en effet que c'est le 2 novembre, dans l'après-midi, qu'il s'est endormi, entouré de sa femme et de ses cinq enfants. Ils ajoutent que l'heure où il perdait connaissance était l'heure même où, à Lyon, l'une de ses filles prenait le voile des Sœurs blanches... Et nous voici pénétrés d'émoi et de surprise devant ce lit funèbre où il semble que de soudaines bancheurs se substituent aux crêpes que l'on attendait; oui, nous voici comme ces disciples du Christ que les vieux peintres nous montrent courant au tombeau et s'arrêtant, muets de stupeur, en le trouvant vide et gardé par des Anges.

Nous ouvrons alors le *Deuil des Primevères* et nous relisons la prière que, il y a presque quarante ans, le poète adressait à Dieu pour lui demander « que le jour de sa mort fût beau et pur ». Bien jeune encore, il n'avait pas donné à la foi catholique cette adhésion totale que nous lui vîmes depuis. Son âme, engagée dans la tendre matière terrestre, y adhérait par toutes sortes de liens. Mais, baignée d'une candeur franciscaine, ne semble-t-il

pas que, déjà, elle était pleine de ce Dieu auquel elle aspirait?

Relisons donc la prière :

Ah! faites, ô mon Dieu! qu'il soit beau, qu'il soit pur,
le jour où je voudrais, poète pacifique,
voir autour de mon lit des enfants magnifiques,
des fils aux yeux de nuit, des filles aux yeux d'azur...
Qu'ils viennent, sans un pleur, considérer leur père
et que la gravité qui sera sur ma face
les fasse frissonner d'un large et doux mystère
où ma mort leur apparaîtra comme une grâce...

Et refermons le livre, pleins de la gravité de ces images et de l'étrange et rare harmonie qui naît, en nous, quand la réalité revêt, ne fût-ce qu'une heure, le visage de la poésie.

Il s'est donc éteint, le vieux conteur de fables rustiques, l'antique laboureur des mots qui si longtemps nous apporta ces gerbes et ces grappes dont notre jeunesse s'est enivrée. Et voici que me revient le pieux devoir de ramener le voile sur le visage du patriarche!

Sans doute, si j'avais écrit, au lendemain même de sa mort, un de ces courts articles qui suffit à la hâte des quotidiens, n'aurais-je su exhaler que la douleur qui m'emplit, moi qui ne l'avais jamais rencontré mais que liait à lui une dilecton à laquelle la sienne répondait. (Ne m'en donnait-il pas, dans l'un de ses tout derniers articles, un émouvant témoignage?) Mais écrivant avec quelques jours de recul et pour le *Mercure de France* auquel toute sa carrière fut liée, je voudrais faire plus et tenter de rappeler — oh! bien sommairement, bien imparfaitement! — quelques-unes des raisons qui nous rendent cette œuvre chère et nous semblent la vouer pour une bonne part à la durée.

§

Pour juger de l'originalité de Francis Jammes, il faut remonter au temps qui le vit paraître, à ces années 90 où le symbolisme, avec tant de ferveur, tentait de vivi-

fier la poèsie. Cette ferveur n'allait pas sans confusion; ces efforts tendaient le plus souvent à sortir du réel. Et soudain, tandis que de tous côtés ruisselaient les gemmes et les émaux, tandis que se bâtissaient sur les nues des palais « nomades » et aventureux, lui, du fond de son Béarn, ranimait une poésie toute simple et qui ne devait rien qu'aux mouvements du cœur.

Ce furent d'abord d'humbles cahiers gris, portant le seul titre de *Vers*. Puis vinrent : *Un jour;* puis la *Naissance du Poète*. Un poète était né, en effet, et son nom sonna, au clocher de la poésie rustique quand en 1898 le *Mercure* publia ce recueil dont le titre même était un vers : *De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir*. La courte préface en prose donnait le ton du livre.

Mon Dieu, vous m'avez appelé parmi les hommes. Me voici. Je souffre et j'aime. J'ai parlé avec la voix que vous m'avez donnée. J'ai écrit avec les mots que vous avez enseignés à ma mère et à mon père qui me les ont transmis. Je passe sur la route comme un âne chargé dont rient les enfants et qui baisse la tête. Je m'en irai où vous voudrez, quand vous voudrez.

L'angélus sonne.

Cette comparaison du poète « à l'âne chargé dont rient les enfants » n'était pas seulement une marque de cet humour qui tenait à la nature de Jammes et que, toute sa vie, il devait mêler, peu ou prou, aux tendresses de ses ouvrages : elle répondait à cette surprise railleuse que ne devait pas manquer de provoquer une œuvre simple mais qui, poussant cette simplicité au delà des bornes habituelles, paraissait singulière et un peu ridicule. L'excès de sincérité, on le voit chaque jour, n'est-il pas troublant comme une extravagance? Jammes apparut donc comme ce paysan, un peu du Danube, qui dit des choses « jolies » (hélas) mais en les entremêlant de tant de naïvetés et d'irrévérences qu'on doute de pouvoir l'admettre jamais au rang des poètes « distingués ». (Diagnostic fort défendable d'ailleurs, puisque, pour finir, Jammes ne quitta pas sa province et ne fut pas de l'Académie!)

Instruite des choses de la terre, penchée sur les herbes et les fleurs, la Muse de Jammes allait nous ramener à la nature, mais par la voie oblique des vieux herbiers et des rustiques almanachs. Dépassant Jean-Jacques et Bernardin, elle nous apportait de nouvelles *Rêveries,* de nouvelles *Harmonies de la Nature* et prolongeait, en l'enrichissant, ce qu'on pourrait appeler « le climat végétal » de notre poésie. Née dans la poussière des « études » de province et la mélancolie des vieux salons enlinceulés de housses, il ne lui manquait même pas cette odeur d'aventure qui est liée pour nous à l'odeur de la mer :

Vieille marine. Enseigne noir galonné d'or
qui allais observer le passage de Vénus
et qui mettais la fille du planteur nue,
dans l'habitation basse par les nuits chaudes.
. . . .
Vous cherchiez dans l'obscurité des étoiles
le frisson langoureux d'une mer pacifique
et tu ne cherchais plus dans le ciel magnifique
l'éclipse mystérieuse et noire...

Et c'était, comme estampes aux murs d'une vieille demeure, toute une évocation d'anciennes vies oubliées, d'existences éteintes, qui ne subsistent plus, dans le souvenir, que par la vertu d'uniformes disparus, de robes démodées. De ses rêveries promenées sous les ombrages des parcs solitaires ou parmi les moisissures des vieilles maisons fermées, Jammes ramenait aussi ce cortège de jeunes filles ardentes et scrupuleuses, naïves et passionnées dont il allait faire les héroïnes de ses *Elégies* et qui demeureront, ombres charmantes, pour danser des rondes autour de son image et jeter des roses sur son front. Son œuvre poétique allait se prolonger dans la prose succulente de ses petits romans : *Clara d'Ellébeuse, Pomme d'Anis, Almaïde d'Etremont.*

Mais ce qui charmait d'instinct, dans ces premiers vers, c'était ce ton de confidence intime que Montaigne souhaitait déjà à ses *Essais* et Du Bellay à ses *Regrets;* ce retour du vers à sa fonction d'aveu. Le matin, le soir, la couleur du ciel; une joie, un souvenir, une mélancolie;

c'est tout le sujet, c'est tout le poème... Le monde est là qui nous appelle, mais entre le monde et nous il y a le poète, le poète qui jette sur l'assemblage de mots qui noircit la page la « grille » magique qui fait surgir... la poésie.

Je me rappelle le soir d'automne, il y a longtemps, où je découvris le poème : *Il va neiger dans quelques jours...* Tout était gris autour de moi, le ciel et les murs; dans les chenaux de la cour du collège j'entendais l'égouttement de la dernière averse. Je lisais et il y avait entre le poème et les choses une harmonie si étroite, une concordance si mystérieuse que j'en fus bouleversé.

Mon expérience s'est renouvelée depuis lors. Ce poème, que nos professeurs jugeaient absurde ou insignifiant, est entré, à titre exemplaire, dans les *Morceaux choisis* qui servent maintenant pour « les classes » et l'an dernier, j'ai vu un adolescent qui feuilletait le livre, s'arrêter à son tour, fasciné devant la même poésie :

> Il va neiger dans quelques jours, je me souviens
> de l'an dernier, je me souviens de mes tristesses
> au coin du feu...

Alors, devant cette émotion spontanée d'un jeune être, *à la même page et au même vers,* j'ai repris quelque courage : il m'a semblé que toute idée de durée n'était pas exclue de notre monde torrentiel.

Le second livre de Jammes, le *Deuil des Primevères* (1901), allait fixer le climat de sa poésie en traits si définitifs que lui-même, au cours de sa longue carrière, n'en devait guère trouver d'autres. Il comprend deux parties essentielles, les *Elégies* (qui sont dix-sept) et les *Prières* (qui sont quatorze). Les *Prières* nous touchent, mais les *Elégies* nous touchent davantage encore, car c'est là que bat le cœur du poète et qu'on surprend son langage le plus profond. Une entre toutes s'élève : *l'Elégie à Samain.* Elle est célèbre. Elle devrait l'être davantage. C'est peut-être le chef-d'œuvre de l'élégie.

Mais toutes sont à relire, les brèves et les longues, et je crois que le lecteur sera surpris de leur fraîcheur du-

rable et retrouvera avec délices l'inimitable mélange de tendresse et de malice, d'émotion et d'humour, qui compose leur climat léger.

> Il a plu. La terre fraîche est contente. Tout luit...
> Le ciel brumeux se troue de bleu...
> La taupe lisse aux ongles forts a rebouché
> ses gîtes racineux qui pèlent la pelouse.
> La limace argentée a traversé la route,
> la fougère argentée est lourdement penchée
> et les ronces ont plu au cou des jeunes filles.
>
> Car elles sont parties, les jeunes filles, vers
> ce qu'il y a de mouillé, de tremblant et de vert.
> L'une avait son crochet, l'autre la bouche vive,
> l'autre avait un vieux livre et l'autre des cerises,
> l'autre avait oublié de faire sa prière...

Verlaine seul, je crois, a trouvé de telles délicatesses pour parler de l'âge ingénu, mais cette parenté, cette filiation même, si c'en est une, ne restreint guère la part de Jammes (1), « poètes des roses blanches », a dit Edmond Pilon.

Ce qui frappe peut-être le plus en ce *Deuil des Primevères*, que tant de raisons devraient rejeter dans le passé, c'est la sûreté de l'art. La négligence que l'on a reprochée à Jammes, et qui semblait la rançon presque inévitable de cet art ingénu et un peu balbutiant, cette négligence est beaucoup plus apparente que réelle. Un certain *tremblé* de la ligne y est volontaire et par ailleurs tout proclame la sûreté de la main. Et puis quels dons uniques! Je ne suis certes plus à l'âge où l'on s'enchante sans réserve à de tels vers, et la poésie pour moi demande un autre climat. Mais comment ne pas reconnaître ici un ensem-

(1) Il est remarquable à quel point cette aube du vingtième siècle fut marquée par un renouveau de l'élégie intime et amoureuse. Au nom de Jammes s'associent alors ceux de Samain, de Charles Guérin, d'Henry Bataille, et aussi ceux du Despax de *La Maison des Glycines* et du Larguier des *Isolements*. (*L'Elégie à Pierre de Querlon* est un grand poème) Ces poètes ne furent pas les seuls et il ne serait que justice de nommer encore auprès d'eux Maurice Magre, Marc Lafargue et bien d'autres... Cependant je ne crois pas m'égarer en disant qu'entre tous Jammes l'emporte par la simplicité des moyens et la sûreté du trait. Guérin seul l'égale, dans l'émotion et parfois l'y surpasse, Guérin qui lui consacra lui-même une de ses plus belles élégies.

ble de qualités rares et presque exceptionnelles, chez les élégiaques. Tout y est sobre et léger, tracé d'un trait rapide, comme à la pointe du pinceau. Derrière Rousseau se lève une ombre plus grande : celle de Jean de La Fontaine. Et quelle mesure! Nulle lourdeur, nul encombrement. Aucune de ces surcharges d'épithètes qui engoncent les poèmes d'une Noailles et dont Guérin lui-même n'a jamais pu se guérir. Ici la source est claire et toujours reflète le ciel.

La poétique de Jammes suggère aussi d'utiles réflexions. On a beaucoup exagéré ses licences. S'il y a, dans son premier recueil, un certain « gauchissement » du vers, qui séduisit d'ailleurs et contribua peut-être à son succès (à cause de l'effet de surprise qui en résulte et qui séduit, au moins pour un temps), ces pratiques disparurent très vite de ses livres, et, à partir de 1900, sa poétique se rapproche beaucoup de la métrique traditionnelle, du moins telle qu'elle sortit des mains de Verlaine et avec les assouplissements qu'il lui conféra.

Les audaces de Jammes se réduisent alors à peu de chose : des élisions phonétiques à l'intérieur du vers (ce qui n'est que l'application à la métrique d'une pratique courante dans la conversation), et la suppression occasionnelle de la rime, ou son remplacement par l'assonance (ce qui, entre les mains d'un vrai poète, est une source certaine de rajeunissement et de plaisir). La rime, c'est bien, mais ce n'est pas tout! Il s'en faut! Et qui ne préférerait à une mauvaise rime une bonne assonance. Les classiques nous ont légué un goût un peu risible de la symétrie. Mais « l'âge des fausses-fenêtres » est passé. Il est bon, de temps en temps, de le rappeler aux poètes.

§

La double faveur de sa jeunesse amoureuse et bucolique avait porté très vite Francis Jammes aux cimes de son art, cimes modérées sans doute, mais qui ont l'harmonie heureuse des collines d'Ombrie. Il y connut cette espèce de printemps franciscain qui n'est accordé qu'à quelques-uns; ce climat de bonheur où tout, et jusqu'aux larmes

elles-mêmes, s'épanouit dans la clarté. Il écrivit alors *Clairières dans le ciel* (1906), le troisième de ses grands recueils, si l'on laisse de côté *Existences* (où fleurit pourtant le poème sur Jean de Noarrieu), et le plus attachant peut-être, celui, en tous cas, qui allie la grâce la plus exquise à la perfection la plus achevée.

C'est là que coulent les pleurs de *Tristesses;* là qu'on entend ces halètements de la douleur qui geint et frappe des poings sur la table.

Je me suis souvenu de ma détresse ancienne
et je ne sais comment je ne suis pas tombé
sur l'ocre du sentier, le front dans la poussière.
Plus rien, je n'ai plus rien, plus rien qui me soutienne.
Pourquoi fait-il si beau et pourquoi suis-je né?
J'aurais voulu poser sur vos calmes genoux
la fatigue qui rompt mon âme qui se couche
ainsi qu'une pauvresse au fossé de la route.
Dormir, pouvoir dormir...

. . . .

...Elle était descendue au bas de la prairie
et comme la prairie était toute fleurie...

C'est là aussi que sont célébrées les grâces de la femme avec une pureté agreste, digne des maîtres les plus purs :

Venez sous la tonnelle, assombrie de lilas
afin que je suspende, ainsi qu'une médaille,
à votre cou pareil à la rousseur du blé
et au lisse raisin qui dort sur la muraille,
avec un fil de Vierge une rose Bengale.

§

En 1905 se place un événement qui devait avoir sur la vie personnelle de Jammes une influence considérable : sa conversion religieuse. En fait, il ne s'agit pas là d'une de ces fulgurations qui jettent brusquement l'incroyant aux pieds de Dieu. Jammes s'était développé dans un climat chrétien. Sa « conversion » consista au fond dans un retour à l'intégrité de la foi catholique et aux pratiques abandonnées.

La place me manque pour reproduire le simple récit qu'il en a fait et qui nous dit comment, tout à coup, sa crise de doutes et de scrupules fut résolue par ce simple raisonnement : « Il n'est pas possible que Dieu empêche un homme qui veut aller à lui de l'atteindre »; comment, ensuite, il se confessa et communia, le matin du 7 juillet 1907, à une messe servie par Paul Claudel qui débarquait de Chine, comme son « second Ange gardien » et dont il devait garder, empreinte en lui, « la face transfigurée penchée sur le vase sacré ».

Laissons à d'autres le soin d'épiloguer sur ces choses qui n'appartiennent qu'au domaine de l'âme. Le souci de l'œuvre poétique de Jammes conduit seulement à se demander quelle influence cette conversion eut sur son art et si elle fut, à cet égard, un début ou une fin.

Certains n'ont pas hésité à creuser ici un fossé profond : en deçà serait l'œuvre poétique, au delà une œuvre qui ressortirait surtout de l'apologétique et marquerait, pour la poésie même, un deuil certain. C'est une vue sommaire et erronée.

Qu'il y ait eu, par la suite, dans la production de Jammes des saisons moins heureuses; et que ces saisons soient celles où il s'attacha davantage à des thèmes pieux : c'est possible! On ne saurait demander à un artiste un constant bonheur, et l'âge est toujours une épreuve redoutable pour ceux que l'on peut appeler : des poètes de printemps. Des œuvres telles que : *La Vierge et Les Sonnets*, le *Cantique du Gave*, *Alouette*, ne sont certainement pas des meilleures et je n'irais pas chercher là de quoi enrichir son anthologie. Mais je pense que Jammes a échoué sur ces thèmes comme il eût échoué sur d'autres, moins à raison des thèmes eux-mêmes qu'à raison, je le répète, d'une époque plus ingrate et d'une inspiration moins chaleureuse.

Par contre on ne saurait dire que la religion l'ait stérilisé puisque c'est après 1905 que l'on trouve quelques-unes de ses œuvres les meilleures et l'une, entre autres, que je considère pour ma part comme son véritable chef-d'œuvre : la magnifique élégie ***En Dieu*** qui lui fut ins-

pirée par le souvenir de Maurice et d'Eugénie de Guérin et qui ouvre le recueil des *Clairières dans le Ciel.*

Douce année à venir de la vie éternelle :
Primevères qui ne vous fanerez plus... Ailes
d'oiseau jamais fermées... Iris... Et gaies ombrelles...

Gaies ombrelles d'enfants et rires d'un Jeudi
qui ne finira plus... Silence de midi...
Joie calme qui s'étend aux champs du Paradis.

J'ai faim de toi, ô Joie sans ombre! faim de Dieu.
Lorsque je serai mort, fermez-moi bien les yeux
pour qu'au-dedans je voie enfin s'ouvrir les Cieux.

Il y a là tout le jaillissement, toute la fraîcheur des premières élégies, mais portés par un mouvement plus fort, baignés dans une lumière transfigurée. La mélodie monte et plane, descend un peu pour remonter encore et vole, légère mais d'un vol si puissant, qu'il évoque les grands voiliers du large et que ces strophes paradisiaques jettent çà et là, en éclairs dantesques, des vers qu'il est à peine besoin de souligner.

Cette eau est plus courante encor que dans la vie,
l'eau aux yeux bleus comme toi-même. Et la prairie
majestueuse ne s'éteint plus. Il est Midi.

Et le brasier de l'herbe en fleurs chante en dormant.
Et les lourds papillons du nouveau Firmament
vont et viennent à la lueur du Tout-Puissant.

Annonciation de l'âme en ce Dimanche...

. . . .

Béatitudes, haie de roses, Juins dorés,
baumes, sombres verdeurs des torrides forêts,
L'Amour vous frappera de son éternité.

Oui, c'est là pour moi le chef-d'œuvre de Jammes, celui qui le résume et le contient tout entier. Et quelle œuvre! un chant paradisiaque qui rappelle les *Laudi* de saint François ou encore ce tableau de Filippo Lippi qui est aux *Offices* à Florence et qui, plus encore que par la beauté des Anges, chante la béatitude de l'au-delà par une floraison de lys détachés sur le ciel.

§

Pour nous renseigner sur ce qu'était l'âme de Jammes en cette année 1906, la première après sa conversion; pour nous montrer par quels degrés insensibles sa vie poétique se muait alors en vie chrétienne et comment l'une et l'autre se transfiguraient dans son art, il n'est que de lire la lettre « précieuse entre toutes » qu'il adressait à Colette, alors jeune débutante des lettres et dont il venait de préfacer les *Dialogues de Bêtes*.

J'emprunte au journal qui l'a publiée ces jours-ci (2) ce fragment dont je n'ai pas besoin de souligner l'intérêt psychologique. C'est aussi un spécimen excellent de cette prose « jammiste » dont je n'aurai pas le loisir de parler (il faudrait un autre article!), mais dont on sait la verdeur, la spontanéité, la qualité savoureuse et souvent exceptionnelle.

Je viens de passer plus d'une heure à l'église, seul, *enfoui dans l'éternité de lilas invisibles*. Mon amie, ceci pour vous : je suis trop né pour l'amour, trop né pour les choses, pour l'air, le feu, la terre, pour les chats recueillis et abrités par vous et le bon Willy, pour les cris des lys et les piaillements des moineaux, pour les deux larmes de mon petit neveu coulant hier vers ma main comme une tiède rosée — pour ne pas appeler l'Amour absolu. Ah! *pensez-vous donc que je n'aie jamais senti sur mon épaule le fruit lourd d'une tête abandonnée et que je n'en aie frémi jusqu'à l'inconscience?*

Mais qu'est cela? *Qu'est cela au prix de ce grand souffle de l'Eternité qui fait sonner en vous votre âme comme un noyau dans sa coque, vous enlève vers la braise des coquelicots ineffables, dans les feux bleus et les vins jaunes des prés et des moissons célestes* (3)?

Vous lirez, vous lirez mes prochains vers! Oui, mon amie, — je ne prétends certes pas que je ne sois faillible et bien audacieux serait celui qui sur vous porterait un jugement! — oui, vous pensez avec raison que le théâtre du monde ne

(2) *Les Nouvelles littéraires*, 5 novembre 1938.

(3) Comment ne pas rapprocher ces lignes du poème *En Dieu* dont elles semblent l'esquisse, ou le commentaire?

peut suffire à celui qui brûle de voir la Vérité face à face... Vous l'avouerai-je? Toute splendeur charnelle résolue par les couples les plus jeunes, aimables et beaux, m'emplit d'une soucieuse commisération, d'une grande pitié. C'est une chose terrible qu'une femme réduite à son corps. Et je ne parle pas de cette sensation brutale de l'œil qui pose tout à coup devant soi la plus gracieuse des femmes comme un chevalet vide. Ne croyez cependant pas que je trouve tout amour humain sans beauté. Je l'aime, cet amour, comme celui de Lui pour Elle et d'Elle pour Lui dans les *Sept dialogues de bêtes*.

Comprenez-vous?...

Je n'ai pas besoin de commenter ce message. Il se suffit et on pourrait le faire suivre du mot qu'on lit souvent à la fin des vieux livres : *Explicit*.

§

Quelques années plus tard, jetant un coup d'œil en arrière et considérant les fruits de sa conversion, Jammes les résumait ainsi :

...Je suis devenu fort... j'ai planté ma tente... j'ai ouvert mon foyer... je l'ai peuplé de quatre enfants (d'autres devaient s'y ajouter depuis...), enfin, lorsque tant de faibles criaient à ma diminution, j'écrivais les *Géorgiques chrétiennes* (4)...

Ce qui nous prouve qu'il considérait cette nouvelle œuvre comme celle de sa « force » et, peut-être, sa meilleure assurance sur la durée.

Il était logique en effet qu'au point où il était parvenu, renonçant (sans les renier tout à fait) à la verdeur et à l'alacrité de ses jeunes amours, il tentât d'harmoniser son œuvre avec sa maturité. Et quel plus beau sujet que celui qui montrerait le concert des choses ordonnées autour de leur créateur, l'homme des champs reprenant pour son compte le travail de la semaine divine.

Virgile qui avait été le guide de Dante, pèlerin de l'inconnaissable, pouvait bien être celui de Jammes, simple voyageur des champs. Sous son aile, il allait baptiser les *Géorgiques*.

(4) *Revue de la jeunesse*, 25 octobre 1913.

Pour écrire ce poème, il revint au mètre classique et choisit l'assemblage le plus rigide et je dirai même : le plus austère, celui qui, à première vue, semblait le moins convenir à son génie libre et fleuri : le distique. Dans ce moule, il allait dérouler, autour d'une simple intrigue familiale, un cycle complet des travaux de la terre, avec ces particularités qu'il pouvait observer en ce pays qui était le sien et qui marie, en un doux voisinage, la mer à la montagne.

La première impression du lecteur ne fut pas exempte de gêne. Les plus fervents admirateurs de Jammes furent peut-être les plus étonnés. Où étaient cette légèreté, cette grâce qui les avaient ravis? Il leur semblait que le poète avait échangé ses talonnettes volantes pour de lourds souliers. Et ce fut une défaveur relative qui ne me semble pas encore dissipée.

Pour ma part j'ai lu et relu, autrefois et hier, les *Géorgiques chrétiennes* et ce ne fut jamais sans ce « plaisir extrême » que La Fontaine, cet autre patron de Jammes, trouvait à la lecture des beaux contes. J'avoue qu'on y rencontre des gaucheries, des prosaïsmes, et qu'on y choppe d'autant plus que l'art s'y est fait plus volontaire et plus serré. Cependant, je le dis en toute franchise, je ne trouve là rien qui rebute vraiment, ni la monotonie, ni les aridités, ni ce didactisme un peu désuet mais qui, soudain, touche, et crée à sa manière de la poésie. C'est avec joie que je me suis trouvé sur ce point en accord avec certains de mes contemporains aussi experts aux choses de la poésie que MM. Guy Lavaud et Jean Cassou. Me confortant de leur goût, que je crois bon, je pense donc qu'il n'est pas absurde d'aimer cet ouvrage, un peu fruste, un peu rude, mais qui a le relief des vieilles sculptures sur bois et le parfum puissant de la terre qui fume au soleil.

C'est toujours avec délices que je relis telle page où le poète a retrouvé le ton de la complainte populaire, tel ce chant de la « vocation » qu'on trouve au livre V et qui avait, pour Jammes, lorsqu'il l'écrivit, je ne sais quelle valeur de préfiguration : dialogue entre la jeune converse et le père qu'elle veut quitter.

— Ma fille, lui dit-il, de quoi veux-tu parler?
— Mon père, répond-elle, il me faut m'en aller.

— Ma fille, lui dit-il, tu vas là-bas sans doute?
— Mon père, répond-elle, il est une autre route.

— Ma fille, lui dit-il, quelle route veux-tu?
— Mon père, répond-elle, où marche la vertu.

— Ma fille, lui dit-il, n'est-ce point ma demeure?
— Mon père, répond-elle, il est vrai, mais tu pleures...

— Ma fille, lui dit-il, penses-tu trouver mieux?
— Mon père, répond-elle, il faut que j'aille à Dieu.

. . . .

Leurs sanglots ineffablement se répondirent
Comme les vers sacrés qui montent de deux lyres.

§

L'âge était venu. La barbe du poète, qui déjà, au temps des *Géorgiques,* grisonnait, « autour de son sourire », avait pris la couleur de la neige et son flot nombreux coulait comme l'écume du gave. Elle encadrait sa ronde tête coiffée toujours du béret basque, ses yeux rieurs, sa bouche gourmande, et dans ce petit domaine d'Hasparren, substitué par heureuse fortune à la maison d'Orthez, le poète des jeunes filles prenait insensiblement figure de patriarche.

Il écrivait, peuplant de nouvelles images les studieux loisirs de la campagne. Et c'était « l'école buissonnière » à travers les choses et les gens, un tombeau dressé à Jean de La Fontaine, des *Mémoires* où il racontait longuement sa vie immobile et pourtant romanesque, partagée entre l'amour, les muses et la chasse. Il avait le croquis preste, parfois la dent dure. Et comme de grands scrupules lui étaient venus pour tout ce qui touchait à la chair, il jetait maintenant le voile sur ses nudités d'antan.

Relié par un courant de sympathie affectueuse avec tout ce qu'il y a de poètes, il souriait de retrouver, dans les œuvres des jeunes, une veine champêtre qui procédait de la sienne. Sentait-il là un lien de filiation véritable, vo-

lontiers il écrivait *une préface,* et c'était alors une telle effusion d'images que cela ressemblait moins à une page de prose qu'à un bouquet de fleurs. Que de livres il a fleuris de la sorte, d'une gerbe ou d'une guirlande!

La chaleur des lettres d'admirateurs et d'admiratrices réchauffait son vieux cœur qui pourtant, je crois, n'en avait guère besoin, car il restait ardent et pur, comme il arrive souvent aux sédentaires qui n'ont pas dissipé leurs réserves au long des routes du monde. Et ce sédentaire était par surcroît un grand poète.

Excellent prosateur, il réservait sa secrète dilection pour le vers. Il offre l'exemple presque unique d'un poète printanier et qui est demeuré tel sous les cheveux blancs. Guy Lavaud le comparait un jour à Cézanne qui chercha jusqu'au bout les lois secrètes de la peinture. Je le comparerais plus volontiers à Hokusaï, le peintre japonais, celui qui s'était surnommé lui-même « le vieillard fou de dessin ». Jammes cherchait peu. Et qu'aurait-il cherché? La foi retrouvée, le mariage, la famille, tout avait contribué à lui donner de bonne heure une grande sécurité morale, un parfait équilibre. Mais son grand labeur et sa patience inlassable le rapprochent singulièrement du vieillard japonais : comme lui il ne se lassa jamais de dessiner des montagnes et des rivières, des oiseaux, des papillons et des fleurs.

Les vers qu'il continuait d'écrire relevaient tour à tour de l'un ou l'autres des genres que l'on distingue nettement chez lui à partir des *Géorgiques* et qu'on peut appeler, comme on l'a fait pour certains peintres italiens, *le soave* et *l'austero.* Tantôt il laissait sa verve s'épancher dans ces longues coulées d'alexandrins un peu faciles, que l'on n'ose plus guère chez nous depuis Lamartine. Tantôt, se resserrant en mètres courts, il rythmait, en l'honneur des saints ou de Notre-Dame, des espèces de cantiques qui, il faut l'avouer, n'ont pas l'accent de Verlaine. Tantôt enfin, repris par la grande émulation classique, il frappait de sobres quatrains. Et tout cela forme des livres, des livres dont on est loin d'avoir inventorié tous les trésors. Le recueil *De tout temps à jamais,* paru il y a deux ans et

qui est fait de ces morceaux assez disparates, fut sa dernière offrande aux Muses.

Il pouvait sembler heureux et sans doute l'était-il plus que bien d'autres, lui qui avait mené son œuvre à son terme et jouissait, au tard des jours, des faveurs de converser avec Dieu et de chanter toujours. Ses *Sources*, auxquelles il tenait tant, sont le miroir d'une âme apaisée.

Cependant les épreuves ne lui étaient pas épargnées, et il connaissait l'infortune tardive des vieux hommes qui ont eu la folie de n'être que poètes. Il faut songer à ces soucis d'un père chargé d'enfants et que vient toucher la gêne pour comprendre la vivacité toute juvénile avec laquelle on le vit relever des critiques qu'il jugeait iniques et des railleries qu'il estimait blasphématoires. Petits travers d'un grand poète, auxquels on n'aurait dû répondre que par l'indulgence!

Une suprême satisfaction, je dirais même : une sorte de revanche lui fut offerte, ce jour de l'été 37 (l'an dernier!) où il parut sur la scène des Champs-Elysées et tint, des heures durant, la salle bondée « sous le charme de sa parole chaude et violente ». Ce fut, nous dit un témoin (5), « une prodigieuse évocation de sa vie et un réquisitoire sans aménité contre ceux dont l'admiration, à son gré, n'était pas de la qualité à laquelle il croyait pouvoir prétendre... Parfaitement à son aise, du geste et de la voix, il dirigea la séance, et chacun pouvait voir combien il s'amusait, vieil enfant terrible et génial, des libertés qu'il prenait et que son talent et son prestige lui conféraient ».

Apparition sans lendemain. De retour à Hasparren, il acheva sa courbe dans ce cadre qui était devenu tellement le sien qu'on ne lui en imaginait plus d'autre. Et ce fut cette mort harmonieuse dont j'ai parlé.

§

Repose donc, Maître chéri, dans cette terre qui, mieux que toute autre, saura garder ton souvenir. Ton œuvre

(5) Marie Scheikévitch, *Francis Jammes à Hasparren*, *Candide*, 9 novembre 1938.

fut grande. Elle grandira encore avec les ans. C'est le sort des arbres bien racinés.

A l'exemple de ce Lamartine que tu appelas ton père, tu n'étais pas, comme on aurait pu le croire, de la famille des saules, et non plus de celle des cyprès, mais bien de celle des chênes. Sur le tronc solide s'épanouit un branchage nombreux. Des oiseaux chantent dans les feuilles. Longtemps encore les jeunes gens et les femmes viendront se rafraichir à ces chants.

Pour nous qui, la cloche éteinte, revenons pour quelque temps encore vers la ville, sachons voir et nous souvenir.

La poésie dépeuplée offre de grandes jachères. Elle attend de nouveaux miracles.

Parmi ceux qui nous restent il y a ce géant, ce patriarche, celui à qui te liait une longue amitié et dont tu nous dis qu'il fut ton Ange et ton frère...

Il nous reste Claudel.

Tournons nos regards vers lui et, comme nous y conviait Georges Duhamel, il y a plus de vingt ans, connaissons la fierté de respirer l'air qu'il respire.

HENRY DÉRIEUX.

SUR LES ROUTES DE PALESTINE

DE SION AU THABOR

—

La poésie vivante de cette terre que l'on croyait morte vous prend dès la sortie de Jérusalem, une fois parvenu au sommet du Scopus d'où l'on peut encore, en se retournant, contempler la ville de Jérusalem, ancienne et moderne, déployée sur un vaste espace.

Car ce n'est déjà plus ici l'âpreté des monts de Juda, dont les montagnes haussent leurs cimes qui vont se précipitant vers la mer morte en une profusion de couleurs changeantes où se mêlent toute les variétés du gris et du rose.

Ici, face au nord de la Palestine, sur le sommet de ce plateau d'où nous descendons vers les cultures de la plaine d'Esdrelon, la terre est rousse, presque rougeâtre, avec de larges taches vertes, qui sont la nuance des vignes rampantes surveillées par des tours de pierre ou bien, plus loin, avec les riches campagnes où poussent le sésame, le maïs, le dura... Les souvenirs montent de la terre avec les brumes matinales et se répandent sur les mamelons nimbés de lueurs dorées.

Lieux célèbres, commentaires vivants toujours de la Bible et de l'Evangile. Sommets marqués où l'on croit voir planer un peu de l'esprit divin, mêlé à la douceur des choses...

Pays disputé, tourmenté aussi, où l'on ne cesse pas de se battre... Sur l'aérodrome de Kalendié, un avion, cette nuit, est venu s'abattre, descendu par le tir précis des Arabes insurgés. Il gît là, le nez enfoncé dans la terre.

Le pilote est mort, l'observateur blessé, et la grande carcasse atteste là l'humiliation que l'Angleterre n'avouera pas, mais qu'elle va chercher à venger en frappant peut-être des innocents qui n'y sont pour rien, mais personne n'osera le dire, la grande presse de tous les pays restera muette, car elle respecte les forts.

Loin, par delà les ombrages paisibles de Ramallah où s'abritent, le long de la route, de petits cafés arabes, plus loin qu'El Bireh où rêvent des femmes assises au bord du chemin, plus loin que Gophné la biblique, épanouie au fond d'un berceau de verdure et que dominent des clochers chrétiens, des champs se haussent sur les pentes, coupés de larges pierres rousses, entourées de broussailles sèches.

Sur un de ces sommets âpres et durs, encore le spectre de la guerre qui rôde et ne dit pas son nom : un blockhaus entouré de tentes grises, un camp anglais au-dessus duquel flotte l'Union Jack aux couleurs voyantes et qui, de là-haut, surveille la route voisine, plonge du regard dans la fertile vallée de Loubban où pâturèrent les patriarches en migration avec leurs troupeaux. Des défilés pierreux et austères glissent entre les cimes proches, favorables, la nuit, aux incursions des terroristes arabes...

En bas, auprès d'une fontaine qui féconde la vallée entière, une bâtisse aux murs noircis, au portail béant, privée de ses baies, parmi des jardins abandonnés. C'était, il y a quelques jours, un poste de police. Les insurgés arabes, venus de nuit, en ont surpris les occupants, les ont emmenés, Dieu sait où, ont mis, avant de s'éloigner, le feu à la bastide.

Quelque temps après, ils sont revenus. Voici sous nos yeux leur travail de toute une nuit anxieuse : ces poteaux télégraphiques en fer arrachés, tordus et qui gisent là, jalonnant la route jusqu'à Naplouse.

Mais ici, entre les deux extrémités du Garizin et de l'Ebal, c'est soudain le spectacle d'une grande douceur : en contre-bas de la route ainsi ravagée s'élève un enclos pacifique d'où émergent des touffes de cyprès et d'oliviers : le puits de la Samaritaine.

Imaginez une sorte de vaste jardin, à la vérité assez mal tenu, au milieu duquel campe une église grecque encore en chantier, à cause du manque de fonds. Il y avait là autrefois une belle église des Croisés, dont il reste quelques colonnes mutilées. Sous ce sol, une petite crypte obscure où de menus cierges luisent en brasillant doucement dans ces demi-ténèbres, comme des étoiles au fond d'un ciel nocturne. Deux moines grecs, près d'un lutrin, psalmodient l'office de saint Elie, dont c'est la fête. La margelle d'un puits plaque dans cette obscurité ses blancheurs de marbre. Une femme se tient là tout près qui achève de puiser un grand seau d'eau fraîche et vous donne à boire dans des gobelets d'étain.

C'était là : la rencontre au bord de ce puits, le Christ, fatigué de la route, assis sur la margelle blanche, et la femme de Samarie venant puiser à cette source dont elle ne soupçonne pas la surnaturelle et symbolique fécondité. Et puis, le dialogue, et la demande du Sauveur : « Femme, donne-moi à boire! » Et l'eau vive qu'offre le Christ, et le mystère dévoilé de la grâce par l'adhésion à la foi chrétienne. Enfin, tout Sichar converti par les paroles de cette femme, qui raconte à tous son aventure et dit aux échos son émoi, arrivant avec elle au puits et écoutant les mots divins qui tombent de la bouche du Christ.

Dehors, vers l'est, dans la direction du Jourdain qu'on n'aperçoit pas, une plaine d'éteules, finissant là-bas au pied de collines mi-mauves, mi-grises.

Simple halte... Une étroite passe, entre l'Ebal, parsemé de villas blanches qui semblent rire entre les cactus, et le Garizim, fauve, sauvage et dépouillé; et déjà apparaît Naplouse. Naplouse, vision d'Orient, avec ses maisons étagées sur le versant des deux montagnes et ses minarets solitaires, debout en leurs pâles blancheurs légèrement dorées de soleil, avec les dômes qui recouvrent ses souks encombrés, coupés de pénombres curieuses d'où émanent des odeurs fortes de fruits, d'épices, de moisissure, le tout parsemé de jardins d'où montent de capiteux aromes.

Mais à droite, tout contre la base orientale de l'Ebal,

un grand camp de soldats anglais, équipé en tenue de guerre, les mitrailleuses prêtes à miauler, et deux ou trois canons de campagne et en plein centre, au milieu des tentes grises.

Voici encore des récits de guerre civile : les terroristes sont venus, la nuit précédente, jusqu'au bord des tentes, mais les sentinelles anglaises veillaient, une bataille s'est engagée. On entendait, de toute la ville, les coups de fusil, le crépitement sec des mitrailleuses. A l'aube, on comptait une vingtaine de morts et de nombreux blessés... Et c'est presque tous les jours ainsi, car les bandes rôdent, invisibles, non loin d'ici.

Je demande : — Ces bandes sont donc organisées? Et où nichent-elles?

On me répond : — Organisées comme une armée régulière, et qui a ses chefs, tout au moins locaux, car une direction unique leur manque et c'est une des causes de leur impuissance. On dit cette armée divisée en divers tronçons et forte d'environ dix mille hommes, qui doivent être bientôt trente mille. Ils sont vêtus d'un uniforme couleur kaki, portent le couffieh blanc et noir des transjordaniens. Il y a parmi eux des Arabes échappés des villages palestiniens et enrôlés de gré ou de force. Il y a aussi beaucoup de guerriers venus de l'Irak ou bien de Syrie... Le jour, ils s'abritent dans des cavernes, au fond des ouadis inaccessibles, mais ils n'y demeurent pas inactifs, car la discipline est sévère et il leur faut apprendre le métier des armes et les règles de la « guerrilla ». Du reste, les Anglais n'osent trop les poursuivre, car il leur répugne, à ceux-ci, de quitter les routes battues.

— Et de quoi vivent ces irréguliers?

— Ils prélèvent, sur la population arabe, une sorte d'impôt forcé. Qui refuse de payer selon ses moyens sera, tôt ou tard, puni. Mais ce ne sont pas des voleurs, non : des patriotes sincères, prêts à mourir, et qui même, au besoin, savent se faire justiciers. Ils sont terribles contre les traîtres, qu'ils repèrent parfaitement, ayant des intelligences dans le camp adverse dont ils connaissent et les chefs et les mouvements...

On me raconte là-dessus d'étranges histoires, et vraies : cet espion au service des Anglais arrêté dans l'autobus Naplouse-Jérusalem et dont les insurgés scièrent littéralement le cou en présence des voyageurs muets d'épouvante.

On frappe, une nuit, à la porte d'un médecin arménien de Ramallah : — Il faut vous lever et nous suivre... — L'Arménien obéit sans demander d'explications. On le fait monter sur un âne, on lui bande les yeux et on le conduit il ne sait trop où, lorsque, après une heure de chemin, il se trouve, les yeux débandés, dans une vaste grotte où gisent des soldats irréguliers blessés. Il les soigne et on le reconduit, par des chemins qu'il ne peut voir, jusque chez lui.

Ceci n'est rien que pittoresque. Il y a bien pis. Trois cheiks, soupçonnés de connivence avec les Anglais, sont enlevés, toujours de nuit, de leur domicile, menés, les yeux bandés, dans un camp de terroristes où on les garde trois semaines sans leur enlever une seule fois leur bandeau. Après quoi, on leur dit : — Vous pouvez partir et aller raconter aux Anglais ce que vous avez pu voir !

Nous n'entrerons pas dans Naplouse où fermentent des passions dangereuses et qu'on dit infesté d'espions terroristes. Mais ce trajet, jusqu'à Djennin, qui se déroule entre des sommets roux, — cette terre est rousse, nuancée de l'or brun qui patine les rochers, — ce trajet est semé d'embûches. On y croise des camions blindés, armés de mitrailleuses et chargés de troupes anglaises, beaux jeunes gens en culottes courtes. Des fellahs cheminent à âne, l'air innocent, mais le cœur plein de haines sourdes. Des « cafedji » au long de la route, sont des repaires de conspirateurs. Ils savent tout du va-et-vient des irréguliers, mais leur bouche demeure cousue.

Parfois, au milieu du chemin, une tache de terre fraîche marque l'asphalte : ce sont des trous de bombes qui ont éclaté récemment et que les services anglais ont fait combler à la hâte. Il plane ici comme une atmosphère de guerre civile larvée : crainte, inquiétude.

Un pont, en travers de la route, a sauté; des dizaines de fellahs le réparent hâtivement, avec peut-être le secret désir de le voir sauter encore une fois.

§

Djennin!..., ville fraîche, pleine d'ombrages, et que berce, avec le chant des oiseaux, le murmure discret d'un bief poétique. La cité, toute blanche, s'agrippe aux flancs de deux collines boisées, déborde de là dans un vallon ouaté d'ombres violettes parmi des taches claires de soleil. Des minarets blancs rêvent ou somnolent, comme teintés d'or au sommet. Des palmiers montent, droits et grêles dans cette clarté vibrante et riante. Les souks sentent l'odeur des fruits murs, pastèques à grosse panse, raisins, figues, grenades rouges et qui éclatent...

Tout est paisible, un peu lassé. Bien!... mais à l'autre bout de la petite ville songeuse, un poste de soldats anglais devant lequel veillent des autos mitrailleuses, prêtes à miauler.

Pourtant ces jeunes soldats semblent insouciants, et, tout en dévorant des pastèques dont le suc coule entre leurs lèvres de vingt ans, ils rient, s'interpellent. On les dirait heureux d'être là...

Pourtant, ils sont ici comme aux avant-postes, au milieu de la guerre sournoise qui rôde et les guette. Peut-être, cette nuit même, quelqu'un d'eux mourra-t-il dans une embuscade. Cette population tranquille supporte avec impatience la présence de ces étrangers, les déteste et, sous le manteau, complote. Elle hait plus fortement encore les Juifs, ses voisins, qui, dans la plaine, limitrophe, d'Esdrelon, ont accaparé les terres à blé et les cultivent, et s'enrichissent... Il est vrai que les Juifs ont payé ces terres, qu'ils les arrosent de leur sueur, qu'ils en ont bonifié le sol par des méthodes de culture dont les Arabes avant eux n'avaient jamais eu la moindre idée. Mais c'est cela précisément qui exaspère les indigènes. Ils en veulent aux Juifs de bien réussir sans se demander si ce résultat n'est pas dû précisément à un travail patient, acharné, qui a toujours répugné aux musulmans.

§

Esdrelon!... La riche plaine de l'Emek où la Diaspora d'Europe revient se fixer sur les traces de ses pères. Vaste étendue aux belles moissons qui ondulent. Les blés sont coupés. Il reste encore le doura, le maïs, le sésame. Un soleil de feu dore la campagne, plombe sur les hommes, ou les accable aussi de sa lourde fièvre... Ici, et presque côte à côte, ces frères de race, Juifs et Arabes, n'arrivent pas à se comprendre. Une haine atroce divise ces hommes dont la collaboration donnerait la paix et la prospérité au pays. Lutte à mort, conflit acharné d'intérêts matériels, moraux, politiques, surtout politiques...

La grosse question, qui n'est pas tranchée, et qui préoccupe la population : Etat arabe et Etat juif, ou bien minorité juive dans un royaume arabe!... Ceci dépend de l'Angleterre, mais l'Angleterre hésite à présent entre divers projets dont aucun ne satisfera complètement les parties en cause... Il faut les écouter, chacun défendant sa thèse... Impossible de bien travailler ici si nous ne nous sentons pas maîtres chez nous, disent les Juifs, car avec les Arabes nous n'aurons jamais une paix stable. Or nous avons investi, dans ce pays de nos ancêtres, de gros capitaux. Notre travail a décuplé la valeur de ces investissements, et nous ferons encore bien plus si... nous pouvons avoir la paix, et l'indépendance complète sur cette « Eretz Israel » où nous voici enfin revenus.

Mais les Arabes : — Nous sommes la majorité et le pays nous appartient. C'est un fait acquis... Que les Juifs s'installent en maîtres et prétendent nous gouverner, bientôt les nôtres seront leurs esclaves. Nous ne l'accepterons jamais.

Il y a aussi les Anglais. Et ceci me remet en mémoire la fable de l'huître et des plaideurs...

Sur les routes larges et bien goudronnées qui traversent l'Emée et bordent ses belles cultures, des groupes d'hommes circulent : des Juifs immigrés depuis peu. Déjà leurs traits, brûlés de soleil, ont pris un fond de teint basané qui contraste parfois avec leurs cheveux blonds

de nordiques. Car beaucoup viennent d'Allemagne ou d'Autriche... Ils ne portent pas Hitler dans leur cœur. Mais en ce moment, on les sent tout entiers à leur tâche de pionniers, faisant effort pour demeurer dignes du monde juif qui les contemple et les encourage. Ce contact direct avec le sol, ce retour dans la vieille patrie, ce sens de la liberté acquise enfin par le travail qui ennoblit l'homme, leur ont donné un air nouveau. Ce ne sont plus ces peaux exsangues, ces yeux fuyants qui se ressentent, parmi les ghettos sans lumière, de la servitude humiliante qui pesait sur eux. Le regard est devenu franc, souple l'allure, décidé le cœur. Parfois, à portée de la main, un fusil, pour repousser une incursion toujours possible des irréguliers. Je songe aux rebâtisseurs des murailles de Jérusalem au retour de la captivité, sous la conduite d'Esdras et de Néhémie. D'une main ils tenaient la truelle, et de l'autre l'épée pour résister aux attaques de leurs ennemis... L'histoire ancienne se répète sous une autre forme.

§

La route continue de fuir entre les maïs et les champs d'éteules. Çà et là, des groupes de maisons neuves, blanches, coquettes, bordent les cultures, des agglomérations juives poussées au hasard des travaux champêtres. A notre droite se dresse soudain, sur le fond de l'azur doré, l'échine allongée, grise et fauve, couleur d'ocre chaud, du massif biblique de Gelboé. Dans le vent qui exhale ici ses souffles brûlants, j'écoute, à travers les siècles, la voix de David exprimant sa plainte sur ce théâtre tragique de Gelboé où son ami Jonathas venait de trouver la mort. Sa malédiction pèse-t-elle encore sur ces cimes nues? « *Montes Gelboé, nec ros nec pluvia veniant super vos!* ». Les terroristes ont fait des replis de la montagne maudite leur repaire. Ils y ont fixé leur quartier général d'où l'on n'ose les expulser. De là ils molestent, la nuit, les colonies juives.

Par delà ces montagnes âpres et dures, s'étend une vallée heureuse qui prolonge, au nord-est, la grande

plaine de l'Emek, mais où il semble que doit prédominer l'élément arabe. Elle vient mourir doucement au pied du petit Hermon qui exhausse sa cime hautaine parallèle à la chaîne de Gelboé.

La principale colonie juive de l'Emek étale ses maisons blanches au toit rouge près du village d'Affouleh. Une longue avenue la borde, et on y voit des villas naissantes, une gare où des chiens somnolent. Des femmes passent, nonchalantes, sans beauté, brûlées comme des paysannes, le visage las et épais. De jeunes hommes s'en vont aux champs, poussant des charrues, des tracteurs. Parfois une silhouette de jeune fille, fortement brunie et hâlée, elle aussi, par les travaux de la campagne. C'est ainsi qu'Israel est venu se faire, ici, une virginité nouvelle et des muscles plus résistants. La nécessité de lutter contre les choses et les hommes les endurcit en les éprouvant. Il sortira de là une race glorieuse et forte...

§

Le Thabor élevait devant nous, à droite, sa cime arrondie comme un immense dôme sans point d'appui autre que la terre elle-même; une fine ligne d'argent lumineux semblait dessiner ses contours, et son point le plus élevé s'exaltait dans un azur profond, saturé d'or fin... Une jolie plaine, aux cultures marquées en rectangles soigneusement entretenus, le séparait du petit Hermon. Nous avons pris à travers champs pour gagner le pied de la montagne sainte. Mais, tapie contre les basses parois de l'Hermon, une vision blanche devait nous retenir encore. Là se serrent les quelques gourbis d'un village dont le nom seul, que les Arabes ont conservé tel qu'il se prononçait autrefois, demeure doux à prononcer : Naïm. Ses deux syllabes glissaient sur nos lèvres cependant que nous évoquions une des pages les plus douces, les plus humaines de l'Evangile, celle où le Christ nous est montré arrivant devant cette humble bourgade — qui n'a guère changé depuis, — et, se heurtant au cortège funèbre qui conduisait au cimetière un jeune homme dont la mère éplorée

suivait le cercueil, consolait cette pauvre femme et lui rendait son enfant vivant...

Le pays est pauvre, non pas tant qu'il soit infertile, mais sans doute à cause de la nonchalence des quelques villageois arabes qui l'habitent. Une fontaine, au bas de la pente du petit Hermon, laisse luire ses flaques mornes dans des recoins d'ombres, des enfants jouant tout autour. L'un d'eux vient nous dire : « Il y a peu d'eau, mais vous pouvez cependant boire... » Et de fait, les jardins voisins de la source semblent haleter et, lentement, mourir de chaleur excessive.

Là monte un chemin rocailleux, sorte de lit desséché d'un torrent d'hiver et qui grimpe entre deux hautes haies de cactus. Sur un tertre plus ombragé et qu'entourent des gourbis en torchis de paille hachée et foulée aux pieds des femmes arabes, apparaît la facade grise de l'église catholique, d'ailleurs déserte, car il n'y a pas ici de chrétiens, et ce sanctuaire n'est là que pour rappeler le souvenir de l'épisode évangélique...

Il faut s'abstraire de ces détails et ne plus voir que le site dans son ensemble. Alors les pages de l'Evangile s'éclairent de la présence même de ces pierres, de ces cactus en fleurs, de ces jardins lassés et mornes, de cette lumière tremblante qui baigne et transforme les lieux. On reconstitue la scène divine, on voit passer là le cortège funèbre; on entend la voix du Christ qui vibre dans ce halètement de la nature extasiée, et le ciel, lumineux, semble participer aux émois de la terre même.

Naïm !... J'ai rouvert l'Evangile. Le récit est vivant dans sa brièveté. Il y court comme un frisson de pitié humaine à quoi se reconnaît tout de suite la bonté réelle du cœur de Jésus, toute mièvrerie pieusarde, comme eût dit, ou à peu près, Huysmans, mise à part.

Donc, « Jésus se rendait dans une ville appelée Naïm. Ses disciples et une foule nombreuse l'accompagnaient. »

Dans cette campagne paisible et en ce moment accablée, où de rares fellahs apparaissent, on a peine à se figurer cette foule. Mais, à travers le récit de saint Luc, il n'est point malaisé de la voir et d'en entendre la rumeur.

« Comme il approchait de la ville, on conduisait un mort à sa sépulture. » La ville semble avoir été alors située plutôt au bas du village actuel, à un endroit ou l'on voit, parmi les cactus envahissants, un tertre fait de vieux détritus et d'une terre un peu cendreuse.

« C'était le fils unique d'une veuve, et beaucoup de gens de la ville allaient avec elle. »

Quelques lignes, et tout est décrit, simplement, sans phrases à effet. Voilà le récit d'un témoin, et voici déjà, sous-jacente, l'émotion qui va se dégager de ce bref récit : il s'agit du fils unique d'une veuve. Situation psychologique qui doit intéresser la bonté du Maître.

En effet, il s'approche, « touché de compassion pour la veuve » qu'il voit en larmes. Or les larmes ont toujours ému le Christ dans son exquise sensibilité. Il dit à la veuve : « Ne pleure point... » Les porteurs, sur un signe de lui, se sont arrêtés. Pas de théâtre, pas de mise en scène : les faits, les cœurs, et rien de plus. « Jeune homme, dit Jésus, lève-toi ! » Il fait cela sans ostentation, comme chose naturelle : il est Dieu, il le sait. Il agit en Dieu, s'il sent en homme. « Et le jeune homme se leva. Et Jésus le rendit à sa mère. » (Luc. VII, 11-17.)

Les paysans arabes se sont approchés de nous. On parle de la guerre civile : — Les Juifs de l'Emek viennent tirailler sur nous, pendant la nuit, disent ces gens. Nous avons averti les irréguliers, qui ont passé par ici plusieurs nuits pour nous défendre. Mais les Juifs n'ont pas reparu.

Est-ce vrai? Ou bien les villageois ont-ils cru de bonne foi à des attaques imaginaires?... Je me demande quel intérêt les juifs de l'Emek pourraient avoir à s'en prendre à ces pauvres diables.

§

Un peu plus à l'est, blotti lui aussi entre ses cactus contre le flanc nord de l'Hermon, le village d'Endour, l'Endor biblique, étage ses maisons blanches éclaboussées de lumière. Sur une aire exposée en plein soleil, des hommes triturent le blé nouveau au moyen de traîneaux garnis, en dessous, de silex pointus. L'or des belles mois-

sons s'amoncelle en tas qui rutilent.. Une odeur chaude monte de la terre, et je songe au roi Saül venant ici consulter la pythonisse.

Comme nous nous éloignons dans la direction du Thabor, le chauffeur, un Arabe palestinien, se met à plaider la cause de ses congénères : — On dit les Arabes paresseux. Pourtant, voici le fruit de leur travail, et voici la terre qu'ils ensemencent et fécondent de leurs bras. C'est le fellah arabe qui nourrit ce pays, et, contrairement au juif, il ne dispose, lui, ni de grands capitaux internationaux ni d'un matériel moderne : pas de tracteurs, pas de batteuses.

§

J'écoute d'une oreille distraite cet homme éloquent. Là-bas, à la lisière de la vallée, rasant, sur un chemin brûlé, le bas des pentes du Thabor, chemine lentement un convoi de chameaux dont l'ombre chiche se profile sur les roches ocrées et dures. Apparaissent d'autres villages, bâtis en pierre et en pisé, abrités par d'autres cactus près desquels, sur d'autres aires surchauffées et éblouissantes de vive lumière, d'autre batteurs s'activent sans lever la tête, cependant que, droites et fières comme des déesses bronzées, enveloppées dans leurs amples robes de cotonnade jaune serin, des fellahines s'avancent aux fontaines, l'amphore posée sur la tête, dans un équilibre savant. Ici, c'est le village évangélique de Debourieh, où Jésus vint retrouver le groupe des apôtres après la scène du Thabor...

Une route monte et s'enroule autour de la montagne sacrée, en lacets sinueux. Les flancs du Thabor sont arides et désolés, comme accablés sous un ciel d'azur soyeux traversé de lueurs d'argent vif. A mesure que l'on monte, apparaissent quelques touffes d'épines vertes, des lentisques, des caroubiers nains et des chênes verts rabougris. Végétation pénible, inféconde dans un paysage où le dur soleil verse ses enchantements magnifiques.

Lumière aveuglante, agressive, hostile... Mais quoi, d'autres soucis nous hantent et, devant nos yeux, sem-

blent surgir d'autres silhouettes accourues du plus lointain des temps : le Christ lui-même, et ses trois apôtres privilégiés, en marche, sous ce même ciel et devant ce même horizon qui, peu à peu, se découvre en s'élargissant, vers le haut sommet.

De temps à autre, un furtif lézard se dresse tout au bord de la route, curieusement, pour nous voir venir, puis disparaît prestement quand nous approchons. Une buse plane très haut, solitaire, déployant ses ailes blanches et noires. Symboles? Présages? Que sais-je? C'était une montée mystique qui nous rapprochait du terme attendu.

Une poterne hérissée d'un simulacre de herse, mais la herse est fixée et en bois noirci, ce qui la doit rendre moins menaçante, des semblants de mâchicoulis, et l'on entre dans le parc des Franciscains. Séjour de paix, de silence, avec des coins d'ombrages et des fleurs parmi des jardins clos comme celui du Cantique salomonien... Parfois une margelle de puits flanquant de vieilles murailles machabéennes qui tombent lentement en ruines. D'autres pans de ruines encore, mais plus récentes : vestiges du temps des Croisés, qui avaient bâti ici un castel défendant une église, restes informes et mutilés d'un ancien monastère de bénédictins mis en fuite par la victoire de Saladin à Kouroun Hattin, et, devant nous, la façade blanche de la nouvelle basilique, tout irradiée de soleil. C'est le sommet de cette montagne de gloire où le Christ se transfigura en présence des apôtres Pierre, Jacques et Jean, cependant que Moïse et Elie trônaient dans la clarté céleste, aux côtés de Jésus.

Divine leçon, et si humaine en même temps, qu'il conviendrait de méditer... L'homme, le pauvre homme que nous sommes, limité dans le temps et l'espace, mais essayant sans cesse de s'en affranchir, comme s'il pressentait en lui des élans qui le poussent vers une destinée meilleure où il sera assuré enfin de durer au milieu du parfait bonheur; l'homme instable et changeant, figé dans sa misère, et tâtonnant dans ses ténèbres que ne dissipe point sa faible science et que n'écarte point son orgueil,

impatient de ces obstacles inhérents à sa nature même, l'homme éprouve toujours le besoin de monter au Thabor afin de s'y envelopper de lumière, et de lumière qui ne passe pas comme lui. Je songe aux vers, profanes mais profonds, de d'Annunzio :

... Ma troppo il nostro petto
E angusto pel respiro della nostra
Anima...

Or, c'est en s'élevant bien au-dessus de soi, dans la lumière de la vérité et dans la chaleur de l'amour, qu'il se dilate et s'éternise, en communiant avec l'Etre auquel il emprunte la vie et qui, l'animant de son souffle, lui permet de participer à son éternité. Alors seulement, l'homme peut dire qu'il se transfigure.

Pauvre chose, battue de passions et troublée par ses propres phantasmes que l'homme! Je le vois mieux ici, tel que se sont plu à nous le décrire Montaigne, dans l'Apologie de Raymond Sebonde, où il nous fait toucher comme du doigt son impuissance, et le Pascal des *Pensées,* qui ne le rabaisse en lui-même que pour le mieux élever ensuite dans la mesure où il se met, cet homme, en communication avec Dieu, par la foi d'abord et par la grâce qui le transforme, le transfigure réellement.

Ces pages fulgurantes et profondes me reviennent à la mémoire, et toute l'agitation humaine vient expirer ici dans le silence de ces sommets chargés de symboles et encore lumineux des clartés divines qui, un jour, les irradièrent.

Je songe à Dante : « O insensata cura dei mortali... » Et, préparé par ces réflexions, je rouvre maintenant l'Evangile et j'y relis le récit de la scène auguste qui se déroula sur ce mont, sous ce ciel d'azur implacable, face à ce magnifique horizon que je vois se déployer à mes pieds.

§

C'est un fransciscain italien qui nous servit d'introducteur dans la nouvelle église récemment bâtie. Les deux battants des portes de bronze roulèrent devant nous len-

tement, avec je ne sais quelle majesté royale bien digne de ce lieu sacré, Et je me délectais du contraste, ici saisissant, entre l'humilité franciscaine du prêtre et les splendeurs du sanctuaire. Tout le sens du christianisme s'accuse en ces doctes oppositions.

Soyons reconnaissants d'une chose à l'architecte, italien aussi, de cette belle nef : il a vu simple. Il a évité les surcharges. De larges piliers de marbre blanc, soulignés de minces motifs sculptés, la crypte aux mosaïques blanches donnant sur un fond de vitraux où se joue, en mille caprices changeants, le soleil des matinées claires et pures, voilà bien ce que j'eusse moi-même rêvé pour contraster la lumière et l'ombre symboliques de la Transfiguration. Que l'idée de cette voûte « a cavalletti », à la manière des antiques basiliques romaines, et qui prolonge l'élan du regard, et que le modèle de ces piliers massifs soient venus d'une ancienne église syrienne du IVe siècle dont on voit encore les beaux vestiges, cela prouve uniquement que le dit architecte avait un goût sûr, mais était modeste, sachant s'effacer devant une idée qui s'imposait à lui du dehors... Du moins a-t-il eu le mérite de savoir choisir, et adapter.

Maintenant, je veux bien, moi, que l'idée qui a présidé d'autre part à la fixation de ces quatre groupes en mosaïque sur les parois de la crypte soit, en elle-même, originale. Mais sans doute est-ce un théologien qui l'a suggérée à l'artiste décorateur. C'est une série de symboles assez transparents : les « transfigurations » chrétiennes, au sens large : la naissance du Christ, où le Verbe a pris notre chair; l'Eucharistie où il se cache sous les espèces du pain et du vin; l'Agneau pascal, clair symbole emprunté à saint Jean-Baptiste, et enfin la Résurrection... Seulement, voilà, le mosaïste a peut-être raté ces sujets par manque de métier et aussi d'imagination.

Car, au lieu de trouver ici des formules ingénieuses et neuves, il a reproduit quatre fois un même trio de personnages sans caractère bien saillant. Il est vrai que ces trois visages s'efforcent manifestement à certains effets de regard qui prétendent à la variété, mais c'est une

variété toute mécanique. Et ces visages, de surcroît, se ressemblent tous dans une uniforme banalité.

On me dit que le mosaïste n'a trouvé rien de mieux que de reproduire là les traits de sa femme... Hommage à son amour conjugal! C'est juste ce que je suis bien tenté de lui reprocher, car ces traits demeurent uniformes, empâtés et lourds. Ou la copie est trop ressemblante, ou bien elle est particulièrement maladroite, faute d'idéalisation intérieure.

— Eh! dira quelqu'un, oubliez-vous donc Lucrezia Butti, pour ne parler que de celle-là?

Je réponds : — Allez à Florence, aux Offices, ou bien dans le chœur de la cathédrale de Prato, où Lucrezia est tour à tour une Vierge ou bien Salomé dansant devant Hérode Antipas. Il vous faudra convenir que le cas est rare d'une pareille réussite. Il y fallait le génie artistique de Filippo Lippi, dont a manqué manifestement le mosaïste du Thabor.

Et c'est là toute ma querelle...

Dehors un vent chaud soufflait autour de l'édifice, mais le ciel flambait sur nos têtes dans un éblouissement de lumière fluide et dorée. Du haut des terrasses qui bordent le chevet de la basilique, toute la région circonvoisine s'offre au regard émerveillé. Là-bas, au nord, dressé très haut comme un autel fumant de vapeurs, touchant presque le ciel de sa cime neigeuse, le grand Hermon. Plus près, au fond d'un vaste cirque, les collines de Galilée déploient leurs cimes, profilent leurs lignes harmonieuses dans une sorte de halo bleuâtre laissant apparaître, par une légère échancrure, les flots d'azur vif du lac de Tibériade.

Au sud se lève le Petit Hermon abritant Naïm et Endor, timides taches lumineuses.... Doux noms chantant dans nos mémoires, choses vivantes et profondes qui portent à jamais la trace du divin voyageur.

A l'ouest, une grande plaine dévale, claire et nue, parsemée parfois de villages arabes ou de blanches colonies juives, et qui s'en va rejoindre les vastes espaces cultivés

de la plaine d'Esdrelon... Des corps français y dorment dans la poussière brune, aux reflets bleutés dans les lointains, car là se déroula la fameuse bataille du mont Thabor où Kléber aurait succombé sans l'arrivée opportune de Napoléon... Souvenirs émouvants aussi pour un homme venu de France.

Il a bien fallu redescendre vers le village de Debourieh, vers sa source entourée de femmes porteuses d'amphores suintantes, vers ses aires d'or et de flamme, traverser une fois de plus ces monotones allées de cactus, puis, à travers des pistes campagnardes dont des oliviers surchargés égayent les abords, remonter vers la route asphaltée qui va rejoindre, par delà des mamelons gracieux, Nazareth.

Jérusalem, août 1938.

G. PEYTAVI DE FAUGÈRES.

LA CROISIÈRE IMMOBILE

—

Sur le navire échoué, mordu par les sables
Comme par d'innombrables mâchoires d'or,
J'ai songé — parmi les filins rouillés —
Sous la boussole qui ne bondira plus, joyeuse, vers le Nord.

Oh! l'ancre était noire et maigre contre le jour
Comme le cadavre d'une femme brûlée...
L'eau marchait dans les fonds à petits pas sourds,
Toute l'arche était morte et renversée.

— Tu n'iras plus sur les frais chemins de la mer,
Sur les bandelettes lumineuses des vagues,
O grand bateau englué par les grèves,
Prisonnier dolent de tes pieds de fer!

Tu ne trancheras plus avec la faux brune
De ton étrave sifflant sur le flot
L'échelle tremblante de la lune
Par qui la nuit descend au profond des eaux.

Tu ne sentiras plus sur tes belles hanches
Les lèvres argentines du ressac;
Tes voiles n'offriront plus, comme des filles blanches,
Leur chair lisse à l'étreinte des nuages du soir.

Oh! combien d'heures et de mois et d'années
Resteras-tu fiché sur l'îlot sableux,
Geignant de toutes tes ferrailles mortes
Et traversé par l'amertume des vents?

Les saisons tourneront autour de ta carcasse
Comme des goélands narquois,
Long-courrier d'une mer immobile
Tu commenceras un autre voyage.



Sans compas, sans lumière, sans équipage
Par les fonds sableux, éternellement,
Tu commenceras un autre voyage
O bateau immobile et mouvant.

Parmi les cœurs rouges des coquillages,
Et les pampres gras des fucus
Et les cheveux filants des belles noyées
Tu commenceras ton profond voyage.

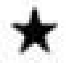
Tu t'enfonceras comme dans un brouillard
Dans le ventre laiteux des grèves molles,
Avec tes haubans, tes mâts et tes drisses
Sans souci de la rose des vents.

Tu t'avanceras année par année
Dans l'océan mou de l'enlisement,
O toi qui fus le blanc cheval de la mer
Tu te replieras pour ta marche souterraine.

Tu verras disparaître ton dernier horizon
Et le doux bondissement des nuées
Et, dans les flaques lisses de la nuit,
Le sautillement des étoiles roses.

O voyageur entraîné par le poids
De tous les sables des avenues marines,
Des silices volants, des coraux épars
Laminés par les rouleaux verts des moussons.

Voyageur oublieux des jusants
Aux fraîches narines de cavale échevelée,
Toi qui n'auras plus pour passagère
Que la mort en robe de rouille...



Tu es comme un monde qui va finir
Parmi la douceur des aurores vaines,
Comme un cœur qui s'enfonce lentement
Dans l'épaisseur de l'indifférence humaine.

O morne voyage en profondeur
Dans le gouffre de l'arrière-vie,
Quand les clartés s'éloignent une à une
Comme des jeunes filles qui s'en vont,

Quand se décolore l'étoffe vermeille
De la chevelure des jours d'été...
Quand, à l'heure du réveil, le chant des oiseaux
Devient une chose incompréhensible.

Tu ne veux pas descendre, Beau Navire,
Tu palpites, tu grinces, tu te raidis,
Tu luttes par toutes les fibres de tes cordages
Contre les cales vertes de la nuit.

Tu préfères ta douleur arc-boutée
Et cette bataille qui te disloque
A l'immobilité grouillante
Qui t'attend — là-bas — dans le fond.

Mais il faudra descendre quand même,
Plus ou moins vite, plus ou moins fort,
Sans espoir de remonter jamais.
O bateau, il faut descendre quand même...

ANTONINE COULLET-TESSIER.

OU SE LOGENT LES ABEILLES
EN DEHORS DES RUCHES ORDINAIRES

—

La variété des emplacements que choisissent les abeilles pour établir leurs essaims lorsque l'homme n'intervient pas est vraiment extraordinaire :

1. *Dans un buisson ou un arbre.*

Le logement le plus simple est celui en plein air. Il n'est pas très rare de trouver un essaim d'abeilles installé dans un buisson, dont les rameaux servent de support aux rayons. On en trouve aussi, logés de la même manière, dans les branches d'un arbre touffu.

Il est évident qu'un essaim logé dans ces conditions ne peut passer l'hiver; il succombera dès les premiers froids.

2. *Sous un fagot de bois.*

Nous avons vu un essaim également installé en plein air, un peu mieux abrité, mais si peu. Voilà, dans une coupe de forêt, un moule de bois sur lequel on a jeté quelques fagots. L'un de ces fagots déborde le moule et forme comme un avant-toit. Un essaim s'est installé dans l'angle formé par le moule et le fagot. Les rayons sont fixés et suspendus aux branches du fagot et s'appuient contre la paroi du moule.

Nous avons vu cet essaim par une belle journée du mois d'août; il était énorme; les rayons disparaissaient sous la masse des abeilles; de gros frelons voltigeaient tout autour, essayant de capturer les ouvrières.

3. *Dans un terrier abandonné.*

Voilà un vieux terrier abandonné : de renard, de blai-

reau ou de lapin. Il se trouve dans un endroit tant soit peu escarpé; le terrain est sain; nos bonnes ouvrières l'ont choisi pour abriter leurs rayons.

4. *Dans la cavité d'un rocher.*

Voilà, dans une carrière ou tout autre endroit, un rocher escarpé où se trouve une cavité de forme quelconque, mais constituant quand même un abri. Nos abeilles ont choisi ce gîte, où la pluie ne peut les atteindre.

5. *Dans le creux d'un arbre abattu.*

Voici un tas de vieux troncs d'arbre. L'un d'eux est creux, tout au moins vers sa base; il ne reste presque plus que l'écorce. C'est un abri dans le genre du terrier abandonné. Des abeilles n'ont pas manqué de s'y loger.

6. *Dans un tronc d'arbre debout.*

Un logement souvent choisi et bien connu est le tronc creux des vieux arbres. La forme et les dimensions de l'entrée varient beaucoup. C'est tantôt une fente étroite, incommode et allongée, tantôt une ouverture irrégulière et assez large, tantôt enfin un trou bien rond creusé par un pic-vert.

La forme de la cavité est assez variable; le plus souvent elle est étroite et très longue; les rayons, alors, s'allongent démesurément et peuvent atteindre plus d'un mètre de hauteur. Dans ce tronc d'arbre les abeilles sont à couvert contre la pluie et bien abritées contre le froid.

7. *Dans la cavité d'un mur.*

Ce cas est à peu près aussi commun que celui du tronc d'arbre. Il y a, dans un mur, une cavité quelconque, dont l'existence est souvent peu apparente; les abeilles n'ont pas manqué de la découvrir.

Elles sont là installées depuis des années, des siècles même, comme c'est le cas dans la façade d'une vieille église que nous connaissons bien. Elles sont bien abritées de tout, et personne ne songera à les déranger.

8. *Entre un plafond et un parquet.*

Dans le mur d'une vieille maison, des abeilles ont trouvé un petit passage correspondant au vide compris

entre le parquet d'une chambre au premier étage et le plafond en plâtre construit au-dessous.

Le vide n'est pas d'une grande hauteur : juste l'épaisseur des solives, mais il a pour longueur toute la largeur de la pièce. C'est un abri présentant toute la sécurité désirable. Les abeilles n'ont pas manqué de le mettre à profit. Personne n'aura la possibilité de prendre leur miel.

9. *Dans une cheminée.*

Assez fréquent est le choix d'une cheminée abandonnée, où l'on ne fait pas de feu. Nos abeilles choisiront un endroit où le tuyau s'élargit, ou bien forme un coude, ou encore est en forte pente, afin d'avoir un champ de suspension suffisant pour leurs rayons et se trouver abritées contre la pluie.

10. *Au sommet d'une grue métallique.*

Allez-vous-en, par un beau jour d'été, à la gare d'Uchizy (Saône-et-Loire), sur la grande ligne P-L-M. Approchez-vous de la grue métallique qui sert au chargement et déchargement des wagons. Regardez en haut du fût de la grue, vous y verrez de nombreuses abeilles entrer et sortir. Cela dure depuis une trentaine d'années. Ce n'est pas un logement idéal; la pluie tombe dans cette curieuse ruche, mais comme les rayons sont attachés à la partie supérieure du fût, l'eau coule par-dessous et n'atteint pas les abeilles.

L'inconvénient principal est que, dans le fort de l'été, la chaleur fait fondre les rayons et on voit le miel couler à la base de la grue.

Il est évident que ce genre de logement ne doit pas être isolé et qu'on doit pouvoir l'observer en plusieurs autres endroits.

11. *Dans une véranda.*

Voici une véranda dans une vieille maison bourgeoise. Elle est munie en-dessous d'un plafond en planches minces qui, avec le temps, se sont disjointes. Il y a entre ce plafond et le toit en zinc un très grand espace que les abeilles ont utilisé pour construire leurs rayons.

Comme pour le cas de la grue métallique la chaleur du soleil fait parfois fondre les rayons et couler le miel.

12. *Sous le toit d'une maisonnette abandonnée.*

C'est une maisonnette isolée, abandonnée depuis longtemps. Elle est habitée maintenant par des abeilles qui entrent sous le toit par le « forget » et ont construit leurs rayons sous le faîtage.

13. *Dans un clocher.*

Nous pourrions citer une commune dont le clocher sert depuis longtemps d'asile à une colonie d'abeilles. Un beau jour, le curé, trouvant que ces abeilles gênaient quand on montait au clocher, voulut les faire expulser et fit pour cela appel à un apiculteur du voisinage. Après avoir reçu quelques piqûres cet apiculteur dut battre en retraite et les abeilles sont restées là.

14. *Dans un pigeonnier.*

Des abeilles s'étaient introduites dans un pigeonnier; elles faisaient bon ménage avec les pigeons et tout allait pour le mieux; mais il n'en était pas de même avec le propriétaire. Il fit appel à un apiculteur qui, plus habile que le précédent, ou plus favorisé par l'état des lieux, parvint, avec l'emploi de la fumée du soufre à déloger ces hôtes incommodes.

15. *Dans les chevaux de bois.*

Dans un gros bourg du Charollais il y a, au mois de mai, une foire très importante, qui est en même temps une fête. Un manège de chevaux de bois vient chaque fois s'y installer. Le lendemain de la fête on démonte le manège; les chevaux et autres appareils sont placés sur une voiture et recouverts d'une bâche, en attendant qu'on vienne les chercher pour les transporter ailleurs.

L'un des chevaux se trouve couché sur le flanc, juste derrière la croupe du cheval d'attelage, et présentant, bien en face, le trou percé au milieu de son ventre creux, car ces chevaux ne sont pas en bois massif. Ce trou en question sert à passer la tige de fer qui tient le cheval fixé sur la plate-forme du manège.

Or, par deux fois, à un an d'intervalle, on a pu voir un essaim venir se loger dans le cheval de bois placé en avant de la voiture. Grand embarras du propriétaire du manège lorsque, au bout de quelques jours il vint, avec son cheval, pour emmener la voiture. Après réflexion il prit un gros bouchon de liège, en ferma l'entrée de la ruche improvisée et enleva vivement la voiture, car, s'il avait tardé quelque temps, on aurait vu les abeilles sorties de la ruche rentrer dans leur asile, et, trouvant l'ouverture fermée, elles n'auraient pas manqué de piquer le cheval et le conducteur.

16. *Dans le caisson d'une voiture.*

En Afrique équatoriale un essaim d'abeilles s'introduit dans le caisson d'une voiture laissée en stationnement pendant un certain temps par les opérateurs du film *Cimbo* (Quatre ans chez les fauves).

A leur retour ces opérateurs eurent beaucoup de peine à se débarrasser des abeilles. Ils furent tous piqués : l'un avait un œil fermé; le chef de l'expédition, malgré sa moustiquaire, avait les oreilles démesurément enflées.

On finit cependant par se débarrasser des abeilles en les brûlant et on s'enrichit de 400 livres d'un très beau miel.

17. *Sous le capot d'une automobile.*

Pendant l'été de 1937, à Paris, une auto était arrêtée depuis un bon moment déjà près du Jardin du Luxembourg. Voilà que tout à coup un bel essaim arrive, voltige un moment autour de l'auto, puis s'introduit sous le capot par les nombreux intervalles qui servent au rayonnement de la chaleur.

Inutile de dire que les conséquences finales ne furent pas les mêmes que pour le caisson d'Afrique.

18. *Dans une tête de cheval métallique.*

De chaque côté de la porte d'entrée des écuries d'un château se trouve une tête de cheval en fonte creuse. Avec le temps l'enduit du mur s'est dégradé; il y a un vide entre le métal et le mur.

Des abeilles n'ont pas manqué de découvrir ce logement d'un nouveau genre et d'en faire leur profit.

19. *Dans le Christ d'une croix champêtre.*

Nous racontions un jour, à un apiculteur amateur, croyant l'émerveiller, l'histoire des essaims logés dans les chevaux de bois. Il ne fut nullement surpris et nous répondit : « J'ai vu mieux que cela; j'en ai vu logés dans le bon Dieu. — Dans le bon Dieu! Et comment? — Eh bien voici : dans ma commune on a érigé, le long d'un chemin, il y a longtemps, une grande croix de bois, avec un Christ en métal creux, de grandeur presque naturelle. Ce Christ est fixé au bois de la croix par une tige en fer, avec un écrou. Y avait-il un défaut dans le métal, ou bien la rouille l'a-t-elle rongé? Toujours est-il qu'il y a dans le dos du Christ un passage suffisant et que maintenant notre Sauveur abrite un essaim d'abeilles. »

Le même fait s'est produit dans le cimetière d'une commune rurale des environs.

20. *Dans la statue d'un grand homme.*

Allez-vous-en à Paris, au cimetière du Père-Lachaise; cherchez le mausolée élevé en 1833 à Casimir Périer, ministre de Louis-Philippe; regardez la statue en bronze du grand ministre. S'il fait beau temps vous verrez des abeilles voltiger tout autour. Il y a là un essaim; les abeilles passent par un petit trou que le bronze porte à la gorge.

21. *Dans un tonneau.*

Sous un hangar un tonneau vide est debout; la bonde est tombée. Voilà un excellent abri pour nos bonnes ouvrières. Mais voici quelque chose de particulier : comme l'espace est très grand, deux essaims sont venus se loger dans le tonneau. Ils ont travaillé côte à côte, en bonne harmonie. Ils avaient, paraît-il, construit une cloison en cire pour servir de séparation aux rayons.

Ce cas d'essaim logé dans un tonneau n'est pas unique; on nous en a signalé d'autres semblables.

22. *Dans une boîte aux lettres.*

Il n'est pas rare de voir une boîte aux lettres, dans une

maison particulière, servant à loger un nid d'oiseaux : mésange ou rossignol des murailles.

Il ne faut donc pas s'étonner de la voir servir à loger un essaim d'abeilles. Il faut, pour cela, une boîte de grandeur convenable et à fermeture non automatique, comme on en trouve encore dans quelques vieilles maisons bourgeoises.

23. *Entre une fenêtre et la jalousie.*

Voilà une maison dont les pièces, surtout celles du premier étage, ne sont pas toutes habitées. L'une d'elles a ses fenêtres fermées depuis longtemps par des jalousies.

Si ces jalousies sont à claire-voie, cela va tout seul; si elles sont à panneaux pleins il peut se trouver un vide entre les deux panneaux incomplètement fermés ou entre la pierre de taille; cela suffit pour livrer passage aux abeilles; elles vont construire leurs rayons entre la fenêtre et la jalousie, et ce n'est certes pas la place qui leur manquera.

Nous avons vu, ce qui n'est pas rare, un essaim installé dans ces conditions. De l'intérieur de la pièce on voyait très bien les rayons. Pour plus de solidité ils avaient été construits, non au milieu de la baie, mais dans un angle; ils étaient donc appuyés latéralement contre la pierre de taille.

24. *Dans l'embrasure d'une fenêtre condamnée.*

Voilà une ancienne maison d'habitation qu'on a convertie en bâtiment rural. Pour n'être plus astreint à l'impôt sur les portes et fenêtres qu'on payait autrefois on a dû condamner les fenêtres par un briquetage construit dans le plan extérieur du mur. La boiserie et les vitres des fenêtres sont restées.

Avec le temps le plâtre du briquetage joignant la pierre de taille s'est désagrégé en quelques endroits et il s'est produit quelques fissures. C'était suffisant pour nos abeilles. C'est d'ailleurs l'équivalent de la fenêtre fermée par des jalousies, mais le logis a l'avantage d'être bien clos, sans courants d'air et plus chaud.

25. *Dans l'embrasure d'un ancien évier.*

Un artisan, dans un village, installe son atelier dans une ancienne cuisine où se trouvait un évier dont le vide occupait les trois quarts environ de l'épaisseur du mur, sur une hauteur d'environ 1 m. 20. Cet artisan a fait fermer l'évier à l'intérieur par une cloison en briques; mais la gargouille de l'évier qui déborde le mur et débouche dans la cour voisine, est toujours là. Elle livre passage à un essaim qui est là bien tranquille et n'a pas à craindre d'être dérangé.

26. *Sous une cloche-signal de chemin de fer.*

Sur les lignes de chemin de fer à voie unique, il y a, de chaque côté de chaque gare, une cloche-signal, de la forme des timbres à sonnerie des vieilles horloges, et dont on fait fonctionner à distance le battant dans certains cas déterminés. Un beau jour, à Paray-le-Monial, sur la ligne de Mâcon à Moulins, on s'aperçoit que le signal ne fonctionne plus. On vient examiner la cloche et on reconnaît que le battant est immobilisé par les rayons d'une ruche d'abeilles qui se sont installées dans ce logement d'un nouveau genre.

27. *Derrière les planches d'une vieille enseigne.*

Dans le bourg d'un gros village se trouve une maison de commerce avec une vieille enseigne peinte sur deux planches qui, avec le temps, se sont voilées et écartées à leur point de contact. Derrière ces planches, le mur n'a pas d'enduit, ce qui augmente le volume du vide.

Par suite de l'écartement des planches, il y a là un long couloir, ouvert aux deux bouts, un peu étroit à la vérité et ne pouvant guère donner place à plus d'un rayon, mais ce rayon aura toute la longueur désirable. Nos abeilles n'y regardent pas de si près, elles savent s'accommoder de tout et elles ont adopté ce nouveau genre de logement.

C. BRUN.

LES VANITEUX ET LES MONDAINS

—

DES VANITEUX

Par la seule étymologie on peut établir la différence entre la vanité et l'orgueil. Le vaniteux oriente sa vie vers des buts futiles et sans élévation, dont il prétend tirer gloire, tels que la toilette, la beauté physique, les succès de société. « Vain, remarque finement Chamfort, veut dire vide; ainsi la vanité est si misérable qu'on ne peut guère lui dire pis que son nom. »

La vanité, remarque le Dr Laumonnier, comporte moins d'éléments intellectuels; elle est souvent enfantine et futile. Aussi est-elle l'apanage des médiocres et des sots, tandis que l'orgueil, dans sa forme ordinaire, appartient plutôt à une élite. Telle est la raison sans doute pour laquelle la vanité est si fréquente chez la femme (1).

Le vaniteux veut triompher, humilier ses rivaux; mais ses ambitions sont mesquines comme son esprit et sa valeur. S'il vise bas, ce n'est point modestie dans les prétentions. C'est que son regard myope est impuissant à embrasser de vastes étendues. Il se juge parvenu au sommet de la gloire, quand il a conquis d'infimes victoires, telles que sont les applaudissements de commande d'un entourage choisi à sa mesure. Il suffit même qu'il le croie.

Le trait dominant, en lui, c'est la *petitesse*.

Le vaniteux ne vit que pour les succès extérieurs. Sa tête, successivement portée à droite et à gauche, quête

(1) Dr Laumonnier, *La Thérapeutique des Péchés capitaux*, Paris, Alcan, p. 179.

des regards admirateurs. Peu exigeant sur la qualité de l'encens, il interprète en sa faveur les attitudes indifférentes.

Et c'est un sentiment bien normal chez tout être simplement doué de sensibilité et de perception, puisque nous le trouvons chez le paon et le dindon.

Il me souvient qu'en traversant un village, un dindon étala toutes ses splendeurs dans le but évident de m'éblouir. Il étirait si énergiquement ses ailes que l'extrémité des rémiges traînait à terre et faisait entendre un petit crissement à chacun de ses mouvements. Je m'arrêtai quelques instants devant lui, bien plus pour admirer sa fatuité que son superbe plumage. L'animal, gonflé d'orgueil, — et ce mot est vrai au sens littéral, — se tournait lentement pour se montrer sous toutes ses faces.

Lassé de cette parade, je poursuivis mon chemin. Cela ne faisait pas l'affaire du dindon qui entendait garder un admirateur aussi complaisant. Il me prit en chasse et se remit à faire la roue. Peine perdue, car je l'avais déjà dépassé au moment où il avait terminé son étalage. Après avoir répété en vain ce manège, il imagina de me gagner de vitesse pour que sa beauté, tout entière exhibée, me contraignît à un autre arrêt. Je passai outre. Il ne se découragea de mon indifférence qu'après plusieurs tentatives inutiles.

Ce petit fait, emprunté à la psychologie animale, permet de comprendre la mentalité du vaniteux, qui parade sans cesse et ne se lasse pas des rebuts. Dédaigné, il recommence dans l'espérance de forcer la louange.

Certains ne reculent pas devant les excentricités pour provoquer l'étonnement qui, d'après l'étymologie latine, est bien près de l'admiration.

On connaît l'histoire de Diogène, qui avait choisi un tonneau pour logement. Qu'on n'imagine pas qu'il était mû par le seul esprit de pauvreté. Il s'y mêlait de l'ostentation, si j'en juge par le fait suivant : un jour, sortant de son tonneau, il se plaça sous une gouttière qui déversait sur lui une eau glacée. Il restait stoïque sous cette douche et les passants le plaignaient, quand Platon

vint à passer. Il sut dégager le mobile de cette action : « Voulez-vous que votre pitié soit utile à ce vaniteux? dit-il. Feignez de ne pas le voir. » L'indifférence était le moyen le plus sûr de mettre un terme à ce ridicule supplice.

Je n'entends pas enlever tout mérite à Diogène. Son endurance et son mépris de la souffrance étaient louables. Mais, comme en beaucoup d'actions humaines, il s'y glissait un sentiment moins sublime : il ne souffrait qu'en public.

A cette petitesse, qui est la première marque de la vanité, s'ajoute la *sollicitation de louange.* Alors que le solennel et le suffisant semblent la dédaigner, tant est robuste leur assurance, et que l'orgueilleux authentique et le timide en arrivent à s'en détourner comme d'un hommage stérile, inadéquat à leur mérite, et surtout inaccessible à leurs efforts insociables, le vaniteux quête sans vergogne l'admiration. Il la sollicite par l'attitude et la parole : « Ne trouvez-vous pas que ceci est bien?... N'ai-je pas raison de?... Que pensez-vous de cette œuvre, est-ce assez réussi? »

Il est affable, sociable. Ses requêtes sont si naïves et puériles qu'on a peine à le démentir, à refuser un bref témoignage d'une admiration pourtant fort réservée. Au reste, nullement susceptible, il ne s'offense pas lorsqu'on lui refuse les éloges, ni même lorsqu'on le raille en lui déniant toute espèce de talent. Cet excès même le rassure. Simples plaisanteries dont il ne doit pas se formaliser. Il sait qu'il a réussi.

DIFFÉRENTES MANIFESTATIONS DE LA VANITÉ

La personnalité du vaniteux, pauvre et sans consistance, *ne peut se soutenir sans apport extérieur.* Cette aimable confiance en soi établit une facile discrimination avec l'orgueilleux en profondeur, le timide, qui n'a garde de quémander les compliments, de peur que leur tiédeur n'ajoute, à l'humiliation d'une aumône, la preuve longtemps appréhendée de l'indifférence du public. Il

préfère une prudente incertitude qui autorise la création imaginaire d'une admiration discrète.

Les succès les plus aisés viennent de la mine, de la mise et de la parure. Tendance bien naturelle et point si illogique qu'elle ne paraît. « Il ne faut point juger des gens sur l'apparence », conseille La Fontaine, mais la multiplicité des fables (2) destinées à fonder ce conseil prouve notre propension invincible à cette sorte de jugement.

Qu'est-ce qui nous frappe tout d'abord? L'extérieur. Qu'est-ce qui frappe ensuite et toujours la majorité des hommes? L'aspect extérieur. Trop peu sont enclins ou aptes à pénétrer jusqu'au réel, à scruter l'âme.

Et sur quoi sont fondés la sympathie et l'amour? Le plus souvent sur les dehors. On aime une création de son imagination, surexcitée par des apparences flatteuses.

Ces raisons obscurément perçues poussent le commun des hommes à surveiller leur tenue et à donner le change sur l'inanité du fond. Mais certains individus se sont spécialisés. Ils *font profession* de toilette.

L'or éclate, dites-vous, sur les habits de Philémon. — Il éclate de même chez les marchands. Il est habillé des plus belles étoffes. Le sont-elles moins toutes déployées dans les boutiques et à la pièce? Mais la broderie et les ornements y ajoutent encore la magnificence, Je loue donc le travail de l'ouvrier. Si on lui demande quelle heure il est, il tire une montre qui est un chef-d'œuvre; la garde de son épée est un onyx; il a au doigt un gros diamant qu'il fait briller aux yeux, et qui est parfait. (La Bruyère, *Du mérite personnel.*)

Trop de femmes consument les plus belles heures de la vie à se coiffer, à se farder, à se parer et pensent avoir sagement occupé leur journée à ce faire. Leur but : plaire, non pas seulement à leur mari ou à leur fiancé éventuel, — désir bien légitime, — ni même à ceux qui peuvent servir leurs intérêts ou leurs passions, mais à tous et à quiconque. Exercer le métier de plaire, comme on peint ou l'on tourne du bois! Que d'hommes sont femmes sur ce point!

(2) *Le paysan du Danube, le Cachot, le chat et le souriceau, etc...*

L'espèce humaine change peu. Son évolution ne porte le plus souvent que sur des détails. A toute époque, les femmes ont eu le culte de leur beauté, comme si elles percevaient qu'elle était le moyen de domination propre à leur sexe. Par elle, leur fragilité devient grâce, leur faiblesse force. Elle assure leur prestige et autorise une tyrannie aimée.

Ce qu'il y a de modifié dans leur attitude en ces temps, c'est l'impudeur dans leur étalage. On se cachait autrefois dans cette recherche. La beauté semblait don de nature, et non création de l'art. Trop heureuses étaient-elles quand elles avaient trompé des novices, ou dissimulé les ravages de l'âge sous d'ingénieux maquillages.

Maintenant, on « se fait les mains », on « refait sa beauté » en public. Sans l'ombre de gêne, on remet du rouge sur les lèvres, de la poudre sur les joues, du noir sous les yeux, avouant à chacun la nécessité de ces artifices. La nature est peu de chose, l'habileté tient la première place.

Le besoin de s'imposer à l'admiration par l'élégance du costume doit être un instinct primitif de l'homme, car il est le premier geste de l'individu de race inférieure lorsqu'il accède, même provisoirement, à une fonction publique. L'habit seul à ses yeux révèle et même constitue les classes sociales. L'exemple suivant illustrera cette assertion.

En séjour prolongé dans une petite ville du sud Algérien, j'y rencontrai un Arabe d'une quinzaine d'années dont la figure loyale m'intéressa. Les matins d'hiver, il sortait tout grelottant de dessous un porche, abri précaire contre le froid de la nuit, et étirait les bords en dents de scie de son vêtement, écourté par des déchirures et plus riche de trous que de broderies. Touché de ses souffrances, je lui offris quelque argent pour s'acheter une vieille capote de soldat qu'on liquidait à vil prix sur le marché. Mon but était de le préserver du froid et non de flatter sa vanité.

Le lendemain, il m'arriva orné, en sus d'une capote, d'un pantalon neuf. D'un air gêné, il m'emprunta la

somme complémentaire, me jurant, comme il se doit, de la restituer prochainement.

Pour le sortir définitivement de la misère, je lui procurai une place de plongeur dans un hôtel.

Le mois suivant, grande fut ma surprise de le rencontrer, flânant dans les rues, vêtu d'un superbe pantalon, d'un burnous neuf, d'une chéchia et de souliers vernis. Ce jeune homme qui, quelques semaines auparavant, mourait presque de faim et n'était vêtu que de loques, n'avait pas trouvé de meilleur emploi de ses premières économies que de s'habiller avec luxe.

Quand on est si beau, il faut se montrer, exciter l'étonnement et l'envie. Aussi, sans se soucier du lendemain, avait-il quitté sa place lucrative pour se pavaner. Tous les Arabes suivent la même évolution : hier gueux et mendiants, ils se transforment sans retard au premier sourire de la fortune.

Les nègres agissent de même.

L'Européen de passage aux Antilles, il y a quelques années, voyait avec étonnement de jeunes noirs marcher fièrement, un pied nu et l'autre adorné d'une bottine, cependant qu'à trois pas derrière lui s'avançait humblement un domestique portant sa serviette ou quelque objet de faible poids.

L'Européen pouvait s'imaginer qu'on avait liquidé sur place un stock de souliers pour unijambistes.

La vérité était tout autre. Désireux de concilier le besoin de parader avec un souci légitime d'économie, les noirs s'avisaient d'user alternativement chacune des chaussures. Moyen ingénieux d'en doubler la durée.

On rencontre couramment, dans les campagnes, des noirs portant sur l'épaule une paire de bottines et marchant gaiement pieds nus. A quoi peut servir ce supplément de bagages? Mais voici qu'ils approchent d'un bourg. D'un commun accord, ils s'arrêtent au bord d'un petit cours d'eau qu'ils désignent d'un terme générique et descriptif de « ruisseau-souliers », y lavent leurs pieds poussiéreux, enfilent leurs chaussures et défilent gravement dans le village. A peine l'ont-ils dépassé qu'ils en-

lèvent leurs bottines devenues inutiles et repartent d'un pied allégé.

Il faut avoir de la respectabilité, il faut observer les convenances. Ne pas se conduire en va-nu-pieds quand on a le moyen de se chausser.

Comme l'Arabe, le noir emploie son premier argent à se vêtir élégamment. Tel qui, hier, coupait les cannes à sucre sous le soleil ardent se promène avec des escarpins vernis et un chapeau, dès que son escarcelle se garnit.

Les jours d'enterrement, on aperçoit dans l'assistance des noirs transpirant abondamment dans la géhenne d'une redingote noire, un chapeau haut de forme à la main. Le tout sera serré soigneusement dans une armoire après la cérémonie, pour ne servir qu'en de solennelles occasions.

Certains entretiennent un cheval de selle toute l'année et ne le montent que dans ces circonstances. Car ils ne veulent pas descendre à pied de leur morne boueux en habits de cérémonie.

LA VANITÉ DANS LES DISCOURS

Les vaniteux s'appliquent à faire étalage d'une science prétendue.

> L'on parle impétueusement dans les entretiens, souvent par vanité ou par humeur, rarement avec assez d'attention; l'on est bien éloigné de trouver ensemble la vérité, et l'on n'est pas encore convenu de celle que l'on cherche (3).

On voudrait parler sans répit pour briller sans trêve. Mais la politesse impose des bornes. Il convient de laisser à d'autres le tour de parole. Que faire pendant ces interruptions forcées? Ecouter? Temps perdu! Mieux vaut préparer la suite de son discours, guetter le moment opportun, le bref essoufflement qui permettra de rentrer dans la conversation; méditer « un impromptu à loisir », un trait d'esprit spontané.

(3) La Bruyère, *De la société et de la conversation.*

Si on lit les journaux et le dernier roman paru, si l'on feuillette des volumes consacrés à l'art ou à la musique, ce n'est que pour étonner les auditeurs. Le silence est réputé sottise. Il faut parler. Fasse le Ciel que quelque accident ou crime soit survenu, on pourra le narrer à sa voisine et dire que « c'est affreux », ce qui lui permettra de révéler que « c'est épouvantable ».

D'une manière jugée habile, le vaniteux amène la conversation sur quelque acte mémorable qui n'a pas retenu l'attention. En public, il l'expose avec modestie. Pour arracher quelque louange il use de détours. Il feint de n'être pas entièrement satisfait du rôle qu'il a joué, il sollicite la vérité des auditeurs. Il critique lui-même ce qu'il estime le meilleur, dans l'espoir d'exciter des protestations flatteuses. Habileté mal récompensée. On le console de ces déceptions, on convient poliment de ses déconvenues.

La crainte de passer inaperçu l'amène à avouer des fautes légères et notoires, à les exagérer même, dans le double but et de masquer les chutes honteuses et de gagner, à force d'humilité, l'indulgence du public.

Il se complaît à discourir de sa condition, de sa fortune, à vanter sa naissance, et ses relations flatteuses. Il n'est de biais que n'utilise le vaniteux pour parler de lui.

Beaucoup d'esprits sans profondeur sont férus de paradoxes. Ils soutiennent des opinions saugrenues. Sur toute question, ils adoptent des positions extrêmes, exagèrent les théories nouvelles. Provoquer l'étonnement est leur seul but. L'indignation des esprits sensés les comble de joie. Ils répondent avec impertinence à leurs objections. Leur désir était d'occuper l'attention, d'attirer sur eux les regards. Ils sont satisfaits.

S'il a quelque teinture de science, le vaniteux n'a rien approfondi. Il coupe pourtant la parole aux personnes disertes et leur oppose son infaillibilité. Son habileté réussit souvent à donner le change à un auditoire ignorant, à s'imposer par un ton doctoral et à s'approprier les doctrines des autres. Il pérore avec assurance. Interrompu, il jette un regard dédaigneux et poursuit son discours.

Son air est sans réplique et si tranchant qu'à peine ose-t-on le contredire. Quelque auditeur compétent s'indigne intérieurement des sottises débitées avec autorité. Il ronge son frein, mais il quitte le lieu sans avoir répliqué.

Les actes les plus insignifiants du vaniteux lui semblent dignes d'être signalés à ses contemporains. Qu'il ait chaud ou qu'il soit transi, qu'il ait faim ou qu'il soit repu, il prend soin d'en aviser les amis. Le voile léger qu'un reste de pudeur l'incite à jeter sur son défaut ne le dissimule que bien mal. Lorsqu'un personnage de Labiche s'écrie : « Ce n'est pas pour me vanter, mais il fait joliment chaud » (1), on croit à une simple boutade de cet humoriste. Quel rapport entre la température extérieure et la vantardise? Il en existe un pourtant : il s'agit d'une sorte de refoulement. L'humilité de commande du personnage a inspiré une ellipse à son discours : « Il fait joliment chaud; les autres s'en plaignent. Moi, je le supporte gaillardement! Mais je ne m'en vante pas. »

C'est à la vanité qu'obéissent les étudiants, les soldats, les buveurs, dans l'exécution de paris absurdes et de farces dangereuses. Les excitations d'un camarade suffisent à aliéner le bon sens et les entraîne à de grosses bêtises ou à de petites infamies.

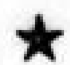
Ils veulent prouver qu'ils sont dignes de la réputation d'audace, le défi et les ricanements les stimulent à l'instar d'un fouet, et leur interdit tout retour à la prudence.

La sottise s'accommode du nombre des années. L'histoire nous révèle chez certains empereurs une vanité poussée jusqu'au cabotinage. Néron se pavanait dans l'amphithéâtre en costume de cocher. Guillaume II recherchait les hommages de la foule, et enviait les succès des acteurs.

Il se déguise en Lohengrin pour descendre le Rhin, debout à l'avant de son yacht, casqué et éperonné d'or. L'impératrice et quelques bon conseillers ont toutes les peines du monde à l'empêcher de jouer le principal rôle sur la scène de l'Opéra de Berlin, dans un drame lyrique de sa compo-

(1) 29° à l'ombre.

sition. Autour de lui, il y a une série de courtisans, dont plusieurs ont les cheveux grisonnants, qui l'appellent : « Notre Chéri » et se pâment à toutes ses manifestations oratoires, diplomatiques, sportives, etc. C'est la camarilla! Elle comprend des ambassadeurs, des généraux, un prince de la Maison de Prusse. (*Les procès célèbres de l'Allemagne*, par Maurice Soulié et H. Muller, p. 229, Payot, 1931).



Puisque nous avons cherché l'étiologie de la vanité dans les races inférieures, empruntons encore quelques traits aux Noirs.

Le touriste assistant aux funérailles d'un enfant voit avec stupeur défiler des couronnes portant des inscriptions telles que celle-ci : « A mon épouse bien-aimée ». Un enfant du sexe masculin, épouse!... Mystère! Les couronnes ont été simplement empruntées au voisin. De l'inscription nul n'a cure.

Obéissant à un sentiment complexe et de respect familial d'ostentation, un noir rassemble ses dernières économies et recourt même à l'emprunt pour faire à un de ses parents des obsèques dignes de son rang.

Et voici un trait vécu qui le démontrera :

Un noir, qui occupait une fonction honorable dans sa commune, venait de perdre son beau-frère. Soucieux de sa considération il demanda de belles funérailles et entreprit d'y amener tous ses parents en automobile. Malheureusement, il habitait dans une localité presque inaccessible aux voitures. Le coût de chaque auto était de 500 francs, ce qui, vu le nombre des parents, représentait une somme de plusieurs milliers de francs. Sans hésiter, il souscrivit à cette dépense.

La cérémonie devait avoir lieu un dimanche. Il demanda au curé de célébrer les obsèques après la Grand'Messe. Celui-ci s'y refusait; arguant des occupations nombreuses qui l'accablaient à ce moment, il demandait qu'on remît la cérémonie à l'après-midi, comme c'était l'usage dans le pays. Mais le fonctionnaire insista vivement, alléguant qu'il voulait éviter les frais d'un repas de funérailles. Le

curé lui objecta que la cérémonie ne serait pas finie avant midi et que, de toute manière, il faudrait retenir les assistants à manger. Le silence obstiné du noir lui fit comprendre que la bourse était vide, que celui-ci ne pouvait, en dépit de son désir, assumer de nouveaux frais et qu'il les renverrait aussitôt par les autos de louage. Le curé céda à des instances aussi justifiées.

Un incident bizarre arrangea les affaires et sauva la face. Une pluie torrentielle s'abattit sur le pays et gonfla si bien le torrent qui traversait la commune que toute communication fut rompue avec l'extérieur. Car la route, privée de pont, passait la rivière à gué. Prisonniers dans leurs autos, arrêtés à 700 mètres de l'église, sans possibilité aucune de franchir cette courte distance, les parents repartirent comme ils étaient venus, n'ayant assisté aux obsèques que par la pensée.

Le fonctionnaire noir fut désespéré d'un tel contretemps, croyez-vous; avoir vidé sa bourse pour amener sa famille aux funérailles et la voir retenue par l'inondation à moins d'un kilomètre du pays, cependant que la cérémonie se déroulait dans une église presque vide. Il ne manifesta aucune contrariété. Il avait fait son devoir de parent, il avait engagé des dépenses fastueuses; l'honneur était sauf.

L'esprit de famille mis à part, ne peut-on donner, à cette manifestation d'amour-propre, l'épithète de vaine puisqu'elle se révélait sans objet?

Ne faire preuve que d'ambitions futiles, ne viser qu'aux succès immédiats,

Solliciter les louanges sans les attendre, avec affabilité et sans susceptibilité,

Se parer, soigner sa mise et son extérieur,

Etaler une science superficielle,

Parler beaucoup en société,

Parler de soi et de succès imaginés ou grossis,

Se montrer paradoxal pour étonner;

Tels sont les procédés familiers au vaniteux, pour s'élever dans l'estime publique.

DES MONDAINS

Les mondains se rapprochent des vaniteux par deux points : la médiocrité du but poursuivi, le souci de l'extérieur et de la tenue.

Le goût pour la toilette chez le vaniteux n'est qu'une forme larvée du sentiment qu'on retrouve chez le mondain. Elle n'est chez le premier qu'un plaisir de la famille du narcissisme, joint au désir de briller, se faire admirer, et parfois de subjuguer. Chez le mondain elle est bien plutôt l'obligation rigide de se maintenir dans l'élite du bon ton au prix de durs sacrifices. Elle atteint à un degré plus élevé : la *tenue.*

On peut classer ce sentiment parmi les formes inférieures de la maîtrise de soi. Il interdit les exclamations bruyantes, les gestes démesurés, les contestations véhémentes.

La tenue est une sorte de code de politesse, de respect de soi et des autres, réservé au seul domaine de l'extérieur. Elle comporte l'élégance du costume, la correction dans le langage et les manières, la modération dans les attitudes et les expressions. C'est une loi rigide qui asservit l'individu à tout instant, qui modère les manifestations des passions et leur enlève ce qu'elles ont de vulgaire, de violent et de trivial. Mais la tenue ne régit que le dehors et ne prétend pas, comme la loi morale ou l'éducation, atteindre l'intime de l'âme.

L'homme qui a de la tenue s'assigne l'obligation d'être un modèle de bon ton. Le monocle qu'il porte l'astreint à une attitude arrogante, il n'autorise aucune négligence dans la toilette, sous peine de contraste ridicule. A une époque où chacun se relâche, il se doit d'être toujours impeccable.

Incliné vers la bonne compagnie, désireux d'y être admis et de n'y point détonner, il s'applique à donner, dès l'abord, favorable opinion de lui. La connaissance instinctive de la foule et de sa mentalité lui révèle l'importance de l'aspect extérieur. Plus que le vaniteux il pres-

sent que peu de personnes sont capables de pénétrer ses pensées secrètes, de scruter ses sentiments, ses désirs, ses appétits, ses tendances. Qui même s'en inquiète? Rien que quelques psychologues, un quarteron de personnes heureusement douées, mais sans influence sociale. Les autres se contentent du dehors, s'en rapportent aux apparences. Le paysan du Danube n'emporte les suffrages que dans les fables, et, après laborieuses démonstrations de ses qualités exceptionnelles. Il faut de multiples années à l'homme d'une tenue négligée pour convaincre l'entourage de sa valeur personnelle, fût-elle éclatante, de ses hautes connaissances, de l'élévation de son caractère et de sa moralité. Et cette opinion trouve grâce aux yeux de Pascal :

> Que l'on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur plutôt que par les qualités intérieures! Qui passera de nous deux? Qui cédera la place à l'autre? Il a quatre valets et je n'en ai qu'un : cela est visible, il n'y a qu'à compter; c'est à moi de céder et je suis un sot si je le conteste. Nous voilà en paix par ce moyen et c'est le plus grand des biens (4).

La science approfondie du costume, de la mode et des convenances, le souci scrupuleux du jugement des pairs, élèvent sans conteste au rang de mondain. A cet avantage s'en ajoutent d'autres. On admettra qu'il possède une solide situation de fortune, de l'entregent et de hautes relations. Une mise recherchée exige de grandes dépenses, donc des revenus abondants. Conclusion hasardeuse : on oublie les notes du tailleur restées impayées et les dettes criardes.

La tenue implique chez l'homme du monde, non seulement le désir d'être agréé, mais celui d'être soutenu et aidé. Elle lui créera des protecteurs puissants et lui vaudra d'utiles recommandations, des places lucratives que le mérite personnel achète de trop d'efforts. Un costume élégant est un capital placé à haut rendement.

Pour en mieux juger, opposons-le à l'homme négligent.

(4) Pascal, *Pensées*, édition Brunschwig, p. 319.

Le débraillé dénote un incontestable dédain pour le public : c'est à Théophraste que nous en empruntons le portrait :

Il est hérissé de poil sous les aisselles et par tout le corps, comme une bête fauve; il a les dents noires, rongées, et telles que son abord ne se peut souffrir. Ce n'est pas tout : il crache ou se mouche en mangeant; il parle la bouche pleine, fait en buvant des choses contre la bienséance; il ne se sert au bain que d'une huile qui sent mauvais, et ne paraît guère dans une assemblée publique qu'avec une vieille robe et toute tachée (5).

Le négligent juge fastidieux de préserver ses habits de la poussière et des taches. Il les aime vieux, parce qu'ils sont bien assouplis et qu'ils n'exigent plus de ménagements. Mais, non content de s'en revêtir dans l'intimité, il en offre la triste vision au public, sans souci de l'opinion fâcheuse qu'il produit.

Il est juste d'ajouter que chez lui ce mépris pour le public n'est point absolu. Il ne concerne que la mise. Souvent même, il est le signe d'une conception trop haute, et, par là, erronée, de l'humanité. Le négligent dans la tenue imagine que les hommes sauront percer l'écorce rude, et que l'éclat des vertus se fera jour à travers les déchirures du vêtement. Les sots seuls se laissent arrêter par les détails de la toilette. Son interlocuteur n'est pas de cette catégorie. La découverte de qualités exceptionnelles le charmera d'autant plus qu'elle aura été rendue plus malaisée par un costume peu seyant.

L'homme de tenue respecte en autrui la personnalité humaine. Nul effort ne lui paraît fastidieux quand il s'agit de plaire. Ainsi s'expliquent les heures infinies qu'il perd à s'habiller, à se grimer, à se coiffer; les dépenses vestimentaires ruineuses; le souci angoissant d'être toujours à la dernière mode sans se laisser surprendre.

Croit-on qu'il soit aisé de s'y conformer? Cela requiert une étude véritable et de longues séances chez le coutu-

(5) *Les caractères de Théophraste*, chap. XIX : *D'un vilain homme.*

rier ou devant l'armoire à glace. Comme d'autres se contraignent pour servir l'Etat ou l'Eglise et s'acquitter d'austères devoirs, il se gêne pour plaire. C'est une manière de devoir, mais de devoir mesquin. Il vit pour la société. Il en respecte les convenances et les goûts. Il veut offrir à ceux qui l'entourent le spectacle de la beauté.

Il y a chez l'homme de tenue un élément de plus que chez le fat et le coquet. On découvre en lui une *discipline*. Le mondain obéit à un code rigoureux, à des lois inflexibles, encore que fort discutables. Mais il ne songe pas plus à les contester qu'un soldat sa consigne : « Cela se fait... Cela ne se fait pas... Ceci est de bon ton... Cela est de mauvais ton... » Pour quelles raisons mystérieuses? Ce n'est point son affaire. L'usage du monde en a décidé ainsi.

Bien plus, ces obligations menues autant qu'impérieuses, qui ont changé souvent au cours des siècles (6) avec la soudaineté qui caractérise la mode, lui servent de critérium pour étalonner ses relations. Quiconque les connaît dans les plus minutieux détails, et s'en montre zélateur intransigeant, est de la bonne société. Celui qui témoigne à leur endroit d'ignorance ou de négligence est voué à son mépris. Manger le saumon sans couvert à poisson, peler un fruit sans un couteau d'argent ou le tenir avec ses doigts, fautes mortelles contre le bon ton, indices évidents de mauvaise éducation. Personne à fuir comme un malade contagieux. S'en séparer ostensiblement, rompre avec lui toutes relations dangereuses, pra-

(6) Il est notoire que les Romains et même les Français du Grand Siècle mangeaient avec leurs doigts, faute de fourchette, et que, au dire de La Bruyère, on crachait ostensiblement par terre un aliment qu'on ne trouvait pas à son goût. Et, cependant, ne passaient-ils pas, à bon droit, pour bien élevés? Dira-t-on que les usages subissent le progrès comme la science? Pourquoi dans ce cas la manière *gauche* de tenir la fourchette à l'anglaise?

Le code du monde, semble-t-il, oblige à se comporter autrement que le vulgaire, d'une manière compliquée et difficile; ce qui permettra précisément de discerner ceux qui ne sont pas de la caste, et de les refouler. Ainsi s'expliquent par exemple les changements nombreux dans la manière de manger les fruits. On adopte une nouvelle méthode dès que l'ancienne est connue et pratiquée du grand public. C'est une façon de se distinguer de lui au premier coup d'œil.

tiquer l'excommuniation, sous peine de se voir rejeter à son tour.

Le dédain sera entre leurs mains une arme efficace pour refouler les gens de peu. Ils s'en servent avec une supériorité aisée. Le monocle qui raidit ou le face-à-main qui permet de toiser l'interlocuteur ont déjà rejeté celui-ci dans les rangs des humbles et des quémandeurs. Le regard arrogant, le refus de la main tendue, ou les deux doigts qu'on offre en échange, achèvent sa déroute. Nul contact salissant avec ceux qui ne sont pas du monde. Et cette attitude insolente ne les gêne en rien, pas plus que l'offense qu'elle cause. L'opinion des pygmées, leur mécontentement, leur fureur, ne les affectent pas plus que les malédictions des humains n'altèrent la sérénité des Immortels.

On retrouve dans le mondain l'attrait pour la « société » et les plaisirs du monde.

Les avantages mis à part, les mondains estiment loyer suffisant à leurs peines la fréquentation des grands. L'accession aux relations élevées leur semble le terme suprême de l'existence. Les moyens qui y conduisent s'harmonisent avec leurs goûts et leurs aptitudes. Ils prétendent remplir leur journée par de longues stations dans les salons, d'interminables conversations sur des sujets fastidieux, des danses et par les médiocres distractions qu'ils y rencontrent. En un mot « le monde où l'on s'ennuie » est pour eux plein de charmes, par la grâce d'une vocation singulière. C'est que les mondains se caractérisent par la pauvreté d'imagination et un certain dénuement dans les connaissances intellectuelles. De ce fait, ils sont incapables de supporter leur propre présence et il n'est pour eux pire tourment que d'être livrés à leurs seules ressources. Ils ont besoin des autres pour les sortir d'eux-mêmes et du désert de leur esprit. Ils choisissent pour les désennuyer des « pairs », qui partagent leur amour pour les plaisirs futiles. Le cadre brillant du monde « tire de leur esprit plus qu'ils n'y trouvent sans cette chaleur ». Les lumières, les cristaux, les toilettes, la coquetterie, leur sont un excitant nécessaire. Surtout, ils

se retrouvent dans leur milieu : mêmes opinions, même ostracisme. Il existe chez eux un *instinct grégaire* qui engendre la similitude de pensée. Quiconque n'a pas d'idées personnelles adopte avec enthousiasme celles de son groupement et s'en fait le partisan d'autant plus farouche qu'il est moins en état de les discuter.

Pour n'être pas disqualifié, le mondain doit connaître, au moins de nom, le dernier roman paru, assister aux premières, se montrer à l'Opéra et dans les théâtres. Moins pour s'intéresser à la musique ou à la littérature que pour admirer les toilettes et visiter dans les loges les personnes du monde. A ces courtisans fidèles de la mode, il est interdit de se soustraire à aucune de ses lois, lors même quelles édictent la présence obligatoire aux conférences érudites ou aux cours les plus abstraits du Collège de France.

Ajoutons aux occupations mondaines le sport, j'entends en spectateur. L'amélioration de la race chevaline est un prétexte commode pour fréquenter le turf, s'y montrer, et s'y livrer à la passion du jeu.

Le type du mondain achevé se résume ainsi : le goût pour la toilette, la tenue, la distinction et les distractions médiocres du monde; le dédain pour ceux qui ne sont pas de la « société »; l'indigence d'esprit, l'absence d'idées personnelles, qui fait accepter sans contrôle les opinions du milieu; le désir de briller, mais exclusivement dans ce cadre mondain; une discipline stricte qui le soumet à de discutables obligations, le tout joint au désir — au reste secondaire — de parvenir, par relations, à la considération et aux situations honorables (7).

(7) Il va sans dire qu'on peut fréquenter le monde et l'aimer sans être un « mondain achevé », et, par suite, s'éloigner notablement de ce type.

JEAN TOULEMONDE.

DEUX PROBLÈMES VERLAINIENS

—

De ces deux problèmes, le premier touche à l'attitude psychologique du poète et se réfère à ses rapports avec Rimbaud en 1875; le second porte sur la publication par Verlaine, dans *Lutèce* en 1883, dans *la Vogue* en 1886, de vers de son ami. Des documents récemment découverts permettent, dans les deux cas, d'étudier chaque question sous un jour nouveau.

Verlaine quitte la prison de Mons le 16 janvier 1875. Le 27 du même mois, le poète Germain Nouveau avec qui, incontestablement, il ne s'est encore jamais rencontré, lui écrit une lettre très curieuse, provenant de la collection Jacques Doucet et appartenant aujourd'hui à l'Université de Paris, que j'aurais désiré reproduire *in extenso*. Mais son propriétaire légal, le recteur de l'Académie de Paris, M. Charléty, m'ayant prié de me borner à des extraits « assez strictement limités », je n'en transcrirai que ces deux courts passages :

Mon cher Verlaine, reçu avant-hier bonne lettre. Pas de certitude absolue encore. Je ne compte que sur M. Ebstein dont je vous ai parlé. Ce n'est guère que la semaine prochaine qu'il pourra me donner sa parole définitive et moi la mienne à vous, partant. Nous ne partirions alors que dans le courant de la semaine suivante. Je n'ose donc déranger M. Sabéla jusqu'à complète réussite. Néanmoins, enchanté suis-je des détails que vous me donnez et de savoir quelqu'un s'occupant de peinture là-bas; car je compte me livrer énormément à cette récréation, une fois installé. Quant à ma sœur, l'idée que vous me donnez n'aurait aucune chance de succès et pour cause, hélas! de pénurie de sa part aussi bien que de la mienne...

Puisqu'il s'est agi un moment de ma sœur, deux mots sur ma famille : j'ai des tantes dans des beaux couvents, religieuses depuis des années, à qui j'ai montré vos vers (les religieux seulement) et qui vous ont en grande estime et qui prient pour vous, si cela peut vous faire plaisir. Ma sœur vous aime beaucoup aussi. C'est drôle, elle vous ressemble un peu dans l'ensemble avec des yeux comme ça (*ici un minuscule croquis, ne comportant que les yeux, le nez et la bouche où Germain Nouveau a visiblement cherché la ressemblance dont il parle*), très aimante, et m'envoie des *nouvelles* où il y a vraiment des choses pas mal. Je voudrais bien la voir mariée. Mais pardon, je n'ose m'appesantir sur des détails domestiques qui n'ont d'importance que pour moi et qui pourraient peut-être vous ennuyer.

Je ne sais qui étaient MM. Ebstein et Sabéla qui s'intéressaient à Germain Nouveau et à Verlaine et qui, pendant que Verlaine était encore prisonnier, cherchaient à leur faciliter une « installation » là-bas. Mais est-il impossible de conjecturer où devait être ce « là-bas », quand on songe que Verlaine, une semaine environ après avoir reçu cette lettre, se précipite à Stuttgard auprès de Rimbaud, et qu'au début de l'année 1874, Germain Nouveau partageait à Londres la chambre de Rimbaud? Sans doute le projet du voyage *là-bas* échoua-t-il et Verlaine ne résista-t-il pas au désir de revoir son ami. Delahaye, le camarade d'enfance de Rimbaud, laisse entendre que Verlaine espérait le ramener à Dieu. Toujours est-il que le séjour du poète à Stuttgard fut bref :

Il est resté deux jours et demi, écrit Rimbaud à Delahaye vers le 10 février, fort raisonnable et sur ma remonstration s'en est retourné à Paris pour, de suite, aller finir d'étudier *là-bas dans l'île.*

Delahaye parle bien d'une lutte après boire dans les environs de la ville; mais il ne faut accepter — nous verrons tout à l'heure pourquoi — les affirmations de Delahaye que sous bénéfice d'inventaire.

Est-ce vraiment dans le voisinage de Rimbaud que

Germain Nouveau et Verlaine avaient projeté de se fixer? Je le crois; car on ne comprendrait guère, sans le désir de retrouver un ami commun, que deux hommes qui ne s'étaient jamais vus et qui ne se connaissaient physiquement que par les dessins humoristiques dont ils agrémentaient leurs lettres, se fussent résolus à vivre en commun, — et sans doute à l'étranger, puisque leur éventuelle installation nécessite le concours de MM. Ebstein et Sabéla. La confiance de Verlaine en Germain Nouveau s'explique d'ailleurs assez bien si ce dernier a servi de trait d'union entre lui et Rimbaud pendant sa détention à Mons, alors que toute correspondance directe était certainement devenue impossible entre les anciens amis. D'autre part celle de Germain Nouveau en Verlaine ne saurait beaucoup étonner, s'il est vrai, comme le rapporte Delahaye, que Rimbaud et lui partirent ensemble en Angleterre ne se connaissant que de la veille!

Mais pourquoi Verlaine avait-il suggéré à Germain Nouveau l'idée d'emmener sa sœur « là-bas »? Car on ne peut donner une autre interprétation à la phrase où Nouveau déclare que sa « pénurie », comme celle de sa sœur, est un obstacle insurmontable à la réalisation du projet entrevu. Pour qui connaît la rouerie du poète dans ses relations avec tous ceux que pouvait intéresser le scandale de Bruxelles, avec sa femme et la famille de sa femme d'abord, avec les écrivains restés ses amis et qui n'acceptaient pas les bruits universellement répandus sur la suspecte liaison, il n'est pas douteux que Verlaine ait eu de sérieuses raisons pour souhaiter que la sœur de Nouveau participât au voyage. Elle apportait dans la réunion des jeunes hommes la note féminine et comme une sorte d'alibi pour des accusations possibles. Ce qui étonne le plus dans la lettre de Nouveau, c'est sa propre attitude : puisque sa sœur devait rester en Provence, pourquoi donnait-il sur elle des précisions que son correspondant ne lui demandait pas? Simple besoin d'expansion? Projets encore inavoués d'une lointaine idylle, d'une union régulière, si le mariage de Verlaine était cassé quelque jour par l'Eglise?

Cette lettre, du moins, amorce de façon imprévue le problème aujourd'hui éclairci des circonstances de la rupture entre Verlaine et Rimbaud. Nous pouvons les suivre sinon jour par jour, du moins mois par mois, depuis qu'en 1929 M. Van Bever a publié la correspondance de Verlaine, depuis qu'à des dates diverses M. Armand Lods a permis d'imprimer des lettres capitales du poète à Delahaye, et depuis qu'il est possible de prendre connaissance à la Bibliothèque Jacques Doucet des confidences échangées dans la seconde quinzaine d'août et au début de septembre 1875 entre Verlaine et Delahaye.

A peine arrivé à Stickney où il enseigne le français aux élèves de M.William Andrews, Verlaine se plaint à Delahaye des impudentes demandes d'argent et des prétendues tentatives de chantage de Rimbaud demeuré en Allemagne. Les demandes d'argent ne sont pas pour étonner : mais comment Rimbaud aurait-il pu faire chanter Verlaine? Toujours est-il que la colère du « Loyola », comme dit le petit ami, est des plus violentes, bien qu'il lui « garde très sérieusement toute sympathie » et soit « prêt à son moindre retour, — prêt chrétiennement bien entendu ». Cette déclaration pateline suit un flot d'injures : le *philomathe* est « positivement fermé, bouché par bien des côtés... un mufle et un crasseux qui sera un vilain bourgeois bien vulgaire à trente ans ». Est-ce simple coïncidence : le pauvre Nouveau est devenu tout à coup suspect à Verlaine; auprès de Delahaye qui ignore l'intimité de leurs relations épistolaires, celui-ci feint d'avoir vaguement entendu parler de lui et s'informe : « Tu connais Nouveau. Quel est celui-là? Quel Monsieur moral est-ce? » Il y a fort à parier qu'il soupçonne — à tort — Germain Nouveau d'avoir fait à son tour le voyage d'Allemagne. Au reste, vers la fin de juillet, aucun nuage entre Verlaine et Nouveau qui se voient enfin à Londres pour la première fois de leur vie et contractent définitivement une amitié solide et durable.

Par les documents conservés dans la collection Doucet, nous entendons de nouveau — en août — parler de Rimbaud. De Pourrières, le 17, Nouveau écrit à Verlaine :

« Rimbaud à Paris, d'après Forain. Ajoute que vit avec Mercier, Cabaner. » Rimbaud est donc rentré en France plus tôt qu'on ne le croit généralement puisqu'il est à Paris dans la première quinzaine d'août. Il ne tarde pas à arriver à Charleville où est déjà Delahaye. Verlaine, lui, passe ses vacances à Arras, cachant son adresse à tout le monde, sauf à Delahaye qui lui rapporte les faits et gestes de Rimbaud, mais laisse croire à Rimbaud que Verlaine est toujours en Angleterre. Le rôle de Delahaye n'est pas très beau. Voici ce qu'il écrit peu de jours, semble-t-il, après avoir retrouvé son camarade d'enfance :

Cette fin dont nous causions sera en quelque asile d'aliénés. Il me semble qu'il y va maintenant. C'est d'ailleurs tout simple : l'alcool. Le malheureux se vante, avec une volubilité assez étonnante de sa part, d'avoir, à Paris, flanqué le pied au c.. à tout le monde.

Et Delahaye ajoute cette remarque qui prouve l'intérêt que Rimbaud continue à porter à Nouveau :

Mais note ceci : la conduite de Nouve lui inspire de l'inquiétude et de la défiance; il sait qu'il est revenu chez lui (c'est-à-dire de Pourrières à Paris) et va lui écrire pour demander des explications. Tu feras bien de prévenir Nouveau.

Dans presque toutes ses lettres, et au moins jusqu'en juin 1877, Delahaye parle de Rimbaud comme d'un détraqué. Encore n'avons-nous souvent que la moitié de chacune d'elles, la moitié sur laquelle Delahaye avait caricaturé : les feuillets sans croquis semblent avoir été détruits par principe. Si nous les possédions, nous y lirions sans doute quelques injures supplémentaires du futur prophète rimbaldien.

En tout cas, ces injures ne manquent pas dans les réponses de Verlaine, comme si les deux compères se fussent donné le mot pour vilipender celui qu'ils devaient plus tard porter aux nues. Elles prennent volontiers la forme de ces dizains que le poète appelait *Vieux Coppées*, et sont des plus crues, voire même des plus répugnantes, ce qui n'empêche pas le poète de glisser dans sa lettre un

petit mot que Delahaye devra rendre à Rimbaud : « Remets ou envoie, si parti. » Et il ajoute : « C'est, je crois, ce qu'il faut. Peut-être, qui sait? » Sans doute une nouvelle tentative de conversion, de « s'aimer en Jésus », comme il se le proposait en partant pour Stuttgard.

Mais ce n'était pas seulement en *Vieux Coppées* malpropres que Verlaine vitupérait alors son ami. Dans les premiers jours de septembre, « à propos d'Arthur Rimbaud », comme en témoigne une note inscrite de sa main sur l'exemplaire du comte de Kessler, il composa la fameuse pièce IV de *Sagesse :*

Malheureux, tous les dons, la gloire du baptême...

Je ne suis pas de ceux qui admirent sans réserves cette pièce; elle vaut surtout par la beauté de l'insulte et du cynisme :

Tu n'es plus bon à rien de propre, ta parole
Est morte de l'argot et du ricanement
Et d'avoir rabâché les bourdes du moment.
Ta mémoire, de tant d'obscénité bondée,
Ne saurait accueillir la plus petite idée.

L'auteur de *La Saison en Enfer* n'était qu'un « poétastre » !

Par l'intermédiaire de Delahaye, ces vers parvinrent à Rimbaud qui, le 14 octobre, répondit simplement — et fort justement, à mon sens : « Je ne commente pas les dernières grossièretés du Loyola, et je n'ai plus d'activité à me donner de ce côté-là à présent. » Son parti était pris; mais Verlaine, lui, ne se résignait pas. Il encombrait la poste de ses « restantes » que dédaignait le destinataire. Enfin, le 12 décembre, il écrit à Rimbaud une longue lettre poisseuse où les reproches, les menaces de représailles procédurières et les propos émollients aboutissent à une nouvelle tentative de rapprochement : « Allons, un bon mouvement, un peu de cœur, que diable! de considération et d'affection pour un qui restera toujours — et tu le sais — ton cordial P. V. » Rimbaud répondit-il? Retrouvera-t-on un jour d'autres lettres de Verlaine? Tout

est possible; mais comment croire qu'un document quelconque puisse jeter un jour plus favorable sur cette triste rupture où le beau rôle n'appartient à personne, mais où l'attitude de Verlaine, mêlant les questions d'argent, de religion et de morale, est particulièrement déplaisante?

Du moins semble-t-il avoir gardé tout au fond de lui-même une véritable ferveur pour l'œuvre du « poétastre », puisqu'au plus fort de ses récriminations, le 20 novembre 1875, il écrit à Delahaye : « Si quelquefois tu avais des vers anciens de l'*Etre,* envoie, je te prie, copies. Je parle de vers d'avant son avatar et l'Homais actuel. » De même, en 1881, il demande à Léon Valade : « copie des deux poèmes de Rimbaud : *Le Vaisseau ivre* et *Les Veilleurs,* ou, à leur défaut, un autre poème (première manière) de la même provenance. Ceci (ajoutait-il) m'obligerait beaucoup en ce moment ». Il est difficile de croire qu'en 1875 il songeait à publier les vers anciens de celui qu'il stigmatisait en prose et en vers. Mais, en 1881, peut-être préparait-il déjà l'étude qui devait paraître deux ans plus tard dans la première série des *Poètes maudits.* Et ainsi nous arrivons tout droit à notre second problème : comment Verlaine s'y prit-il pour restituer presque intégralement les pièces qui parurent sans le consentement et à l'insu de leur auteur?

§

Jusqu'à ces derniers temps on croyait que Verlaine, pour publier les pièces figurant dans les deux séries des *Poètes maudits,* avait tout simplement eu recours aux manuscrits de Rimbaud qu'il possédait ou que possédaient ses amis : n'avait-il pas, en effet, fourni à la *Vogue* la copie des *Illuminations* dont, le 3 mai 1887, il se plaignait de n'avoir pas été payé? Izambard, le professeur de rhétorique de Rimbaud, n'avait-il pas rappelé, dans sa plaquette *A Douai et à Charleville,* sa première entrevue avec Verlaine « chez sa mère, rue de la Roquette » où, précisait-il, « je lui portai en communication tout ce que j'avais alors de Rimbaud »? Or Verlaine et sa mère ne séjournèrent au 17 de la rue de la Roquette que de décembre

1882 à septembre 1883, donc peu de temps avant que le *Bateau ivre, les Voyelles, les Assis, les Effarés, Oraison du soir, les Chercheuses de poux* et quelques vers des *Premières Communions* parussent — du 5 octobre au 10 novembre — dans *Lutèce*. On était certes fondé à penser que Verlaine s'était contenté de transcrire plus ou moins exactement les textes de Rimbaud qu'il avait eus sous les yeux.

D'autre part, Paterne Berrichon, le propre beau-frère du poète, avait, dès 1912, donné au *Mercure de France* une édition corrigée d'après des manuscrits autographes dont le fac-similé fut publié en 1919 chez Messein. Dans la préface, Paterne s'exprimait ainsi à propos de plusieurs pièces imprimées pour la première fois soit dans *Lutèce*, soit dans la *Vogue :* « Ce sont les vers de la seizième année. Ils font partie d'un recueil préparé par Rimbaud lui-même à la fin de 1871. La pagination est de sa main. » Il ne vint à l'esprit de personne, il n'est certainement pas venu à l'esprit d'Izambard ou de Delahaye que le texte authentique de ces vers de la seizième année n'eût point été entre les manis de Verlaine en 1883.

Or, dans deux articles publiés au *Mercure* en 1936 et 1937, MM. de Rougemont et de Bouillane de Lacoste, d'accord avec deux experts en autographes, MM. Bonnet et Chalet, ont affirmé que l'écriture des pièces parues dans *Lutèce* n'était pas de la main de Rimbaud, mais de celle de Verlaine. Paterne Berrichon se serait grossièrement trompé; Delahaye et Izambard ne se seraient pas doutés de l'erreur, et le propriétaire des autographes, M. Louis Barthou, n'aurait pas remarqué la différence qui existait entre certains manuscrits authentiques des *Illuminations* faisant également partie de sa collection et ceux qui sont aujourd'hui incriminés. De quels documents donc s'est servi Verlaine en 1883? De sa propre copie, si vraiment il a copié les pièces paginées du recueil de 1871? ou des pièces prêtées par des amis comme, par exemple, Izambard?

Tout d'abord, après avoir consulté amicalement deux archivistes-paléographes parfaitement désintéressés dans

la question et ayant été souvent désignés comme experts par les tribunaux, je reconnais que la thèse de MM. de Rougemont et de Bouillane de Lacoste, loin d'être insoutenable, semble bien mériter créance. La Maison de Poésie possède un autographe difficilement attaquable du sonnet des *Voyelles;* le manuscrit de ce sonnet, dans le recueil Barthou, ne peut vraiment pas avoir été écrit par la même personne. Acceptons donc les dires de MM. de Rougemont et de Bouillane de Lacoste, et qu'on me permette de noter en passant que je préférerais pouvoir les discuter, puisqu'en 1934 j'ai bataillé contre certaines versions des textes de Rimbaud en m'appuyant précisément sur le manuscrit que je rends aujourd'hui à Verlaine.

Ceci posé, s'ensuit-il que Verlaine se soit servi de sa propre copie pour établir le texte des poésies qu'il donna à *Lutèce?* Mais alors ce texte et celui du recueil devraient concorder. Or, il n'en est rien. Pour le *Bateau ivre,* celui du manuscrit est le meilleur; pour les *Voyelles,* il faut préférer celui des *Poètes maudits.* Donc de toute façon on est amené à soupçonner Verlaine d'avoir, sans qu'on sache pourquoi, modifié beaucoup de vers de Rimbaud.

L'objection n'a pas manqué de frapper MM. de Rougemont et de Bouillane de Lacoste, et ils l'ont écartée avec une ingéniosité hardie. Selon eux, Verlaine, au cours de ses déplacements désordonnés, aurait égaré à la fois le recueil préparé en 1871 et tous les autographes qu'il pouvait posséder. Ainsi en 1883, et même en 1886, n'ayant trouvé personne pour lui prêter les textes de Rimbaud, il les aurait reconstitués de mémoire : d'où des erreurs de détail aussi nombreuses que fâcheuses.

J'avoue n'être pas convaincu. Verlaine lui-même, le 7 août 1884, écrit à Vanier : « Fatale mémoire, la mienne! » Et surtout de quel droit mettre en doute l'affirmation formelle d'Izambard qui déclare avoir mis en 1883 entre les mains de Verlaine « tout ce qu'il avait alors de Rimbaud? » Je sais bien que MM. de Rougemont et de Bouillane de Lacoste sont persuadés que Verlaine, ayant réclamé à tous les échos des vers de son ancien ami, n'au-

rait pas manqué de remercier ceux qui lui en auraient fourni. Mais les habitudes du poète saturnien n'étaient pas celles des membres de sociétés savantes, et, de fait, il n'a jamais remercié Izambard.

J'entrevois pour ma part, mais assez timidement, une autre explication du rôle de Verlaine comme éditeur de Rimbaud. Si Paterne Berrichon a pu se tromper sur l'écriture du fameux recueil manuscrit, pourquoi ne se serait-il pas trompé également sur la date? Ni Rimbaud, ni Verlaine n'ont jamais fait allusion à un recueil des « vers de la seizième année » remontant à 1871. A cette époque, le poète de *La Bonne Chanson* ne sait à qui s'adresser pour imprimer ses plaquettes; il ne cesse de demander un éditeur à Lepelletier et finira, en 1874, par échouer à la « typographie M. l'Hermitte, à Sens » pour faire paraître ses *Romances sans paroles*. Et c'est lui qui aurait voulu « lancer » ce gamin de Rimbaud, sans en avoir jamais parlé à personne?

En réalité, il y a dans la vie de Verlaine un moment où il recherche avec frénésie les vers de Rimbaud en vue d'une publication qui doit (du moins il l'espère) lui rapporter gros :

> Je vais me mettre à un *Rimbaud*, écrit-il à Vanier le 24 février 1887; mort ou non, il faut qu'il soit fait. Et nous nous occuperons sérieusement d'une édition épatante de lui.

Pendant plusieurs années il entretiendra Vanier de ce projet. Le 7 janvier 1892, deux mois après la mort de l'ami, il essaie d'allécher l'éditeur; il veut « réunir le plus de pièces possible ».

> J'ai ma mémoire qui est bonne, lui dit-il sans crainte de se contredire, et vous avez, paraît-il, beaucoup de documents. Avec ça on peut faire quelque chose de bien et de poussant A LA VENTE.

Les capitales sont de lui.

Dès lors, pourquoi ne pas reporter à l'année 1887 la confection du manuscrit non daté et dont la graphie, suivant mes experts, s'apparente aussi facilement à celle de main-

tes pièces de cette époque qu'à celle des *Fêtes galantes* par exemple? En 1888, Verlaine s'adresse de nouveau à Izambard en même temps qu'il cherche à savoir ce que possède Darzens à qui il écrit le 20 janvier : « Il n'y a de vers de Rimbaud ni de sa prose que ce que j'en ai imprimé et réimprimé et ce que j'ai en portefeuille. » Si le portefeuille autrefois vide est alors si bien garni, c'est que ses amis l'ont rempli, — sans qu'il ait jamais songé à les remercier.

En assignant à la copie de Verlaine la date de 1887, la supériorité, çà et là incontestable, du texte sur celui des *Poètes maudits* s'expliquerait assez bien. En 1883, Verlaine a pu emprunter des copies plus ou moins correctes que, dans sa hâte de publier, il n'a pas examinées ou même transcrites très attentivement : ce n'est pas un archiviste. Plus tard, il a fait des comparaisons, il a retrouvé des manuscrits originaux, il a préparé une édition. N'oublions pas que dès le 1er octobre 1885, il écrit à Vanier : « Moi dans la jubilation. Retrouvé masse de choses, proses et vers, que je croyais perdus. Vu Izambard qui m'a prêté vers jeunes de Rimbaud. » Mais alors comment se fait-il que le texte des *Voyelles,* par exemple, sans parler de quelques autres, soit meilleur dans *Lutèce* que dans le manuscrit? Une récente trouvaille va peut-être permettre, sinon de répondre de façon entièrement satisfaisante à cette question, du moins d'apporter quelques indications.

A une exposition d'autographes de Verlaine organisée en juin 1937 par la librairie Maggs Bros, figurait, sous le n° 129, une lettre datée du 2 octobre 1885, c'est-à-dire écrite un jour après celle dont nous venons de donner un extrait. Quoiqu'elle ait été publiée au tome II de la *Correspondance* du poète, nous croyons devoir la reproduire intégralement :

Cher Monsieur, ceci est une carte de visite. Excusez mon immense retard. J'ai eu tant de tuiles et de couleuvres; vous saurez.

Nous allons reprendre notre correspondance. Moi, malade

au lit, d'un rhumatisme articulaire aux jambes, j'écrirai plutôt court, ça me fatigue d'écrire.

Vous, abondez, pluez!

A vous de cœur,

P. VERLAINE.

Ci-joint vers retrouvés de Rimbaud.

Mon adresse : 6, cour Saint-François, rue Moreau, Paris.

Cette lettre, quoi qu'en dise l'éditeur de la *Correspondance*, n'a pas été adressée à Vanier. D'abord elle ne provient pas du fonds Vanier, mais de la collection Joseph Canqueteau. Et surtout, Verlaine ayant écrit la veille à son « cher Vanier » qui sait parfaitement son adresse, ne pourrait avec celui-ci s'accuser d'un long retard : on voit mal, enfin, Verlaine sollicitant son éditeur de *pluer* et d'*abonder* autrement qu'en espèces sonnantes.

Il n'est pas douteux que cette courte missive ait été envoyée à un homme de lettres. Or, nous savons que, le 2 septembre 1884, Verlaine a chargé Léo d'Orfer, qui sera, en 1886, le premier directeur de la *Vogue,* de demander à Charles de Sivry le manuscrit des *Illuminations* et qu'il a presque à la même date prié Vanier de faire parvenir « quelques Maudits » à ce même Léo d'Orfer qui est donc le destinataire possible.

Mais ce qui fait l'intérêt tout particulier de cette lettre, c'est qu'elle contient sur un feuillet séparé les « vers retrouvés de Rimbaud » qui n'ont pas été reproduits dans la *Correspondance*. Or, ces vers sont les deux premières strophes du *Cœur volé,* et, quelques mois plus tard, Verlaine, dans son *Pauvre Lélian,* paru à la *Vogue,* ne donnera encore que ces deux premières strophes, avec le même texte que celui du précieux feuillet. Si la troisième strophe manque dans les deux cas, est-ce par hasard? Et si Verlaine ne l'a pas imprimée, n'est-ce pas parce qu'il ne la possédait pas — et qu'il n'a pas voulu la reproduire de mémoire? D'ailleurs si le manuscrit date de 1887, on est amené à se demander si ce n'est pas en 1886 seulement,

une fois les deux premières strophes publiées dans la *Vogue,* qu'il aurait été mis en possession de la pièce entière.

Remarquons aussi que Verlaine n'a pas, dans la *Vogue,* modifié le texte envoyé à son correspondant. Or ce texte est celui que l'on trouve, à d'insignifiantes variantes près, dans deux lettres autographes de Rimbaud, l'une à Izambard de mai 1871, l'autre à Demény de juin de la même année. Dans la lettre à Izambard, le titre est *Le Cœur supplicié,* dans celle à Demény *Le Cœur du Pitre,* et ces deux titres, surtout le second, montrent que Rimbaud recherchait déjà l'hermétisme où les symbolistes se plurent à envelopper leurs confidences personnelles. De même pas de modification importante dans l'édition de Genonceaux — *Le Reliquaire* — en 1891, qui reprend comme titre *Le Cœur du Pitre,* ni dans l'édition de Vanier en 1895. Il est donc incontestable que le texte à peu près exact de Rimbaud est établi par quatre documents d'importance qui contiennent tous la troisième strophe.

En 1912, Paterne Berrichon corrige ces textes authentiques d'après le manuscrit de la collection Barthou qui ne saurait être de Rimbaud puisqu'il diffère sensiblement de ceux que l'auteur a donnés lui-même en 1871, et dont Verlaine seul semble responsable, si ce manuscrit est de sa main. Que les variantes soient nombreuses et parfois inquiétantes, voilà qui n'est pas douteux. Aussi bien donnons la version de la *Vogue :*

Mon pauvre cœur bave à la poupe,
Mon cœur est plein de caporal,
Ils lui lancent des jets de soupe;
Mon pauvre cœur bave à la poupe.
Sous les quolibets de la troupe
Qui pousse un rire général,
Mon pauvre cœur bave à la poupe,
Mon cœur est plein de caporal.

Ithyphalliques et pioupiesques,
Leurs insultes l'ont dépravé.
A la vesprée, ils font des fresques
Ithyphalliques et pioupiesques.

O flots abracadabrantesques,
Prenez mon cœur, qu'il soit sauvé!
Ithyphalliques et pioupiesques,
Leurs insultes l'ont dépravé.

Dans le recueil de l'ancienne collection Barthou, on lit au second et au huitième vers : *Mon cœur couvert de caporal;* au troisième, *ils y lancent;* aux premier, quatrième et septième vers, *mon pauvre cœur* est devenu *mon triste cœur*. Dans la seconde strophe le mot *quolibets,* qu'on avait déjà rencontré dans la première, remplace le mot *insultes.* Au troisième vers on lit : *au gouvernail* au lieu de *à la vesprée* et enfin *qu'il soit lavé,* au sixième, au lieu de *qu'il soit sauvé.* On ne peut vraiment considérer ces corrections comme heureuses. Si nous comparions le texte de la troisième strophe tel qu'il se trouve dans les lettres de Rimbaud avec celui du manuscrit attribué aujourd'hui à Verlaine, on ferait des constatations analogues. En même temps que *Le Cœur volé,* la *Vogue* publiait *Tête de Faune* et donnait un texte bien préférable, lui aussi, à celui du manuscrit.

Si ce manuscrit remonte réellement à 1871, il est certain que Verlaine, alors en possession du *Cœur volé* dont nous avons en mai et en juin le texte transcrit par Rimbaud lui-même, y a apporté des modifications fâcheuses. S'il faut en reculer la date jusqu'en 1887, une circonstance aggravante se surajoute, puisqu'en 1885 il a copié de sa main et transcrit en 1886 dans *la Vogue* le texte authentique. De toutes façons Verlaine a été un éditeur infidèle. Sans doute la seule version acceptable du *Bateau ivre* est celle du manuscrit, mais ce fameux recueil préparé par Verlaine pour l'édition de Rimbaud est presque toujours inacceptable.

Comment s'étonner de telles erreurs, lorsque, dans les *Illuminations* publiées par la *Vogue,* nous trouvons ce texte à peu près inintelligible de la première strophe de *La Rivière de Cassis :*

La rivière de cassis roule ignorée,
A des vaux étranges.

La voix de cent corbeaux l'accompagne vraie
Et bonne voix d'anges.
Avec les grands mouvements des sapinaies
Où plusieurs vents plongent.

Le manuscrit de la propre main de Rimbaud, appartenant jadis à M. Barthou chez qui je l'ai consulté, portait pourtant :

La Rivière de Cassis roule ignorée
En des vaux étranges :
La voix de cent corbeaux l'accompagne, vraie
Et bonne voix d'anges :
Avec les grands mouvement des sapinaies
Quand plusieurs vents plongent.

Verlaine a eu incontestablement le manuscrit des *Illuminations* sous les yeux; sa correspondance avec Vanier en fait foi. S'il n'a pas su ou voulu le reproduire intégralement, pourquoi les pièces du manuscrit recopiées par lui en 1871 ou en 1887 auraient-elles été mieux traitées? Poète, il a suivi, comme éditeur, sa fantaisie du moment, et cette fantaisie l'a amené à des corrections qui n'ont pas été toujours heureuses. D'autre part, il voyait, dans la publication des poèmes de Rimbaud, non seulement un hommage littéraire à l'ancien ami, mais aussi, hélas! une sorte d'opération commerciale. Il a fait ce qu'il a pu, avec toutefois sa négligence coutumière, pour en assurer le succès, sans la préoccupation scientifique d'établir un texte d'après les règles de la saine méthode critique. Dans ces conditions comment s'étonner de tant de troublantes variantes? En 1934, j'écrivais à la fin de mon petit livre sur Rimbaud : « Une édition critique du poète reste encore à faire. » J'ajoute aujourd'hui : « La tâche s'annonce de plus en plus compliquée. »

ANDRÉ FONTAINE.

LES BIBLIOTHÈQUES POUR ENFANTS

—

La Bibliothèque pour enfants est encore à peine connue en France et, pour beaucoup, les mots « bibliothèque pour enfants » n'évoquent aucune image. Pour certains, ce sera une bibliothèque scolaire, une armoire vitrée accrochée au mur derrière la chaire de l'instituteur ou du professeur, que celui-ci n'ouvre que pour faire lire l'ouvrage qui a trait à son cours; pour d'autres, ce sera la bibliothèque dite populaire, reléguée dans une salle dont on n'aura su que faire dans un coin de mairie ou au fond d'une cour d'école, « où les livres, uniformément habillés de triste toile noire, malpropres et porteurs de microbes, sont distribués le soir par un employé baptisé pour la circonstance bibliothécaire ». D'autres enfin plus idéalistes verront une collection de jolis livres pour la jeunesse, aux reliures gaies, aux couvertures multicolores, qu'une surveillante tirera d'un rayonnage grillé pour les distribuer aux enfants. Et quoique ceux-ci soient plus proches de la réalité, ils ne savent pas non plus ce qu'est la vraie bibliothèque pour enfants.

La Bibliothèque pour enfants est un lieu où les enfants doivent se sentir chez eux, où ils viennent à leur gré pour se distraire, où ils n'éprouvent aucune contrainte, si ce n'est l'obligation bien légitime de ne pas troubler leurs camarades. Les livres sont des amis qu'ils y viennent voir; ils sont entièrement libres du choix de leurs amitiés — on est sûr qu'ils ne s'égareront pas en de mauvaises fréquentations, car la littérature qui est mise à leur disposition a été convenablement triée et on en a écarté les livres mal écrits, les ouvrages niaisement moralisateurs, les auteurs dont le talent ne s'exerce

que dans le plaisir de détruire; il n'y a pas dans ces livres de faux amis; aussi est-il inutile de mettre de barrière entre les livres et les jeunes lecteurs; au contraire on facilite autant qu'il est possible l'accès direct de l'enfant au rayon. Pour qu'il lui soit plus facile de prendre lui-même les livres, aucun rayonnage n'excède la taille d'un enfant de dix ans. De cinq à dix-huit ans, il y a des livres pour tous les âges, et chaque âge trouve dans une partie de la salle les livres qui lui sont destinés; ici il y a les livres pour enfants qui ne savent pas lire, ce sont les beaux livres d'images qu'ils feuillettent lentement, de leurs petits doigts repliés, encore malhabiles à tourner les pages; pour ceux qui commencent à lire, il y a les jeux de lecture, formés de carrés de carton sur lesquels on a collé des images accompagnées d'un texte simple et court. Plus loin, nous trouvons les enfants de 8 à 12 ans; les chaises et les tables sont appropriées à leur taille, de petits fauteuils en bois placés auprès des travées et des bancs dans l'embrasure des fenêtres leur permettent de suivre leur fantaisie et de s'asseoir où il leur convient. Sur les rayons à côté des livres serrés les uns à côté des autres, il y a encore des livres d'images qui çà et là présentent leur couverture illustrée ou qui ouverts à la bonne page montrent une gravure attrayante; mais si vous passez dans la section des grands, les livres se font plus nombreux et il n'y a plus de place pour en mettre en montre.

Ce sont les enfants qui font la police du lieu, qui introduisent les nouveaux venus, qui leur montrent où est le vestiaire, qui les invitent à déposer manteaux et casquettes, qui inspectent les mains et qui, le cas échéant, conduisent au lavabo. Ce sont eux qui les inscrivent sur le registre d'admission, qui leur font voir où sont les livres qui les intéresseront d'abord, qui leur apprennent le maniement du catalogue. Ce sont eux aussi qui rangent les livres laissés par des négligents sur les tables et qui, sans avoir l'air d'y toucher, d'un geste discret remettent en place les chaises. Ce sont eux enfin qui inscrivent les ouvrages prêtés.

Et les bibliothécaires, me direz-vous, que fonts-ils? Ou plutôt que font-elles, car ce sont toujours des femmes; que font-elles? Elles sont l'âme de la maison; les bonnes hôtesses qui

s'effacent pour que les invités se sentent davantage chez eux, mais qui, ayant l'œil à tout, savent toujours intervenir en temps utile pour que chacun ait ce qui lui convient, en jouisse pleinement et cependant sans gêner ses voisins. Elles se gardent bien d'imposer telle ou telle lecture, car elles savent que les enfants n'aiment pas la contrainte et préfèrent ne pas venir plutôt que de n'être pas libres de lire ce qui leur plaît, mais il y a mille façons de donner des conseils sans en avoir l'air. De temps en temps, elles organisent des causeries ou font faire par les enfants des lectures à haute voix, afin de faire connaître des livres nouveaux dont le titre ou les illustrations ne tenteraient pas au premier abord, mais qu'elles savent devoir intéresser leur petit monde. Il y a aussi l'heure du conte pour les tout petits. Assise, au milieu d'eux, sur une petite chaise qui la rapproche de son auditoire, tandis que derrière elle les bûches flambent dans l'âtre, elle leur dit de belles histoires; elle sait l'art d'éveiller et d'entretenir leur attention; les yeux fixés dans leurs yeux elle suit l'effet produit dans leurs jeunes têtes et, dès qu'elle s'aperçoit du moindre signe d'ennui ou de fatigue, vite elle change le cours du conte et se lance dans un récit qui a tôt fait de ranimer leurs regards.

Sans cesse en alerte, elle sait ce qu'il faut faire pour attirer ses jeunes lecteurs, pour leur apprendre la bonne camaraderie, la collaboration, en même temps pour leur donner le goût de l'initiative et des responsabilités. Les expositions qui se donnent périodiquement dans les bibliothèques sont un des meilleurs moyens d'éveiller les curiosités et d'apprendre à chercher par soi-même les renseignements dont on a besoin. Les enfants d'eux-mêmes proposent les sujets d'exposition : l'aviation, les animaux sauvages à quatre pattes, l'Egypte antique. Ils recherchent dans la bibliothèque tous les livres qui traitent de la question, les réunissent sur une grande table, les ouvrant aux pages qu'ils jugent les plus caractéristiques; ils y ajoutent les gravures qu'ils ont pu trouver dans le classeur à images et finalement rédigent un petit texte de quelques pages où ils résument pour leurs camarades les résultats de leur enquête. D'autres fois, ils organisent eux-mêmes des spectacles.

La bibliothécaire est toujours là, comme une grande sœur, pour les aider, les guider sans en avoir l'air et en leur laissant tout le mérite de leur effort. Elle n'est ni les parents qui grondent, ni le maître qui est parfois obligé de sévir; elle est la camarade plus âgée, qui a lu tous les livres de la maison, qui peut conseiller si on le lui demande, mais qui sait se tenir sur la réserve et qui laisse les enfants se former au contact des livres, se distraire avec eux, s'instruire avec eux et qui, par là, les laisse petit à petit percevoir qu'on peut s'instruire en s'amusant.

Grâce à elle et par elle, les heures de délassement passées à la bibliothèque pour enfants auront formé les jeunes pour la vie, en auront fait des êtres qui pensent en même temps que des êtres préparés pour l'action.

N'y-a-t-il pas loin de cette conception nouvelle de la bibliothèque à celle que nous avons eue jusqu'ici? Et n'avais-je pas raison de dire en commençant qu'elle est encore bien peu connue?

§

C'est dans une petite ville anglaise, à Birkenhead, que vers 1880 on eut pour la première fois l'idée de réserver dans la bibliothèque une salle pour les enfants. Jusqu'alors ceux-ci avaient été impitoyablement proscrits des bibliothèques; les règlements n'y laissaient entrer que les adultes. Peu après, il se fondait une petite bibliothèque pour la jeunesse à Brooklyn dans l'Etat de New-York; l'idée était semée; elle se développa lentement, mais de façon continue, en Angleterre; par contre en Amérique, elle eut une effloraison rapide et c'est de ce pays qu'elle fut importée chez nous. Au lendemain de l'Armistice, un groupe de femmes de New-York formèrent un Comité pour doter de bibliothèques d'enfants la Belgique et la France; dès septembre 1920, Bruxelles avait la sienne, mais Paris dut attendre jusqu'au 12 novembre 1924 pour voir inaugurer sa première bibliothèque enfantine qui fut appelée, comme celle de Bruxelles, l'*Heure Joyeuse.* C'est qu'on s'était préoccupé, non seulement de réunir des livres convenablement choisis, de les faire relier, de les cataloguer, d'aménager un local, mais aussi de préparer des bibliothé-

caires et de leur enseigner les meilleures méthodes; deux jeunes filles, dont on connaissait les aptitudes, avaient été envoyées en Angleterre et en Amérique pour s'initier à ce qu'on appelle là-bas le travail avec les enfants. Cette besogne n'est pas aussi simple qu'on l'imagine; car il ne s'agit pas seulement de distribuer des livres, d'aider le cas échéant les enfants à faire leur choix, de veiller à ce que les prêts soient bien inscrits et à ce que les livres rentrent à la date prescrite. Il faut donner une âme à la bibliothèque, créer une atmosphère qui attire les enfants et qui les retienne, faire que les petits lecteurs n'entrent pas comme on entre dans un bureau de poste pour acheter un timbre, mais qu'ils viennent parce qu'ils sont heureux de venir, parce qu'ils savent trouver un cadre plaisant, un calme qu'ils ne rencontrent nulle part ailleurs, parce qu'ils sentent qu'ils sont libres de choisir ce qui leur plaît, de ne regarder que des images si cela les ennuie de lire, de se plonger dans des livres d'aventures et de voyage si cela leur chante, et même de prendre des ouvrages instructifs si le cœur leur en dit. Pour qu'ils puissent goûter pleinement à cette heure joyeuse qu'est la lecture, ils ont besoin d'être dressés, sans s'en apercevoir, à devenir des êtres sociaux. L'enfant est naturellement égoïste, il ne songe qu'à sa satisfaction personnelle; comme la bibliothèque est un service social, il y a lieu de plier insensiblement l'enfant à sa discipline, de lui apprendre à respecter le livre, à ne pas le salir, à ne pas le déchirer ou le corner, car le livre doit durer et servir à d'autres, de lui apprendre à ne pas déranger ses camarades, soit en les bousculant, soit en faisant du bruit. Ensuite, quand il est instruit de ses devoirs envers autrui, il y a une autre éducation à faire : lui montrer, sans avoir l'air de lui faire de leçon, à savoir chercher par soi-même les livres dont il a besoin et, dans ces livres, à savoir trouver les renseignements que l'on cherche. Tout cela demande du temps, de la persévérance et du tact et ne peut être atteint dans quelques courtes heures de prêt par semaine, avec une personne dont le reste des journées est pris par d'autres occupations. Le nombre des volumes prêtés compte bien peu à côté du profit tiré des heures passées à la bibliothèque.

Cette atmosphère, les bibliothécaires de l'*Heure Joyeuse* de Paris ont su la créer dans leur bibliothèque du 3 de la rue Boutebrie, près du square Cluny, et elles se sont efforcées d'apprendre aux très nombreuses stagiaires de France et de l'étranger qui sont venues prendre leurs leçons les moyens qu'elles ont employés.

Entre temps, l'œuvre américaine pour les régions dévastées avait organisé dans l'Aisne et à Soissons des bibliothèques enfantines; celle de Soissons est devenue municipale et, depuis quelques mois, elle a une salle spéciale, très bien aménagée; on avait monté également à Paris, 6, rue Fessart, une bibliothèque populaire avec une section enfantine; cette section a maintenant aussi sa salle particulière.

Petit à petit, la Ville de Paris a installé d'autres bibliothèques pour enfants; la bibliothèque populaire, du 211, rue Saint-Martin, a une table pour eux; la bibliothèque centrale du XIV[e] a une jolie salle pour enfants avec terrasse adjoignante pour la lecture en été; enfin, près du cimetière du Père-Lachaise, au milieu des jardins, au 17 de la rue Sorbier, dans un très gracieux, très clair logis, fonctionne depuis 1936 une nouvelle bibliothèque pour enfants qui tient le record des prêts, passé 19.000 en 1937; il est regrettable qu'elle n'ouvre que quelques heures par semaine et, de ce fait, ne puisse exercer qu'une action très réduite sur les enfants.

A Alger, il existait dès 1930 neuf *Heures Joyeuses,* mais dans la Métropole le mouvement en leur faveur n'aurait jamais abouti à des réalisations si l'inspecteur général des bibliothèques, M. Charles Schmidt, ne s'était fait l'apôtre de ces bibliothèques, n'en avait montré les avantages aux municipalités, n'avait insisté avec persévérance auprès d'elles pour qu'elles fassent les dépenses nécessaires, n'avait obtenu que des livres fussent donnés par le Ministère. Ses efforts ont été couronnés de succès et, depuis 1934, on apprend l'ouverture, de-ci, de là, de bibliothèques pour enfants. Ces crédits sont rares, on a du mal à trouver le moyen de rémunérer une bibliothécaire et, faute de bibliothécaire professionnelle, l'institution vivote, ou même tombe; elle est reprise et finalement réussit à s'implanter. Belfort a une *Heure Joyeuse*, avec

1.500 volumes, qui marche bien et, en 1936, la municipalité en a installé une seconde au faubourg de Sous-le-Mont; Reims en avait une à l'Ecole professionnelle de filles et au Foyer rémois; la Ville en a monté une autre, il y a quelques mois à la bibliothèque municipale. Orléans et La Rochelle en ont qui fonctionnent bien, depuis 1936. Troyes et Albi ont des collections de livres pour enfants, mais on n'y pratique pas encore le prêt. Arras et Sceaux viennent d'ouvrir des sections enfantines. Châlons-sur-Marne a inauguré tout récemment une très jolie salle, peinte de tons clairs, avec, autour du plafond, une jolie frise représentant les principaux personnages des contes depuis Cendrillon jusqu'aux trois petits cochons; les petits lecteurs sont déjà organisés en club; ce sont eux qui, avec un bal costumé, ont réuni l'argent nécessaire à l'aménagement, — il n'est pas inutile de dire que le bibliothécaire, le très actif M. Vendel, était derrière eux. A Mâcon, il y a une bibliothèque montée par une initiative privée; de même à Versailles, l'*Heure Joyeuse* qui est installée au 52 de l'avenue de Saint-Cloud doit la vie et ne subsiste que grâce à l'énergie de Mme Pierre Kont qui s'y est vouée entièrement. L'Œuvre du Moulin-Vert avait monté une bibliothèque enfantine rue de Vanves, à Paris; mais, faute de fonds, elle a été obligée de la transformer en bibliothèque familiale. De même le Service social des habitations à bon marché du Département de la Seine, qui avait commencé une organisation dans ses diverses cités, a été obligé de se restreindre et, seule, la Cité de Boulogne-Billancourt est pourvue.

Mais par ailleurs nous avons les meilleures raisons d'espérer. De tous côtés, on nous annonce que de nouvelles bibliothèques pour enfants sont sur le point de s'ouvrir; dans le Nord à Valenciennes, à Laon, à Saint-Quentin; dans l'ouest, à Brest; dans le Sud-Ouest, à Périgueux; dans le Midi, en Arles, en Avignon, à Nîmes, à Montpellier, à Toulouse. La plupart débutent avec de très petits moyens, mais ceux qui les organisent ont la foi, ils sentent que les petits sont avec eux, qu'ils sont pour eux, que forcément les parents leur seront acquis. Les municipalités, devant les services rendus, ne pourront longtemps tenir serrés les cordons de la bourse, d'autant que l'Etat leur a montré l'exemple en faisant des dons

importants de livres; les villes qui sont restées en arrière auront à cœur, nous n'en doutons pas, de suivre le mouvement et de se montrer, elles aussi, soucieuses de donner à leurs enfants ce complément indispensable de l'instruction obligatoire.

§

Les livres à mettre dans les bibliothèques pour enfants doivent être très soigneusement choisis; je dirai qu'ils doivent être l'objet d'un choix beaucoup plus sévère que ceux des bibilothèques pour adultes, parce que ce sont les premières impressions qui laissent dans l'esprit les marques les plus profondes et qu'il ne faut pas que ces impressions soient fâcheuses, qu'elles détournent à jamais de lire les enfants. Il y a d'abord la présentation matérielle; elle compte pour beaucoup plus qu'on ne l'imagine d'abord; les sensations, fournies par la vue comme par le toucher, ont grande importance pour les jeunes cerveaux. Un mauvais papier, grisâtre et trop mou pour que les pages se tournent aisément, ne leur plaît pas parce que les caractères se détachent mal et parce qu'ils ont du mal à passer d'une page à l'autre; de même un papier épais, de contexture grossière, dur comme du carton, les rebute par son manque de souplesse. Le caractère d'imprimerie doit être particulièrement lisible, il ne doit pas être trop fin, surtout pour les plus jeunes. Quant aux illustrations, qu'elles soient simples et qu'elles éclairent convenablement le texte. Surtout, que l'on n'emploie pas pour les livres d'enfants, sous prétexte que c'est bien assez bon pour des intelligences peu formées, des gravures à demi-usées, qui ont déjà servi, depuis cinquante ans, à illustrer des ouvrages pour adultes. Les images destinées aux enfants doivent être dépouillées de tout détail inutile, afin que l'attention ne soit pas détournée de l'objet principal. Si elles sont en couleurs, que les teintes soient belles et que le tirage soit soigné; si le repérage des tons est mal fait, si les couleurs chevauchent les unes sur les autres, l'effet est déplorable et les enfants n'éprouvent aucun plaisir à regarder. Des livres bien imprimés et sur bon papier, des livres bien illustrés forment le goût et apprennent à apprécier le beau.

Si l'aspect extérieur a besoin d'être engageant, on ne saurait être trop exigeant pour le texte lui-même. Bien des auteurs s'imaginent se mettre mieux à la portée des enfants en adoptant un ton niais, en édulcorant leur vocabulaire, en proscrivant toute expression et toute idée quelque peu vigoureuse; d'autres affectent des airs de moralisateurs. Heureusement, ces deux genres, qui ont eu beaucoup de vogue, je ne dis pas de succès, à l'époque romantique, sont à peu près passés de mode. Les écrivains plus récents, par contre, ont le défaut de ne pas abdiquer leur mentalité de grandes personnes quand ils rédigent des livres pour les enfants, ce qui fait que les adultes seuls prennent du plaisir à les lire, tandis que les enfants n'en trouvent aucun. Ce qui intéresse la jeunesse, ce sont les faits, convenablement présentés dans leur cadre; si les descriptions sont trop longues, si l'analyse psychologique est trop poussée, l'ennui vient tout de suite. Plus le vocabulaire est simple, plus il est concret, plus les mots évoquent immédiatement l'image d'une chose connue, mieux les enfants comprennent. Par contre, les mots abstraits, dont aiment à se gargariser les gens qui n'ont rien à dire, sont à proscrire; ils n'expriment, pour ce petit monde épris de vie et d'action, rien de réel.

Paul Hazard, qui a publié tant d'ouvrages sur l'histoire littéraire, a écrit un petit volume d'une finesse pénétrante sur la façon dont lisent les enfants; ce volume est intitulé : *Les Livres, les enfants et les hommes;* il faut souhaiter qu'il le réimprime bien vite, car il a eu tant de succès qu'il est épuisé. Mme Lahy-Hollebecque a fait paraître, sous le titre de *les Charmeurs d'enfants*, un ouvrage qui contient bien des remarques justes, mais, à notre goût, elle se montre un peu trop sévère pour les contes de fées qui ont bercé notre jeune âge, comme pour les livres de Mme de Ségur. Les contes de fées ont le tort pour elle de plonger les jeunes esprits dans l'irréel, comme si les dernières découvertes de la science ne nous mettaient pas en présence de phénomènes aussi peu perceptibles pour nos sens que peu explicables pour notre raison; quant aux livres de Mme de Ségur, elle juge que leur esprit de classe et leur sadisme méritent qu'on les proscrive. J'avoue que, pour ma part, ces défauts énormes ne m'avaient

jamais frappé quand je les ai lus et ne m'ont pas empêché d'y prendre un plaisir extrême.

Ces deux ouvrages ne mentionnent que les livres anciens. Depuis lors, les bibliothèques pour enfants ont suscité chez les auteurs comme chez les éditeurs une heureuse émulation, des prix littéraires ont été créés : le premier remonte à 1934; il est dû à cette Américaine qui a tant fait pour la France : Mrs. Murray Dike. Par la suite, il en est venu bien d'autres; tout récemment encore, la *Semaine de Suzette* en annonçait un, tandis que les éditions Bourrelier se préparaient à faire décerner le prix Jeunesse.

Il faut distinguer trois séries de livres pour la jeunesse : série correspondant aux trois sections des bibliothèques pour enfants, les livres pour ceux qui commencent à lire, pour les enfants de 8 à 12 ans et pour ceux de 12 à 16 ans; au-dessus de 16 ans, on peut lire les livres pour adultes. C'est pour les tout petits que le plus grand effort a été fait et on a vu paraître de véritables chefs-d'œuvre : par exemple, les albums de Babar, dont malheureusement l'auteur, Brunhof, est mort tout dernièrement, les *Contes russes* d'Ivanovski, les *Rimes enfantines,* de Marcelle Vérité, la collection du *Père Castor,* avec les magnifiques illustrations de Guertick et de Rojan, la série de la Lanterne magique, les albums de Samivel, les albums de l'oncle Sébastien. Dans un autre genre, plus éducatif celui-là, les Petites Histoires sur les tissus et le Dictionnaire en images d'Amélie Dubouchet qui procèdent de l'éducation nouvelle. Pour l'âge suivant, je citerai le roman de Vildrac, *l'Ile rose,* paru en 1924, qui a eu un succès inouï dans le monde enfantin; ce sont les jeunes lecteurs qui ont, par leur insistance, obtenu de l'auteur qu'il écrive une suite sous le titre la *Colonie*. Maurois s'est mis à écrire pour les enfants: *Patapouf et Filifer,* admirablement illustré, plaît malheureusement plus aux parents qu'aux enfants.

J'en dirai autant de bien d'autres que je ne veux pas nommer pour ne pas contrister leurs auteurs. La collection Maya et la nouvelle collection Nelson, avec Sajo et ses castors, ont donné des traductions de livres étrangers qui ont beaucoup de succès. La collection « la Joie de connaître » contient des livres excellents comme *l'Automobile, machine merveil-*

leuse, de même la « Collection pour nos Enfants » (1). Mais ce qui manque le plus et ce qui intéresse le plus la jeunesse au-dessous comme au-dessus de 14 ans, ce sont les livres d'initiation scientifique, si abondants dans les pays anglo-saxons. L'Angleterre a toute une série de livres sur les chemins de fer, sur le rail, sur le matériel roulant, sur les locomotives; en France le seul livre sur ce sujet se trouve dans la collection des merveilles et remonte à 1860. N'y aurait-il pas là une lacune à combler et des administrations, comme la Société nationale des chemins de fer, n'auraient-elles point intérêt à faire naître des vocations en faisant écrire des livres gradués, bien rédigés et bien illustrés? Les bibliothèques pour enfants s'en réjouiraient et les jeunes se rendraient mieux compte, par des exposés suivis que par des articles disséminés dans les revues, de toute la peine qu'a demandée l'organisation de notre vie moderne et des qualités qui sont nécessaires pour continuer l'œuvre entreprise et lui assurer un plein rendement. Auteurs, éditeurs ont commencé, grâce aux bibliothèques pour enfants, à entrer dans une voie nouvelle, il faut qu'ils y persévèrent, et ce sera un grand bienfait social, car en préparant une jeunesse consciente de ce qui a été fait avant elle et apte à prendre la suite, c'est au bonheur de tous qu'ils travaillent.

(1) Vous trouverez une liste très bien choisie des livres pour enfants dans *Beaux livres, belles histoires,* de Mlles Gruny et Leriche, paru tout nouvellement.

HENRI LEMAÎTRE.

INTROÏBO

—

J'entretenais alors d'agréables relations avec un jeune architecte du nom de Paul L... qui avait entrepris de refaire d'après d'anciens plans le parc du beau château de Moissicourt, à une lieue de chez moi. Le nouveau propriétaire, le bâtonnier S..., personnalité marquante des milieux catholiques, avait ouvert à L... des crédits qui devaient être considérables, à en juger par l'importance des travaux qui, du parc romantique que j'avais connu à l'époque de mes premières promenades dans le pays, firent un jardin français dans le goût de Vaux-le-Vicomte. Avant qu'ils fussent achevés, la curiosité me prit un jour d'y aller jeter un coup d'œil. L... me l'avait plusieurs fois demandé, il prétendait que mes avis lui seraient précieux, mais c'était pure gentillesse de sa part : « Venez quand vous voudrez, m'avait-il dit, je suis toujours là. » Sans prendre la précaution de téléphoner, j'enfourchai ma bicyclette et, un quart d'heure après, frappai à la porte de l'architecte. Par hasard, il était absent. Prenant mon parti de la déconvenue, je me décidai à visiter l'église de Moissicourt dont le haut clocher à quatre cornes s'aperçoit de loin dans la plaine. Près du porche roman, une bicyclette appuyée contre le mur indiquait qu'un autre promeneur m'y avait précédé, et en effet un homme était agenouillé au premier banc de la nef, le visage dans les mains.

Je fis rapidement le tour de l'humble sanctuaire et je m'apprêtais à me mettre de nouveau en selle quand l'inconnu, que je n'avais pas entendu sortir à ma suite — il

était chaussé d'espadrilles — s'approcha de sa bicyclette en même temps que moi de la mienne, et me demanda si je n'aurais pas l'obligeance de lui prêter ma pompe. Un de ses pneus était dégonflé.

— Bien volontiers, lui répondis-je, et je songeais : C'est Virgile! C'est tout à fait la tête de Virgile!

Il faut dire que quelques jours auparavant j'avais eu sous les yeux une photographie de la mosaïque découverte à Sousse à la fin du siècle dernier et qui représente le poète assis entre Clio et Melpomène, le visage osseux, les joues creuses, les orbites profondes, le teint sombre, l'air mélancolique, avec un je ne sais quoi de rustique et pourtant d'étrange et de distingué. L'inconnu à la bicyclette lui ressemblait réellement. Cependant l'intensité de son regard effaça presque aussitôt l'impression de tristesse qu'il m'avait faite d'abord. Sous des sourcils touffus, ses yeux marquaient plus que de la vivacité; ils dénonçaient une sorte de violence intérieure rendue encore plus sensible par la soudaineté avec laquelle il voilait son regard comme pour en annuler l'expression trop forte. Il me fut d'autant moins difficile de deviner en lui un homme d'Eglise que dans la poche de son veston je vis, tandis qu'il regonflait son pneu, briller les tranches dorées d'un livre à la reliure de chagrin. Un livre de prière assurément, peut-être un bréviaire. L'austérité négligente qui se marquait dans l'habillement de mon interlocuteur aurait pu être celle d'un ecclésiastique pauvre.

Je lui demandai s'il était du pays.

— Oh non, monsieur! Je suis de fort loin d'ici!

— Vous êtes bourguignon, lui dis-je.

— C'est vrai. Vous vous en êtes aperçu à mon accent.

— Oui, à une pointe d'accent que vous avez.

— Je suis le nouveau précepteur du fils de M. le bâtonnier S...

Je sus plus tard que Jean-François, le fils du bâtonnier, était, en effet, de chétive santé et que la vie de campagne lui avait été reconnue nécessaire.

— Et vous revenez d'excursion?

— Non, j'y vais.

— Et où allez-vous?

— Je n'en sais rien. Je ne connais pas les environs. C'est la première fois que je sors. Que me conseillez-vous? On m'a indiqué un vieux moulin...

— Le moulin de l'Aulnaie. Voulez-vous que nous pédalions ensemble jusque-là?

Je lui dis qui j'étais et il accepta mon offre. Il s'appelait Firmin Sancerre.

Parvenus au moulin et nous étant assis pour boire une bouteille de cidre sous une tonnelle, nous causâmes de choses indifférentes pendant une heure environ. Après quoi nous revînmes à Moissicourt. Je le quittai devant la porte du château.

— J'espère, lui dis-je, avoir le plaisir de vous revoir quand je reviendrai admirer les travaux de mon ami L...

— Je l'espère également.

Ce fut tout pour ce jour-là. Je n'avais pas osé l'interroger sur les circonstances qui l'avaient amené dans la famille S..., non plus que sur le livre à tranches dorées que je soupçonnais d'être un bréviaire, mais je m'assurais de plus en plus que le pédagogue se doublait chez lui d'un homme d'Eglise. Ses manières ne m'en pouvaient laisser douter.

Un mois s'écoula. Le jeune architecte me pria un soir à dîner. On était en mai. La température était délicieuse. L... s'était réservé à l'ombre d'ormes séculaires un lieu de repos où nous nous installâmes en attendant de nous mettre à table. A peine y étions-nous qu'un groupe apparut au bout de l'allée, découpé en silhouettes sur le fond éblouissant du couchant.

— Les S..., dit Paul L..., et il quitta son transat *pour se porter au devant d'eux.*

Je restai seul, mais le groupe, maintenant augmenté de L..., se rapprochait de la chambre de verdure où j'étais, si bien que je dus me tenir prêt à une présentation devenue inévitable.

Le bâtonnier S..., sa femme et leur fils écoutaient en souriant les explications que L... leur prodiguait avec des gestes qui paraissaient modeler dans l'espace les ter-

rasses et les parterres encore invisibles du nouveau parc. Derrière eux, Firmin Sancerre et une jeune fille, Mlle S..., marchaient en silence, avec une lenteur qu'on eût dite commandée par le désir de se tenir à l'écart.

La présentation eut lieu et l'on sut que je connaissais déjà le précepteur. On en parut étonné. Il n'avait donc rien dit de notre promenade au moulin.

Mme S... m'adressa quelques paroles obligeantes sur ceux de mes livres dont elle connaissait au moins les titres et m'invita pour la semaine suivante. C'est ainsi que je devins l'hôte et, jusqu'à un certain point, l'ami des S...

Plusieurs entretiens que j'eus en particulier avec Firmin Sancerre ne m'avancèrent guère dans la connaissance du personnage. Je sus seulement qu'il avait été professeur dans divers établissements d'enseignement libre. Son âge devait se situer entre quarante et quarante-cinq ans, mais sa taille était encore d'un homme jeune et la vivacité de ses yeux annonçait une ardeur d'âme que la maturité n'avait pas eu le temps d'amortir. En littérature son goût était sévère et circonspect. Il s'intéressait aux plantes médicinales et je crus comprendre que la réputation dont notre région jouit à cet égard n'avait pas été sans influence dans la détermination qui l'avait conduit à Moissicourt. Il était l'inventeur d'une liqueur curative que lui fabriquait un pharmacien de Paris.

A la fin du mois de juillet, il quitta Moissicourt pour passer les vacances en Bourgogne, auprès de sa vieille mère dont il ne m'avait pas caché qu'il était en ce monde l'unique soutien. L'attachement qu'il avait pour elle constituait le seul côté apparent d'une sensibilité qu'on imaginait vive et douloureuse mais contrainte par des habitudes visibles de renoncement. Je n'ai pas assez parlé de la piété dont le précepteur donnait l'exemple à tous les hôtes de Moissicourt. Le livre à reliure de chagrin et à tranches dorées était bien un bréviaire. Dans les allées du parc, Firmin Sancerre lisait son bréviaire comme un prêtre. Il m'avoua qu'il avait porté la soutane.

Il montait dans sa chambre tout de suite après le repas du soir et cependant disait volontiers n'avoir jamais dormi

plus de quatre heures de suite. A quoi employait-il donc ses insomnies, sinon à prier ou à étudier? Chaque dimanche et jour de fête, et en semaine assez souvent, il assistait à la messe et communiait. En dehors du château, il ne fréquentait que les pauvres et les malades; il ne participait à aucun divertissement. Le bâtonnier se félicitait des progrès que, sous sa direction, accomplissait Jean-François.

— Mon histoire aurait de quoi vous surprendre, laissa-t-il échapper un jour.

En octobre il revint à Moissicourt et j'eus encore l'occasion de causer avec lui deux ou trois fois. Sa réserve se relâchait peu à peu. La sympathie que je lui témoignais de mon mieux provoquait de sa part des mouvements furtifs d'abandon et de confiance et auraient peut-être obtenu le résultat que j'espérais en me livrant le secret d'une destinée mystérieuse dont tous ses traits, toute sa personne portait la marque, si, brusquement, il n'avait quitté Moissicourt. Pourquoi? La gêne visible du bâtonnier m'empêcha d'insister pour le savoir. Aussi bien ne revis-je pas les S... l'année suivante ni l'année d'après; je passai à voyager ces deux étés-là.

Je fus bien étonné un jour de recevoir une lettre de l'ancien précepteur des fils du bâtonnier S... Elle était brève. Elle contenait simplement ceci, écrit au crayon d'une main tremblante :

« Cher monsieur,

« Peut-être vous rappelez-vous notre première rencontre sous le porche de la petite église de Moissicourt, ainsi que nos entretiens sous les ombrages du parc et dans le fumoir de M. le bâtonnier S...?

« Pour ma part, j'en ai gardé un bon souvenir et c'est avec sympathie que j'ai ouvert votre dernier livre. Mon attente n'a pas été déçue. Ne vous étonnez donc pas que j'aie pensé à vous dans l'épreuve physique que je traverse en ce moment et dont l'issue, à plus ou moins bref délai, ne saurait être douteuse.

« Ne vous serait-il pas possible de venir me voir en Belgique? Il y a des trains très commodes pour Mézières-

Charleville et notre petite ville n'est pas éloignée de la frontière. Je crois savoir que notre maître des novices consentirait à aller vous prendre en automobile à Givet.

« J'ai divers papiers et un manuscrit à vous remettre. Vous en ferez ce que vous voudrez. Il n'a jamais été dans mon intention de le publier, mais si, grâce à vos soins, ce texte prenait meilleure forme et trouvait un imprimeur, je n'en serais pas mécontent. Il me semble que mon « cas », peut-être unique dans l'histoire de l'Eglise — c'est l'opinion qu'a bien voulu exprimer devant moi le cardinal Merry del Val — a de quoi intéresser des lecteurs. Qu'il les édifiât par surcroît, je n'en serais pas étonné non plus, dussé-je en cela pécher contre la modestie que me commandent l'indigence de mes mérites, la chétivité de ma personne, la discontinuité apparente de ma vie, la vanité des efforts que j'ai poursuivis durant vingt-cinq ans. Le divin Maître n'a pas voulu que me fût accordé le grand bonheur que je convoitais, mais je suis sûr, je sens qu'il a été conforme à Son dessein que j'y aspirasse sans cesse.

« Venez, cher monsieur, si du moins vous le pouvez! Je suis trop faible pour vous en écrive davantage. Et songez qu'en différant votre voyage au-delà du mois prochain, vous risqueriez d'arriver trop tard! Que fera-t-on de mes papiers après ma mort, dans le cas où vous n'en accepteriez pas le dépôt et la libre disposition?

« Je vous attends en priant pour vous.

« Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mon respectueux souvenir. »

FIRMIN SANCERRE.

Deux jours après avoir reçu cette lettre je prenais le train pour les Ardennes. C'était en hiver. Il faisait froid. La Meuse brillait comme de l'acier au fond des gorges d'ardoise. A Mézières, le train où je montai était plein d'une population ouvrière dont la misère serrait le cœur. A Givet, devant la gare, un prêtre se tenait au volant d'une petite voiture de marque allemande. J'allai à lui et me nommai. Il s'inclina sans mot dire et m'ouvrit la portière. Je m'assis près de lui. Nous partîmes. Au bout de quelques

minutes, je me risquai à rompre le silence pour m'enquérir de l'état où j'allais trouver le P. Sancerre.

— L'abbé Sancerre, rectifia mon conducteur, est en danger et il le sait. Il nous édifie tous par sa résignation et sa piété.

Je m'enquis du mal dont souffrait l'ancien précepteur et crus comprendre qu'il s'en allait d'une affection pulmonaire. Par bribes j'appris que, trois ans auparavant, l'abbé Sancerre, clerc minoré, avait été une première fois, et sur avis favorable du Chapitre général de l'Ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin, à Rome, admis comme postulant au séminaire canonial de F... Engagé dans l'enseignement libre, il avait dû attendre un an pour donner suite à cette admission renouvelée à l'unanimité par le chapitre local. Depuis lors, on l'avait employé comme professeur et disciplinaire, mais il s'était surmené dans cette double tâche, ce qui, joint à la dureté et à l'humidité du climat, avait rapidement développé en lui un mal dont il portait certainement les germes depuis longtemps.

Sur une nouvelle question de moi, le religieux se nomma : Dom Rocard, vicaire du Révérendissime Abbé Provincial Dom Lecomte, et maître des novices au noviciat installé dans des bâtiments voisins de ceux du séminaire où l'abbé Sancerre était professeur.

Bien que situé en Belgique française, F... a pour le voyageur arrivant de chez nous tous les caractères d'une petite ville flamande, paisible et propre, enfermée dans son silence et son immobilité. Ses ruelles au pavé inégal, ses façades peintes de couleurs vives ou badigeonnées de chaux, ses fenêtres aux stores d'une blancheur éblouissante, reposent l'esprit par leur seule vue. La principale curiosité du lieu consiste dans son château à murs et à tours crénelés et dans le parc qui l'environne. Parc et château sont la propriété des chanoines.

— Si vous voulez bien avoir la bonté de me suivre...

Et le maître des novices, prenant les devants, s'engagea dans un escalier à la belle rampe de fer forgé. Cette partie du château date du XVIII*e siècle. Du* XVIII*e siècle aussi, les boiseries dorées du cabinet où mon hôte me fit asseoir.*

— On est allé prévenir le malade de votre arrivée, me dit-il en prenant place lui-même à une table chargée de livres, de papiers et d'un appareil téléphonique. Voulez-vous qu'en attendant nous causions un peu de lui?

— Volontiers, mon Père.

— Puis-je vous demander depuis quand vous le connaissez?

J'indiquai la date de mes visites à Moissicourt et qu'à cette époque l'abbé Sancerre ne portait pas la soutane.

— L'abbé Sancerre vous a toujours produit, n'est-il pas vrai, l'impression d'un homme d'une rare élévation d'intelligence et de caractère?

— Certes!

— Savez-vous les raisons qui l'ont fait quitter cette famille où vous l'avez connu?

— Je les ignore.

— Vous a-t-il raconté sa vie? Vous a-t-il parlé de ce qu'il appelle son cas?

— Jamais.

— En somme, vous ne savez presque rien de lui?

— Presque rien.

— Dans la lettre par laquelle il vous convoquait ici, vous disait-il du moins les raisons qui, à ses yeux, justifiaient pareil déplacement?

La question visait peut-être l'existence des papiers et du manuscrit.

— Non, fis-je.

— C'est un homme remarquable, reprit le maître des novices après un instant de silence. Remarquable et un peu étrange, ajouta-t-il.

— Je n'ai pas eu l'occasion de m'en rendre compte.

A ce moment un religieux vint m'annoncer que l'abbé Sancerre m'attendait. Je le suivis.

Par de longs couloirs, nous parvînmes dans une autre partie du séminaire, de construction récente celle-là, et mon guide m'ouvrit une porte où je lus : M. l'abbé Sancerre, professeur de lettres. *J'étais dans une cellule servant à la fois de cabinet de travail et de chambre à coucher, chauffée par un petit poêle de fonte de forme gros-*

sière, et remplie d'une odeur fade et médicamenteuse. Dans le lit gisait l'abbé Sancerre.

J'eus de la peine à le reconnaître tant avait maigri son grand corps, déjà mince et frêle autrefois. Sous les joues se devinait presque le relief des dents. Mais le malade avait conservé toute la vivacité de son regard qu'il braqua tout de suite sur moi avec cette intensité qui m'avait tant frappé la première fois. La chevelure blanchissante s'était éclaircie.

D'une voix faible, il me remercia d'avoir répondu à son appel.

— Je pourrais parler plus fort, me dit-il, mais je dois ménager mes forces. Notre entretien va se prolonger.

Ce qui fit la matière de cet entretien, on le retrouvera dans le récit qui va suivre.

Je pris mon dîner en compagnie du maître des novices, d'un professeur laïc français, de trois religieux flamands et de vingt-et-un jeunes profès et novices. Au dessert, tout le monde ayant allumé des cigares en mon honneur, le petit réfectoire fut rempli d'une épaisse fumée.

On m'avait réservé la chambre de « Monseigneur l'Evêque », aux boiseries plus somptueuses encore que celles du cabinet où j'avais passé un instant, l'après-midi, avec le maître des novices.

Le lendemain matin, qui était un dimanche, je ne revis pas l'abbé Sancerre. Il m'avait prévenu que ses nuits étaient mauvaises et qu'il ne s'endormait guère qu'au lever du jour. Je partis donc sans lui avoir renouvelé mes adieux. Son manuscrit et ses dossiers étaient enfermés dans ma valise. Dom Rocard ne me posa aucune question sur ce qui s'était dit entre le malade et moi. Il avait remplacé sa soutane noire par une blanche que dissimulait presque complètement une grande cape. Blancs étaient aussi ses bas. Durant le trajet de retour à Givet, il me donna des renseignements sur les particularités de son ordre, dont l'habit propre est le rochet. Sous le rochet, les chanoines de Saint-Augustin doivent porter la soutane blanche, mais, depuis plusieurs années la soutane noire a été adoptée pour les jours de semaine, la soutane blan-

che et le rochet n'étant plus de rigueur que les dimanches et jours de fête. En chaire et dans les cérémonies, les chanoines portent un surplis appelé costa.

Qu'on lise maintenant l'histoire de l'abbé Sancerre et qu'on ne m'accuse pas d'avoir, en la présentant sous cette forme, usé d'un artifice littéraire qui, pour avoir trop servi, a perdu de sa vertu. « Evitez de faire de ma vie un roman », m'a recommandé sur son lit de mort l'homme qui avait mis sa suprême confiance en moi. Il entendait évidemment par là que je devais laisser à son récit le caractère d'une simple autobiographie. Elle est malheureusement inachevée.

PREMIÈRE PARTIE

I

Sur les registres paroissiaux de Méranges, j'ai relevé les noms de mes ancêtres paternels jusqu'au commencement du XVIIe siècle. Vignerons et boulangers, ils élevaient des familles de dix, de quinze, de vingt enfants. Quel ensemble de fortes vertus cela suppose! C'est peu après la Révolution que les Sancerre dont je suis issu vinrent s'établir à Lonay, dans la petite ville dont le finage est contigu à celui de Méranges. A Lonay, en 1820, naquit le premier prêtre de ma famille. Il était mon grand oncle et mourut l'année de ma naissance. Mon grand-père maternel, Pierre Carré, dont le patronyme était, paraît-il, bien assorti à son caractère, exerçait la profession de charpentier. Il avait épousé Claudine Buffet, du hameau de Grange-Bédée, commune de Villevieux, dans le Jura. Claudine, qui était cuisinière, avait voulu connaître Paris. Les assiduités d'un pâtissier l'en firent promptement revenir. On apprit plus tard que, dans un des pâtés confectionnés par ce galant trop pressé, avait été trouvé certain jour un doigt de jeune fille. Ma grand-mère l'avait échappé belle!

Je naquis donc, en 1878, à Lonay où mon père était bou-

langer. Fils unique, de caractère faible et mou, il laissait à ma mère la direction de leur commerce. Lorsqu'il fut mort du diabète, à la fin de 1900, ma mère aidée de son dernier fils continua de tout faire marcher sans défaillance. La chère femme, aujourd'hui octogénaire et bien diminuée par l'âge, n'hésitait pas, pour peu qu'on lui prêtât la main, à charger un sac de farine sur sa voiture. Deux fois par semaine, en été comme en hiver, elle allait, accompagnée du bon chien de berger Porthos, livrer du pain dans sa carriole à Lisors, village minier situé à dix kilomètres de notre petite ville. Pour sortir de Lonay dans cette direction, on gravit une côte d'une lieue, puis on descend à travers des bois épais. Trajet dangereux pour une femme qui voyage de nuit avec une somme d'argent.

C'est pour moi, c'est pour leur petit abbé, que ma mère et mon frère travaillaient.

Mais que je raconte d'abord mes premières années!

A trois ans, au cours d'une fièvre typhoïde, ma mère fut crue morte. Ma tante Marie, dont je parlerai plus loin, eut l'idée de déposer sur son corps une parcelle d'un sous-vêtement du saint Curé d'Ars. L'enfant revint à la vie, mais garda toujours une certaine dureté d'oreille. Quelques semaines avant ma naissance, elle attrapa la coqueluche, d'où ma santé délicate, qui ne m'empêchait pas d'être sage et gai, c'est du moins ce que j'ai appris dans la suite. Mon plus ancien souvenir personnel se rapporte, et je ne puis m'empêcher d'y voir un signe évident de prédestination, à la messe que j'allais entendre le dimanche matin avec ma grand-mère : « C'est Dieu élevé, mon petit, me disait celle-ci au moment de l'élévation, et elle inclinait très bas le buste, je m'inclinais de même, n'ayant jamais eu besoin qu'on m'expliquât le sens de ce geste, et peu à peu, ou d'un seul coup, je ne saurais le dire, se forma au fond de ma petite âme l'ambition d'imiter ce prêtre que je voyais à l'autel et en qui je reconnaissais fort bien M. le Curé, le même que je rencontrais dans la rue, qui entrait dans la boutique et me donnait des bonbons.

Jusqu'à l'âge de six ans, je fréquentai l'asile tenu par

les religieuses de la Providence. Marchant à reculons et marquant le pas à l'aide d'un claquoir, la sœur Anna chantait : « Clairons sonnant, tambours battant, s'en allaient gaiement, rataplan! rataplan! » L'asile manquait d'air et j'en souffrais, je ne pouvais tenir en place. Pour me punir, la sœur eut l'idée de m'enfermer dans son tablier. Je m'y débattis. Elle m'entraîna dans la cuisine et, pendant deux ou trois secondes, me tint la tête dans le four encore chaud. Je devins noir et m'évanouis. Affolée, elle m'emporta chez mes parents. J'avais repris connaissance quand nous y parvînmes.

A l'asile succéda l'école communale. J'y eus deux maîtres, M. Froidurot et M. Viard. M. Viard utilisait pour nous punir une règle métallique fort redoutable. Cette règle et le fait que le directeur s'intéressait plus au commerce du vin qu'à la pédagogie amenèrent ma mère à me présenter à l'école des Frères. Entre temps, pendant le Carême, des Rédemptoristes étaient venus à Lonay prêcher une mission qui fut pour moi l'occasion d'entendre de nouveau le mystérieux appel de « Dieu élevé ». Ces missionnaires qui parlaient si bien, que je voyais vivre si pauvrement, visiter les malades et absoudre les pécheurs, m'apparurent comme auréolés de lumière. Je décidai que leur vie serait la mienne. Je n'avais pas encore neuf ans.

Je passai trois ans chez les Frères. En 1889, j'obtins mon certificat d'études.

La paroisse de Lonay était desservie par trois prêtres, dont deux vicaires. Le plus jeune, l'abbé Gamallon, était d'une sainteté rare chez un débutant. C'est lui qui nous faisait le catéchisme, c'est à lui que je me confessais. Sous sa direction je devins plus studieux et plus attentif.

Il est d'usage que chaque premier communiant se choisisse un camarade, mais je n'étais pas pressé de le faire, ayant remarqué que notre petite troupe formait un nombre pair et que le moins beau, le plus pauvre, le plus disgracié de mes compagnons me resterait finalement. « Ce sera le meilleur », me dis-je, et je ne me trompais pas. Il s'appelait François et il était le fils d'un mineur. Pendant les vêpres de cette Pentecôte à la grand-messe

de laquelle nous avions communié pour la première fois, un orage terrible éclata. « La foudre peut bien nous tuer maintenant », me dit François, ses yeux dans les miens.

L'abbé Gamallon fit en sorte que je vinsse à confesse tous les samedis et à la table de communion tous les dimanches, fréquence qui n'était pas du goût du curé doyen de Lonay, l'abbé Moriatte, prêtre de haute valeur et formé à Saint-Sulpice, mais un peu janséniste. Pour obtenir de lui l'absolution, il fallait se confesser plusieurs fois et rares étaient ceux qui, à son estimation, méritaient de communier. Les garçons connaissaient sa rigueur. Il n'avait à confesser que des filles. J'étais seul, avec quelques dévotes, à communier tous les dimanches. On ne voyait point alors de ces communions quotidiennes, aujourd'hui si nombreuses et qui m'étonnent toujours un peu quand elles sont pratiquées par des enfants, manifestement incapables de saisir la portée de l'acte qu'ils accomplissent.

A la maison, je faisais le simulacre de dire la messe, servi par François avec qui je fus, sur l'initiative de l'abbé Gamallon, envoyé au petit séminaire de Donville, à la rentrée de 1891. Au cours des grandes vacances nous y étions venus tous deux subir l'examen d'admission au « cours spécial ». Je fus seul à y être reçu.

Le « cours spécial » avait pour but de préparer en un an des élèves à la quatrième. On n'y apprenait que du latin et du grec. La veille de Noël, M. Préaux, le professeur, traçait au tableau noir les lettres de l'alphabet grec et leur prononciation érasmienne, puis il donnait à chaque élève la minuscule édition Belin de l'Evangile selon saint Mathieu, en grec. « A la prochaine classe, dans deux jours, ceux qui ne sauront pas lire le grec passeront en sixième. » Au jour de l'an, l'effectif se trouvait réduit de moitié. « Vraiment, s'écriait M. Préaux, vraiment, c'est à croire que les curés m'ont envoyé ce qu'ils avaient de plus bête dans leur paroisse ! Un tel, filez en sixième ! » Le dos gros, les yeux brillants de larmes, Un Tel ramassait lentement livres et cahiers et, d'un pas lourd, sortait de la classe, traversait la grande cour pavée sous le regard

oblique de saint Bernard et, par un sombre corridor, arrivait dans la courette de la sixième. Une année de perdue! C'était dur.

M. Préaux était de Lonay. Les anciens de la petite ville parlent encore du beau Joseph, du grand blond, doux et timide, souriant et grave, tendre aussi et déjà dodelinant, fils d'un carrier à la figure toute mouchetée d'éclats de poudre. A cause de ma qualité de compatriote, il m'avait fait placer dans le dortoir qu'il surveillait. Le soir, il parcourait en chaussures de ville les allées cirées du dortoir, son chapelet qu'il récitait produisant un léger cliquetis contre sa soutane. Au bout de quelques minutes, il baissait le gaz et continuait encore sa ronde un quart d'heure, puis il se retirait dans sa chambre sans en refermer la porte, et bientôt, chaussé de pantoufles, à pas de loup, revenait dans le dortoir s'assurer que tout le monde dormait. Je ne dormais pas et il le savait. Il s'approchait de mon lit et me tendait sa main droite dont les deux miennes s'emparaient avidement pour la couvrir de baisers et y aspirer à longs traits l'affection d'un père et d'un ami.

Comment tant de tendresse pour moi pouvait-elle s'allier chez M. Préaux à des accès de colère si violents, même si grossiers? Je jure l'avoir vu gravir les gradins de la classe, monter sur les tables et y écraser ou y balayer du pied des livres et des cahiers. Je jure l'avoir vu jeter un gros Quicherat à la tête d'un d'entre nous; une autre fois ce fut sa chaufferette. Quand je me suis retrouvé en sa présence, dans son cabinet de vicaire général, à l'Evêché, et comme je lui rappelais ces étranges comportements : « Oh! protesta-t-il faiblement. En es-tu bien certain? N'exagères-tu pas un peu? » Je n'exagérais nullement, il dut en convenir.

Vers la mi-février, invité par mon maître à décliner *agathos*, je fus pris de court et ne pus qu'ânonner piteusement : « Sortez! » proféra-t-il d'une voix sourde. Je ne bougeai pas. Etait-ce bien lui? Etait-ce bien à moi que son ordre s'adressait? « Sortez! » répéta-t-il d'un

ton qu'il n'avait jamais eu. Cette fois je sortis. Dehors il pleuvait à seaux. Impossible de rester sous l'averse avec mes livres et mes cahiers. Je rentrai en classe. Il m'interpella durement : « Qui vous a dit de rentrer? — Moi, monsieur. Il pleut trop. — Eh bien, restez où vous êtes. Je vous défends de venir vous confesser à moi ce soir. » Le soir, au commencement de l'étude, je fis comme de coutume un billet de confession pour M. Préaux. Comme de coutume, il m'appela : « Je t'avais défendu de venir ce soir. — Ce matin vous étiez en classe, vous n'y êtes plus », répondis-je. « Tu as raison », me dit-il en m'embrassant. Ou je me trompe fort ou ses accès de colère se répétèrent dès lors moins souvent.

Je ne finis pas l'année scolaire à Donville où je me plaisais pourtant, comme se plaît un enfant docile à l'endroit où on l'a mis. J'étais tombé sous la férule de l'abbé Homan, jeune prêtre d'allure tortillante, à l'esprit petit et soupçonneux, au cœur sec. Ignorant tout des besoins de l'adolescence il professait à l'extrême rigueur ce principe qu'en récréation il fallait jouer, et que jouer, c'était courir. Or, en pleine croissance, je ne pouvais courir, ma cage thoracique était trop étroite. M. Homan me punit d'arrêt fixe, ensuite me relégua seul dans une cour voisine, enfin m'imposa de marcher à vingt mètres derrière le dernier rang pendant la promenade. J'allai supplier M. Préaux d'intercéder pour moi. Il me le promit mais ne le fit pas; rien ne fut changé à la façon dont j'étais traité. Je n'y tins plus. Sans permission je montai tout droit chez M. le Supérieur, l'abbé Turbat. Il tenait la tête penchée sur l'épaule gauche, et tout à coup, en parlant, l'avançait et esquissait un mouvement de déglutition qui coupait net son discours. L'abbé Turbat passait pour un aigle, étant le seul prêtre licencié du séminaire. Par la pose et par le visage, il s'efforçait d'imiter saint Bernard, non sans affecter cet air de hautaine indifférence à l'aide duquel tant de supérieurs croient se grandir. Combien différent était en réalité le vrai saint Bernard qui, à la mort de son frère, fit sonner la cloche pour appeler les autres religieux à l'église, monta en chaire et là se mit à pleurer

comme un gosse : « Laissez-moi pleurer, laissez-moi pleurer mon petit Nivard ! »

— Monsieur le supérieur, déclarai-je tout de go à l'abbé Turbat, je veux m'en aller d'ici...

— Mais vous ne pouvez pas partir comme ça...

— Monsieur le Supérieur, je veux m'en aller !

— Soit. Je vais écrire à Madame votre mère. Vous partirez demain matin.

M. Préaux estima que j'avais manqué à tous mes devoirs en ne prenant pas congé de lui. J'estimai, moi, qu'il m'avait lâché. L'année dernière, j'ai retrouvé dans mes notes d'autrefois une sorte d'avertissement que je me serais dès le petit séminaire donné à moi-même : « Les lois de l'ordre psychologique sont implacables et l'on est toujours puni de les avoir méconnues. Il en est surtout une à laquelle l'animal lui-même obéit sans discussion : celle qui nous ordonne de fuir quiconque nous a nui, avec ou sans intention. La créature de qui nous avons reçu dommage ou déplaisir nous sera toujours funeste. Si nous ne sommes pas résignés d'avance à souffrir par elle, il faut rompre. La fille de Jacques II, qui s'assit sur le trône de son père, lui avait certainement fait plus d'une blessure auparavant, Judas avait certainement fait quelque mauvais coup contre Jésus avant de le trahir. Il est en nous une vue intérieure qui pressent les catastrophes et la répugnance que nous éprouvons pour certains êtres est le résultat de cette prévision. Si la religion nous prescrit le pardon, la méfiance reste permise et sa voix doit être écoutée. »

Mon départ du petit séminaire fut diversement commenté à Lonay. Le curé doyen triomphait, mon confesseur était chagrin. Il n'en continua pas moins de me diriger avec affection. Le pauvre cher homme devait avoir bien d'autres raisons de se tourmenter à mon sujet, mais, pour saint qu'il était, il ne lisait pas dans l'avenir.

Je dirai un mot de celle que j'appelai ma tante Marie et qui était la cousine germaine de mon grand-père paternel. Pour tous, à Lonay, elle était Mademoiselle Marie. Dans

sa jeunesse, elle avait porté la cornette des sœurs de Saint-Vincent de Paul; des crachements de sang l'avaient forcée à revenir dans sa famille. Elle se rendit à Ars afin d'y consulter le saint Curé. Une foule énorme assiégeait le confessionnal. Ma tante Marie se tenait donc dans l'église d'Ars depuis deux jours sans que son tour parût avancer beaucoup quand une inconnue l'aborda : « Mademoiselle Sancerre, le bon Père vous demande. — Mais d'où me connaissez-vous? — Le bon Père m'a dit : Allez au milieu de l'église et vous apercevrez sur votre gauche, en descendant l'allée, une demoiselle Marie Sancerre qui est vêtue de noir et porte un chapeau de crêpe orné de jais. » Ce disant l'inconnue tirait ma tante par le bras. On s'écarta et la voici dans le confessionnal, en haut de l'église, chapelle de gauche : « Ma fille, lui dit le Saint, vous avez assez attendu, c'est pourquoi je vous ai appelée. Vous désirez connaître les desseins de Dieu sur vous? D'abord, ne craignez rien pour votre santé, vous mourrez dans un âge avancé après avoir accompli deux choses... » Qu'est-ce qui arrêta ici le récit de ma tante Marie? Elle est morte à 82 ans sans m'avoir révélé son secret. Elle était retournée à Paris et y avait institué un ouvroir, tâche qui l'avait mise en rapport avec la haute société parisienne. Elle avait approché Mme Swetchine, Montalembert, les frères Lamennais, Lacordaire, le banquier Rothschild. C'est par elle qu'en 1901 je fus recommandé au P. de Valépée. C'est par elle qu'en février 1894 je fus adressé à l'abbé Leriche.

A Reipe-en-Montagne, pays d'accès difficile, situé à plus de 600 mètres d'altitude, l'abbé Leriche avait fondé une Ecole cléricale. Je m'y plus beaucoup. De nos fenêtres nous apercevions au sud-ouest le mont Beuvray, au sud-est le Jura et le Mont-Blanc. En hiver, nous courions pieds nus dans la neige; le reste du temps, dans la rosée. Quatre hectares de terres et, à perte de vue, des bois peuplés de sangliers, de cerfs, de loups, d'aigles et de serpents. Nous avions l'impression que nos âmes se développaient à la mesure des espaces immenses qui nous entouraient. Un système tout paternel d'éducation, une chapelle dé-

licieuse, si petite qu'on s'y sentait tout près du Bon Dieu, et dont l'abbé Leriche ouvrait le tabernacle chaque fois que nous y priions en groupe. Hélas, pourquoi faut-il que des cinquante ou soixante élèves qui furent formés par l'abbé Leriche, trois seulement soient devenus prêtres? Monseigneur Riou, l'évêque d'alors, ne voyait pas l'Ecole cléricale d'un bon œil. Ancien aumônier de la Marine, de façons un peu militaires, il savait se faire obéir, mais on ne l'aimait pas. Peut-être jugeait-il que l'Ecole de Reipe faisait à son petit séminaire une concurrence regrettable. Il pria l'abbé Leriche de vouloir bien prendre la direction de l'Ecole Notre-Dame, à Norolles.

Quelle affaire!

C'était en 1895. Depuis longtemps fonctionnait cette école d'enseignement secondaire libre, œuvre de l'abbé Tobi et des trois frères Meisson. Tout avait bien marché aussi longtemps que leurs visées étaient demeurées modestes. Tout se dérangea quand ils entreprirent d'édifier une haute bâtisse en pierre de taille, avec fenêtres à meneaux. L'argent manqua. Les fondateurs s'accusèrent réciproquement d'incurie et de chimère. Les professeurs ayant pris parti, qui pour l'abbé Tobi, qui pour les abbés Meisson, les élèves en firent autant. C'est alors que l'évêque fit appel au P. Leriche, lequel avait, il est vrai, un peu d'argent, mais il lui eût fallu en plus une expérience et un acquis universitaire dont il était dépourvu. Son arrivée ne mit d'ailleurs pas fin à la guerre intestine qui dévastait l'Ecole Notre-Dame. J'ai vu dans la sacristie des professeurs en venir aux mains et s'arracher les ornements sacerdotaux au moment de les revêtir. Les combattants furent dispersés et la paix revint enfin. Des frères Meisson, l'un mourut alors après avoir reçu plusieurs fois l'extrême-onction, les deux autres furent appelés à Plémobiers pour y relever la maîtrise de la cathédrale. Quant à l'abbé Tobi, il alla prendre sa retraite dans son village.

J'ai suivi de près les diverses phases de la ruine de l'abbé Leriche. Je pourrais retracer ses erreurs dans tout leur détail. Après quelques années il dut retourner à Source, près de Plémobiers, chez les missionnaires de

Saint Bernard auxquels il avait appartenu. C'est là qu'il mourut saintement, comme il avait vécu.

II

Je n'avais pas attendu la fin de l'école Notre-Dame pour la quitter. En octobre 1897, âge de dix-neuf ans, j'entrai avec cinq de mes condisciples au Grand Séminaire de Plémobiers.

Primitivement, il se réduisait à deux ailes de la vieille abbaye Saint-Guillaume et bordait sur deux côtés une vaste cour en contre-bas, plantée de marronniers et que limitaient sur les deux autres côtés le mur de la rue et l'église abbatiale, devenue l'église cathédrale en 1802. Vers le milieu du siècle dernier, un nouveau Grand Séminaire fut construit autour d'une cour supérieure. C'est un édifice sans caractère, qui regarde à l'est les jardins de ce qui était alors l'évêché, et comportait soixante cellules ouvrant à l'intérieur sur un vaste hall éclairé du haut. Deux étages de galeries et une galerie transversale lui donnaient l'aspect d'une prison, et, de fait, cette disposition avait été conçue pour faciliter la surveillance. Nous l'appelions la « boîte à violon ». Un large cloître roman, la tour de l'horloge et, joignant le cloître et le bâtiment principal, un autre bâtiment contenant la salle des exercices, la salle des cours de philosophie et de théologie fondamentale, ainsi que la bibliothèque, complétaient, avec les petites constructions en briques du parloir, l'ensemble de l'établissement.

Pour commencer, j'eus ma cellule dans le vieux bâtiment, aujourd'hui partiellement démoli et qui faisait jadis partie du couvent. Il sentait le rat. Deux de nos six directeurs y habitaient, ce qui n'empêchait pas les plus jeunes d'entre nous d'en prendre à leur aise. Le bruit courut qu'un festin avait eu lieu de nuit chez l'un d'eux. Conseil des directeurs. Enquête. Renvoi à leur famille de trois nouveaux dont je crois me souvenir que deux furent repris dans un autre séminaire. Bien que je n'eusse point

participé à la petite fête clandestine, on me changea de quartier. J'allai habiter dans la « boîte à violon ». Ma nouvelle chambre, la seconde à main gauche, était située dans un rez-de-chaussée surélevé auquel on accédait par un vaste escalier semi-circulaire. Une porte pleine, surmontée d'une imposte vitrée qui permettait de constater après le couvre-feu que je ne veillais pas indûment, battait en s'ouvrant contre la caisse à bois et à charbon. Une petite cheminée peinte en noir, deux chaises, une table de travail à étagère, une petite armoire, une tablette servant de table de toilette et un lit de fer à courtepointe de coton blanc composaient mon mobilier. Au-dessus de la cheminée, un crucifix; à la tête du lit, une image de la Sainte Famille.

Ma cellule me fut tout de suite infiniment chère. J'eus l'autorisation de réparer avec du mastic et de la peinture verte les plaies des murs. Mais, n'obtenant pas l'uniformité de teinte désirable, j'en vins peu à peu à repeindre toute ma chambre jusqu'à une hauteur de deux mètres. Je pris également soin du parquet de chêne, de l'armoire et de la table de pitchpin. Tout était ciré, tout reluisait. Sans faire ostensiblement de visites domiciliaires, les directeurs connaissaient bien l'état de nos cellules. Au cours d'une causerie, le Supérieur fit allusion à la négligence de quelques-uns et au raffinement excessif, presque luxueux, de quelques autres. Je compris qu'il parlait pour moi. Comme un vrai Sulpicien, *ignis amans*, j'aimais le feu, je savais l'allumer. C'est un signe d'intelligence, paraît-il, et mes voisins qui, chaque matin d'hiver, venaient me demander de la braise allumée, me répétaient ce dicton en guise de remerciement. Je n'étais pas plus sot qu'un autre; malheureusement, j'avais peu de mémoire.

En cet automne de 1897, ma hâte était grande de revêtir la soutane et d'être visiblement cet être mort au monde et aux passions qu'on appelle un prêtre, ou un futur prêtre. Il est vrai que certains de mes camarades se révélèrent dans cette circonstance occupés de pensées moins profondes. Ce qu'ils imaginaient surtout était la joie de leurs parents, de leur mère. Au village, on ne de-

manderait plus à celle-ci des nouvelles de son fils qu'en l'appelant « l'abbé », « votre abbé », « monsieur l'abbé ». Ce titre, que l'adolescent espère depuis si longtemps, il va, devenu jeune homme, se l'entendre donner enfin et il s'agite, virevolte comme une coquette pendant que le tailleur lui essaie l'habit de deuil.

Pour moi comme pour beaucoup d'autres, la circonstance ne constituait pas un divertissement. Nous avions dans l'esprit des paroles sévères de saint Paul : « Je parachève dans ma chair ce qui manque à la passion du Sauveur. » L'heure était venue d'imiter l'Apôtre : « Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même du Christ. »

— Monsieur l'abbé, me disait le tailleur, ne trouvez-vous pas votre soutane un peu longue? Tournez-vous, je vous prie... Bon. Elle penche du côté gauche. C'est que vous inclinez l'épaule...

— Monsieur, ma mère m'a dit : « Tu demanderas au tailleur de coudre une balayeuse au bas de ta soutane. »

— C'est entendu, monsieur l'abbé. Voulez-vous un collet romain?

— Oui, et deux cols doubles, une barrette et deux surplis.

Je choisis une ceinture sans franges et un chapeau souple.

— Ah, monsieur l'abbé, vous ne m'avez pas dit si vous désiriez un camail.

— Sans doute.

— Et une douillette?

— Pas cette année, ce serait trop cher...

— Et un rabat? Porterez-vous un rabat, monsieur l'abbé? Monseigneur n'en porte pas, mais ces messieurs de Saint-Sulpice en sont restés partisans. Le voulez-vous de laine ou de soie?

— De laine, dis-je à regret, songeant que je l'ôterais hors du séminaire pour faire apparaître le collet romain. Vanité de la jeunesse!

L'avant-veille, les tailleurs avaient apporté les soutanes neuves au parloir et les avaient déposées sur les tables, les bancs et les chaises. Une étiquette indiquait le posses-

seur de chacune d'elles. Plusieurs y avaient fait ajouter des bas, mais pour la plupart les mamans avaient tenu à les tricoter elles-mêmes.

Le 20 novembre, après la prière du soir, nous fûmes invités par le Supérieur à descendre dans la crypte de la chapelle. « Vous apporterez vos vêtements ecclésiastiques et vos surplis afin que je les bénisse. » Les directeurs et les anciens vinrent avec nous à cette petite cérémonie nocturne, évocatrice pour eux d'émotions demeurées vivaces. En surplis et en étole, M. le Supérieur nous adressa ces simples mots :

— C'est un usage constant, mes chers amis, dans les séminaires de la compagnie de Saint-Sulpice, d'autoriser le port de la soutane dès le 21 novembre. Demain matin, vous entrerez dans la communauté, non plus comme des laïcs, mais comme des clercs. Comme la Vierge Marie, vous vous présenterez au temple terrestre afin d'y servir Dieu sans retour en arrière. Hors le temps de votre service militaire, vous ne devrez plus jamais paraître en public sans cette livrée sainte et, songeant à ceux qui l'ont glorifiée, vous vous efforcerez de suivre leurs traces afin de parvenir après eux, et par l'intercession de la Vierge Marie, au temple de l'Eternité. Que les trois personnes divines, Père, Fils et Saint-Esprit, daignent vous bénir avec les vêtements que vous allez prendre!

Ce disant, M. le Supérieur fit avec un goupillon un grand signe de croix sur nous et sur nos vêtements.

Le lendemain, j'étais éveillé bien avant l'heure, frottant allumette sur allumette pour consulter ma montre. « Bonne idée, me disais-je, qu'a eue l'abbé Linteau en me conseillant de boutonner d'avance la moitié des petits boutons qui ferment ma soutane... Biaude, qui a pris une ceinture plate, aura du mal à l'attacher. Moi, je nouerai la mienne et tout sera dit. »

— *Benedicamus Domino!* faisait le règlementaire de porte en porte.

— *Deo gratias!* répondis-je, et les pas s'éloignèrent, la voix s'éteignit.

En un clin d'œil, je fus debout et pris de l'eau bénite

pour me signer. Je me lavai, enfilai ma culotte courte — un pantalon dont ma mère avait coupé les jambes — pris ma soutane par le col, la baisai pieusement et dis tout haut, car il était bien présent, Celui à qui s'adressait ma prière : « Revêts-moi, Seigneur, de l'homme nouveau qui, *secundum Deum creatus est in justitia et sanctitate veritatis...* » et, ce faisant, je me demandai pour la première fois le sens exact de ces derniers mots entendus si souvent les jours précédents. Je conclus que l'homme nouveau était celui qui devait ressembler au premier homme créé en état de justice et de sainteté. Machinalement, j'avais pendant ce temps achevé de boutonner ma soutane, mis mon col double en celluloïd et noué ma ceinture. Il ne me restait qu'à revêtir mon surplis que je baisai à la petite croix rouge du collet : « *Dealba me, Domine, et munda cor meum ut in sanguine Agni dealbatus gaudiis perfruar sempiternis.* »

Grand brouhaha à tous les étages. L'immense « boîte à violon » résonne de portes qui se ferment et de pas qui se hâtent sur les galeries et dans les escaliers de bois. Déjà, dans la salle des exercices, les directeurs et les anciens sont à leur place, friands du spectacle amusant de tous ces nouveaux, empêtrés dans leur soutane et trop vifs encore malgré la recommandation du saint Concile de Trente : « Que les clercs n'offrent rien qui ne soit grave, modéré, plein de dignité. » En ce jour de fête, la première de l'année sulpicienne, l'oraison est donnée par un directeur. L'après-midi, le séminaire sera clos à tous les visiteurs laïcs. Nul n'y entrera, nul n'en sortira. C'est l'arche sacro-sainte. Les parents ne pourront voir leurs petits abbés que le dimanche suivant. Pour leur faire prendre patience, nous leur enverrons, comme des premiers communiants, des images-souvenirs. La mienne portera ces mots : « Vous qui m'aimez, réjouissez-vous, car le Seigneur m'a fait entrer dans sa maison sainte. »

Qu'elle était belle, cette jeunesse qui, à l'âge où le tempérament s'allume, où l'on ne cherche qu'à plaire et à gagner de l'argent, s'enfermait derrière de hauts murs et s'habillait de noir des pieds à la tête afin d'accentuer sa

séparation d'avec le monde! Qu'ils étaient beaux, ces jeunes hommes qui renonçaient aux biens de ce monde afin d'acquérir le seul bien nécessaire : la connaissance du Dieu Créateur, Rédempteur et Justificateur, et se privaient des joies légitimes de la famille selon la chair pour devenir selon l'Esprit les vrais pères d'un plus grand nombre!

On ne doit pas s'étonner que je me sois étendu longuement sur cette cérémonie de la prise de soutane. Elle a été pour moi féconde en délices que je n'ai pas, hélas, oubliées. Que j'étais heureux, ce jour-là, mon Dieu, que j'étais heureux!

INVOCATION

« Astre divin, voilà bientôt deux mille ans que vous êtes la lumière du monde. Comment se fait-il que tant d'âmes gisent encore dans les ombres de la mort? Serait-ce qu'à travers les âges vous n'auriez pas trouvé aussi nombreux et vaillants que l'eût souhaité votre Cœur, les Ouvriers dont les sueurs et les larmes, mêlées à Votre Sang, fécondent le champ du Père de famille et font lever les moissons de Chrétiens? Est-ce qu'aujourd'hui encore vous gémiriez de la pénurie de ces grands Prophètes qui rendent à la Vérité un irrésistible témoignage et qu'on ne saurait voir et entendre sans les croire? O Christ Jésus, faites de nous, vos petits clercs, des Saints! Accordez-nous de comprendre qu'après nous avoir gratuitement et une fois pour toutes affranchis de l'esclavage du péché par Votre Sang donné sur la Croix, vous ne libérez que progressivement chaque individu par votre grâce et ne le sanctifiez qu'en proportion de sa soumission aux appels de votre Esprit. »



La vie du Grand Séminaire ne me dépaysa nullement. Elle était bien telle que je l'avais imaginée, désirée. Elle correspondait exactement à mon attente et à ma préparation, elle comblait tout mon espoir.

Lever à cinq heures. A cinq heures et demie, prière et méditation. A six heures un quart, messe. De sept heures à sept heures et demie, lecture de la Bible. Petit déjeuner : une soupe et du pain, suivi d'une courte récréation. Etude en cellule jusqu'à neuf heures. Une heure de classe et, de nouveau, étude jusqu'à onze heures. De nouveau classe jusqu'à midi moins le quart. Examen particulier. Repas. Après les grâces, nous quittons le réfectoire deux par deux en récitant le *Miserere* et allons dire l'Angelus à la chapelle. Récréation jusqu'à deux heures moins le quart quand ce n'est pas le mercredi, jour de promenade, ou le lundi et le vendredi, jours de sortie au parc de la ville. Etude de deux heures à trois, classe de trois à quatre, goûter et récréation jusqu'à cinq heures. L'étude du soir dure une heure et demie. Elle est suivie d'une lecture ou d'un entretien spirituel. Le repas de sept heures s'achève comme celui de midi sur une procession à la chapelle où a lieu la prière du soir. A neuf heures, couvre-feu.

Le Grand Séminaire était dirigé, je l'ai dit, par des Sulpiciens. Ces messieurs ne passent pas pour des *ultras,* mais leur attachement à Rome est sûr. Le cardinal Verdier, supérieur général de la Société fondée par M. Olier, en incarne bien l'esprit. Le sens de l'accommodation aux directions du pouvoir civil n'est d'ailleurs qu'un des aspects de l'esprit sulpicien. Ces « messieurs » ont conservé cette désignation dans le sens où on l'employait au XVIIe siècle. On disait pareillement : « Messieurs de Port-Royal. » « Monsieur » a ici le sens de « Dom » mis devant le nom des religieux des grands ordres et marque une réaction contre l'abus de « Père ». Les Sulpiciens sont du clergé séculier. Aucun vœu ne les attache à leur société où, pour être admis, il faut passer deux ans à la « Solitude » d'Issy-les-Moulineaux, autrement dit : « porter pendant deux ans la culotte de M. Olier. » Ce temps suffit à leur donner un ineffaçable pli. Rares sont les défections parmi eux. Leur dévotion principale est le culte de la Sainte-Trinité. Elle les met à l'abri d'une piété trop sensible : *In fide fundati, in fide ædificati, in fide super-ædificati.*

Pour eux les Saints sont surtout des modèles. En dehors d'invocations à la sainte Vierge, à saint Joseph et à saint Jean l'Evangéliste, ils n'implorent guère les saints qu'aux prières liturgiques de la messe et du bréviaire. Parfaits maîtres de conscience et de jugement, ils ont un seul défaut qui est de ne pas pratiquer assez l'évangélisation directe, d'où, chez quelques-uns d'entre eux, du sectarisme ou une invraisemblable ignorance des réalités. J'ajouterai un mot sur leur esprit de soumission à la règle. *Qui regulæ vivit, Deo vivit.* Le datif d'attribution, *regulæ,* a cette fâcheuse conséquence que la règle n'apparaît plus faite pour l'homme, mais l'homme pour la règle, et que le plus strict observateur de la règle passe pour posséder le plus pleinement l'esprit clérical. De là provient qu'un Lacordaire ait pu s'entendre dire à Saint-Sulpice qu'il n'avait pas cet esprit-là. Cela dit, la nécessité d'une règle assez étroite n'est pas contestable. Les Sulpiciens, qui mènent une vie recluse, donnent à leurs élèves l'exemple de toute la contention nécessaire. Sans former un ordre, sans vœux, sur une simple promesse d'obéissance à leur supérieur général, ils réalisent d'une manière aussi voisine que possible de la perfection l'idéal religieux en général et leur propre idéal particulier. Tous les séminaires où ils ont été remplacés par des diocésains sont tombés dans le relâchement.

A Plémobiers, notre Supérieur, septuagénaire vénérable, forte tête et grand cœur, s'appelait M. Macogny. Je lui avais jadis servi la messe à Lonay où il avait une parente. « Ah, mon petit, mon petit, s'écria-t-il quand il me vit entrer dans son cabinet, approche-toi vite que je t'embrasse une dernière fois! » Ce disant, il me donnait sur les joues des baisers sonores : « A partir de maintenant, tu es un homme que je n'ai plus le droit de tutoyer. Mais sois tranquille, je ne t'en aimerai pas moins! » Il savait bien, le fin vieillard, que le règlement est fait pour l'homme et non l'homme pour le règlement. Il accordait sa confiance à tous de prime abord. On pouvait le tromper, mais, s'il s'en apercevait, adieu la confiance! M. Logard, qui, depuis, s'est détourné de sa voie, lui demandait sou-

vent la permission d'aller chez le dentiste. « Allez! » lui disait le Supérieur qui, un jour, se rendit lui-même chez le praticien et s'installa dans le salon d'attente. Il n'y fut rejoint par M. Logard que longtemps après. « Ah! vous voilà! » fit le Supérieur en se retirant, et ce fut tout. M. Logard ne lui demanda plus jamais la permission de se faire soigner les dents. Un soir, la cloche venait de tinter pour annoncer la lecture spirituelle et des deux étages nous descendions par le grand escalier de bois, précédés du Supérieur, lorsque, comme un bolide, M. Logard glissa, le ventre sur la rampe, les jambes en arrière et de tout son poids, sur le pauvre M. Macogny qu'on n'avait pas eu le temps de prévenir, mais qui ne lâcha pas la rampe pour si peu : « M. Logard, se contenta-t-il de dire, il faudrait au moins prévenir! » Un autre jour que le Supérieur général de la Compagnie avait observé dans l'allure du séminaire une bonhomie où il ne pouvait voir que du laisser-aller, il en fit publiquement la remarque à M. Macogny : « Si vous croyez, monsieur le Supérieur, lui répondit celui-ci du tac au tac, qu'il est facile de mettre les Bourguignons en bouteille, venez donc l'essayer ici pendant huit jours! » En fin d'année, sous prétexte d'avancement, M. Macogny fut nommé supérieur du séminaire universitaire de Lyon. Lui qui savait si bien régler les manifestations de sa sensibilité, ne put se faire au changement. Privé de ses chers Bourguignons, il mourut au bout d'un an. Que n'est-il resté à Plémobiers? Sous sa direction, j'y serais resté moi aussi, les foudres du règlement ne m'auraient pas frappé, ou il en aurait amorti les coups pour moi, comme il a si souvent fait pour d'autres. S'il était resté à Plémobiers, les tristes événements dont j'aurai bientôt à parler ne se seraient pas produits.

A sa place fut nommé le professeur de morale, M. Vildoux, vieillard à la physionomie émaciée, atteint d'une maladie d'estomac qui lui causait de fréquents vomissements et l'obligeait à d'interminables déambulations. Dans ses nouvelles fonctions, cet homme pour qui la théologie morale n'avait pas de secret se montra tout de suite

incapable. Sa grande idée était qu'il ne fallait s'étonner de rien, s'attendre à tout, tirer parti de tout. Sous lui, M. Piau, professeur de dogme, avec sa tête carrée et son masque douloureux, témoignait de plus d'aptitude au commandement, mais il souffrait d'une maladie de la moelle. Des notes, toujours des notes; il en avait maculé les 12.000 volumes de la bibliothèque et obligeait ses élèves à les recopier sur leurs livres de classe. Aux examens, ce qui comptait, ce n'était pas le texte de l'auteur, mais ses notes : « Oui, cette note précisément, Monsieur, cette note que vous n'avez pas prise parce que ce jour-là vous bavardiez avec votre voisin... Tenez, voyez ma note à ce sujet... » Toujours énervé, toujours las, M. Piau est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages mystiques, compilation de tant de notes. Qui les a lus n'ignore plus rien de ce qui se passe dans l'au-delà.

Je ne m'appesantirai pas sur M. Sieur qui fut chargé de la théologie morale en remplacement de M. Vildoux, homme parfaitement terne et insignifiant, ni sur M. Boudhomme, l'économe, qui méritait bien son nom, car il ne mesurait qu'un mètre quarante-sept, ni sur le jovial et rougeaud M. Casenave, méridional d'une quarantaine d'années, qui enseignait la théologie aux philosophes et, lorsque les bavardages se faisaient trop forts dans sa classe, cessait de parler, baissait les yeux et attendait patiemment que le silence fût rétabli. « Messieurs, fit-il un jour, vous prenez toujours mon tour de parole, je vous le laisse », et il sortit. Je ne dirai rien de M. Gadagne, homme content de lui, qui a fait du chemin et en fera encore. Il enseignait la philosophie et la diction, matière où il affirmait de curieux principes. Il est maintenant rue du Regard ou plutôt du *Regaird*, comme il disait. En revanche, je voudrais m'appesantir davantage sur un autre de nos six directeurs, M. Hornoy, chargé des cours d'Ecriture Sainte qu'il débitait d'une voix étouffée après les avoir découpés ici et là. Il ne manquait pas de décision, mais faisait de petits pas comme un timide et se rongeait affreusement les ongles. Sa figure était à la fois jeunette et chafouine. Je revois dans sa chambre une planche d'au

moins cinq mètres de long sur laquelle s'éparpillaient des livres nouveaux et des revues. Avec lui les séminaristes chahutaient moins qu'avez M. Boudhomme, mais ils n'écoutaient pas davantage. Il faisait polycopier ses notes; peine perdue, on n'en coupait même pas les feuilles. Il arrivait en classe chargé comme un maraîcher et se perdait dans des lectures infinies. Il se flattait d'être bientôt nommé dans une Faculté catholique. On l'envoya en Amérique; il n'y réussit pas mieux qu'à Plémobiers. Ce bilieux, ce sectaire, se rendit-il compte que le scandale que lui et les autres reprochèrent à l'Evêque d'avoir provoqué, ils en étaient plus que lui responsables? Ils le traquèrent comme une bête fauve. Aujourd'hui encore, ils ne lui ont rien pardonné. Si c'était à refaire, ils le referaient. « Pour un bon soulier, disait mon grand-père Sancerre par allusion à son frère le curé, il faut, comme empeigne, une rancune de prêtre, et, comme semelle, une langue de femme. »

ANDRÉ BILLY.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Claudius Grillet : *La Bible dans Lamartine*, Lyon et Paris, Emmanuel Vitte. — Henry Dérieux : *Lamartine raconté par ceux qui l'ont vu*, Stock. — Prosper Mérimée : *Lettres à la duchesse de Castiglione-Colonna.* Introduction et notes par Pierre Trahard. Boivin. — Prosper Mérimée : *Lettres à Fanny Lagden.* Texte anglais et traduction publiés d'après le manuscrit original appartenant à Edouard Champion par Georges Connes et Pierre Trahard, Boivin. — Revues.

Après avoir établi, dans un livre important, paru en 1910, que Victor Hugo tira des Livres Saints de précieux éléments d'inspiration, M. Claudius Grillet voulut savoir dans quelles mesures Lamartine, poète chrétien par excellence, avait puisé aux mêmes sources. Si bizarre que cela puisse paraître, le problème des sources religieuses du poète n'avait pas été sérieusement examiné, sans doute parce que sa solution nécessitait de longues recherches, de minutieux rapprochements de textes et une connaissance approfondie de la Bible. M. Claudius Grillet s'est mis courageusement à une tâche qui s'est prolongée pendant une vingtaine d'années. Il nous apporte aujourd'hui, dans un gros ouvrage de 400 pages in-8°, **La Bible dans Lamartine,** le résultat fructueux de son enquête. D'aucuns, en ce temps frivole où l'histoire et la critique doivent, pour plaire, prendre figure romanesque, pourraient imaginer que, sous son titre austère, cet ouvrage contient des proses rébarbatives et, par suite, sans attrait. Ils auraient bien tort. Son auteur a su, avec une grande habileté, disposer sa matière en chapitres alternés d'études biographiques, psychologiques, historiques et critiques et, grâce aux ressources de son style pittoresque,

abondant en images frappantes, lui communiquer couleur et vie.

On sait que Lamartine reçut de sa mère une éducation religieuse très fervente. Il apprit à lire dans la Bible abrégée de Royaumont et en feuilleta, enfant, maintes fois les gravures. Il emplit sa mémoire des psaumes de David que la bonne dame connaissait par cœur et dont elle appliquait à merveille les versets à toutes les circonstances de la vie. Il entra, littéralement imbibé de la Bible, chez les jésuites de Belley qui achevèrent de tourner son âme vers une sorte de mysticisme. A en croire son *Cours de Littérature* (23e entretien), il composa, dès le bas-âge, des « psaumes enfantins » ; la quinzième année venue, il produisit son premier poème, *Cantique sur le torrent de Thoys* qui abondait en réminiscences du Psalmiste.

Mêlé à la vie, les études terminées, il échappa vite aux influences bibliques et à la religion même. Les lectures des philosophes, les voyages, le commerce des hommes firent de lui un jouvenceau fort préoccupé de vérités matérielles. Cependant, comme M. Claudius Grillet le précise dans son livre, à l'époque où le romantisme naissait, la Bible trouvait grande admiration parmi ses sectateurs. Chateaubriand, dans le *Génie du Christianisme,* en avait révélé, en l'exaltant, le merveilleux, exploité également par divers écrivains étrangers, Milton, Young, Byron, Klopstock, Alfieri, etc... dont Lamartine, avide de connaître, faisait sa pâture.

Ainsi le futur poète, au gré de ses spéculations d'esprit, restait ballotté entre deux tendances également attirantes. L'aventure d'Aix-les-Bains, l'apparition dans sa vie de cette dame Charles au visage céleste et aux formes fantomales contribua-t-elle à le ramener dans la voie chrétienne? On ne peut l'affirmer, du moins pendant la durée de la courte idylle. « Est-ce donc l'imagination qui s'enflamme en vous, ô mon bien-aimé? », écrivait à son jeune amant la douce Elvire qui se sentait plus considérée en sœur et en « mère » qu'en maîtresse. La maladie et la mort d'Elvire seulement vont déchaîner chez Lamartine une crise de désespoir qui préparera sa conversion, car il est fait de telle sorte qu'il ne sait profiter

du bonheur présent et n'en comprend la douceur que l'ayant perdu.

Quoi qu'il en soit, ou bien vers la fin de sa liaison, ou bien tandis qu'elle s'achevait par la disparition de l'héroïne, après une lecture de la belle tragédie d'Alfieri : *Saül,* et enthousiasmé par cette lecture, il retrouvait, avec ses sentiments religieux, sa passion pour la Bible et il écrivait, à son tour, un poème tragique où il mettait en scène le premier roi des Hébreux. On sait quelle gloire il attendit de cette méchante œuvre et quelle déception il reçut de son refus par la Comédie-Française. M. Claudius Grillet montre que le *Saül* de Lamartine témoigne d'une connaissance insuffisante de la Bible et ne se rattache à celle-ci que par l'usage excellent que l'écrivain y fit de sa pratique des Psaumes. « Les chants lyriques, écrit-il, insérés dans la pièce à l'imitation des chœurs d'*Esther* et d'*Athalie,* sont faits de centons davidiens. »

C'est, en définitive de l'amitié qu'il contracte avec Eugène de Genoude et de la direction qu'il reçoit, vers ce temps, de Lamennais que datent vraiment la réaction religieuse et le « biblisme » du poète. Il connaît Genoude chez le duc de Rohan. Cet ancien mécréant, fort docte ès langues antiques, l'hébreu en particulier, nourri de la pensée des Encyclopédistes, a été si bien rendu à la foi par la lecture de la Bible qu'il a entrepris de donner de celle-ci une traduction conforme à son esprit. Il a publié en 1815 le *Livre des Prophéties d'Isaïe.* Il se propose de lancer, dans un délai prochain, le *Livre de Job* et les *Psaumes.* Il catéchise probablement Lamartine au cours de relations vite confiantes de part et d'autre. Il lui permet de recevoir, par ses textes, une révélation de la poésie biblique dont il n'avait pu jusqu'alors prendre qu'une connaissance fragmentaire. Il lui communique l'*Essai sur l'Indifférence de Lamennais* et le met en contact avec le farouche théologien qui prédit aux athées les pires châtiments de leur aberration.

Lamartine est, après la mort d'Elvire, dans l'état moral qui convient le mieux à un retour vers les premières croyances. Il revient à celles-ci avec enchantement, conduit vers elles par les admonitions de Lamennais et les livres

de Genoude. Du *Livre de Job* surtout il tire un émerveillement. Il y découvre, selon ses propres termes, « une région plus haute et plus merveilleuse de la poésie ».

Peut-être est-il aussi incliné, par l'esprit du temps, à admirer l'œuvre de l'antique patriarche. M. Claudius Grillet établit, en effet, que Job « est un héros romantique ». Son infortune, ses maux émeuvent une jeunesse littéraire encline à ne discerner que les aspects assombris et douloureux de la vie. A Job, Lamartine doit beaucoup. Il fut, nous dit encore M. Grillet, « jobien avec délire, avec délices ».

Il lit la traduction de Genoude alors qu'il compose les poèmes des *Méditations*. Il a déjà écrit, pour cet ouvrage, ce que l'on en peut considérer comme les « pièces profanes », pièces d'amour où survit le souvenir d'Elvire et où l'on sent résonner « l'accent inoublié de Jean-Jacques Rousseau ». Après la lecture de Job, et sous l'influence de Lamennais, il change de note et entreprend l'élaboration des pièces philosophiques et religieuses de son recueil. Celles-ci vont en former la partie majeure (1559 vers contre 767). Elles sortent directement de ce que M. Grillet nomme son « asservissement à Job ». Le poème le plus caractéristique de cette série biblique est la *Poésie sacrée*. M. Claudius Grillet en a comparé le texte avec celui de la traduction du *Livre de Job* de Genoude. De cette comparaison, il ressort que Lamartine s'est borné à versifier la prose du traducteur. (Version de Genoude : Périsse le jour où je suis né et la nuit dans laquelle il a été dit : Un homme a été conçu. — Version de Lamartine :

Ah! périsse à jamais le jour qui m'a vu naître!
Ah! périsse à jamais la nuit qui m'a conçu!

Bizarre que les gens de l'époque aient pu admirer les *Méditations* comme un bréviaire de l'amour et de la mélancolie!

M. Claudius Grillet examine ainsi, multipliant les observations typiques, l'œuvre entière de Lamartine et y relève, avec un soin que ses pièces justificatives, placées en appendice, révèlent particulièrement, tous les emprunts et les inspirations que le poète tira des différents livres de la Bible publiés de 1818 à 1824 par Genoude. De son étude, il résulte

que Job demeura le stimulateur spirituel préféré du poète, mais que celui-ci s'abreuva aussi, pour écrire les *Nouvelles Méditations* « aux claires fontaines salomoniennes du *Cantique,* de l'*Ecclésiaste* et de la *Sagesse* » et répandit « dans les *Harmonies* les pieuses effusions de David ».

Ainsi le livre de M. Claude Grillet nous apporte-t-il, sur l'œuvre de celui qu'il désigne comme le « plus grand poète sacré des temps modernes », des lumières nouvelles. Les commentateurs de cette œuvre devront tenir compte de son précieux contenu. Détail particulier : ce livre n'a pas trouvé d'éditeur; il a été publié à compte d'auteur à une époque où tant de niaiseries historiques et de plagiats éhontés sortent triomphalement des plus grandes librairies. On peut s'en affliger.

Sous le titre **Lamartine raconté par ceux qui l'ont vu,** M. Henry Dérieux, moins soucieux de nouveauté que M. Claudius Grillet, a publié une sorte d'anthologie dont les pièces, disposées dans l'ordre chronologique, arrivent à former une biographie du poète très animée et du plus vif intérêt. Il connaît, cela se voit aisément, dans tous ses détails, la carrière de son héros et il a compulsé avec beaucoup de soin la bibliographie lamartinienne. Il divise en sept phases cette carrière, faisant précéder chaque phase d'un avant-propos qui relie entre eux les faits et les événements.

On trouvera, parmi ces extraits, des actes d'état civil, des lettres nombreuses, des passages de mémoires, des proses empruntées à des articles de journaux ainsi qu'à des études publiées dans des revues de Paris, de province ou de l'étranger, etc... Maints de ces textes sont peu connus et dignes d'être sortis de l'ombre où ils sont tombés. La plupart sont choisis avec un parfait discernement. Ils sont presque toujours significatifs et ils contribuent d'autant plus à donner au volume une valeur historique qu'ils ne sont pas nécessairement laudatifs. M. Henry Dérieux a bien servi la mémoire de Lamartine.

Servent aussi heureusement la mémoire de Mérimée des écrivains qui, depuis quelques années, publient périodiquement des corespondances de ce curieux homme. On croyait Mérimée peu sociable, assez enclin au dénigrement de ses

contemporains. Voilà qu'il se révèle, à la faveur de ces publications, furieux épistolier, contraint, chaque jour, à ménager un temps précieux pour se livrer aux bavardages de plume et ainsi entretenir la flamme de nombreuses amitiés dispersées à travers le monde. Il accomplit, ce semble, cette tâche avec un certain plaisir. Il y témoigne du talent et de la diversité. A lire, en effet, les lettres mises au jour jusqu'à l'heure présente, on aperçoit que, contant le plus souvent, à des dates concordantes, des faits identiques, il parvient à présenter ces faits sous des formes différentes et sans cesse pittoresques. Peut-être, quand toute la correspondance du fameux libertin aura été recueillie, constatera-t-on qu'elle vaut sinon mieux, du moins autant que son œuvre romanesque et surtout que son œuvre historique ou artistique.

Mérimée, dont on a longtemps pensé qu'il était misogyne avant de lui découvrir quelques maîtresses assez bien dissimulées, recherchait, au contraire, le commerce des femmes. Presque toutes ses lettres, récemment sorties des cachettes où elles reposaient, sont adressées à des héroïnes en renom; elles étaient appréciées de celles-ci à leur valeur puisqu'elles ont été gardées.

A des femmes également sont adressées les dernières qui nous sont parvenues. Celles-ci datent de la vieillesse de l'écrivain. M. Pierre Trahard vient d'en publier un lot notable (cinquante-six), toutes inédites, les **Lettres à la duchesse de Castiglione-Colonna.** Il accompagne cette publication de notes excellentes et d'une introduction où il fait connaître assez bien, pour la première fois croyons-nous, la destinataire restée assez mystérieuse.

On ne sait où Mérimée connut cette duchesse, ni à quelle date. M. Trahard fixe cette date aux environs de 1864, mais la rencontre des deux correspondants dut être plus ancienne, car la première des lettres, portant ce millésime, indique qu'une familiarité existe déjà entre eux. Adélaïde-Nathalie-Marie-Hedwige-Philippine d'Affry, née en 1836 à Fribourg, appartenait à une des plus nobles familles suisses. Son père mort, elle mena une jeunesse quelque peu nomade. En 1856, elle épousa Don Carlo Colonna, duc de Castiglione-Aldobrandi qu'elle perdit à la fin de la même année. Elle

manifestait un goût assez vif pour les arts. Elle s'y adonna après son veuvage et témoigna en peinture et en sculpture assez de talent pour acquérir, sous le pseudonyme de Marcello, une célébrité. Après sa mort, survenue en 1879, la ville de Fribourg, à laquelle elle avait légué ses œuvres, réunit celle-ci en un musée qui porte son nom d'artiste.

Elle était fort répandue dans la haute société parisienne, fréquentait la cour et s'était liée d'amitié avec l'impératrice Eugénie. Elle voyageait beaucoup. De là, la correspondance de Mérimée avec elle. Cette correspondance embrasse les années 1864-1870. L'écrivain y prend souvent un ton de madrigalier et, malgré son âge, d'amoureux transi, qui ne lui est pas habituel et qui tranche avec ses plaintes de malade. Soit de Paris, soit de Cannes, où il va souvent se réchauffer au soleil, il entretient la duchesse de littérature, d'art, des nouvelles de la société, de la cour ou de la politique. Il n'est pas toujours de son avis. Il se montre parfois injuste, caustique, méchant sur les hommes qu'il juge sans bienveillance. On sent qu'il doit se faire parfois rabrouer, surtout quand il critique Michel Ange que la duchesse envisage comme un dieu. La correspondance reste en définitive dans le domaine strict de l'information et de l'amitié. Elle n'apporte guère sur la vie propre de l'épistolier que des faits déjà connus (1).

Les **Lettres de Prosper Mérimée à Fanny Lagden,** publiées et annotées dans le même temps que les précédentes, par MM. Georges Connes et Pierre Trahard, présentent une curieuse particularité : elles sont écrites en anglais et démontrent que leur rédacteur possédait parfaitement cette langue. Les éditeurs en donnent le texte original et inédit et, en regard, la traduction. Elles permettent de connaître enfin, d'une façon plus nette, l'énigmatique figure de la destinataire. On savait que celle-ci était une des plus anciennes amies de Mérimée, qu'elle servit à l'écrivain vieilli d'intendante et qu'elle l'assista de ses soins au cours de ses dernières années.

(1) En tête des *Lettres*, M. Trahard a donné le portrait conservé au Musée de Fribourg, portrait à la plume que la duchesse fit, croit-on, de Mérimée.

M. Georges Connes, dans l'Introduction qu'il a placée en tête du volume, s'est efforcé de sortir Frances, dite Fanny Lagden, des ténèbres en rassemblant sur elle des documents épars. Elle naquit, semble-t-il, vers 1796 à Abbington (Angleterre), de Henry Lagden et d'Elisa Aris, rentiers. En 1822, elle vivait à Paris, chez une tante, Mme Beans, femme d'un capitaine de corvette français, probablement des rentes laissées par ses parents. On la voit apparaître comme une personne jouissant de l'estime des amis de Mérimée dans quelques missives. On ne surprend rien d'autre sur ses gestes et ses occupations.

M. Georges Connes produit un billet, assez peu probant, tendant à démontrer qu'elle fut attachée par des liens plus que tendres à Mérimée. Celui-ci, à sa mort, lui laissa ses biens. Elle alla reposer, après son propre trépas, dans la tombe de l'écrivain. Celui-ci ne semble pas lui avoir témoigné, après sans doute une période de passion dont les témoignages semblent perdus, une affection bien chaleureuse. Ils formaient, vers la fin de la vie de l'épistolier — les lettres datent de 1854 à 1869 — un vieux ménage sans désirs et qui n'avait plus rien de nouveau à se dire.

Mérimée se montre peu brillant, peu démonstratif, peu enclin à trouver des images frappantes dans la correspondance qu'il adresse à Fanny Lagden. Il semble convaincu qu'il perdrait son temps à tenter de l'intéresser à des faits d'un ordre élevé ou à des manifestations de l'intelligence. Il se maintient avec elle dans le trotte-menu des propos courants. Ainsi découvre-t-il, dans ses proses, un aspect tout particulier de sa veine d'épistolier. Il y apparaît en bon bourgeois soucieux de questions matérielles et déroulant, au cours des semaines, le panorama sans relief de son existence privée.

Revues. — *Humanisme et Renaissance,* octobre-décembre 1938. De Mme J. Lesellier : *Deux enfants naturels de Rabelais légitimés par le pape Paul III;* de Mme Marie Delcourt : *Notulæ Erasmianæ;* de M. Abel Lefranc : *Pierre Ramus.* — *Revue de Littérature comparée,* octobre-décembre 1938. De M. F. Baldensperger : *L'Entrée pathétique des tziganos dans les lettres occidentales;* de M. J. Pommier : *Le cycle de Chactas;*

de M. L. M. Ragg : *Mme de Lamartine et sa famille anglaise;* de M. R. Michaud : *Baudelaire et Edgar A. Poë, une mise au point;* de M. R. J. Niess : *La Fontaine and the Cuentos of Samaniego.* — *Revue d'histoire littéraire de la France,* avril-juin 1938. De M. Jean Marion : *Molière a-t-il songé à Colbert en composant le personnage d M. Jourdain?*; de M. Amédée Outrey : *Etude critique des documents sur le séjour de Chateaubriand à Athènes;* de M. André Lelarge : *Notes sur la formation des opinions religieuses et politiques de Paul-Louis Courier à l'origine des Pamphlets;* de M. Paul M. Bondois : *Une des dernières lettres de l'abbé de Lattaignant;* de M. Paul M. Bondois : *Documents relatifs à la condamnation de l'Emile;* de M. Henri Glaesener : *Chateaubriand et Ballanche;* de M. Paul M. Bondois : *Alexandre Soumet, Paul Foucher et Van Praet;* de M. H. M. Weil : *Sur les vers 65-66 du Moïse d'Alfred de Vigny;* de M. F. Ollier : *Maurice Barrès et Sparte.* — *L'Intermédiaire des Chercheurs et curieux,* 15 novembre 1938. De M. Marcel Baudoin : *Li chivau frus;* de M. M. G. B. et René Lheureux : *Journaux de province centenaires;* de MM. Jean Etchecoin et Marcel Vidal : *Comtesse de La Rochère, romancière;* de M. A. de N. : *M. de Podenas.*

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Jacques Nielloux : *Poèmes de la Vie Dangereuse,* Editions de « Matines ». — Pierre Jalabert : *La Couronne de Lumière,* chez Garnier. — Sonia de Contades : *Pénombre,* « la Presse à Bras ». — Claude Maubernard : *Farandole de Poèmes,* « éditions de la Jeune Académie ». — Jean da Ponte : *Le Jardin des Lianes,* « Aux Editions de la Revue du Languedoc ». — Pascal Forthuny : *Où luisent de beaux feux...,* Alphonse Lemerre. — Marc Brimont : *Poèmes pour l'Homme Futur,* « Editions Corymbe ».

« Le danger est au sommet de la condition humaine mais la vie dangereuse demande à être dépassée », nous enseigne l'épigraphe de ce recueil, **Poèmes de la Vie Dangereuse** *suivis de fragments en prose,* par Jacques Nielloux. On a l'impression que l'auteur, hanté jusqu'à l'obsession par la méditation de son âme en Dieu s'interrompt par nécessité, à tel et tel moment, et ses lèvres laissent échapper alors la somme des tourments dont il est possédé,

> Clairière à l'orée du monde d'un rêve,
> fascines calcinées que nulle saison n'emporte,

fleurs d'automne coupées par un rayon de lune...
On sent qu'un pas désert a foulé l'herbe basse,
Qu'une âme a voulu ravir à la cendre des foyers morts
la seule délivrance, le dernier rappel
du bonheur étranglé qui ne s'efface pas.

Ne perçoit-on, là, transmué en une songerie infuse à son objet, une songerie de soi-même, déterminée par le doute mais qui s'affermit de promesses et d'espoir où s'entr'ouvre le jardin d'éternité offert à notre race? On a délaissé la misère ou le triste bonheur de la condition humaine, on aborde avec humilité la vie dangereuse au bout de laquelle on parviendra à se connaître, on aura surmonté le danger. Si terrible qu'apparaisse l'aventure, elle est nécessaire à l'édification parfaite d'une âme pure, et le poète n'hésite pas à la tenter, même « les mains rouges de sang, le regard déchiré » par l'amas des douleurs infligées. La victoire est à ce prix : il faut attendre, du reste, et chaque jour se survivre à soi-même, remonter les marches de la nuit, jusqu'à l'heure où l'ange messager, gardien du sang, vous reconnaîtra... Le recueil s'arrête, souhaitons que le message couronne un jour la bonne volonté de ce martyr consciencieux.

Dans le ton de ces poèmes quelque chose d'humble, de craintif, tremble délicatement à travers la netteté soignée des images et la hardiesse implorante, naïve et confiante de ses élans. Le poète n'affecte pas la brusquerie impérieuse et le dédain somptueux du catholicisme militant d'un Paul Claudel; il ne triomphe pas, il cherche à se reconnaître, et à se conquérir, et c'est à d'autres maîtres d'une souplesse intime et d'une ferveur plus mesurée qu'il emprunte, en les transformant à son usage, les ressources où s'épanche son cœur, le Maeterlinck des *Serres Chaudes* qui est à la source de toutes les recherches dites modernes et de toutes les trouvailles ou innovations depuis un demi-siècle, et aussi Léon-Paul Fargue quand il sait revoir « dans un vaste éclair de chaleur, la grande figure affreusement blessée de quelqu'un qui m'aime », comme il dit. Cela, Nielloux, à son profit et inconsciemment peut-être, se l'est approprié, dans les moments où il cède au besoin de briser le silence ou de préciser par des mots l'incantation musicale dont il loue si bien la valeur dans ses

fragments en prose. Et puis il compte au nombre des fervents de Rainer Maria Rilke : « la vie véritable », formule-t-il en pensant à Rilke, « est pour quelques regards isolés, affranchis des servitudes et oublieux des vains efforts, regards d'amour et de sagesse cherchant à reconnaître dans le ciel nocturne la petite étoile qui sauvera le monde ». C'est à cette sérénité suprême qu'enfin participeront, je le souhaite, les efforts consciencieux de Jacques Nielloux.

Voici, je pense, de Pierre Jalabert le sixième recueil important de stances et de poèmes lyriques, groupés sous ce titre significatif **la Couronne de Lumière.** Pierre Jalabert, méditerranéen ardent, méridional sans réserve, ne se contraint pas, et, tout entier, se livre à la joie éclatante de la vie. Il aime, il s'éblouit d'aimer, il admire, il loue, il exulte. Jamais il ne s'embarrasse d'ombre et de doute; il se livre tout entier, dans les transports de son enthousiasme très conscient. Il rejoint à sa félicité présente les images illuminant en lui des fastes helléniques, des amours latines, des amitiés constantes, des spectacles lumineux de la mer, de la beauté universelle dont le visage le plus harmonieux est celui de sa Provence natale. Sa poésie naturellement éloquente ne se charge de rien de farouche ni de prémédité. Il chante au gré d'une inspiration touffue, abondante, prompte; elle ne s'embarrasse d'aucun contrôle qui l'épure ou en raffine l'expression. Elle est splendide quand elle surgit splendide, elle n'aime pas être arrêtée, écourtée, ni châtiée, ni mesurée dans son essor. Aussi parfois lasse-t-elle par une redite ou confine-t-elle au flux superflu de choses qui ne sont plus bien originales ni inouïes. Qu'importe? Le courant d'une vigueur suivie emporte les résistances, et s'écoule sans discontinuer entre des rives très fleuries :

Les roses des jardins; les soirs sur le rivage;
Cette baigneuse offerte au baiser de la mer;
Et tout cet infini sur tout ce paysage
Effaçant dans mon cœur ce qu'il avait d'amer...

. . . .

Lumière à qui l'on doit et Mistral et Virgile;
O vous, toujours la même en ce même univers,
Laurez de vos splendeurs notre destin fragile,
Nourrice des esprits et mère des beaux vers!

« Cette baigneuse offerte au baiser de la mer » en particulier m'enchante, et c'est dans le cas qui nous occupe, elle ici, je crois, la vraie et profonde « nourrice des esprits et mère des beaux vers! »

Pénombre, quelle pénombre où s'ensevelit, semble-t-il, et descend sans fin l'éclat fugitif d'un bonheur? Sonia de Contades apparaît meurtrie et languissante de la destinée trop souvent réservée aux femmes qui n'ont su la dominer ni la diriger, trop confiantes peut-être dans la joie sans mélange du don qu'elles font de leur beauté! La lassitude a succédé à de l'indifférence qui s'était sans doute distraite une heure. Et maintenant elle glisse à ce gouffre de désespérance qu'elle pressent, qui lui fait peur. Ses poèmes cependant ne sont teintés que d'un voile de mélancolie. Elle aime les souvenirs, les paysages du passé, elle dorlote ses regrets, en sanglotant, il se peut, mais dissimule ses sanglots auxquels elle ne nous permet pas de nous attarder. Il y a une évidente dignité dans sa réserve et la contrainte où elle s'efforce. Ses vers sont bien faits, de mesure à peu près toujours juste, se pliant à un jeu subtil de rythmes souvent et à des timbres de la rime très marqués ou variés à son gré, ou à de simples assonances; jamais elle ne disparaît totalement :

Elle s'est tuée ce matin
Avant l'aube. Désespérée,
Elle a su vaincre son destin
Et sa figure désolée
Repose.

Contre son front, ses fins cheveux
Ont pris une douceur lointaine,
Douceur des souvenirs heureux
Tués lentement par des peines
Sans cause.

Tout est calme, tout est fini.
L'ombre passe silencieuse,
Cherchant un cœur enseveli
Sous l'angoisse mystérieuse
Des lèvres closes.

Cela est humain, vrai, hélas! direct et émouvant.

S'attarderait-on à rendre justice à **Farandole de Poèmes** si l'auteur, Mlle Claude Maubernard, n'avait obtenu que, de la prison de la Santé, Charles Maurras lui adressât quelques lignes d'encouragement en guise de préface? Le préfacier loue les qualités du poète comme si elles étaient acquises et accomplies; il est déjà fort appréciable qu'elles soient en bonne voie de formation. Elle s'essaie à des rythmes, à des cadences difficiles, à des formes de poèmes compliquées comme la sextine; elle s'incline devant le souvenir de musiciens ou de poètes disparus; partout on s'en aperçoit, elle aime d'un amour patient et réfléchi la poésie; c'est une écolière mieux qu'intéressante, ce n'est encore qu'une écolière, dont l'avenir peut, sauf accident fâcheux, se présager heureux.

Poésie aimable et légère, les poèmes du **Jardin des Lianes** ont la facilité qui plaît aux lecteurs sans exigences. Ces vers de Jean da Ponte sont mieux que suffisamment bien faits; il ne leur manque qu'un accent de décision nouvelle, un élan, une trouvaille, l'intuition du poète né et naturellement magicien ou grandiose.

Où luisent de beaux feux... les poésies de Pascal Forthuny, j'ai eu le plaisir naguère de le signaler aux lecteurs du *Mercure,* valent par la sûreté souple d'un métier parfait non moins que par la grâce subtile de l'inspiration. L'auteur est un fervent adepte, on le sait, des merveilleux poètes chinois, qui, à côté de ceux qui s'élèvent au gré de l'influence hellénique, sont purs, délicats et précieux. La forme des poèmes traditionnels convient mieux que toute autre à son fin et sobre talent, je me plairais à citer les *quinze* vers d'un sonnet qui s'impose à mon choix pour des raisons dont je suis heureux de lui manifester quelque gratitude. C'est *le Cygne de Minuit,* avec cette épigraphe empruntée à une lettre de Victor Hugo : « Qui parlera du lac, et de la candeur, et de la blancheur, et de la sérénité, et des belles ailes qui nagent et qui volent, qui en parlera, si ce n'est le cygne? » O cygne, dit Pascal Forthuny, la nuit, j'admire

Ton fantôme muet dont la blancheur me fuit,
Que, sur le lac splendide, un trait d'argent prolonge...

. . . .

A moins qu'une lueur que le soir oublia
En flottant près des joncs, pâle, ne se désigne,
Que mon image y forme une image de cygne
. . . .

Au beau milieu de ses **Poèmes pour l'Homme Futur,** bien sagement rythmés et rimés selon les traditions les meilleures, l'auteur, Marc Brimont a inséré son « premier et dernier essai de vers libérés ». Ce poème *le Cri* ne manque ni de véhémence ni de mouvement. Il n'est pas inférieur aux autres. Néanmoins, j'en conviens, cette forme libre ou libérée lui semble moins naturelle et commode; il aurait pu s'y amender, monter; il préfère y renoncer; c'est son droit, mais je le regrette, après une réussite satisfaisante. C'est que, dans ses poèmes réguliers aussi, la règle ne contient qu'avec peine la fougue de ses inspirations. Ce n'est ni l'harmonie ni la subtilité chantante des syllabes ou des mots rapprochés qui occupent et disciplinent son talent :

Voici le pain. L'état paisible vous le doit.
Lorsque vous avez faim, peuple, montrez du doigt
L'abondance insolente et le banc des galères...

Marc Brimont se fait l'écho de récriminations fort légitimes certes, à la manière d'un orateur qui exprime d'un bout à l'autre l'objet de sa pensée. Cela est du moment, d'un intérêt général ou particulier, c'est situé dans le temps sans être vrai d'éternité, et il ne se soucie pas d'en faire de l'éternel et de l'humain, d'en extraire une grandeur, une beauté d'ordre lyrique. Certes j'applaudis à ce qu'il dit; je crois qu'il a raison, mais pourquoi user à cet effet du vers, dont la tâche et la visée sont différentes, ne cherchent ni à convaincre ni à persuader, mais dont la magie a pour objet de susciter une incantation? Le métier, le but sont différents.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Léon Daudet : *Les Lys sanglants,* Flammarion. — Léo Larguier : *Les Dimanches de la rue Jacob,* Nouvelle Revue Critique. — La Varende : *Les Manants du Roi,* Plon; *Le Sorcier vert, Jean Chuintain,* Editions Fernand Sorlot. — Paul Nizan : *La Conspiration;* Gallimard. — Marcelle Vioux : *La Vallière,* Fasquelle. — A. de Montgon : *Marie-Stuart,* Fernand Nathan. — André Romane et Georges Verdal : *Darnley, le roi fantôme,* L'amitié par le Livre.

Ce n'est pas un roman, à proprement parler, mais un récit historique, à peine romancé par les dialogues qu'on y trouve, que **Les Lys sanglants,** la nouvelle œuvre de M. Léon Daudet. Je crois avoir lu à peu près tout ce qui a trait à la reine martyre, et je puis certifier, en effet, qu'il n'est rien de ce qu'avance M. Léon Daudet, qui ne soit conforme à la vérité. Bien que la pitié, le respect, l'*amour* — car Marie-Antoinette a le singulier pouvoir d'inspirer ce sentiment, par delà le tombeau — aient animé M. Léon Daudet quand il écrivait son livre, ils ne l'ont incité ni à embellir son héroïne, ni à exagérer la noirceur de ses bourreaux. La réalité, ici, comme il arrive souvent pour les personnages prédestinés de l'histoire (Vercingétorix, Jeanne d'Arc, etc...) dégage d'elle-même son pathétique, et l'on peut dire son enseignement, si, selon le mot profond de Napoléon « la seule fatalité, c'est la politique ». M. Léon Daudet s'est interdit de suivre, pas à pas, la destinée de Marie-Antoinette. Tout de suite, passant sur les années de Trianon, charmantes d'une grâce mélancolique d'automne, comme s'il avait hâte de revivre ses douleurs, il la précipite dans la tourmente révolutionnaire, et dénonce ses vrais ennemis, Louis-Philippe d'Orléans, dit « Egalité », en tête. Comme l'a montré M. Emile Dard, dans son remarquable *Choderlos de Laclos,* le sot, ambitieux et méchant, croyait refaire la Fronde à son bénéfice; mais les idéologues des sociétés de pensée voyaient plus loin, et tous les ratés du journalisme et du barreau, qui leur faisaient cortège... M. Léon Daudet met l'accent nécessaire sur les fautes commises, imputables, en majeure partie, à la faiblesse, à la débonnaireté de l'infortuné Louis XVI — et sur le courage vraiment viril de la Reine (M. Léon Daudet rappelle le mot de Mirabeau : « le Roi n'a qu'un homme, c'est sa femme »). Elle fut héroïque jusqu'à la fin et s'éleva même

au sublime dans la lettre-testament qu'elle écrivit au Temple. Et si délicieusement femme par ses caprices, sa légèreté même, sa bonne grâce et cette hautaine impertinence qu'elle réservait aux goujats... On ne peut pas chasser l'image doucement obsédante de sa pensée, une fois qu'on s'est familiarisé avec elle. « L'Autrichienne », l'a-t-on appelée, pour la rendre haïssable. Mais si Louis XVI avait du sang allemand par sa mère, elle, au contraire, était toute française par son père, un prince de Lorraine... De là, ses amitiés si tendres, compréhensives jusqu'à l'extrême indulgence, pour les femmes de chez nous et les plus frivoles dans leur séduction même, comme la Polignac, — sa coquetterie, son goût du théâtre — que souligne, à propos, M. Daudet — son éloignement de la lecture... Elle devait en épousant le Dauphin de France aider au resserrement de l'alliance autrichienne, dans l'esprit de Choiseul. C'était, alors, la vraie politique à suivre. L'Angleterre le sentit, qui voulait la perte des Bourbons; et la grande Marie-Thérèse le savait, qui dénonça à nos diplomates le péril futur, la Prusse... M. Daudet n'a eu garde d'éliminer de la scène tragique le personnage de Fersen. Il montre le Suédois chevaleresque — dont il ne doute pas que l'amour pour la Reine ait été platonique — s'employant pour sauver la prisonnière du peuple, aux Tuileries. L'emploi de la nuit qu'Axel passa dans ce palais et sur laquelle on a fait planer tous les soupçons, M. Daudet nous le donne, guidé par son intuition. Il a écrit un livre ému, où l'on sent bien qu'il a soulagé son cœur; où il a trouvé des accents admirables pour parler des derniers jours de la Reine, parvenue, par le martyre, à un « état de phosphorescence physique », d'exaltation de l'âme vers les cimes, qu'on ne peut comparer qu'à la transe des saints. Ce récit a fourni, en outre, à M. Daudet l'occasion de rendre hommage à Edmond de Goncourt, qui est l'auteur — comme chacun sait — d'une vie de Marie-Antoinette dont la grâce rêveuse évoque le souvenir de Watteau. *Les Lys sanglants* sont d'un autre style; d'une verve gaillarde, malgré le pathétique, d'une qualité si rare, que j'ai signalé. L'indignation fait, parfois, s'écraser sur le papier la plume de l'auteur; mais l'historien ne bronche pas.

Ce n'est pas seulement parce qu'il nous fait faire quelques incursions dans le passé, en évoquant Spinoza et Rembrandt, persécutés en Hollande par les ministres réformés; la maison du berger, de Vigny; un souper chez Boileau, à Auteuil; le village où vécut Mme Bovary, que le petit livre de M. Léo Larguier **Les Dimanches de la rue Jacob** a un caractère historique. En nous entretenant des collectionneurs sans éclat à l'affût d'une occasion merveilleuse dans les vieux quartiers de Paris ou à la Foire aux Puces, il décrit des hommes et des lieux qui seront, demain, quasi légendaires, il est vrai. « Les étalages et les baraques où l'on vend de la quincaillerie, de la confection pour hommes et pour dames, des éponges et du papier à lettre, des chaussures et de la ferblanterie, prennent peu à peu les places jadis exclusivement accordées aux brocanteurs. » Et l'on élargit les rues; où se ratatinaient de vieilles boutiques, qui recélaient, parfois, dans leurs plis, des trésors, se dressent d'un seul jet de hautes bâtisses, si nues que l'idée même ne nous vient pas que le moindre tableautin, la plus petite esquisse pourraient s'y nicher secrètement... Une élite de passionnés d'art, de beauté, est appelée par là même à disparaître. Aussi, malgré la bonne humeur qui y règne à presque toutes les pages — enveloppée de faconde méridionale — et ce sentiment du confortable, du savoir-vivre (au sens le plus épicurien du mot) dont il nous inspire *le regret,* en nous faisant respirer, à pleines narines, le fumet de plats savoureux, une profonde mélancolie se dégage des *Dimanches de la rue Jacob.* Ce n'est pas par un vain désir d'étaler son érudition, il me semble, que M. Léo Larguier a inséré dans les pages familières de son livre les récits auxquels j'ai fait allusion plus haut. Il sait comme de parler de ce qui n'est plus nous émeut; et qu'on s'attriste moins à rappeler ce qui nous a déplu, affligé même, que ce qui nous a séduit, charmé... Comme il aime les bonnes gens simples — même, et surtout quand ce sont des *héros* de l'esprit — les laborieux, et les poètes, et les peintres! Il a le don de mettre le lecteur à l'aise; on voit, on entend parler ses personnages. On est « dans la chambre » comme disait l'autre — une chambre encombrée de livres et de tableaux. Mais il faut réserver, dans *Les Dimanches de la*

rue Jacob, les pages relatives au pèlerinage qu'Ambroise Arnault (qui pourrait être M. Larguier lui-même) fait à Ry, l'*Yonville-l'Abbaye* du célèbre roman de Flaubert. C'est un « document infiniment précieux, un post-scriptum au roman lui-même » comme le dit fort justement l'ami d'Arnault. Sans *battage* aucun, avec une discrétion qui est du plus grand art, M. Larguier a réussi à nous donner l'impression de le suivre dans sa recherche émue des vestiges du drame qui a suscité le chef-d'œuvre.

On a rapproché, comme je l'ai fait moi-même, M. Jean La Varende de Barbey d'Aurevilly; et certes, l'auteur du *Centaure de Dieu* a quelque chose dans l'accent, le « panache », du prestigieux conteur que l'on a appelé « le connétable des lettres ». Normand comme lui, d'ailleurs, il a ce sens de la tradition, ce ferme sentiment de la vertu de la terre natale, qui marquait d'une originalité profonde les récits historiques de cet écrivain si « racé », malgré le caractère théâtral de ses attitudes. Mais il faut noter, à l'actif de M. La Varende, un souci de psychologie plus nuancée, une curiosité plus vive — plus modeste, aussi — du détail; un réalisme, enfin, qu'on ne trouve pas toujours chez le grand romantique. Peut-être Barbey a-t-il quitté trop tôt sa province; et les souvenirs ou l'érudition livresques le disputent-ils chez lui à l'observation journalière? Le gentilhomme-terrien, le hobereau, l'a cédé, dans son œuvre comme dans sa vie, au dandy, admirateur de Brummel, et qui se teinta de bohême à Paris... M. La Varende, au contraire, habite toujours son pays d'Ouche, et les impressions qu'il recueille des spectacles qui l'entourent se mêlent étroitement à ce qu'il a entendu dire, à ce qu'il a lu, pour le rajeunir en l'enrichissant. Voyez **Les Manants du Roi,** par exemple, ce recueil de récits qu'il vient de publier, et qui composent une suite de tableaux s'étendant sur plus d'un siècle et demi (de 1793 à 1950, car le dernier a un caractère d'anticipation), vous vous convaincrez aisément comme les couleurs en sont fraîches ou comme on sent qu'ils ont été peints d'après nature. Autour des personnages qu'une tradition orale, des documents (des livres de raison) lui ont fournis, ce sont des paysages copiés, le chevalet planté en pleine terre, qu'il a évoqués. L'imagination

est intervenue, sans doute; mais l'ensemble est bien savoureux, et d'une singulière grandeur. Elle tient au caractère de ces hommes qui ont fait la France; à leur dignité, à leur dévouement chevaleresque, et autant à la constance de leur tempérament rustique qu'à leur héroïsme. De celui-ci, Barbey d'Aurevilly nous a donné une imagerie haute en couleur, mais en quelque sorte stylisée. Nous sommes beaucoup plus près de « l'humble vérité » avec M. La Varende. qui ne craint pas de nous révéler les faiblesses et les ridicules de ses héros. Leur loyalisme s'accommode fort bien des travers inséparables de « l'humaine condition », comme disait Montaigne. Ces travers, au demeurant, ne nous les rendent que plus sympathiques, comme la médiocrité, à tout prendre, de leur intelligence... Oui, de nous sentir de plain-pied avec eux nous les fait aimer davantage; et nous n'en apprécions que mieux les mérites d'une *foi* qui les obligea d'être plus grands qu'eux-mêmes. A cet égard, je ne serai pas loin de trouver que le plus significatif, sinon le meilleur des récits de M. La Varende est celui qui nous conte les déboires d'un vieux couple, fort timoré, dont l'altière fille meurt victime d'un bas aventurier, qui se fait passer pour le fils de Louis XVII... La jolie, l'émouvante chose! Et qui pourrait bien être un chef-d'œuvre... Quel optimisme généreux sous la mélancolie qui se dégage de cette chronique illustrée; de ces minutieuses annales d'une race obstinée à ne pas mourir!

L'histoire, ou la biographie que M. La Varende publie, d'autre part, et qu'il intitule **Le Sorcier vert, Jean Chuintain,** vient à propos confirmer ce que je disais tout à lheure de l'attention que porte notre conteur aux choses et aux gens du pays d'Ouche. Sa présence est, ici, réelle; c'est à une sorte d'enquête qu'il se livre, en effet, pour percer l'épais mystère d'un homme qui connaît « les secrets »; qui a, ou croit avoir, commerce avec le Diable, et qui finit par la négation suprême (le suicide) pour offenser Dieu parce qu'Il lui a repris sa fille... La probité dont témoigne l'auteur de ce récit (il lui eût été facile de la *mélodramatiser*) nous est un sûr garant de l'authenticité de ses œuvres, en apparence les plus romanesques.

L'écueil des romanciers qui font de l'histoire contempo-

raine, inspirée par une idéologie quelconque, c'est l'anticipation. Ils croient devoir conclure des faits qu'ils ont observés, non sans préjugés, tendance partisane même, et il arrive que les événements leur donnent tort avant qu'ils aient mis le point final à leur livre... C'est ainsi, par exemple, que MM. Pierre Dominique et Léon Bopp — dont je reconnais l'intelligence et le talent — ont fait récemment éclater ou ont annoncé pour demain la révolution communiste, qui aurait pu avoir lieu il y a deux ans... Or, il me semble que l'abcès marxiste soit crevé — sauf respect. Des œuvres en sortent, qui révèlent toute la rancune et la vanité qui nourrissaient sa fièvre. Quelques intellectuels d'aujourd'hui y sont allés, comme ceux d'autrefois à l'anarchisme. J'en connais qui se refusent à se rendre en Russie pour ne pas courir le risque de perdre leur espoir, à la suite de M. André Gide... M. Paul Nizan leur ressemble-t-il? Je l'ignore. Mais son mérite dans **La Conspiration** est moins de faire œuvre de propagandiste que d'observateur des mœurs, d'historien des esprits, à la façon du Flaubert de *L'Education*, du Barrès des *Déracinés*. Il est perspicace et sensible, avec amertume, non sans trahir cette espèce de déformation intellectualiste qui est peut-être normalienne; mais le document compte qu'il fournit à l'étude de l'histoire contemporaine. On ne saurait se méprendre à la sincérité de son accent, et l'on peut tenir son roman pour un des meilleurs qui aient paru ces derniers temps. Quatre jeunes gens, des étudiants, dont l'un — Bernard Rosenthal, d'origine juive — et le fils d'un banquier, ont résolu de conspirer contre la société capitaliste. Conspiration plus aventureuse que méthodique. Bernard fournit les fonds de l'entreprise, et ceux d'une revue, bien entendu, *La guerre civile,* pour commencer. On ne saurait être plus discret dans le choix d'un titre — ni plus secret. On va jusqu'à se procurer des documents intéressant la défense nationale; mais on est trahi par l'un des siens, qui s'est laisssé acheter par la police. On aurait mieux fait d'entrer en relation avec les Soviets et d'obéir aveuglément à leurs agents. Mais voilà! On voulait agir de son chef : vieil atavisme individualiste. Vieux réflexe, aussi, le geste qu'on fait de s'empoisonner pour une femme... « Et qui donc a jamais guéri de son en-

fance? » a demandé un jour Mme Delarue-Mardrus. Et de ses ancêtres. Mais la jeunesse présente souffre d'un tourment qui est plus grave, à coup sûr, que le malaise des romantiques. Celui-ci était de caractère sentimental; le sien a le désespoir et l'orgueil à son origine. Au surplus, c'est un des effets les plus certains du matérialisme absolu, que d'aboutir à l'abstraction. Notre jeunesse révolutionnaire sait trop en ne croyant à rien — car sa foi même lui est extérieure, étrangère. Elle veut tenter, par le marxisme, une expérience où elle ne se sent pas engagée dans ce qu'elle a de plus profond, d'essentiel — d'humain, pour tout dire d'un mot. Ecoutez Bernard, l'israélite : « Quel malheur de traîner après soi des problèmes de deux mille ans, les drames d'une minorité. » Sans doute, un tel langage trahit-il cette déformation rationaliste à laquelle j'ai fait allusion. Mais nos jeunes gens parlent bien ainsi d'eux-mêmes, de ce qu'il y a d'intime en eux, en expérimentateurs — objectivement. Ils ne sont pas dans la peau de leur personnage, ou ils vivent en état de dédoublement continuel. Ce qu'ils pensent n'est pas en harmonie avec ce qu'ils sentent, et ils souffrent affreusement de ce désaccord. Je ne sais si M. Nizan a voulu marquer cette particularité dans son récit. Mais le genre de composition qu'il a adoptée l'accentue. Il ne s'agit pas, ici, il est vrai, d'une narration continue, des morceaux (lettres, extraits d'un carnet) s'y intercalent, en interrompent le développement, non sans déconcerter quelque peu le lecteur. M. Nizan a du talent, encore un coup, ses paysages parisiens sont excellents, *suggestifs,* dignes (à la puissance épique près) d'être mis en regard de ceux de M. Jules Romains; et il se révèle portraitiste aigu. Ce n'est pas sa faute si ses personnages ont quelque chose d'antipathique, d'agressivement cynique, et d'indifférent à ce qu'ils paraissent haïr le plus. « Comprendre c'est aimer », a-t-on dit. Je crois que leur faiblesse est de ne pas comprendre.

La touchante destinée de **La Vallière** a séduit Mme Marcelle Vioux, qui lui a consacré une biographie discrètement romancée. La plus tendre, la plus fervente, la plus douce, aussi, et la plus discrète des amantes royales est évoquée, dans cette biographie, d'après les mémoires du temps, de la

naissance de sa naïve, de sa pure passion, jusqu'à sa mort édifiante, au couvent de Chaillot. Aimer a été surtout souffrir, pour cette femme charmante que Bourget — dans sa *Physiologie de l'amour* — eût pu donner pour patronne aux amoureuses dominées par le cœur, et qui sacrifient tout à « l'élu ». Mme Marcelle Vioux a souligné, comme il convenait, le trait distinctif du caractère de son héroïne, si différente de la rivale — la Montespan — qui devait la supplanter, et elle nous apitoie sur les souffrances que la vindicative, l'altière duchesse lui fit endurer. Obligée de danser, de sourire, par ordre du Roi, au plus profond de son chagrin, Louise n'échappa au martyre qu'en se réfugiant « dans le sein de Dieu »... Quel thème pour Bossuet! Mais que cette brebis, déjà à demi ravie au ciel, dut sembler légère aux serres puissantes de l'Aigle de Meaux!

Une autre destinée pathétique, mais plus trouble, fut celle de **Marie-Stuart,** qui a inspiré à M. de Montgon un agréable récit mi-historique, mi-romanesque. Faut-il croire que la reine permit à Bothwell de mettre à mort **Darnley** — que MM. André Romane et Georges Verdal appellent « le roi fantôme » — dans l'ouvrage qu'ils ont écrit de leur côté? La chose est probable. Pour M. de Montgon, la victime d'Elisabeth a été calomniée. Bien des pièces de son procès furent, il est vrai, truquées (voir Mme Paule Henry-Bordeaux, MM. Stéphan Sweig et Roger Chauviré); mais on ne saurait faire plus, si l'on s'en tient à l'histoire, que de rendre hommage à sa culture, à son intelligence, à son énergie. Orgueilleuse à l'extrême, en revanche, il semble bien qu'elle ait laissé l'égarer la haine que lui inspira son mari corrompu, assassin de son favori Rizzio.

JOHN CHARPENTIER.

CHRONIQUE DE L'ÉCRAN

Films nouveaux. — La quinzaine nous a apporté deux œuvres tout à fait remarquables, et hélas! d'origine étrangère, auxquelles nous ne pourrons guère opposer qu'une sorte de vaste documentaire, à allures de propagande, *Paix sur le Rhin,* et *Sommes-nous défendus?* à l'Olympia; un spectacle

tout de même intéressant, qui nous ramène le conflit habituel d'un couple dont chacun appartient à une nation ennemie, et qui, pourtant, la paix venue, finit par trouver le bonheur. *Sommes-nous défendus* n'est qu'un long monologue où l'excellent René Lefebvre montre l'organisation de la France, aussi bien pour la défense que pour l'attaque, tandis que défilent sous nos yeux les éléments divers de la guerre, l'Infanterie, l'Artillerie, les Cavaliers et l'Aviation. Nous pouvons en conclure que nous sommes aussi armés que nos adversaires les plus dangereux, et cette vision fort belle est cependant un peu fatigante pour un public qui n'aime pas beaucoup entendre parler de guerre et qui préfère à l'écran quelque scénario sentimental ou puéril.

Les deux productions américaines dont je parlais sont *Robin des Bois,* au Rex, qui nous rend l'odyssée du célèbre breteur et chevalier galant et de ses aventures stupéfiantes. Le spectacle en couleurs est tout bonnement merveilleux et certaines images d'une grande beauté, mais la qualité principale, c'est le mouvement du film, avec des poursuites échevelées, des batailles ardentes, réalisées avec une ampleur que nous n'avons guère le moyen d'atteindre. On a certainement dépensé des millions de dollars et le succès sera aussi vif devant le grand public que celui de *Blanche-Neige.*

Les Anglais ont fourni à leurs concurrents américains la matière d'une autre très belle réalisation;nous avions eu, à vrai dire, déjà une ou deux éditions au théâtre et à l'écran du règne de Victoria, mais celle-ci, complètement en couleurs et dialoguée, nous fait défiler tous les grands événements de l'histoire d'Angleterre depuis l'avènement de Victoria : son mariage avec le Prince Albert, la guerre avec la Russie, la conquête de l'isthme de Suez, tous les conflits politiques qui ont mis en relief les grands ministres britanniques, Lord Palmerston, Balfour, Benjamin Disraëli, sont ici évoqués dans un luxe de décors, de costumes et des ensembles de foules tout à fait sensationnels. Il y a une physionomie du vainqueur de Waterloo, du duc de Wellington vieilli, campée d'une façon hallucinante par Aubrey Smith, que nous admirons d'ailleurs presque toujours. Anna Neagle atteint dans le personnage de la Reine une maîtrise incomparable et Anton

Walbrook, le Prince Albert, compose avec elle un couple unique. Et devant ce beau travail je revenais à mon idée que, si nous en avions le courage et aussi les moyens, une histoire de France portée à l'écran dans les mêmes conditions constituerait un document unique et des éléments de vulgarisation scolaire pour nos élèves, qui après avoir « vu » les événements et les hommes, en garderaient un souvenir bien supérieur aux exercices de mémoire et de récitation que nous employons à leur enseignement.

Enfin, au Marignan, nous avons revu Danièle Darrieux, dans un excellent film, *Retour à l'Aube,* inspiré par une nouvelle célèbre de Mme Vicki Baum, et dont le sujet adroit, et riche de péripéties, était tout indiqué pour l'écran. Pierre Wolff avait découpé le scénario et Decoin l'a réalisé avec son tour de main habituel. Le jeune Pierre Dux, que nous n'avons pas vu encore beaucoup au cinéma, tient le personnage du mari dont la jeune femme va ingénument courir des aventures dangereuses à la ville voisine, et dont elle ne sort indemne que par hasard. Delaître se montre tout à fait supérieur, à son habitude, dans un commissaire de police pénétrant et pitoyable, et il est inutile de rappeler que Raymond Cordy est amusant, et Dumesnil et Samson Fainsilber complètent un ensemble parfait. C'est à dessein que je ne m'étendrai pas au sujet de Mme Danièle Darrieux, qui est certainement douée de la façon la plus complète pour l'écran et réalise toujours pour n'importe quel personnage, aussi bien dans les bras du tzar que dans ceux du chef de gare de Buda-Pest, une charmante jeune femme justement sympathique au public, mais dont on abîme un peu le talent par une publicité vraiment imprudente. Comparez simplement Anna Neagle et la jeune héroïne de *Retour à l'Aube,* et vous comprendrez ce que je veux dire.

ANTOINE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

L'œuvre de Georges Urbain. — Georges Urbain n'est plus.

Le 10 juin dernier, c'était, à la *Maison de la Chimie,* la célébration de son jubilé scientifique : Jean Perrin, Charles

Maurain, Paul Langevin, Paul Lebeau, Louis Maurin, Georges Dupont, Paul Job y prirent successivement la parole; une partie musicale fut consacrée à l'exécution de quelques compositions de l'illustre chimiste, qui avait écrit (Doin, 1928) une curieuse et très personnelle étude sur la musique, *Le Tombeau d'Aristoxène,* et qui était également un sculpteur et un peintre de talent.

Fils d'un répétiteur de l'Ecole centrale, Georges Urbain, né le 12 avril 1872, passa par l'Ecole de Physique et de Chimie, soutint en 1899 une thèse brillante sur *la séparation des terres rares,* devint professeur à la Sorbonne (1908), membre de l'Académie des Sciences (1921), directeur de l'Institut de Chimie de Paris (1927). Il mourut le 5 novembre dernier, après une courte maladie, en pleine puissance de production.

Sur les quatre-vingt douze éléments naturels, qui constituent la Terre... et l'Univers, Georges Urbain, à lui seul, en a découvert deux : ceux qui portent les numéros 71 et 72 de la classification de Mendéléïeff; il les baptisa respectivement lutécium (1907) et celtium (1911). Ce sont de telles découvertes qui frappent l'esprit des profanes; elles résultent de ce fait qu'Urbain avait, dès 1895, entrepris, sur de nouvelles bases, l'isolement des diverses « terres rares », sur lesquelles régnait alors le pire gâchis et qui sont maintenant ramenées à *dix-sept,* pas une de plus, pas une de moins. Pendant plus de vingt années, il effectua plus de 200.000 cristallisations fractionnées, dont il améliora grandement la technique par l'emploi de méthodes nouvelles, telles que l'intervention d'*agents séparateurs* (éthylsulfates, sels de bismuth). Cette persévérance, ce souci constant de la méthode, associés à un esprit critique très aiguisé, lui permirent d'énoncer des résultats très importants : lois de sériation et de séparation, existence d'une limite de fractionnement. La caractérisation des terres rares fut, elle aussi, l'origine de travaux fondamentaux : il utilisa tour à tour les coefficients d'aimantation, puis l'examen des spectres de phosphorescence, dont il trouva les lois, exactement contraires à l'opinion de William Crookes.

Georges Urbain fut amené à réfléchir sur les bases de la chimie : il proposa la distinction, désormais indispensable, entre « élément » et « corps simple », dont l'atomistique entière

devait s'inspirer. Si l'on ajoute que les 17 terres rares forment une importante minorité parmi les *92* éléments, on conçoit qu'en dehors de leurs applications (manchons à incandescence, alliages pyrophoriques), les 17 éléments, auxquels Georges Urbain se voua avec passion, apportèrent une documentation de tout premier ordre, qui facilita *l'arithmétisation* de la chimie : la microphysique serait restée dans l'enfance si, au préalable, on n'avait pas su préciser les caractéristiques expérimentales des atomes, de *tous* les atomes.

Georges Urbain nous laisse relativement peu de mises au point d'intérêt général. Il publia successivement : *Introduction à l'étude de la spectrochimie* (Hermann, 1911), *Introduction à la chimie des complexes minéraux* (avec A. Sénéchal, Hermann, 1914), *Les disciplines d'une science, la chimie* (Doin 1921), dont on a pu dire que rien de comparable n'avait été écrit depuis les *Leçons de philosophie chimique* (1836) de Jean-Baptiste Dumas. Les autres ouvrages, les plus récents, ont été examinés ici, au fur et à mesure de leur parution : *L'énergétique des réactions chimiques* (1), *Les notions fondamentales d'élément chimique et d'atome* (2) et la grande encyclopédie *La science, ses progrès, ses applications* (3), à la co-direction de laquelle il voulut bien m'appeler. Ses dernières préoccupations portaient sur une synthèse, encore inachevée, de la chimie minérale et de la chimie organique; il ne nous en reste, hélas! que quelques trop brèves notations dans les deux brochures (4), *La coordination des atomes dans la molécule et la symbolique chimique* (Collection des Actualités scientifiques et industrielles, Hermann).

Membre d'honneur de notre *Union rationaliste* (5), fondée il y a huit ans (6) pour répandre le « scientisme », pour montrer l'efficacité et la précellence de la science dans tous les domaines de la pensée et de l'activité humaines, Georges Urbain y fit, le 12 novembre 1931, une conférence du plus haut

(1) *Mercure de France*, 15 février 1925, p. 194.
(2) *Ibid.*, 15 juin 1925, p. 751-752.
(3) *Ibid.*, 15 mai 1933, pp. 173-175 et 15 janvier 1934, pp. 423-426.
(4) *Ibid.*, 15 août 1933, pp. 175-176.
(5) Un des actuels administrateurs du *Mercure* (Georges Duhamel) y a adhéré dès sa création.
(6) *Ibid.*, 15 juillet 1930, pp. 436-438.

intérêt sur *La pensée scientifique dans le domaine chimique,* qu'on retrouvera dans les *Cahiers rationalistes* de novembre 1931 (pp. 242-263) et qui se terminait par la phrase :

Notre civilisation actuelle doit être tenue pour barbare, parce qu'elle fait, en gros, un assez mauvais usage d'une science généreuse, dont les applications devraient êtré seulement bienfaisantes, et parce que la fièvre de production nous prive du loisir de pensée.

Cette fièvre de production est redevenue actuelle... Georges Urbain donnait, en même temps, une utile leçon à tous les écrivains, que l'on voit pulluler autour de nous, et que leur orgueil ou leur vanité pousse à se mêler d'idées générales, *à les discuter,* avec une insistance d'autant plus opiniâtre qu'ils sont plus dépourvus de culture véritable (ni livresque, ni philologique, ni empirique).

Il faudrait également s'étendre sur l'œuvre de Georges Urbain pendant la guerre, sur les améliorations qu'il a apportées à l'Institut qu'il dirigeait, sur son influence à la tête des services chimiques de l'Institut de Biologie physicochimique, sur l'organisation de la section de chimie du *Palais de la Découverte,* temple de l'initiation scientifique, beaucoup plus apprécié par les masses populaires que par une certaine élite. Bref, Georges Urbain fait partie de la pléïade d'une génération de savants français, animés d'idées généreuses, inflexibles devant les turpitudes en vogue, affranchis de l'empire des traditions, qui ne sont souvent que des « stupidités qui durent »; ces esprits éminents se nommaient hier Henri Poincaré, Paul Painlevé, Pierre et Marie Curie; ce sont aujourd'hui Jacques Hadamard, Emile Borel, Jean Perrin, Paul Langevin... La disparition de Georges Urbain est une perte irréparable pour la science humaine, pour la pensée libre. Et nous nous remémorons avec tristesse les paroles prononcées il y a six mois par notre camarade Paul Lebeau, son collègue à l'Académie des Sciences :

Ton œuvre scientifique, mon cher Urbain, est considérable, très belle et d'une puissante originalité : c'est celle d'un chercheur et d'un grand penseur. A aucun moment, tu ne t'es laissé endormir par les doctrines en honneur. Aucune théorie n'a pu t'asservir. Tu restes accueillant pour toutes les conceptions les plus hardies

et ne conserves d'elles que ce qui t'apparaît digne d'être retenu, après de profondes et sélectives réflexions. Tu as travaillé avec l'indépendance d'un génie créateur. Ta science n'est égalée que par ta grande bonté.

MÉMENTO. — *La Science et la Vie* (décembre 1938). Pour commémorer le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation, ce périodique mensuel offre « un vaste tour d'horizon, en accordant la première place à deux études synthétiques, dans les deux domaines où s'exerce la recherche scientifique : *la matière* et *la vie* ». Nous nous sommes chargé de la première; et Etienne Rabaud, professeur à la Sorbonne, a rédigé la seconde. Le même fascicule comprend, outre treize articles sur les perfectionnements techniques : *L'électricité atmosphérique,* par Charles Maurain, doyen de la Faculté des Sciences de Paris; *Les transmutations,* par Jules Lemoine, professeur au Conservatoire des Arts et Métiers; *Le cinquantenaire de la radioélectricité,* par Louis Houllevigue, professeur à l'Université de Marseille.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Retour sur l'année 1938. — Emmanuel Beau de Loménie : *Qu'appelez-vous droite et gauche?* 1931, Librairie du Dauphin. — Mémento.

Il est bon, en fin d'année, de jeter un coup d'œil sur les douze mois écoulés, et je regrette de ne pas l'avoir fait jusqu'ici. Il y a des livres qu'il faut mettre à part des autres pour en conserver le souvenir. Au cours de cette année qui finit, j'ai eu à rendre compte de quelques-uns que j'estime très remarquables, et au premier rang desquels je mets *Le Socialisme* de Louis de Mises (pourquoi ne pas franciser son prénom et sa particule?) en l'encadrant de deux autres également très sérieux : *Les Mystiques économiques* de Louis Rougier et *Le Sort du Capitalisme* de Louis Marlio. Un autre ouvrage de premier ordre est *La Révolte des masses* d'Ortega Gasset. Comme livres de combat il ne faut pas oublier le second volume de *La Révolution à refaire* d'André Tardieu. Enfin, en fait d'instrument de travail on ne peut trouver mieux que *Les théories sociologiques contemporaines* de Sorokin. Le tableau d'honneur est donc assez riche pour 1938.

Si l'on voulait des indications analogues pour les années précédentes, je rappellerais en 1937 : *La grande dépression 1924-1934* de Lionel Robbins, et *Le Déséquilibre contemporain* de Charles Fiessinger. En 1936 *Le Destin de l'homme* de Nicolas Berdiaeff et le *Destin des continents* d'E. L. Guernier. En 1935, la *Réforme de l'Etat* d'André Tardieu et l'*Au pays des leviers de commande* de moi-même.

Pour finir la présente année, qu'on me permette de rendre compte d'un livre que l'éditeur a négligé d'envoyer en son temps au *Mercure* mais qui garde son entière actualité : **Qu'appelez-vous droite et gauche?** enquête menée auprès d'une quinzaine de personnalités de la pensée politique par M. Emmanuel Beau de Loménie. Il n'est pas de mots dont on fasse plus souvent usage que ces deux-là et dont la signification soit pourtant plus imprécise. Toutes les fois qu'on entend dire : C'est un homme de droite, c'est un esprit de gauche, que veut-on dire? Il serait trop simplet d'attribuer ces étiquettes aux royalistes ou cléricaux, et aux républicains ou anticléricaux; il y a des républicains de droite comme il y a des républicains de gauche, en ce moment surtout où l'on voit des catholiques caqueter avec les communistes et défendre les rouges d'Espagne. Alors quel critère?

Etre de gauche ou de droite, ce n'est pas tant affaire de doctrine qu'affaire de tempérament. On est de gauche comme on est sanguin ou lymphatique, de droite comme on est nerveux ou bilieux, et l'attitude politique s'ensuit. Un jour que mon vieil ami Léopold Lacour et moi échangions des propos sur la Commune, il finit par me dire : « Nous ne nous entendrons jamais; vous êtes un conservateur, moi je suis un révolté! » Il y a, en effet, un tempérament de révolté auquel ferait pendant le tempérament de discipliné, mot qui serait plus exact que celui de conservateur qu'employait à tort mon ami; et plus exact encore serait un autre mot, mais qu'il faudrait créer à cet effet, celui d'auto-adaptateur, barbarisme hybride mais commode. Vis-à-vis d'un régime, d'une société, d'un ordre quelconque, il y a des gens qui se révoltent et d'autres qui s'adaptent ou cherchent à s'adapter. Les premiers font tout de suite explosion : « Tout cela est abominable! Plutôt n'importe quoi! Détruisons tout! » Les seconds

répliquent : « Cherchons plutôt à améliorer, car tout peut être amélioré. » De même, vis-à-vis d'un fait au hasard, certains s'indignent, alors que d'autres cherchent à s'expliquer, à comprendre, et à en faire leur profit. Ceci correspond à peu près aux deux étiquettes gens de gauche et gens de droite. Les deux tempéraments, comme les deux attitudes, sont d'ailleurs légitimes. Il n'est pas blâmable de se révolter contre ce qui n'est pas acceptable, et il n'est pas toujours louable de s'adapter à des régimes mauvais qu'on consolide ainsi.

Les deux tendances correspondent à peu près à la force statique et à la force dynamique qui, elles-mêmes, peuvent être tantôt bonnes, tantôt mauvaises. Toutefois, je crois que la force statique est préférable, en principe, à la force dynamique, car sur dix dynamistes, c'est-à-dire agités, il y en a bien sept ou huit qui sont des agités dangereux. D'autant que les non agités peuvent être, intellectuellement ou moralement, de très grands animateurs. Quel est le révolutionnaire, fût-il éloquent et entraînant, qui vaudra, comme puissance de direction, le grand penseur, le grand savant, le grand artiste, le grand écrivain? Aucun dynamisme humain n'est comparable à celui du génie, du héros, du saint.

Dans la vie politico-sociale courante, il y a d'autres moyens, et sautant alors plus aux yeux, de distinguer l'homme de droite et l'homme de gauche. Le premier veut l'amélioration générale naturelle, et par conséquent lente, d'où finiront par résulter les améliorations individuelles. Le second veut d'abord ces dernières, même au risque d'empêcher l'amélioration générale. En bon révolté, l'homme de gauche est indigné par l'égoïsme ou la dureté des puissants, ce qui part d'un naturel excellent mais dangereux, tandis que l'homme de droite fait confiance aux vertus et aux énergies qui ont fait le plus souvent la puissance de ces puissants, ce qui part d'un bon esprit philosophique et sociologique, mais ce qui peut choquer ou irriter ceux qui ne se piquent pas de sociologie ou de philosophie. Et l'on peut déduire de tout ceci d'autres discriminations : l'homme de droite est en principe individualiste, évolutionniste et libéral, l'homme de gauche est, en principe aussi, socialiste, révolutionnaire et coactif. Encore l'homme de droite est plutôt moral, national, reli-

gieux, l'homme de gauche est plutôt indifférent, si ce n'est hostile, à ces trois mots.

De là des renversements dans les classifications courantes. Auguste Comte, regardé comme un homme de gauche, est en réalité un homme de droite; celui qui a dit : « La soumission est la base du perfectionnement » n'a rien de commun avec ceux voulant le coup d'Etat ou le coup d'émeute. « Ordre et progrès » est également une devise de droite. L'autre grande devise « Liberté, égalité, fraternité » bien comprise, est de droite; mal interprétée, est de gauche. Car, je le disais, l'esprit dans lequel on applique les mots est plus important que ces mots. Ce que les passant croient être des thèses sont, en réalité, des diathèses.

Pour nous Français, il y a deux grandes questions sur lesquelles il nous faut prendre position : l'histoire de la Révolution et les rapports de l'Eglise et de l'Etat. Ce sont bonnes pierres de touche pour distinguer les esprits de droite et les esprits de gauche. Au sujet de la Révolution les premiers condamneront le jacobinisme et le terrorisme que les seconds approuveront ou excuseront, ou tout au moins tendront à approuver ou excuser. Ceci en laissant de côté la question monarchie ou république. On peut être à la fois très sévère, et différemment sévère, pour Louis XVI et pour Robespierre; surtout on peut déplorer que, par le cours des événements historiques, la cause jacobine se soit un moment confondue avec la cause patriotique; il en est résulté que l'idée république s'est trouvée chez nous teintée de jacobinisme et que sa consigne a été déplorablement : « Pas de péril à gauche! » Il en aurait été différemment si, pendant, je suppose, les guerres de religion, les Ligueurs au lieu de prendre pour roi le cardinal de Bourbon, s'étaient carrément prononcés pour la république; l'idée de ce régime se serait alors trouvée liée au catholicisme.

Pour les relations de l'Eglise et de l'Etat, l'homme de droite voudra la primauté du spirituel, qu'il pourra pousser jusqu'à la primauté de l'Eglise; l'homme de gauche exigera la primauté de l'Etat, qu'il pourra pousser jusqu'à la négation du spirituel. En ce domaine, les malentendus seront sans fin, on érigera en pierre de touche le divorce ou l'école

laïque. Poincaré se disait un homme de gauche parce qu'il avait épousé une divorcée.

Théoriquement, le libéral n'est ni de droite ni de gauche, étant hostile à toutes les coactions illégitimes, de quelque côté qu'elles viennent, mais même le libéral peut avoir un tempérament de droite ou de gauche, et je ne protesterai pas (je ne proteste d'ailleurs jamais contre les étiquettes qu'on me colle) si quelqu'un, ayant lu ce qui précède, en concluait que je suis un esprit de droite; on peut l'être tout en étant républicain, libéral et démocrate, ce que je suis; et s'il suffit pour l'être d'avoir horreur du jacobinisme et du terrorisme, je me fais honneur de l'être. Tous nos maux viennent de ce que, par une grande ignorance de l'histoire de la Révolution, par une plus grande encore ignorance de la science sociale, par une troisième ignorance tout à fait crasse de la science des religions, des morales et des civilisations, les gens de notre temps ont voulu être de gauche; s'en faire gloire est se donner un brevet de sottise et de « mauvaiseté ». Au surplus, gauche se disant en latin sinistre, personne ne devrait tenir à s'engager dans un parti sinistre!

MÉMENTO. — Divers : *Les Convergences des sciences sociales et l'esprit international. Travaux de la Conférence internationale des sciences sociales.* Centre d'études de politique étrangère, Hartmann. Trois parties, la première consacrée à l'étude des sciences sociales dans les divers pays (le chapitre sur la France est de M. Hornbostel) la seconde traitant des rapports des sciences sociales entre elles (par exemple M. Blondel étudie la psychologie et la sociologie) ; la troisième étudiant l'influence des sciences sociales sur l'éducation intellectuelle et morale et notamment sur la formation de l'esprit international (M. Bouglé qui écrit l'introduction générale du volume, explique le rationalisme moral et les conditions de son succès). Au total une trentaine d'études, toutes intéressantes. — Pierre Varet : *Les Destinées de l'individu.* Librairie du Recueil Sirey. L'auteur, qui appartient à l'administration de l'Indochine, écrit, en un bref volume, l'histoire de l'individualisme social depuis les temps primitifs où il n'existait guère, jusqu'à nos jours où, avec les dictatures proliférantes, il menace de disparaître. La plus tyrannique de ces dictatures est celle du prolétariat communiste, mais celles du fascisme et de l'hitlérisme ne sont pas douces : toutefois avec elles la société humaine peut vivre tandis qu'au pays des soviets elle est asphyxiée.

Tout le livre est d'ailleurs très discutable. — Roger Daspet : *Faisons des hommes.* Les Presses modernes, 96, Galerie Beaujolais, Palais-Royal. D'excellentes choses sur l'éducation de l'enfant, culture mentale et hygiène corporelle; l'auteur est hautement spiritualiste, et sa profession de foi, page 22, rappelle celle de certains mystiques protestants. Ceux qui ne l'approuveraient pas devraient toujours acclamer ce qu'il dit de la lutte contre les mauvaises diathèses, génératrices de tuberculoses et de cancers. — Jean-Pierre : *Vivre.* Les Presse modernes. Ce livre qui fait partie de la même collection « Libres opinions » est écrit dans le même esprit louable. Tour à tour, l'auteur étudie l'être humain dans sa vie privée, dans son travail, dans ses loisirs et esquisse une réorganisation économique et sociale du pays avec parlement régional à la base (chambre régionale de députés et sénat régional des communes) et au sommet lointain un conseil des nations chargé de répartir les matières premières et les excédents de population. Tout cela, vraiment, un peu ambitieux, avec un plan d'action en quatre périodes qui l'est non moins. Si nous commencions par balayer le devant de notre porte? — Léon Vieljeux, *Le Maire,* Stock. Ce petit livre est vraiment plus pratique. Il est écrit par un homme très compétent, l'auteur étant, je crois, maire de La Rochelle, et constitue un tableau très savoureux des fonctions multiples du chef de la commune; le tableau commence par ce trait : le maire est l'homme public qui doit savoir dire non. C'est, en effet, le commencement de la sagesse dont le couronnement est de dire : Que ceci soit fait! Toute la question est de savoir ce que sera « ceci ». L'auteur est plein de confiance dans l'esprit civique des maires et des représentants locaux; que les dieux l'entendent! — *La Revue de la plus Grande Famille* donne l'excédent des décès sur les naissances en France en 1937, plus de 35.000, la natalité n'a fléchi que de 1 % mais la mortalité a augmenté de 8%, ce qui tient surtout à la proportion démographique des vieux. — *L'Espoir français* consacre des numéros spéciaux à la rupture du Front populaire (qui, d'après ses calculs, n'aurait eu aux élections de 1936 qu'une majorité de 60.000 voix sur 10 millions de votants), au Congrès radical socialiste de Marseille, et au danger des nationalisations d'industries : tout cela très documenté et très sensé. — Tous les journaux apprécient, avec mouvements divers, le plan de redressement financier du Cabinet actuel. La carte à payer des quatorze mois de démence des Cabinets précédents est de 9 milliards, au moins, avec 10 milliards d'inflation monétaire, la circulation fiduciaire ayant passé de 99 milliards à 110 environ. La situation, en dépit des boniments politiciens et des sacrifices des contribuables, reste donc très grave, et aucune mesure sérieuse

n'ayant été prise par le Gouvernement pour diminuer les dépenses publiques de façon massive, il faut s'attendre pour 1939 à un déficit à peu près semblable à celui de 1938, une quarantaine de milliards.

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE

Paul Coze : *L'Oiseau-Tonnerre; paysages et magie peaux-rouges;* Ed. « Je sers » ; Bibliothèque des Voyages, in-16, nombr. photos et dessins. — Fernando Ortiz : *Estudos afrocubanos*, t. I, fasc. I, La Habana, 8°, 164 p. — Du même : *Las comparasas populares del Carnaval habanero; cuestion resuelta;* La Havane, Molina y Cia, 8°, 44 p. — Du même : articles dans la revue *Ultra, cultura contemporanéa*, La Havane. — Du même : *La clave xilofonica de la musica cubana; ensayo ethnografico*, La Havane, Molina y Cia, 8°, 44 p. — M. W. Stirling : *Historical and ethnographical material on the Jivaro Indians*, Washington, Smithsonia Institution, Bulletin 117, 8°, 14 8p., carte, XXXVII pl. — Luis Gigon : *Voyage au Napo, Amazonie équatorienne*, extr. Bull. Soc. neuchâteloise de Géographie, t. XLVI, 33 p., carte.

Le nouveau livre de Paul Coze, présenté sous le symbole de l'**Oiseau-Tonnerre,** concerne surtout les Indiens dits Pueblos de l'Arizona et du Nouveau-Mexique. Ils sont parmi les mieux étudiés comme on peut le voir en consultant la grande collection des Rapports annuels du Bureau d'Ethnologie et les monographies spéciales de la Smithsonian Institution à Washington. En France, le *Manuel d'archéologie américaine* de Beuchat (Picard, éditeur) et un livre précédent de Paul Coze ont mis au point une masse énorme de matériaux publiés dans ces deux séries. Ce que Paul Coze apporte de nouveau, ce sont ses observations personnelles et parfois des interprétations qui diffèrent de celles des spécialistes américains.

En plus de la partie uniquement documentaire, il y a encore dans ce livre une quantité importante de notations directes, des conversations données in-extenso, une évaluation impartiale des nouvelles méthodes indiquées aux agents officiels des Réserves indiennes, selon lesquelles il ne faut plus tâcher de christianiser ou de yankeeser les Indiens, mais les aider à suivre leur évolution propre tout en s'adaptant aux conditions dites civilisées. Sur ces points, Coze nous fournit des données précieuses, vivantes. Mais j'ai l'impression par moments (voir p. 70-72 la scène de la camera et des films détruits) que Paul Coze n'est pas loin d'un romantisme à rebours.

Je n'ai pas pu fréquenter beaucoup d'Indiens aux Etats-Unis, ni aller ailleurs que dans le canyon de Fewkes; mon ami Francis La Flesche cependant, et quelques Indiens Chippeway avec qui je causai assez longtemps, m'ont fait l'effet beaucoup plus proches mentalement de nous que les musulmans de l'Afrique du Nord ou d'ailleurs, j'entends plus proches des paysans savoyards, tyroliens, ukrainiens... Leur symbolisme, à l'interprétation duquel Paul Coze accorde plusieurs chapitres, est sûrement moins compliqué que celui des Tibétains et des Chinois; leur *orenda* est essentiellement identique à ce que nous nommons *poder,* les Mélanésiens *mana,* les Latins *virtus,* les Grecs *iéros* ou même *ker...* Dans ces conditions, on peut certainement chercher des rapprochements avec la doctrine des influences et des signatures de notre moyen âge. On peut même aussi avec Paul Coze tenter de situer l'*orenda* et ses manifestations dans les cadres de notre psychologie scientifique, y voir parfois des phénomènes psychiatriques et comparer cette théorie indienne à diverses théories spirites.

Cette partie du livre, où Paul Coze essaie de nous situer dans le plan psychique des Indiens qu'il a observés, dépasse donc comme intérêt la seule question des races ou des formes de civilisation géographiquement limitées. Que de nos jours les Indiens se développent selon des normes personnelles est confirmé par ce livre; j'avais observé le fait à l'université de Chikasha et à celle de Washington (Seattle). J'ai appris aussi d'autres manières que l'Ecole indienne de Santa-Fé, dont Paul Coze dit le plus grand bien (p. 385-391), a réussi à déterminer une renaissance de l'art vraiment pueblo, par élimination des influences de notre dessin scolaire qui avait d'abord été imposé dans toutes les écoles américaines.

Bref, c'est un bon livre, sérieusement documenté, personnel et vivant, qui aidera les Indiens Pueblos eux-mêmes à prendre conscience de leur propre valeur humaine.

On pourrait attendre les mêmes résultats de l'œuvre entreprise à Cuba par Fernando Ortiz, dont j'ai analysé ici autrefois divers ouvrages, notamment son *Folklore cubano* et son étude sur les sorciers (brujos) nègres de Cuba. L'an dernier, il a réussi à étendre son domaine en fondant la **Sociedad de Estudios Afrocubanos** et à lancer une revue qui a pour but

d'aider à la création dans l'île d'une civilisation particulière où les éléments hispaniques et africains se combineraient au lieu de s'opposer, les éléments nord-américains ne restant toujours qu'en surface. L'article d'Ortiz sur la religion dans la poésie américano-nègre est une excellente mise au point de problèmes difficiles; car il s'agissait de remonter aux sources, très nombreuses, spécifiquement africaines. Les éléments subsistants, d'abord poursuivis par les missionnaires de toutes religions, conservent leur valeur esthétique et dramatique; l'auteur pense qu'on pourrait leur redonner de la vitalité afin de constituer une civilisation cubaine au moyen de ces éléments indigènes enfin libérés.

Il est revenu sur cette question dans un **Rapport sur les Fêtes et cérémonies anciennes du Carnaval à La Havane.** Il était, paraît-il, question de supprimer ces processions nocturnes, par crainte de troubles. La Société que préside Ortiz a répondu à toutes les objections et a fait remarquer en outre que dans les colonies anglaises voisines il n'est venu à l'idée de personne de supprimer les fêtes du même type de la Noël et du Jour de l'An. Je crois comprendre que l'Office cubain du Tourisme a adopté ces conclusions et que le carnaval a été ressuscité à La Havane.

Les deux conférences d'Ortiz publiées dans la revue **Ultra** ont été faites à l'Institut Hispano-Cubain de Civilisation. L'une traite des personnages nègres dans le théâtre espagnol; l'autre de la musique sacrée des Yoruba (Afrique) à Cuba jouée par trois frappeurs de tambours choisis parmi les meilleurs; ces tambours à deux membranes sont de trois dimensions dont il s'agit de combiner les tonalités d'une manière réglementée avec soin. Un autre instrument de musique africain, la **Clef xylophonique,** a lui aussi été importé à Cuba; c'est lui qui donne à la musique cubaine populaire un caractère particulier; à partir de La Havane il s'est répandu à Porto Rico et ailleurs dans les Antilles. Ortiz a étudié avec soin les tonalités de cet instrument très simple et sa répartition géographique. Le principe est évidemment celui des castagnettes et des cymbales, par entrechoc, mais avec des sonorités complexes; une série de ces clefs donnerait un marimba, en les graduant. Le problème des origines est assez difficile; je

signale à ceux qui s'intéressent aux musiques primitives cette bonne monographie comparative.

Des diverses tribus sud-américaines, c'est avec celle des Patagons la tribu des **Jivaro** qui a le plus attiré l'attention des Européens; dans presque tous les musées on trouve des têtes de morts à longs cheveux noirs, réduites à des dimensions minuscules par un procédé spécial de dessiccation et qu'on appelle des *tsantas*. Il en existe des spécimens au nouveau Musée de l'Homme, rapportés par Paul Rivet qui publia jadis sur les Jivaro une étude importante. En 1930-1931, M. W. Stirling participa à l'expédition Latino-Américaine qui explora en Haute-Amazonie les bassins du Paute, de l'Upano, du Yaupe, du Chinganasa et du Haut-Maragnon, régions principalement habitées par des Jivaro auxquels il vient de consacrer une monographie à la fois historique et descriptive avec citation intégrale de tous les textes importants.

Leur territoire est aurifère et c'est de là probablement que les Incas des Hauts Plateaux tiraient leurs richesses; aussi les Espagnols tentèrent-ils au XVIe siècle de coloniser ce pays humide et marécageux. Mais bientôt les Jivaro se révoltèrent et des « villes » espagnoles de ce temps il ne reste à peu près rien. Stirling donne l'historique des divers essais postérieurs de colonisation et compare aux anciennes descriptions ethnographiques celles des voyageurs plus récents; il les contrôle par ses observations personnelles.

Ses conclusions sont importantes au point de vue général en ce que les Jivaro, tout disséminés qu'ils soient de nos jours sur un territoire immense et encore peu habitable pour des Européens, conservent beaucoup d'éléments culturels caractéristiques de la civilisation péruvienne dite des Incas. Important aussi pour l'étude comparative est que maintenant encore le pivot essentiel de la vie sociale jivaro est la guerre, soit menée sporadiquement par de petits groupes isolés, soit par combinaisons ou alliances temporaires de plusieurs de ces groupes, les trophées étant toujours encore les têtes rapportées et ensuite préparées comme *tsantas*. Couper une tête est une vraie technique, à laquelle on exerce les jeunes gens (cf. p. 51); d'ailleurs l'expédition est toujours précédée d'une véritable déclaration de guerre, consécutive au « déterrement

de la lance », et notifiée par le guerrier le plus courageux et le plus habile. Les défis dialogués (p. 54) et le respect en plein combat pour les apparentés par le sang (p. 56) rappellent les mœurs barbares de notre ancienne Europe. Bref, Stirling nous donne tous les éléments nécessaires pour l'appréciation d'un système de société où vivre n'est possible qu'en se tenant jour et nuit sur la défensive.

Aussi les villages sont-ils tous placés en des points stratégiques. Par suite de la chasse aux têtes (on ne coupe que celle des hommes au-dessus de sept ans) les femmes sont plus nombreuses; d'où polygynie. Fait curieux, malgré ces mœurs cruelles les Jivaro sont de zélés agriculteurs. La monographie de Stirling se termine par une bibliographie qu'on peut supposer complète et par de bonnes photos, surtout des Jivaro qui habitent autour de Mendez.

Il va de soi qu'un peuple aussi cruel est très redouté de ses voisins, sinon des Auca, qui ont les mêmes mœurs guerrières, du moins des Yumbo que décrit Luis Gigon dans son **Voyage au Napo,** fleuve qui prend naissance dans la république de l'Equateur et se jette dans l'Amazone. Cette vaste région faisait, elle aussi, partie de l'Empire des Incas; et comme on y trouve de l'or, les Espagnols tentèrent de la coloniser. De nos jours encore le bassin du Napo et celui du Rio Coca, séparés par la Cordillère de Guacamoyos, comptent parmi les régions les moins explorées du globe. Bien que sommaires, les renseignements de Luis Gigon sur les Yumbo, très différents des tribus Quechuas (ou Quiché), sont les bienvenus. Ce sont des chasseurs migrateurs, de mœurs douces, rieurs et affectueux; donc en contraste complet avec les Jivaro et les Auca. Il est à peu près impossible de les fixer par l'agriculture; l'auteur dit que ce sont « les Bohémiens de la forêt », dans laquelle ils abattent au petit trot des distances considérables, pas sur des pistes mais par-dessus les lianes, les arbres morts, à travers marécages et fondrières. Nulle part en ces régions, il n'y a de sol vraiment solide. Les maisons sont en bambous et abandonnées sans cesse, puis refaites ailleurs.

Quant aux Auca, ils sont pires encore que les Jivaro : « ils tuent pour un idéal que nous ne connaissons pas; ils ne volent

rien; ils n'emportent ni le scalp, ni la tête; ils laissent leurs victimes comme elles sont, sans les toucher; de nuit, ils encerclent un campement, tuent tout à coups de lance, et s'en vont en chantant » (p. 24).

L'art pour l'art dans toute sa beauté humaine! et une solution élégante au problème de l'emploi des loisirs.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Revue de Paris : Francis Jammes; souvenir de son apothéose à Paris, en 1937; comment « on rate son Académie », selon Barrès. — *Du côté de chez Rakoto :* une enquête administrative à Madagascar en 1910. — *Le Mois :* lecture pour le 11 novembre. — *Les Nouvelles Lettres :* de la prêtrise au communisme; définition du peuple. — Mémento.

M. Maurice Martin du Gard termine son excellent portrait de « Francis Jammes » que publie la **Revue de Paris** (15 novembre) par une évocation de la fête littéraire donnée en son honneur, l'an dernier, au Théâtre des Champs-Elysées, par le comité des fêtes de l'Exposition universelle expirante. Il est vrai qu'au sortir de la conférence-récitation, le cher Francis Jammes balançait, de son nez à ses épaules, une rose très rose que lui avait offerte une admiratrice. Il respirait visiblement la Gloire dans le parfum de la fleur coupée.

A son apparition sur la scène, — entre un académicien, M. Mauriac, et un poète, ambassadeur de France, que les « immortels » laissèrent sans fauteuil-Richelieu, M. Paul Claudel, — l'inventeur de l'herbe « bleue » et d'une foule d'images exquises de corriger par leur inexactitude la simplicité recherchée du langage, suscita un authentique triomphe : environ celui de Voltaire, spectateur de son *Irène,* à la Comédie-Française.

Au lieu de l'ascétique vieillard, Paris et ses nombreux hôtes des provinces d'Oc surtout, acclamèrent une poésie agreste, aisée, familière, quelquefois profonde sans préméditation de l'auteur, dans la personne trapue, vêtue de marron, chevelue, barbue de blanc, à la figure bien en chair, couleur de cerise, d'un patriarche rondouillard, souriant, tout à la bonne franquette. Le Francis Jammes que j'avais connu de poil noir à la sarrasine et sec comme un isard en pleine forme, m'apparut cette après-midi-là, sous les dehors du

Socrate imité par Han Ryner ou d'un Silène décidé à se faire bientôt largesse de boisson. Il fut respectueusement présenté au public par l'écrivain du *Nœud de Vipères;* — et il parla...

On entendit rouler en tonnerre les r et résonner plus d'e muets que n'en logent les mots, en bonne orthographe. Le père de Clara d'Ellébeuse promit textuellement de s'exposer une seconde fois aux suffrages de l'Académie française quand il aurait cent ans et serait « gaga », condition qui lui assurerait, dit-il, la majorité nécessaire des suffrages. L'auditoire s'amusa beaucoup de ces inconvenances. On applaudit fort les interprètes des poèmes ensuite; et l'on supporta avec une parfaite courtoisie la lecture de pièces trop étendues, par un Jammes prophétique, redondant, qui s'enivrait de son génie et prolongeait ses vers de consonnes redoublées, de syllabes muettes qui les alourdissaient fâcheusement. Le cher grand homme était ravi. Je n'ai jamais entendu un poète lire ou réciter plus mal ses propres poèmes, les desservir par une emphase aussi pénible à l'ouïe. Mais, les livres sont là. Si, nulle part, Francis Jammes n'y égale Virgile ni notre La Fontaine, partout il dispense les grâces d'un inspiré authentique. Il découvrit d'humbles sujets. Il inventa une sorte d'exotisme bourgeois et suranné d'un charme toujours actif. Il transposa les images de dévotion du commerce sulpicien à la manière heureuse d'un graveur sur bois des années cinquante du siècle défunt, travaillant pour les imprimeries d'Epinal. Il aima la vie et il adora Dieu. Il aima follement la gloire. Sachant la mériter, il se la décernait. J'écris cela sans vouloir en rien moquer un de nos poètes mineurs les plus largement doués des Muses et qui aura des dévots tant que les Français sauront lire.

Sachons gré à M. Martin du Gard de rappeler que Jean Lorrain « lança » *Clara d'Ellébeuse* en 1899, avec *l'Emoi* de Jean Viollis et combien d'autres œuvres de débutants! Sourions, de lire la consigne infligée à Jammes, lycéen à Bordeaux, pour ce motif :

« Regarde les fleurs pendant la classe d'histoire. »

Accueillons cette anecdote touchant l'insuccès académique de Francis Jammes briguant le fauteuil de Loti :

Cela me rappelle une histoire que Barrès me raconta. Il aimait Pau et l'abbé Bremond. Un jour, Bremond, qui n'appartenait pas encore au quai Conti, déclara à Barrès, qui venait de débarquer à l'hôtel Gassion, qu'il se devait de faire campagne pour le poète de *l'Angélus,* des *Clairières dans le Ciel* et du *Triomphe de la Vie.* « Je ne demande qu'à voir le personnage, faites-le inviter par le chanoine qui me corrige ma *Sibylle.* » Le chanoine Dubarrat, l'archiprêtre et le savant béarnais, invita Jammes. Il est aux anges à cette idée et prépare un merveilleux déjeuner. Midi et demi, une heure, l'abbé Bremond commence à s'agiter, le chanoine est grave, Barrès fait des plaisanteries nerveuses en remontant son menton. On décide de se mettre à table, on attaque un fabuleux foie gras en sauce. Vers les trois heures, le dessert; on sonne et surgit Francis Jammes.

— Eh bien, poète, qu'est-ce qui vous est arrivé? Ah, jeunesse! Une aventure!

— Mais rien, répondit Jammes, s'adressant au chanoine Dubarrat, c'est-à-dire que j'étais bien arrivé à l'heure et je tournais autour de la maison.

— Dangereux, ça, fit l'abbé Bremond.

Mais Francis Jammes continuait :

— Je ne pouvais pas entrer pour le déjeuner, tout de même, nous sommes en plein carême!

— Voilà, me dit Barrès, comment on rate son Académie.

Et voilà une parole qui prouve pourquoi, d'en être, représente, au fond, si peu de chose! Pour moi, ce Jammes dans la posture de « Gros-Jean qui veut en remontrer à son curé » et payant peut-être de l'immortalité brève son orthodoxie catholique — me plaît beaucoup. Plus que celui qui disait à M. Maurice Martin du Gard :

— Ici [à Hasparren] je dirige les consciences. [...] Je confesse l'acide virginique.

— Dis, les femmes de lettres, est-ce qu'elles font bien l'amour?

§

Voici une histoire rabelaisienne telle que, de Tananarive, elle nous est offerte par les « cahiers de la vie malgache » : **Du Côté de chez Rakoto** (juillet à septembre). Elle fixe un moment de la vie administrative à Madagascar. Nous recommandons ce document à l'attention de MM. les Membres de l'Académie des Sciences Coloniales, en particulier :

EXECUTION DES ARTICLES 1494 ET 1497 ETC.

PROCES VERBAL

des renseignements fournis par Monsieur RASOLOFO à Tananarive... le 30 avril 1910 dans l'enquête effectuée d'office à l'occasion de sa conduite.

Questions posées par l'agent chargé d'instruire	Réponses de l'agent ou du sous-agent interrogé	Observations de l'agent chargé d'instruire
M. Balat me signale que dans l'après-midi du jeudi 29 Avril, alors qu'il se rendait dans son bureau en passant par l'escalier donnant accès au central télégraphique, le facteur N° 13, assis avec deux de ses collègues, N° 21 et 26, sur le palier, se comporta d'une façon incongrue. **Ce facteur sait de quoi il s'agit en la circonstance, vu que des remontrances lui furent faites séance tenante.** **Il y aura lieu, néanmoins d'inviter l'agent en cause de s'expliquer ci-contre.** T-rive, le 30 Avril 1910 Le Chef du Service des P. T. T. signé : Ponton	**Le 29 Avril 1910 faisant mon service le matin, j'avais le ventre gonflé par le vent frais quand j'étais assis sur le plancher le coup du pet tonnait brusquement et involontairement et je rougissais de honte devant les compagnons qui étaient à côté de moi.** Le facteur N° 13 signé : Rasolofo	**Le facteur Rasolofo n'étant pas un mauvais sujet, je prie M. le Directeur d'adresser à ce sous-agent de simples observations pour le punir de l'incongruité qu'il a commise.** T-rive, le 2 Mai 1910 Le Receveur signé : Grondein

Les explications de Rasolofo paraissent difficilement acceptables. Néanmoins, je me contente, pour cette fois, de ne lui adresser que des observations sévères, et je le préviens que s'il donnait lieu, à nouveau, à pareille observation, je me verrais dans l'obligation de demander à son encontre une suspension de solde.

Retour après visa.
Tananarive, le 4 Mai 1910
Le Chef du Service des P. T. T.
Signé : PONTON

Vu et pris bonne note
Tananarive le 6 Mai 1910
signé : RASOLOFO

§

Le titre d'un article de M. André Mantaigne : « Lecture pour le 11 novembre » paru dans **Le Mois** (1er novembre)

me suggère d'émettre ce vœu que, la veille ou le lendemain de la Fête de l'Armistice, les élèves de toutes les classes de nos écoles primaires, des lycées, des écoles supérieures et les étudiants de toutes les Facultés, entendent la lecture du *De Profundis* de Jean-Marc Bernard, qui est sans doute le poème le plus beau de forme et le plus désespérément humain de tous ceux qu'ont légués à notre piété les poètes massacrés à la guerre.

Pour ma part, je ne puis me le réciter sans ressentir un déchirement du cœur — et qu'on entende bien par là le viscère. Oui, toute la jeunesse de France devrait connaître les six quatrains de cette supplication inspirée par le martyre des combattants à l'un d'eux :

Au plus profond de la tranchée
Nous élevons les mains vers vous,
Seigneur! Ayez pitié de nous
Et de notre âme desséchée.

Cela dit, je recommande la prose inspirée à M. Mantaigne par un récent séjour qu'il a fait dans les Ardennes où l'on s'est continuellement battu de 1914 à 1918. On ne pense pas assez à ceci que, là comme en Champagne et dans la Picardie sans doute et l'Artois, la guerre se rappelle encore à l'habitant par de nouvelles victimes.

Hélas! — écrit M. Mantaigne — la culture est devenue un métier plein de périls étrangers à elle-même et l'on ne saurait plus parler qu'avec ironie de la paix des champs. J'ai dit plus haut : sol bourré d'explosifs; je n'ai exagéré qu'à peine. Assurément, le danger n'est plus de toutes les minutes comme il le fut sitôt après la guerre où l'outil du paysan ne cessait de heurter grenades et obus non percutés, mais il subsiste vingt ans après que le canon s'est tu. L'ami qui me recevait en Ardennes, maître de 200 hectares, m'a dit avoir perdu un charretier, il y a moins d'un an, éventré par un projectile qu'il toucha dans l'innocente opération du hersage. Et j'ai vu, dans un boqueteau, une pyramide de grenades allemandes, haute de deux mètres, terreur des mères de l'endroit qui ne cessent pas de craindre que leurs gosses ne jouent avec ces choses toujours meurtrières. Il est rare sans doute que les gamins s'emparent de grenades, trop encombrantes, mais il est commun qu'ils aient en poche un ou deux détonateurs, découverts par les labours, tout enrobés d'une terre crayeuse qui

leur confère une espèce d'ingénuité et il est arrivé souvent que dans une école la manipulation d'un de ces engins ait fait sauter un bras ou une jambe d'enfant.

Donc, reconstruction de villages et refécondations de champs n'ont pas chassé la guerre et son acharnement à se manifester dans le renouveau de la vie lui donne assurément son visage le plus atroce. Mais elle se montre là physiquement et dans le présent, aspect concret qui à des hommes résolus peut ne la faire paraître que peu redoutable. Plus désespérants sont les signes d'une réactivation totale, d'un avenir plein de sang. Ici la guerre d'hier est encore vivante et la guerre de demain est déjà vivante. L'autorité militaire est partout et a tout prévu : le fermier sait que sa chambre verra scier des membres humains, que dans la grange du voisin des gazés agoniseront. A deux cents mètres de chez lui passe une ligne de chemins de fer. Elle n'a pas encore servi, elle attend les trains de troupes, l'artillerie lourde « sur voie ferrée ». Toute complication internationale provoque le vrombissement nocturne des avions de chasse et le sommeil en est troublé. Nul n'ignore qu'à la gendarmerie les ordres d'évacuation sont prêts à être immédiatement appliqués.

N'est-il pas surprenant que sur un tel sol l'homme entreprenne encore? Le domaine de mon hôte, ai-je dit, se compose de 200 hectares; il possède 60 bêtes à cornes, 20 chevaux. C'est une affaire qu'il n'a voulue si vaste que dans l'intention de la partager entre ses fils. Or, très averti de tout, il n'ignore pas qu'il y a peu de chances pour qu'ils lui succèdent un jour, sur cette terre et peut-être sur toute autre terre. Mais il travaille quand même, comme si les petits-enfants de ses petits-enfants devaient naître, et prospérer sur son bien. Qu'on me permette d'exprimer un sentiment très personnel : cette invincible confiance dans la vie, je l'admire, mais je ne peux pas la comprendre.

§

« Pierres blanches », de M. Paul-L. Landsberg, que publie la revue : **Les Nouvelles Lettres** (1er octobre) désigne une suite de notes sur des sujets de littérature, de philosophie, d'observation du monde. Elles émanent d'un esprit curieux de la vie des idées et de la condition humaine. Celle-ci pourrait devenir la brindille sur laquelle cristalliserait facilement l'imagination d'un écrivain de ce temps, capable encore de composer une histoire sans l'étirer en plusieurs douzaines

de volumes à l'exemple de l'abbé Prévost ou de Restif de la Bretonne, ces pré-populistes parmi tant d'autres :

A. M..., un de mes amis d'adolescence, vient de se faire tuer devant Madrid. Depuis son enfance il se préparait à devenir prêtre; au dernier moment il abandonna cette intention, en sacrifiant le fruit de longues années d'études : il vit dans la misère et adhère au parti communiste à l'heure même où Hitler arrive au pouvoir. Echappé à un camp de concentration, il trouve à Paris, par un hasard heureux, une possibilité de travailler et de vivre. La guerre d'Espagne éclate et il part avec les premiers volontaires. Sa foi communiste émanait du même besoin profondément religieux de purification par la souffrance et le sacrifice qui jadis avait vivifié sa foi catholique. Au fond, il demeurait toujours obsédé par le péché originel et concevait que la pureté intégrale comporte la négation de notre naissance terrestre. Fils d'un père alcoolique, brutal et roublard et d'une mère belle, pieuse et noble, la maladie le prive prématurément de cette mère, probablement non sans la faute du père. C'est cette femme martyre qui l'avait destiné à la prêtrise, c'est d'elle qu'il tenait sa vocation de victime expiatoire. Dans le communisme, il recherchait au fond la persécution des premiers chrétiens. Je ne puis croire qu'il soit mort sans une vision du crucifié.

M. Landsberg signale un assez curieux rapport entre la pascalienne parabole des prisonniers et l'épisode des filles enfermées chez les moines libertins, dans la *Justine* de Sade. Il s'en autorise pour déclarer, du marquis fameux :

Parfois il fait figure d'un Pascal abandonné de Dieu.

L'auteur me paraît avoir plutôt raison quand il constate, par exemple :

L'homme appartient au *peuple* quand il fonde la conscience de sa dignité sur les qualités universellement humaines, et non pas sur n'importe quelle *distinction*. Le *raciste* s'exclut de la conception authentique des valeurs populaires par l'orgueil vital comme d'autres le font par l'orgueil intellectuel. Ce n'est pas le nombre des adhérents qui donne à un mouvement son caractère populaire.

Devant le phénomène espagnol, les spectateurs étrangers oublient généralement qu'il existe encore dans ce pays un *peuple* au sens profond du mot. Péguy se plaignait : « Il n'y a plus de peuple puisque tout le monde lit son journal. » Une résistance comme celle du

peuple espagnol est radicalement étrangère au monde des journaux. Elle est plus compréhensible aux analphabets qu'à certains hommes très intelligents qui pensent habituellement pour ou contre des notions en « ismes ». Les poètes doivent comprendre mieux que les hommes politiques de quelle réalité il s'agit.

§

Mémento. — *Le Divan* (novembre) publie de charmants « Petits Poèmes de l'Ombre et de la Fumée » de M. René Silvy, disciple de Toulet, et un bel article de M. René Fernandat : « Les premiers vers de Jean-Marc Bernard », avec une étude nouvelle de M. F. Vermale : « Stendhal en mission à Grenoble ». M. Henri Martineau rend un juste hommage au stendhalien Louis Royer mort le 7 septembre dernier à 50 ans et qui a édifié une œuvre de critique considérable sur le *Milanese*.

Civilisation (octobre) publie une « Déclaration » en faveur de la culture et de la liberté, avec une « Déclaration des Classes moyennes », laquelle émane de la « Confédération des Syndicats » de ces classes.

Revue des Deux Mondes (15 nov.) : « Le souvenir de René Doumic » par M. Gabriel Hanoteaux. — De M. André Tardieu : « La Méditerranée, clef de l'Afrique ».

Cahiers de Paris (nov.) : « D'Homère au Populisme » par M. Gabriel Brunet. — M. René Ménard : « Simplicité de la Poésie ».

Yggdrasill (25 octob.) : Poèmes finlandais, tchèques et irlandais. — Trois poèmes d'Essénine, avec des poésies de Jeanne Plateau, ceux-ci précédés d'une notice de M. Guy Lavaud. — « Adam parle » de M. Paul Mahéval. — « Prière pour la Nuit » par M. G. Perron-Louis.

Revue bleue (nov.) : « Aldous Huxley, sociologue » par M. J. Castier.

Europe (15 nov.) : De Rabindranath Tagore : « Réponse à un poète japonais ». — « Année 1905 » par Boris Pasternak. — De M. J.-R. Bloch : « M. Chamberlain et sa *grande* politique ».

La France active (octob.) : « Un Sedan dans la paix » par M. P.Vitoux. — « Les Activités économiques » par M. Henri Mazel. — « Les Activités littéraires » par M. Auriant.

La Revue Juive (octob.) : Début d'un « Essai d'une typologie juive » par M. S. E. Van Praag.

La Revue hebdomadaire (5 nov.) : « Laforgue et Baudelaire » par M. G. Blin.

Les Cahiers Poétiques de Corymbe (nov.) sont cette fois consacrés à la poésie nord-africaine.

Marsyas (nov.) : « Poèmes de Max Rouquette », dans l'original avec la traduction du provençal par l'auteur, et un essai sur lui par M. Sully-André Peyre.

La Grande Revue (octob.) est inspirée surtout par la « Paix de Munich ».

Etudes (5 nov.) : « Prêtres anciens combattants » par M. l'abbé Thellier de Poncheville. — « La Guerre religieuse outre-Rhin » par M. R. d'Harcourt.

La N. R. F. (1er nov.) commence « Choix des Elues », roman de M. Jean Giraudoux.

Commune (nov.) : « Réponses d'un pacifique à un soi-disant pacifiste » par M. Jean-Richard Bloch. — M. René Blech : « P. Vaillant-Couturier, combattant de la paix ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES HEBDOMADAIRES

Candide : Méditation sur Clemenceau. — L'an III de la Nouvelle Espagne. — Les Arbres qui chantent. — Mémento.

M. Jean Martet raconte, dans **Candide**, ses souvenirs sur Clemenceau après la victoire. Il l'a vu, écrit-il, trois fois. D'abord à la Chambre des Députés, puis dans son cabinet, rue Saint-Dominique.

... On oublie... Et la première fois, donc, c'est l'après-midi, à la Chambre, quand il est monté à la tribune pour lire les conditions de l'armistice...

— Où étiez-vous, vous?

— Dans le couloir qui est à droite de la tribune, quand on regarde l'assemblée. J'étais là, collé contre le bat-flanc qui sépare le couloir des gradins; je regardais, les yeux béants, parce que, tout de même, on n'assiste pas souvent, à la Chambre, à des séances pareilles.

... — Et quelle tête faisaient les députés?

— Je vous avoue que je n'ai pas pensé à les regarder. Au demeurant, ils étaient peut-être beaux, il y a des souffles qui embellissent tout. Je me rappelle seulement *La Marseillaise* qu'ils ont chantée. Je ne sais d'où elle est partie, de quels bancs. Mais elle s'est immédiatement répandue partout, comme une coulée, et les moins imaginatifs de ceux qui étaient là ont vu se dresser des drapeaux, d'immenses drapeaux, déchiquetés, frémissants. Et les cœurs les plus secs, les esprits les plus obtus ont pensé aux morts. Car la patrie est surtout faite de ceux qui sont morts pour elle.

Jean Martet avoue que son admiration pour le vieil homme « de guerre » n'a pas diminué :

— Oui. Seulement, maintenant, je la raisonne un peu plus. Comme tous les hommes qui ont beaucoup vécu, il a fait beaucoup de folies. Et comme tous les hommes qui ont le goût de l'action, il a agi souvent pour le seul plaisir d'agir, et ça n'a pas toujours été pour le plus grand bien du pays. Mais s'il avait été parfait, parfaitement sage, juste, pondéré et mesuré, on n'aurait jamais songé à lui pour nous tirer du pétrin où d'autres hommes, justes et sages, nous avaient, avec mesure et pondération, précipités. C'était un barbare, et les barbares seuls ont le sens de la guerre.

— De la guerre, oui. Mais pas de la paix.

— Mais la paix, c'est la guerre qui continue. Les Allemands qui, eux, sont des guerriers, l'ont compris.

§

Les explications de M. René Benjamin sur le drame espagnol portent d'autant mieux, plus gravement et plus loin, qu'elles sont dans la mesure du possible, éloignées de toute littérature grandiloquente et théâtrale. Il n'y a rien dans ces « choses vues » qui soit amené dans le but de plaire, avant tout, aux pauvres lecteurs de la pauvre presse quotidienne, avides de mélodrame, de coups au cœur, de pincements à l'épigastre, de regards apitoyés, de commérages et de soupirs.

Même ceux qui ont une haute opinion de leur jugement — j'en suis — suivent pas à pas, en silence, M. Benjamin et quand il faut s'arrêter, ils se félicitent d'avoir eu un tel guide, dans ces solitudes terriblement « montagneuses », propres aux embuscades, aux surprises, tellement, qu'on y glisse, facilement, du récit classique sur un nouveau défilé des Thermopyles au reportage commercialisé et au mensonge moderne proprement journalistique, d'où naissent les passions de parti, diaboliquement exploitées, ici, comme ailleurs. Il n'y a plus de Pyrénées.

... Un officier, dont j'aime la finesse et les goûts, nous disait son impatience... devant la patience de Franco, son souci... à l'idée des menées cachées de l'Europe, son regret... qu'il n'y eût pas en Espagne, tandis que les généraux y conduisent les soldats, un homme de génie pour mener les civils.

... Notre cause est magnifique. Mais il ne faudrait pas cesser d'en instruire les simples. C'est curieux que les honnêtes gens ne puissent jamais faire de propagande. Ils croient à l'évidence de la vérité. Nous nous contentons de dater nos lettres, nos journaux, nos décrets de ces trois mots troublants : « Troisième année triomphale! » Nous ferions mieux de faire triompher l'esprit! Les peuples se mènent. Il n'y a pas que du pain à leur donner. On doit constamment nourrir les âmes. Mais pour cela il faut de grands hommes... et les plus grands ont été tués!

Terre de l'esprit! C'est par l'esprit que les nationaux vaincront. Les rouges ont renié non seulement la plus grande force du monde, mais ce qui est la nature même de l'Espagne. L'anticléricalisme, l'antimilitarisme, ces deux rancunes, ont brouillé la vision claire qu'ils auraient dû garder de leur patrie. La haine pour les hommes a tué leur sens des choses. Or, toutes les choses en Espagne sont spirituelles. Une terre pareille n'est pas faite pour les courtes théories du marxisme, pour de plates satisfactions matérielles.

§

Je m'excuse de citer une troisième fois *Candide*. La qualité de ses derniers numéros est la seule raison de cette exclusivité du jour. Car M. Emile Vuillermoz, dans sa chronique *Musique*, sous le titre : « Les Arbres qui chantent » y dit des choses qu'on traiterait plus cavalièrement sous une autre plume. Sous la sienne, cela donne à réfléchir.

... Au matin de la fête de l'Armistice, les arbres de l'avenue des Champs-Elysées ont entonné le *Requiem* de Gabriel Fauré.

... Au point de vue de la critique musicale pure, on peut regretter la force, un peu excessive, de l'amplification. Mais la crainte puérile de ne pas faire assez de bruit entraîne toujours nos techniciens à donner un coup de pouce de trop au potentiomètre. La musique mécanique, lorsqu'elle s'installe dans les plus hautes branches d'un arbre, ne devrait pas dépasser le volume sonore d'un concert d'oiseaux. Les platanes-chanteurs devraient gazouiller et non tonitruer.

... Sans doute, elle [la musique mécanique] arrive aisément à enfler sa voix, mais c'est toujours aux dépens de la fidélité du timbre, de la couleur, de la précision et même de la justesse. Dans la demi-teinte, au contraire, un diffuseur peut exploiter avec bonheur des zones de délicatesse interdites à l'exécution

directe. Ce n'est pas un paradoxe d'affirmer que le haut-parleur est, par définition, un instrument confidentiel.

*
* *

Il est regrettable qu'on ne l'ait pas assez compris pour la très émouvante diffusion qui nous a été offerte le matin du 11 novembre et qui a créé autour de la tombe du Soldat inconnu et sur toute la voie triomphale où progressait lentement la forêt des drapeaux en marche, une atmosphère singulièrement précieuse de spiritualité.

Le *Requiem* de Fauré est, en effet, un salut à la mort d'une incomparable noblesse et d'une réconfortante dignité. Rien de plus doux et de plus ferme à la fois, rien de plus sensible et de plus courageux n'a jamais été proféré par un artiste devant la porte de l'au-delà. On ne trouve ici ni supplication, ni basse terreur; la voix du musicien ne tremble pas devant l'ange exterminateur. Elle est empreinte d'une sérénité et d'un sang-froid qui font de cette partition une méditation dont la grandeur est incomparable.

... Faire chanter les arbres est un privilège de la féerie scientifique moderne qu'il faut savoir apprécier à sa valeur. Traitée avec goût, par de véritables artistes, cette technique possède des ressources de poésie saisissantes.

MÉMENTO. — *Candide* (9 novembre) : Marseille en scandales (Alain Laubreaux). — Le début d'un dossier assez particulier intitulé : *Les Coupables.* Dossier N° 1. Edouard Herriot. — Bien bonne étude de M. André Bellessort de l'Académie Française : Béranger, ou la popularité. — Francis James à Hasparren (Marie Scheikevitch). — M. Léon Daudet parle de *Prométhée délivré* de Georges Blond. — Vaccination et Prudence (Dr. Charles Fiessinger). — Une page de dessins de Dubout : La Pompe à Phynances (on ne peut reprocher à l'artiste de détester la société). Mais... quel est le meilleur système? La Pompe? ou le croc à Phynances, d'Ubu? Je livre cela à la réflexion de M. Dubout.

(16 novembre) : Les Coupables, dossier N° 2. Blum, Léon. — Une nouvelle inédite de M. André Maurois, de l'Académie Française : Toujours l'inattendu arrive... — Un écho terrible : Le retour des vaincus, finissant ainsi :

...Or, les statistiques officielles nous apprennent que six cents volontaires sont encore à l'heure actuelle à Valence, que quatre cents sont en traitement dans les hôpitaux, et que cinq mille ont déserté. Il apparaît donc que plus de vingt mille jeunes Français reposent dans les fosses communes de Fuencenal et de Belchite et ont versé leur sang pour que Marty vienne parader à Paris. Mais les fantômes de ces vingt mille victimes escortaient l'assassin, car des sifflets s'élevèrent sur son passage et

l'on vit blêmir cette face suiffeuse qu'éclairait un jour livide de matin d'exécution capitale.

Le piano d'Ingres d'Utrillo (Michel Georges-Michel). — Le Salon d'Automne (Pierre du Colombier). — Une page de dessins de Carriez : Histoires Marseillaises, qui rappellent, avec bonheur, certaines scènes de cirque, et des bonnes. — Le Théâtre, par Lucien Dubech; le Cinéma par Jean Fayard.

Le Canard enchaîné (16 novembre) : la semaine des Deux Dimanches a vécu; elle est remplacée par celle des deux vendredis maigres. — La France est refaite, nous aussi.

LES PARIS STUPIDES : « Il faut que le Front populaire réussisse! » Edouard Daladier au Congrès de Biarritz, 22 octobre 1936.

Gringoire (3 novembre) : Les Confessions d'un briseur d'ailes (Henri Béraud). Rude et courageux article. — Portrait d'Italo Balbo, par Pierre Lyautey. — Paris, ma Grand'Ville. Fermeture de Longchamp, par Pierre de Régnier, dessins de Tigre. — Critique judiciaire : L'Adorable belle-mère (Geo London). Critique spirituelle. — *Le Parricide,* importante nouvelle inédite d'Henry Bordeaux, de l'Académie Française. — Une émeute de contribuables, par Léon Treich, dont voici la phrase finale :

Comme il arrive toujours en ces affaires, aucun des meneurs n'était sur les bancs de la Cour d'assises.

(10 novembre) : André Tardieu : Quatre mois de guerre avec Foch. La place nous étant mesurée, citons ce seul passage :

— Au fond, dit-il [le maréchal], rien n'est perdu. Ces troupes ont mauvaise figure : mais quelle instruction tactique et morale leur a-t-on donnée? Il y a des chefs pas fameux : ce sont les produits de la recommandation politique.

« Joffre en a remis beaucoup à la disposition du ministre : il a raison. Trop d'entre eux ont sacrifié leur métier à leur carrière. Trop d'entre eux pensaient, comme feu le père Brun (ministre de la Guerre du cabinet Briand), que « ça n'arriverait pas ». C'est arrivé.

Les derniers jours de Lyautey au Maroc, par Charles Reibel, ancien ministre. — Huit jours en Espagne nationale, par Pierre Taittinger, député de Paris. — Suite de la nouvelle de M. Henry Bordeaux : Le Parricide. — Début d'un excellent reportage de Louis-Charles Boyer : Lumière du Nord, scènes et enseignements de la vie scandinave. — Un virulent réquisitoire de M. André Cœuroy contre inconnu, à propos d'une transmission du *Requiem* de Fauré à la T. S. F. Information contre X... — A rapprocher des lignes de M. Vuillermoz, dans *Candide,* sur le même *Requiem.*

Je suis partout (11 novembre). Ce numéro spécial résume les condition de la Renaissance française : Ce que fut la presse de Novembre 1918, sous diverses signatures. — Nous aurons d'autres joies, par Pierre Gaxotte. — Le retour en Lorraine (G. M. Fracy).

— L'armée, réserve et sauvegarde suprême de la Nation (capitaine ***). — Les remèdes à la crise de l'aviation sont politiques (Didier Poulain). — Les Maîtres de l'Empire (R. B.). — La Démocratie contre la Marine (Pierre Varillon). — La Paix Française (P. A. Cousteau). — Debout les Vivants! une page de dessins de Ralph Soupault, nets comme ses légendes. — Puissance créatrice de la France, par Robert Brasillach. Trois colonnes venues d'une plume « nationale ».

Si nous pensions que la France, c'est notre pitoyable Républque démocratique, nous serions radicaux-socialistes, nous ne songerions qu'à notre subsistance matérielle. Ou bien, nous émigrerions dans quelque pays heureux et calme, s'il en est encore au monde. C'est parce que nous pensons que la France est aussi vivante que par le passé, aussi riche, aussi neuve, que nous voulons lui donner un gouvernement digne d'elle, et rendre ses vertus éclatantes à tous les yeux.

Le Français de 1938 : Ou? Qui? par Georges Blond. — Vingt ans de musique française (Pierre Laclau). — 1918-1938. La République a perdu la paix. (Pierre Lucius). — Vingt ans de finances démocratiques : de « l'Allemagne paiera » au « faites payer les riches » (Hervé Le Grand).

(18 novembre) : Sous le titre, et sur toute la largeur de la première page, cette « observation » : La Devise du régime : la France paiera. — Un plan de trois ans, quelle témérité! (Pierre Lucius). — Le jeu des hommes et des partis : Comment finira cette amère plaisanterie? (Dorsay). — Impressions allemandes : Hitler et le Nazi moyen (Nordicus). — Une très belle critique du dernier roman de Georges Duhamel : *Cécile parmi nous,* par M. Bellessort.

Marianne (9 novembre) : Le Passé et l'Avenir, par Léon-Paul Fargue. — Le règne de la Force (Maurice Magre). — Un nouveau péril qu'on aurait tort d'ignorer (Jean de Beaumont, député de la Cochinchine) à propos des succès du Japon en Chine. — Francis Jammes, par Fernand Gregh. — Un « Stimulus » impondérable, par le spirituel G. de la Fouchardière. — (16 novembre) : Les Mots et les Choses, par André Maurois, de l'Académie Française, où on trouve ceci, qui est bien, de la part d'un écrivain :

Celui qui pense près des choses, travailleur, chef d'industrie, soldat, officier, savant, est soumis aux lois de l'univers. Il le sait et il l'accepte. Sa prudence est garantie par la difficulté même de ses actions. Mais pour l'homme qui ne pense qu'avec des mots, le délai entre l'erreur et le châtiment devient trop long pour que le coupable mesure ses responsabilités. Jonglant avec ses légers symboles, il oublie le poids écrasant que chacun d'eux traîne après lui. Il croit qu'il a réformé les êtres et les choses, alors qu'il n'a remué que des syllabes.

Notre Temps : Un congrès radical... autoritaire (Jean Luchaire). — Silhouettes de notre temps : Edouard Daladier (Nadar). —

L'incendie symbolique de Marseille (Georges Suarez, éditorial de l'*Etat nouveau*).

Les Nouvelles Littéraires (12 novembre) : C'est en Syrie que j'ai découvert la vocation littéraire de ma fille, par Henry Bordeaux. — Le souvenir d'Emile Zola et celui de Villiers de l'Isle-Adam (Yette Jeandet). — L'Esprit des livres, par Edmond Jaloux. — Georges Urbain vient de mourir (Marcel Boll) : Grand savant et honnête homme. — Le Cinéma, par Alexandre Arnoux.

(19 novembre) : L'autre visage de la France (Henri Focillon). — L'Arriviste (Francis de Miomandre). — Querelles de langage (André Thérive). — Chronique des Livres d'Art (G. Charensol).

Reflets (17 novembre) : Le centenaire de la Chartreuse de Parme. Stendhal ou l'ambition déçue (André Thérive). « Doctorale » étude qui surpasse, facilement, le reste de ce qu'offre ce numéro.

La Réplique (12 novembre) : Je ne trouve à détacher que des lignes tout-à-fait intéressantes de M. Jean Desthieux sur un « *très beau roman* » (chronique : Les Lettres). Il s'agit, en effet, de quelque chose de neuf et de très étonnant; le roman dont parle M. Desthieux a pour titre : *Moi, un Nain*. Or, il ne s'agit pas d'une plaisanterie. L'auteur, M. J. P. Le Tarare a, en effet, l'infortune d'être un nain, mais il a le bonheur de posséder l'intelligence et le jugement « comme un autre ». Le Directeur actuel du *Mercure de France* avec qui j'en parlais récemment, m'a raconté sa dernière visite rue de Condé. Il s'agit, me disait-il, d'un homme excellement doué, agréable et courtois. Sa disgrâce physique s'oublie avec une rapidité tout-à-fait étonnante quand on a la chance de pouvoir converser avec lui. M. Jean Desthieux a « mis dans le mille » avec sa critique. Dommage qu'elle soit dans une publication peu importante.

Le Temps présent (11 novembre) : Même avec Hitler? (P. Henri-Simon). — La Perle sans prix, billet de François Mauriac. — Une page : Médiation en Espagne, sous les signatures de Jean Thévenot et Hugues Rod. — De : Jammes toujours vivant, par Henri Pourrat, ceci :

> Jammes, cher Jammes aux yeux perçants sous le sombre béret, Jammes tout enfoncé dans d'aériennes blancheurs de barbe, comme après la tourmente l'est au talus la source fluant d'une tuile, sous les retombements de neige, Jammes, comme à demi absorbé déjà dans la splendeur des nuées et des anges! Nous ne te laisserons pas disparaître. Comment t'oublierions-nous jamais?

Et presque toute une page consacrée à Villiers de l'Isle-Adam.

(18 novembre) : L'Allemagne, les Juifs et nous (Georges Hourdin). — Linge sale, le *billet* de François Mauriac. qui aurait pu peut-être ne pas répondre à une attaque qu'il juge, avec raison,

excessive, pour ne pas dire plus. On ne saurait lui donner tort. Il y a des limites au droit de critique. — Les étrangers dans la nation (François Perroux, professeur à la Faculté de Droit de Paris). — Sélection des chefs (Paul Chanson). — La Pensée catholique, ou Jammes à l'honneur (Jean Soulairol).

Vendémiaire (9 novembre) : Chère Allemagne. Est-ce le point final dans la controverse entre MM. Alphonse de Châteaubriant et André Thérive? La réponse de M. Thérive paraît — à première vue — assez péremptoire. Mais je me fais fort de trouver dans le livre de M. de Châteaubriand des phrases absulement contraires à celles qu'il cite, détachées de leur contexte. Non, M. Thérive, une passion vous égare. M. de Châteaubriant ne *peut pas* être un *traître*. Et vous êtes bien trop un homme de lettres pour ne pas savoir qu'on fait dire aux textes bien des choses, en tirant *six* lignes *d'un volume* et en les agrémentant de quelques points de suspension. — Si nous pensions aux avions de demain (Maurice Bourdet).

(16 novembre) : La France n'a besoin que d'elle-même (Sapiens). — Un traité paré de bonnes intentions (Gabriel Chevallier). — Les romans animaliers et Maurice Genevoix (René Maran). — La reine Ranavalo et le général Galliéni (Michel Candie).

SYLVAIN FORESTIER.

LES JOURNAUX

La belle histoire du radium (*le Jour*, 24 novembre; *le Petit Parisien*, 22 novembre). — La déclaration franco-allemande (*le Matin*, 24 novembre); les relations de la France avec l'Angleterre (*Paris-Soir*, 17 novembre; *la Dépêche*, 17 novembre). — La Foire aux Livres, à Earl's Court (*le Figaro*, 12 novembre). — L'énigme de Shakespeare (*l'Action Française*, 16 novembre). — Laboratoire d'atmosphère (*le Journal*, 22 novembre). — Une guérisseuse (*le Petit Parisien*, 22 novembre). — Anna de Noailles fait plus recette que Baudelaire (*le Journal*, 20 novembre). — Oum el Hassen, femme à succès (*Paris-Soir*, 17 novembre). — Un point d'interrogation (*le Temps*, 17 novembre).

J'ai pris huit livres de fruits et le même poids de sucre cristallisé. Après une ébullition de dix minutes, j'ai passé le mélange à travers un tamis assez fin et j'ai obtenu quatorze pots de très bonne gelée, non transparente, qui a pris parfaitement...

. . . .

Irène a quinze dents...

Entre ces deux événements, dont l'un a trait aux confitures, l'autre à la dentition de sa fille aînée, — et que cite Chamine dans **le Jour**. — Mme Curie notait :

Diverses raisons nous portent à croire que la nouvelle substance

radioactive renferme un élément nouveau, auquel nous proposons de donner le nom de Radium. La nouvelle substance renferme certainement une très grande proportion de baryum : malgré cela, *la radioactivité est considérable. La radioactivité du radium doit donc être énorme...*

Enorme, oui. C'était il y a quarante ans, et grâce au radium que de malades ont été guéris du cancer! Pierre Curie s'était associé aux recherches de sa femme. Quelle fut, dans la suite, la part d'Eve Curie?

— Je n'ai rien fait moi-même et si j'ai quelque peu aidé ma mère, aux dernières années de sa vie, ce ne fut que comme la plus humble secrétaire,

dit Eve Curie en réponse à M. Jacques Audiberti, du **Petit Parisien.** Modestie héritée de Mme Curie. La fille de celle-ci reprend :

— Une cérémonie analogue à celle de mercredi prochain [cérémonie en hommage à Mme Curie] avait eu lieu il y a treize ans, à laquelle ma mère elle-même avait assisté. Jamais une créature glorieuse ne fut plus indifférente à la gloire que Marie Curie. Les découvertes — et celle du radium — une fois obtenues, elle ne se souciait guère qu'on les célébrât, qu'on en célébrât la date périmée, dépassée. Ce qui lui importait, c'était le développement futur de ces découvertes, et surtout leur utilisation dans ce qu'elle peut avoir de fécond et de bienfaisant.

Voilà qui change des raffinés qui, par exemple, passèrent leurs jours et leurs nuits à rechercher par quel moyen agencer les gaz, ces charmants gaz dont bien des hommes souffrent encore, souffriront toujours, à vingt années de la dernière guerre.

§

La dernière? Il s'est dépensé beaucoup d'esprit peut-être, mais non pas du meilleur, sur « la der des der ». La dernière, allons donc! ironisaient certains, qui ne sait que la guerre est inévitable? Septembre 38 a démontré qu'il était possible de l'éviter. Ce qui fit que des fâcheux pour qui la guerre sans doute est question de saison, disaient, hochant la tête, en confidence — on a les tuyaux qu'on mérite — : « Vous verrez ça au printemps! » Deux mois se sont écoulés depuis

l'accord de Munich, et Novembre 38 consacrait les grandes lignes d'un accord franco-allemand.

Les termes d'une déclaration commune sont définitivement arrêtés, lisait-on dans **le Matin;** elle prévoit le respect des frontières entre les deux pays, *le non-recours à la guerre* et une procédure de conciliation en cas de difficultés internationales.

Et M. S. L. (Stéphane Lauzanne) pouvait dire :

Qaund deux pays apposent leurs signatures au bas d'une déclaration commune et que ces deux pays s'appellent la France et l'Allemagne, cela offre autant de valeur que s'ils apposaient leurs signatures au bas d'un traité. Et quand ces deux pays qui, au cours des siècles, se sont âprement disputé leur frontière déclarent solennellement que désormais elle est intangible et définitive, cela offre plus de valeur que tous les pactes de sécurité idéologiques, conclus à quarante. Cette fois, on est dans le réel et non plus dans les nuages. Cette fois, on se trouve en face d'hommes ayant qualité pour parler au nom de leurs peuples et qui engagent la volonté de ces peuples.

Il y aura des gens que ça gênera : « Sauve qui peut, c'est la Paix! »; mais, précise le collaborateur du *Matin :*

La déclaration commune franco-allemande, quoi qu'en puissent dire ceux-ci ou ceux-là, marquera une date dans l'histoire du monde.

Il se peut que la déclaration n'éteigne pas

toutes les possibilités de conflit entre les deux nations, car l'univers est vaste ,mais elle en rend plus facile le règlement.

Il se peut qu'elle n'ouvre pas toute grande

la route au rapprochement qui mène à l'amitié [ce mot d'*amitié*, c'est aller trop vite] mais elle la déblaye des plus rudes obstacles qui l'obstruaient. Elle crée, de toute façon, une atmosphère nouvelle.

Et puis...

Et puis, la déclaration est un nouveau coup droit aux bellicistes du dedans et du dehors. Elle est la pierre consolidant l'édifice de paix que d'aucuns, en septembre dernier, espéraient bien abattre. Elle est aussi un avertissement aux dénigrants systématiques et maladifs de la France à l'étranger. Si l'Allemagne de 1938, au sommet de sa force et de sa puissance, marque son désir de s'en-

tendre avec la France, c'est que la France vaut qu'on s'entende avec elle.

« France pas morte », disions-nous.

§

On a remarqué, dans les commentaires que M. Stéphane Lauzanne a faits de la déclaration franco-allemande, ce mot d'*amitié.* « C'est aller trop vite », venons-nous de remarquer. En effet, il est difficile de ne pas se contracter à la pensée qu'on pourrait se faire des amis de ceux-là qui, s'ils libèrent jamais Schuschnigg, ce sera tout malade, agonisant peut-être, sur ses béquilles; avec ceux-là qui pratiquant l'amour du prochain à leur manière, renchérissent sur la loi du talion, font payer à la collectivité détestée la mort d'un pur, exercent chez Monsieur Lévy, chez Madame Isaac les ravages d'une destruction systématique, et présentent aux victimes la note à payer : bris et réparation; avec ceux-là qui, en Autriche comme en Tchécoslovaquie... Pourtant il n'est pas mauvais de rappeler avec M. Louis l'Hévéder, dans **Paris-Soir,**

qu'il y a à peine quarante ans, en 1898, les relations de la France avec l'Angleterre étaient au moins aussi tendues

que l'étaient celles de la France avec l'Allemagne, à la veille de leur toute récente déclaration commune. Il n'est pas mauvais de rappeler avec M. J. H. Rosny aîné, dans **la Dépêche,** que si pendant longtemps la France et la Grande-Bretagne jouèrent le grand rôle,

elles le jouèrent en ennemies.

Il n'est pas mauvais non plus de rappeler que le comte Claude de Saint-Simon — fait ressortir M. Louis l'Hévéder — déclarait en 1814, si ce n'était en 1815, que

la seule garantie de la paix et du développement prospère de l'Europe était l'alliance de la France avec l'Angleterre et l'alliance de ces deux pays avec l'Allemagne.

Sous réserve d'étendre les alliances, d'atteindre à cette alliance universelle qui passe pour utopique mais dont l'atmosphère nouvelle pourrait être le commencement. Il fau-

drait être un monstre, en tout cas, pour ne pas l'espérer. Il pleuvait, le Mercredi 22 novembre, et M. Chamberlain avait ouvert son parapluie. Ce fut cependant un jour où d'un bout à l'autre du monde l'homme eut loisir de respirer sous un ciel sans nuages.

§

Les souvenirs du Premier anglais, — comment ne les écrirait-il pas? — compteront parmi les livres d'outre-Manche. De ces derniers M. Paul Morand fait voir dans **le Figaro** le visage attrayant.

Parlant de l'Exposition anglaise du livre :

Ce squelette qui, à l'entrée, [c'est curieux, que la mort tienne un si grand rôle dans la vie] accueille le visiteur, n'est pas, — n'en déplaise à Maurois, — celui de l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe,* d'un Chateaubriand londonien épuisé par l'émigration : ce n'est que le funèbre représentant des 1.500 romans-terreur les plus appréciés du lecteur britanique.

Ce paisible pêcheur à la ligne qui, au centre d'un étang miniature, entouré de cannes à pêche trempant dans l'eau, attend le poisson comme un pélican, c'est le vendeur de la section des livres sur la pêche, et son livre de chevet est le *Complete angler.*

Ce cadavre de Mr Robin Cox, étendu au pied d'une fenêtre, dont le carreau a été perforé par une balle de revolver, n'est que la principale attraction du Département des romans policiers; un détective attaché à l'établissement recueille les suggestions des passants, ses collègues amateurs, et les remet à l'écrivain spécialiste Margaret Allingham qui distribuera à la meilleure réponse un prix de dix guinées.

Cette dame, qui signe ses livres sur un banc champêtre, par un beau coucher de soleil, les pieds sur le gazon, dans un jardin reconstitué où rien ne manque, ni l'ombrage, ni le chien, ni la rose, c'est une célèbre authoress dont les ouvrages sur l'art des jardins font autorité.

Ce jeu de fléchettes n'est pas une attraction de Luna-Park ou de Coney Island : c'est un jeu littéraire où les auteurs sont, par leurs lecteurs, percés de plus de traits que de la critique elle-même.

Ainsi se déroule à Earl's Court la nouvelle Foire aux Livres;

vraie foire, en effet, pleine de vitalité et d'humour. Que tout cela est rubicond, sanguin!

Et chez nous?

Nous avons d'excellentes expositions bibliophiliques, mais elles manquent d'entrain. Le livre français, vu du dehors, n'est jamais gai; il ne sourit pas au passant; il ne provoque pas l'acheteur.

Tandis que, là-bas :

Vous voyez dans cette immensité blanche comme le livre anglais rutile sur les étagères : on dirait un œuf de Pâques orthodoxe, l'habit de fête d'un paysan roumain. Il vous désire comme vous le désirez et vous tend sa couverture comme une main pleine d'amitié. Il ne prêche pas; il laisse l'abstraction à la cave et la quintessence au grenier. Sports, art décoratif, voyages, jardinage, cuisine, nursery, il veut servir, être dans la vie. Tout cela sent la campagne, la forêt, l'oxygène.

Parfait. Mais faut-il que le livre sente tout, hormis le livre? Comme on aménage des reliures anciennes — ou qui en donnent l'apparence — en boîte à cigares, faudra-t-il qu'on camoufle les œuvres complètes du père Hugo en « conduite intérieure »? qu'on introduise le Simenon du mois dans un sac de bonbons? Bonne année, chère.

Quel progrès en cette Exposition du livre anglais, ajoute Morand. Je me rappelle la première, qui se tenait en 1933 à Sunderland House, timide encore, académique, sévère. Certes, l'influence de notre Trocadéro 1937 est ici sensible (voici la vie du livre, depuis le manuscrit jusqu'à la reliure, dont Paul Valéry, le premier, conçut l'idée). Mais que d'ingénieuses trouvailles : livres dont les feuillets tournent électriquement; salle des journaux et revues où chaque périodique explique sur les placards tout ce qu'il fait pour le livre, indique son jour de feuilleton littéraire, le nom de son critique et ceux de ses courriéristes, etc... Voici, du haut-parleur, un des quarante-sept hommes de lettres conférenciers, dont la voix invisible [quelle voix serait visible?] traitera, cette semaine, quelque problème professionnel. Voici, enfin, des annexes mal connues du livre, la cartographie, par exemple, depuis les relevés de terrain par avion jusqu'à la finition de cette mappemonde pareille à un gros pudding où une jeune fille est en train de coller, par bandes, les longitudes... Voici les 6.000 livres de l'année, tous présents, un vrai Zambèze de documentation, des Victoria Fall's d'imagination, des Nils de talent et des Tanganyikas d'imprimerie.

En gens pratiques, les Anglais savent que la pensée est une marchandise comme une autre et qu'il convient de la vendre le mieux possible.

Tout Shakespeare dans un parapluie.

§

Ce Shakespeare, tout de même... Les plus acharnés à nier son existence mettent le plus d'empressement à le chercher partout. Sinon lui, son fantôme; à défaut du fantôme, une page d'écriture, et qui ne serait pas de lui, encore. En vain les personnalités les plus honorables, les fossoyeurs en gants blancs ont-ils vidé la tombe du cher Edmund Spencer, « l'énigme de Shakespeare » est encore à résoudre. M. Léon Daudet écrit dans **l'Action française :**

Il reste ceci que, pour un certain nombre d'érudits, l'auteur des pièces attribuées à Shakespeare serait le célèbre philosophe Bacon — et que, selon d'autres, dont M. Abel Lefranc, l'emploi de Shakespeare aurait été tenu par le sixième comte de Derby. A cet avis s'est rangé M. Mathias Morhardt dans un ouvrage qui fait du bruit et où nous est annoncé un volume de M. Abel Lefranc traitant à fond de la question.

Le principal argument des « derbystes » me paraît être le suivant : dans *Peines d'Amour perdues* de Shakespeare, est décrit le jardin compartimenté de Nérac, séjour de la cour de Marguerite d'Angoulême, sœur de François Ier, et qui, avec ses parterres fleuris, encadrés de buis taillés, représentant des vaisseaux, des couronnes, des oiseaux, etc., était une des curiosités de la France d'alors. Or, à Nérac fréquentaient ledit Stanley, comte de Derby et divers écrivains dont Beleforest, le traducteur de ce Bandello où a puisé Shakespeare. L'argument a sa force. Il n'est pas décisif. Il paraît certain que Shakespeare avait été à Nérac.

Quel était l'avis de Joseph Bédier?

Joseph Bédier, avec qui je m'étais entretenu de la question, pensait que Shakespeare avait été, en effet, à Nérac. Dès 1896, quand j'écrivais ma vie ranimée le *Voyage de Shakespeare,* je pensais qu'il avait été à Elseneur, ce qui aujourd'hui paraît démontré. Mais *Othello* donne à penser qu'il fut également à Venise, et *Roméo et Juliette* qu'il fut à Vérone.

Enfin, tous ceux qui ont voyagé en Ecosse, et qui sont imprégnés de *Macbeth,* sont impressionnés par la ressemblance de cette admirable contrée et de cette prodigieuse tragédie. Quant à *Hamlet,* on

sait actuellement que l'histoire du prince fou et de son beau-père a trait à l'affaire Marie Stuart, au meurtre de Darnley par Bothwell et au mariage de ladite Marie Stuart avec celui-ci.

Plus loin :

On peut se demander aussi pourquoi Shakespeare a refait *Hamlet* et pourquoi Cyril Tourneur, contemporain de Shakespeare, avait, y compris la scène du charnier, repris le même sujet qu'*Hamlet* avec la *Tragédie du Vengeur.* Le même Tourneur — dont Taine ne souffle pas mot dans sa pauvre *Littérature anglaise* —, avait écrit la Tragédie de l'*Athée.*

Il est très possible, d'ailleurs, qu'un beau jour,

un trait de lumière, un bout de manuscrit, une lettre, un document inattendu vienne traverser les ténèbres qui environnent la personnalité du plus grand génie dramatique apparu depuis les Grecs.

§

Soixante-dix acteurs — hommes et femmes — réunis dans un immense studio encombré de microphones qui sortent de terre ou descendent du plafond comme une étrange végétation métallique... Un bric-à-brac de bruiteurs avec une grosse caisse, des ventilateurs, un *pick-up,* des pistolets à amorce, des grelots en colliers, des disques, des sifflets, que sais-je encore?

Des gens qui s'agitent, leur livret à la main, et vont d'un micro à l'autre, jouant et mimant leur scène, dans le vide, sous la direction d'un monsieur en manches de chemise, qui se prodigue en gestes et en contorsions et, sans cesse, articule des mots dont pas un ne passe sa gorge...

Evocation qu'on dirait *shakespearienne* si elle n'était bien de notre temps... On a reconnu les coulisses du théâtre radiophonique.

Je supplie qu'on ne prenne pas en mauvaise part ce que je vais écrire, nous adjure, dans **le Journal,** M. Serge Hyb. A mes yeux candides, ce studio en ébullition procédait à la fois de la cour de récréation et de l'asile de fous. Qui n'a vu la reconstitution radiophonique d'une grande bataille comme celle à laquelle il m'a été donné d'assister, ne peut imaginer la puissance caricaturale d'un pareil tableau. La grosse caisse tirait le canon, cependant que des machinistes galopaient autour des micros en imitant, qui le bruit d'une charge de cavalerie, qui le claquement des pistolets,

qui encore le râle innombrable des blessés et des moribonds. Des figurants « sonores », du fond de la salle, s'avançaient en masse compacte, l'air menaçant. Leur murmure indistinct s'enflait à mesure qu'ils approchaient de l'innocent instrument devant quoi Toussaint lisait consciencieusement un texte haché de soupirs et truffé d'invectives. Enfin, à l'arrière-plan, quelques femmes gémissantes trouvaient, dans leurs fauteuils, une mort des plus confortables.

Tout cela pour le drame historique à la faveur duquel M. Paul Haurigot ressuscite Toussaint Louverture, le *Napoléon Noir*. M. André Delferrière étant le « metteur en ondes ». Et le « laboratoire d'atmosphère » valait bien une visite.

§

Pour tout laboratoire, la guérisseuse de Clairfond — près d'Albi — dispose d'une petite pièce où il y a un Christ et des images pieuses. Andrée Maurel

ne prétend pas, pourtant, que son pouvoir est surnaturel ou de source divine. Elle y croit, simplement.

— Parce que, confie-t-elle à M. Georges Arqué, du *Petit Parisien*, mes malades me le disent et, si je n'avais été amenée un jour à guérir d'abord les miens, je n'aurais jamais pensé à cela.

Depuis, on a amené à Clairfond des mourants sur des brancards; depuis, Andrée Maurel est allée soigner des moribonds dans leur lit et même dans une clinique!

Au total, douze mille malades en sept mois. Y compris les malades imaginaires :

Cette femme notamment, qui affirma avoir rejeté, la veille, un repas pris... un an auparavant. Ceux-là, je les soigne comme les autres : cinq minutes d'imposition à chaque séance. Et ils partent tout à fait rassurés.

Y compris Mme S... elle-même guérisseuse,

qui après avoir soigné Andrée Maurel a dû se faire soigner par elle.

Y compris elle, Andrée Maurel, qui il y a encore sept mois était une grande malade, qui pendant quinze années passa ses nuits, assise ou debout, sans dormir, quitte à s'assoupir un peu, à l'aube.

Autre énigme.

§

Et n'est-ce pas une énigme, aussi, qu'on trouve de l'argent pour Anna de Noailles, et si peu pour Baudelaire? Mais précisons : M. Lucien Descaves remarque dans *le Journal :*

Si l'on a rapidement recueilli trois cent quarante mille francs pour élever, à Amphion, un monument à Anna de Noailles, dans un square qui porte son nom, rien ne doit être plus aisé que d'en trouver autant — ou presque — en l'honneur de Baudelaire.

Eh! bien, non. Perdez vos illusions. En un an, c'est tout au plus si l'on a récolté dix mille francs!

Ce n'est donc pas tout de suite que nous verrons au Luxembourg, où un emplacement lui est affecté, M. Jeanneney et le Sénat ayant dit oui, le Baudelaire de Fix-Masseau. On a eu la joie, par contre — la joie émue — de voir apposer sur la maison où habitait Victor-Emile Michelet, rue Monsieur-le-Prince, une plaque commémorative. Les amis du poète de *l'Espoir Merveilleux* s'en étaient occupés, ainsi Henri Strentz. Et quand Henri Strentz s'en mêle... Roinard a son buste, sa plaque, son arbre, son musée, Strentz a fait le nécessaire. Donnez-lui pleins pouvoirs : demain les couples auront leurs rendez-vous au pied de Baudelaire, demain *les Fleurs du Mal* auront leur jardin.

§

On cultivait les fleurs du mal, chez Oum El Hassen. Hospitalière, sa maison recélait, à côté du rituel bétail, quel Enfer? Colette nous a montré, dans *Paris-Soir* — elle suivait le procès de l'Ogresse, aux assises de Fez, — le petit domestique, Oriess le séquestré,

séquestré lui aussi derrière une porte de voliges mal jointes, épaisses de huit millimètres, qu'un garçonnet, qu'une femme eussent brisée, séquestré cependant, aboulique, sous-alimenté, séquestrés lui et ses compagnes comme l'est la poule qui ne peut franchir un cercle tracé à la craie autour d'elle. Ils n'étaient pas de force, ces filles au petit front de mouton, cet adolescent vide, à lutter contre une volonté promptement irritée, contre un orgueil parti de très bas, avide de monter très haut et qui ne choisissait pas ses moyens.

Oum El Hassen choisissait, d'autre part, les moyens d'exter-

mination. Voyez-la qui braque un revolver sur le garçon... d'hôtel qu'elle oblige ce faisant à assommer telle des filles qu'à force de sévices exercés elle a rendue malade et dont elle veut se défaire. Cherif Mohamed Ben Ali obéissant, étrangle la fille, la découpe, fait bouillir ses restes, livre ceux-ci aux bêtes faméliques d'un terrain vague, où des enfants découvrent cette pourriture. Voilà ce qu'exigeait l'ancienne danseuse, la Madame Philibert dont plus d'un monsieur distingué, plus d'un gradé de la garnison baisait la main. Quinze ans de travaux forcés, c'est pour rien. Mais qu'est-ce qui explique le succès d'une Oum El Hassen?

Enigme partout.

§

On lit dans **le Temps,** sous la plume de M. Jean Lefranc, que préoccupe la fragilité, l'avenir des civilisations :

> Que restera-t-il de nous quand le souffle des millénaires aura desséché ou dévasté nos contrées?

Et cela aussi, c'est une sacrée énigme.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Dialogue sur l'Art (entre un Français et un Marocain de Fez). — Première audition : *Ballade* de *Jean Clergue.* — Musique et Radiodiffusion.

M. Paul Valéry a voulu présenter « au lecteur » de *La Revue Musicale* le **Dialogue sur l'Art** *entre un Français et un Marocain de Fez,* publié dans ce périodique. M. Pierre Féline a pris contact avec le Maroc pendant la campagne de 1908. Fez l'a séduit et il y est revenu après la guerre. Il a noué amitié avec des artistes indigènes; il a passionnément étudié les compositions de rythmes si complexes qui dominent dans la musique arabe; il en a compris la beauté si différente de la beauté de notre musique occidentale et c'est un débat sur ces différences qu'il rapporte en son dialogue. Chose singulière — les préfaces, se bornant en général à quelques compliments sur l'auteur préfacé — l'introduction de M. Paul Valéry se lie si parfaitement au texte de M. Pierre Féline qu'il serait impossible de parler séparément du dialogue et de l'avis

au lecteur. M. Pierre Féline, par exemple, écrit : « C'est bien votre gamme européenne (c'est le Marocain qui parle à ce moment) qui est conventionnelle, et elle seule repose sur des artifices et des compromis. Les notes de notre gamme chromatique se suivent à des intervalles si menus que ton oreille les apprécie difficilement; et au moyen de cette échelle, aux degrés si rapprochés, les grands savants de l'Islam ont établi vingt-quatre modes, dont chacun définit un type de mélodies. Les musiciens de Fez ont su conserver sans défaillance toute la sensibilité vibrante de leurs ancêtres andalous; les modes les plus beaux de l'Orient animent toujours leurs chansons, et c'est par quarts de ton que se brodent leurs vocalises! Or, chose admirable, les gens de Damas et ceux de Bagdad, héritiers, eux aussi, des traditions islamiques, utilisent ces mêmes modes et les nomment à peu près comme nous! » Et M. Paul Valéry n'a-t-il pas raison de souligner à ce propos comme il est remarquable — et sans doute assez caractéristique de notre époque pleine de résonances et de rapprochements imprévus — que l'on doive, à propos d'un Dialogue sur l'Art, évoquer le problème le plus difficile de la politique du monde actuel; et qui sera demain l'un des plus graves. Ce problème est celui des rapports des Européens (et assimilés) avec les autres habitants du globe, et singulièrement avec ceux qui, sujets ou protégés d'une puissance européenne, se trouvent d'autre part, posséder une culture et des traditions artistiques ou intellectuelles, ainsi qu'une élite de créateurs, d'amateurs et de connaisseurs. M. Paul Valéry remarque encore que si nous avons jusqu'ici essayé de leur apprendre quelque chose, l'idée ne nous est jamais venue et ne pouvait guère nous venir, que nous pourrions apprendre quelque chose d'eux. Il n'y a point d'échange. Certes, la culture européenne, est « à la lettre, infiniment supérieure ». Mais tout ne s'enseigne pas : « Il est des produits de l'esprit plus subtils que ceux qui se résolvent en formules d'expression finie ou en méthodes et pratiques systématiques. Quant à ces richesses impondérables, je ne suis plus du tout assuré de notre supériorité. J'observe que notre prééminence intellectuelle n'a pas été acquise sans certains sacrifices... Notre mode de vie, notre hâte, notre abus de puissance mécanique, d'activité vaine, d'excitants trop énergiques,

sont des causes et des effets d'un affaiblissement de la sensibilité. L'exigence d'intensité, de nouveauté, d'instantanéité, signifie une véritable intoxication. Notre progrès se paye, et nous pouvons mesurer ce qu'il nous coûte en loisirs délicats, en jouissances approfondies, en compréhension sincère, intime et contemplative des ouvrages de l'art : il suffit d'aller quelque peu voir vivre telle population de nos possessions ou de nos pays de protectorat. Non, je ne suis pas assuré que la moyenne de nos citoyens ait de la beauté un goût plus prononcé que ne l'ont les habitués des cafés maures; que même nos décorateurs aient une pensée ornementale beaucoup plus exquise que celle des artisans indigènes. Avouons que le besoin et l'instinct des enchantements de la vue est rarissime chez nous... »

Quant au rythme, il n'est pas de doute. Et quant aux manières, aux formes du langage, aux égards... Oui, les races dont nous nous sommes chargés peuvent nous offrir des exemples : « Leur vie est plus sage que la nôtre; et dans l'ensemble elle est plus noble. S'il y a chez elle des aspects de grossièreté, on n'y trouve d'autre vulgarité que celle qu'on leur a inculquée. » ...Je me faisais exactement cette remarque il y a peu, à Bizerte, en regardant et en écoutant autour de moi tandis que j'attendais le bac. Mais nous voici loin — en apparence seulement — de la musique. M. Pierre Féline fait dire à son Marocain : « Notre idéalisme te séduit et te voici attiré par les reflets de notre civilisation. Mais ces reflets ne formeront devant toi qu'un mirage trompeur, si cet attrait pour nos arts se mêle aux spéculations habituelles de ton esprit! »

§

C'est un texte d'Albert Samain qui inspira la *Ballade* de **M. Jean Clergue** écrite pour violon et orchestre, et que Mme Renée Chemet qui en est la dédicataire interpréta admirablement aux Concerts Colonne :

Puisqu'il n'est pas de mot qui puisse contenir
Ce soir mon âme triste, en vouloir de se taire,
Qu'un archet pur se lève et chante solitaire,
Pour mon rêve jaloux, de ne se définir ».

L'archet de Mme Renée Chemet mérite d'être qualifié « pur ».

La musique écrite par M. Jean Clergue est un éloquent commentaire du texte de Samain. Elle est pleine de poésie délicate, elle prolonge en résonances subtiles, évocatrices de rêves, le sens des vers choisis pour épigraphe. Elle n'aurait d'ailleurs nul besoin d'explication préliminaire ni de commentaire ultérieur. Elle se suffit, car elle est riche de substance, et variée, et elle garde d'un bout à l'autre cette aisance et ce charme naturels des ouvrages jaillis d'une inspiration profonde et cependant soumise au contrôle du métier le plus probe. Les précédentes réussites de M. Jean Clergue nous rendaient difficiles envers lui. Cette *Ballade* confirme notre opinion. L'orchestre Colonne sous la direction de l'auteur, auquel M. Paul Paray avait laissé momentanément la baguette, a donné de la *Ballade* une exécution remarquable.

§

L'Art Musical a publié dans son numéro du 18 novembre une lettre réclamant la réforme du « plan de coordination » des émissions radiophoniques, plan appliqué depuis le 1er novembre, et qui fait couper brutalement la diffusion d'un concert à 18 h. 30 pour donner « les nouvelles du Radio-Journal de France ». Le signataire de la lettre se plaint en effet que Rennes-Bretagne, Toulouse-P-T-T, Marseille et Lyon, transmettant un concert donné à Angers, sous la direction de M. Louis Fourestier, aient coupé, à 18 h. 30, l'Ouverture de *Tannhauser*, commencée depuis cinq minutes et, huit jours plus tôt, à la même heure, la transmission d'un grand concert parisien. « Je pose simplement aux amateurs de comédie, ajoute-t-il, la question suivante : Quelle serait leur réaction si l'œuvre qu'ils écoutent se trouvait soudainement interrompue au milieu du dernier acte? » Sans doute protesteraient-ils comme le fait l'auteur de la lettre. Mais sans doute aussi tiendrait-on plus volontiers compte de leur protestation que de la réclamation des amateurs de musique. Car il est bien connu que la musique n'est qu'un passe-temps, dénué de toute valeur, de toute importance, une amusette que l'on prend et que l'on quitte comme un bilboquet, et qui doit naturellement céder la place aux nouvelles sportives, aux annonces du résultat des courses cyclistes ou des parties de ballon. Le chef-d'œuvre

de Bach ou de Mozart a l'éternité pour lui. La gloire du champion est pressée.

RENÉ DUMESNIL.

ART

L'art décoratif au Salon d'Automne. — L'exposition d'Art sacré moderne. — Mémento.

La présentation de **l'art décoratif au Salon d'Automne** n'est guère qu'une esquisse. Mais on peut y trouver une sorte de « précis » des tendances affrontées des décorateurs modernes. Nous voyons Pierre Chareau — strict et même un peu rébarbatif malgré la distinction des couleurs — non loin de la fantaisiste Claude Salvy qui orne un petit coin inspiré des signes du Zodiaque. Francis Jourdain s'est appliqué à nous présenter un « essai de désencombrement du logis d'une travailleuse manuelle ou intellectuelle », et, en face, André Arbus avec une commode gainée de parchemin, deux fauteuils mauves à tapisserie, un tapis de laine blanche et une draperie, compose l'une de ces petites féeries dont il a le secret. Deux pôles. D'un côté, l'équipement rationnel de la cellule destinée à un membre de cette collectivité dite : future; — de l'autre, un joyeux délassement, un plaisir, un gala.

Lise Eran a joué la difficulté en voulant fixer dans l'émail un envol de papillons, mais elle a réussi. On admirera les vitrines de bijoux de Siegfried Boès et de Raymond Templier.

La section du théâtre comporte un ensemble de Touchagues auquel nous devons tant d'aimables décors où le romantisme se fait tendrement ironique. Une section nouvelle dite: l'Art des fêtes, est un peu sommaire, mais curieuse. Pendant cent ans, pour célébrer une fête officielle, on s'est contenté de placer trois petits drapeaux tricolores réunis par un écusson marqué : R. F. Quand les pays totalitaires ont organisé avec un déploiement de faste extraordinaire ces réunions de masse qui sont pour elles une manière de vivre, les démocraties se sont aperçues qu'elles faisaient triste mine avec leurs petits lampions et leurs funèbres hauts de forme. On a donc cherché à décorer la cité. Les résultats sont divers. Il ne suffit pas de barrer la façade du Panthéon par deux banderoles et de placer un gigantesque portrait de Jaurès à la mode russe pour

faire une décoration. C'est même tout le contraire. La réussite exige — on me l'apprenait à l'école — de l'intelligence et du travail. Les décorations de l'architecte Ventre, dont nous voyons ici un ensemble de projets, sont étudiés avec intelligence. L'art des fêtes a aussi ses traditions. Du Moyen-Âge au XIXe siècle, la France y excellait. C'est en ressuscitant nos traditions que fut si dignement décorée la place Vendôme, et que fut composée la fugitive décoration de feuillages de la porte Dauphine — qui, malheureusement, appartenait au genre « grotesque », insupportable aujourd'hui.

Il est incontestable que nous assistons à un renouveau de l'art religieux. Nous ne pouvons pas dire que les artistes d'aujourd'hui, dans leur ensemble, trouvent le meilleur de leur inspiration dans un sentiment religieux, même en prenant le mot dans son sens le plus large. Il n'est qu'à jeter un coup d'œil sur le salon d'Automne, par exemple, pour être même persuadé du contraire — mais ce renouveau existe dans la mesure où les œuvres d'art sacré — celles qui ont une destination religieuse — témoignent d'infiniment plus de goût, plus de ferveur, plus de sincérité qu'au siècle précédent.

La plupart de nos églises, et les monuments les plus émouvants de notre histoire, n'ont cessé d'être injuriés depuis une centaine d'années, par un bric-à-brac de candélabres, de lustres dorés, de statues grossièrement coloriées et de diverses horreurs que la piété des fidèles ou de leurs curés ne saurait excuser. Un sérieux effort est mené depuis quelques années pour que l'ornementation des églises soit confiée, non plus à de vulgaires fabricants, non plus à de médiocres pasticheurs, mais à des artistes dignes et hardis. La Commission Pontificale de l'Art Sacré elle-même a fixé les grandes lignes d'un programme parfaitement adapté aux tendances de l'art moderne. «... Pas de luxe grossier, pas de faux-décors : beauté est synonyme de simplicité, de sincérité, de propreté... » La revue l'Art Sacré Moderne est à la tête du mouvement de rénovation; elle est dirigée par deux Dominicains : le R. P. Couturier et le R. P. Régamey, celui-ci ancien attaché au Louvre, celui-là ancien peintre de Montparnasse; c'est elle qui a patronné l'**Exposition d'Art Sacré** qui se tient au Pavillon de Marsan.

La selection a été sévère : nous avons vraiment l'impression que le Musée des Arts décoratifs nous a présenté le meilleur.

La peinture, il est vrai, ne nous offre guère de révélation. Chacun sait ce que l'on doit à Maurice Denis et à Desvallières. On voit les admirables tapisseries de Mme Cuttoli d'après Rouault : La *Sainte Face* et *Satan*, la ravissante *Annonciation* de Roland Oudot, et quelques œuvres d'Hermine David, d'une si exquise poésie. On doit citer aussi Walch, Marthe Flandrin, Jean Hugo, Odette Bourgain, Janie Pichard, A. Hébert-Stevens, J. Le Chevallier et le R. P. Couturier.

De la sculpture, se détache nettement le Saint-Thomas d'Aquin de Gimond, qui a été commandé pour l'Ambroisienne de Milan. C'est la première fois que Gimond aborde un tel sujet. La statue est robuste, intelligente et pieuse. Lambert-Rucki me paraissait jusqu'ici s'apparenter davantage par son œuvre d'une audace farouche à la décoration de théâtre qu'à la statuaire d'église. Je reconnais que son *Chemin de Croix*, malgré des stylisations et des naïvetés forcées que je n'apprécie guère, est pleine d'émouvantes beautés.

Nous trouvons les plus belles gravures religieuses éditées depuis une cinquantaine d'années. La collection est magnifique. De Forain à Dufresne, nous y trouvons bien des maîtres : Odilon Redon, Emile Bernard, Derain, Luc-Albert Moreau, Frélaut, avec un très beau *Chemin de Croix*, Bernard Naudin, cet excellent dessinateur qui ne nous paraît pas avoir la place à laquelle il a droit; Dubreuil, Jacquemin, Jean Bernard, Gromaire, Beaufrère, Henri Marret.

C'est sans doute dans les œuvres artisanales que les progrès sont le mieux marqués. (Nous devons citer en particulier les chappes à la fois austères et somptueuses de Madeleine Barillet) une orfèvrerie dont la dignité va parfois, comme chez Puiforcat, et malgré la pureté des formes et la richesse des matières, à un excès de nudité des ferronneries, des céramiques, des émaux. Il semble qu'on se débarrasse un peu de cette fausse ingénuité, qui finissait par sentir le procédé.

Nous ne reviendrons pas sur la question des vitraux — qui sont ici peu nombreux mais bien choisis. — Là aussi, les progrès accomplis depuis quelques années sont considérables.

MÉMENTO. — On retrouve chaque année avec un nouveau plaisir

l'exposition particulière de *Planson* (Bernier). Planson ne change pas sa manière. Il reste même fidèle à ses sujets familiers : des paysages, des femmes habillées de costumes hauts en couleurs. On ne peut dire qu'il évolue. Comme il a raison!... Il gagne toujours en assurance, en autorité. Ses tableaux sont de plus en plus solides, à la fois plus éclatants et plus nuancés. On suit pas à pas son ascension.

— C'est, croyons-nous, la première exposition d'*Oscar Spielmann* qui ait lieu à Paris. (Barreiro). Il a beaucoup regardé Matisse et Dufy. Il n'en possède pas moins du talent et de la personnalité.

— L'exposition d'Adrienne Jouclard (Charpentier) est une exposition saine et joyeuse. Nul mieux que cette artiste n'a su rendre l'aspect du village lorrain, semblable à une cour de ferme grouillante, les vendanges, les labours, les fêtes champêtres, et les jeux de la neige dans les Hautes-Vosges. Le trait est indiqué avec une étourdissante habileté.

— Un art grave, mystique et symbolique caractérise l'œuvre de *Louis Mazetier* — dont nous voyons, chez Billiet, la première exposition. Ce solitaire s'exprime dans des compositions sombres, austères et un peu farouches. On remarquera l'harmonieux équilibre des lignes et la judicieuse ordonnance des arabesques.

— On commence par être un peu surpris devant l'exposition d'*André Barbier* de la diversité de sa palette. Puis on s'aperçoit que cette diversité est due à l'infinie variété des nuances de ses paysages. Barbier veut être vrai. Il est le peintre des mobiles atmosphères; il en va capter les plus subtils effets vers le soleil et vers les brumes à chaque heure du jour.

— Chez Susse, un groupe important de *jeunes sculpteurs* parmi lesquels nous remarquons Auricoste, Belmondo, Carton, Damboise, Dandelot, Deluol, Dideron, Hilbert, Kretsz, Osouf, Marius Petit.

— Il faut féliciter la Galerie Montaigne de sa joyeuse exposition de *Fleurs* traitées par les peintres contemporains. On ne peut faire de palmarès. Tous les plus grands peintres sont là — même ceux qui n'ont traité la fleur qu'accidentellement. Nous dirons seulement nos préférences pour les petites fleurs naïves de Touchagues et surtout pour les somptueux bouquets de Gernez, d'une matière si riche, vus à l'instant des luxuriantes décompositions.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Madame Marie Gevers. — Après la Comtesse de Noailles et Madame Colette, Madame Marie Gevers a été élue Membre de l'Académie Royale de Langue et de Littérature française de Belgique. Elle y sera solennellement reçue le 10 de ce mois et prononcera l'éloge du romancier Léopold Courouble dont elle occupe le fauteuil.

Il y a tout lieu de croire que cet éloge abondera en traits pénétrants et en ingénieux aperçus. Car tout en détestant les villes où, comme elle le note avec dédain, « il n'y a pas même de boue quand il pleut », la régionaliste passionnée qu'est l'auteur de *Madame Orpha* n'a pas pu demeurer indifférente à l'œuvre spécifiquement bruxelloise de son prédécesseur.

Par maints côtés, en effet, les pittoresques héros qui peuplent, ce que l'on pourrait appeler la *Kaekebroeck-Saga* de Léopold Courouble, rappellent ceux dont, au début de sa carrière de romancière, Madame Marie Gevers nous traça les portraits savoureux.

Tenants d'un fief d'où ils ne s'évadent guère, ils ont pour leur quartier, leur maison, le commerce qu'ils exercent, leur paroisse et leurs cabarets préférés, un attachement en tout point comparable à celui que nourrissent pour leur coin de terre les hôtes et les familiers de ce *Missembourg* qui est comme chacun sait, le domaine d'élection de la nouvelle académicienne.

Comme eux, ils ont leurs joies naïves, leurs émerveillements ingénus, leurs peines profondes ou saugrenues, voire leurs drames ignorés et si, de temps en temps, ils nous semblent quelque peu entachés de ridicule, la faute en incombe moins à leurs travers qu'à la goguenardise toujours en éveil de leur minutieux historiographe.

« La série des *Kaekebroeck,* c'est, dit George Garnir, le tableau de la bonne vie bruxelloise d'avant-guerre. » Tableau, en vérité, parfois vulgaire dans le détail, mais profondément vrai et souvent émouvant dans l'ensemble.

Car, et c'est là leur mérite, les petits bourgeois et les petits boutiquiers de Léopold Courouble, sont des types vivants,

bien observés, croqués avec autant de verve que de discrète sympathie et de beaucoup supérieurs dans tous les cas, au fameux *Monsieur Beulemans* qui, sans eux, n'aurait jamais vu le jour.

Pour être nés dans un milieu où l'auteur de *La comtesse des Digues* ne pénètre plus qu'à contre-cœur, les *Kaekebroeck,* abstraction faite de leurs tics locaux, rejoignent donc par leur nature intime quelques-uns des héros les mieux venus de Madame Marie Gevers. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire *Ceux qui reviennent* où la puissante romancière de *La Ligne de Vie,* un instant infidèle à son milieu favori, évoque d'inoubliable manière quelques types provinciaux rappelant trait pour trait certains personnages particulièrement chers à Léopold Courouble.

Il est vrai que depuis *Ceux qui reviennent,* qui datent des débuts de Mme Marie Gevers, celle-ci s'est de plus en plus cantonnée dans son terroir natal.

Vouée par des parents férus de Jean-Jacques Rousseau au culte quasi exclusif de la vie paysanne, comment d'ailleurs cette amoureuse de la nature se serait-elle sentie à l'aise dans un décor assurément riche en sollicitations de toute espèce, mais qui ne cadrait en rien avec l'admirable domaine où, dès sa petite enfance et pour son constant émerveillement, chaque année, les miracles des quatre saisons se donnaient rituellement rendez-vous?

En permanente communion avec la terre et le ciel qui ne cessaient de lui prodiguer leurs présents, son âme s'était peu à peu et tout naturellement muée en une sorte d'herbier magique où parmi les fleurs et les feuillages qu'elle y avait amoureusement enclos, s'inscrivaient comme autant de prophéties destinées à l'éclairer sur elle-même, tous les songes qu'elle réaliserait plus tard. Si, au temps de *Ceux qui reviennent,* sa curiosité l'avait par hasard entraînée hors de chez elle, sitôt le seuil quitté, elle avait reconnu que là, bien moins qu'ailleurs, elle trouverait réponse aux questions que la vie s'obstinait à lui poser et elle sentait bien qu'en s'attardant dans les rues ou en pénétrant dans les maisons d'une grande cité, la paysanne qu'elle se flattait d'être perdrait, irrévocablement et au seul profit d'une ambition déjà morte,

le don d'émerveillement qu'elle devait aux seuls sortilèges de *Missembourg.*

Aussi, tant dans ses vers que dans sa prose, demeurera-t-elle désormais fidèle à son terroir. Ses poèmes en seront l'illustration lyrique, et ses romans le commentaire pathétiquement humain. Pour ne parler que de ceux-ci, tous situeront donc leur action dans la campagne anversoire ou dans ses proches alentours.

La Comtesse des Digues fixe sa destinée sur les rives de l'Escaut où la rejoignent de voluptueux fantômes; *Madame Orpha* subit son brûlant martyre non loin du parc où Mme Marie Gevers enfant mène sa vie sagement vagabonde. Bien que se passant en partie en France, *Le voyage de Frère Jean* qui pourrait s'intituler *Histoire d'une évasion manquée,* impose à ceux qui l'ont entrepris la primauté du sol natal. Quant au plus émouvant de tous, *La Ligne de Vie,* sans s'inspirer directement de l'atmosphère misembourgeoise, il emprunte son décor à un village hanté où la nature, autant que les hommes, participe aux ténébreuses conjurations de la misère, du crime, du mauvais sort et de l'amour.

Ce qui confère un accent extraordinaire à ces ouvrages, réside moins dans le choix du sujet, à la vérité toujours fort simple et sans originalité foncière, que dans leur rayonnement singulier.

Du plus représentatif au plus humble, tous les êtres qui s'y confessent dégagent une espèce d'aura qui, sans les soustraire tout à fait aux nécessités de la vie quotidienne, les plonge à certains moments dans un état second où ils deviennent la proie du surnaturel. Dès qu'ils s'y abandonnent, ils perdent pied : Les plus lucides divaguent, les plus calmes s'agitent, les plus tendres se sentent entraînés par des démons furieux. L'eau, l'air et le feu leur semblent peuplés d'insolites présences. Leurs nuits retentissent de sourdes clameurs et, de mère nourricière parfois âpre, mais toujours révérée qu'elle était jusqu'alors à leurs yeux, la terre à laquelle ils sont indissolublement unis se transforme en toute-puissante magicienne prête, selon les jours, à favoriser ou à contrecarrer leur destin.

Malgré leur réalisme magique, on ne peut cependant,

comme d'aucuns s'en avisèrent, ranger les romans de Madame Marie Gevers, et en particulier *La Ligne de Vie,* parmi les ouvrages de sorcellerie.

S'ils côtoient le mystère, c'est moins de propos délibéré que pour obéir au don de voyance du poète qui les a conçus.

Car de quelque talent qu'ait fait preuve Mme Marie Gevers dans son œuvre romancée, elle reste avant tout tributaire de son lyrisme originel.

Faut-il rappeler *Missembourg, Les Arbres et le Vent, Antoinette et Brabançonnes à travers les Arbres,* tous poèmes admirables consacrés à la louange de la nature, de l'amour et de la maternité?

Sous l'empire d'un dieu caché, Mme Marie Gevers y dépasse presque toujours le paisible et tendre horizon qu'elle s'est assigné et se dédie tout entière, non seulement au monde tangible dont elle a savouré les plus exquises joies, mais encore et surtout, aux effluves d'un Univers invisible qui tout en surprenant son âme farouchement rebelle à la mysticité, la plonge dans d'inexprimables délices.

Mais que muée ainsi en voyante, la femme heureuse qu'elle prétend demeurer sente rôder autour d'elle l'ombre d'un danger, aussitôt elle reprend conscience d'elle-même et, se pliant aux injonctions du double que tout vrai poète porte en soi, détourne vers d'obscurs comparses moins bien aimés mais tout aussi passionnés qu'elle, le péril qui la menaçait.

On dirait qu'après tant de beaux vers frangés d'aurore et ruisselants d'allégresse, la tendre confidente de Missembourg, sentant conjointement à ses joies de sournoises ténèbres s'accumuler autour d'elle, a fiévreusement drainé celles-ci dans son œuvre romancée afin de garder de tout contact injurieux la haute flamme qui illumine ses poèmes et à travers eux sa vie tout entière.

Plaisir des Météores, qui paraît ces jours-ci, atteste que cette flamme n'est pas près de s'éteindre.

GEORGES MARLOW.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Léon Savary : *La Chartreuse de la Valsainte;* Paris et Neuchâtel, V. Attinger. — Charly Clerc : *Portrait de Philippe Bridel;* Lausanne, Payot. — Charly Clerc, Jean Moser, Piero Bianconi, E. Piguet : *Littératures de la Suisse;* Paris, Editions du Sagittaire. — Mémento.

Il y a plusieurs années déjà, on me demanda de faire à Bucarest une causerie sur la Suisse romande et sa littérature. J'étonnai quelques-uns de mes auditeurs en leur disant que la prose de Léon Savary, « limpide comme celle de Voltaire, exprime tantôt de subtiles ironies, tantôt l'inquiétude religieuse d'une âme qui cherche Dieu à travers ses créatures ». Les Roumains, assurément, sont excusables de ne pas discerner toutes les nuances de notre arc-en-ciel littéraire. Ceux d'entre eux qui s'intéressent à nous s'imaginent volontiers que nous sommes tous de formation protestante. Quand je leur affirmais que « la grande originalité de Savary c'est d'avoir fait entrer le clergé catholique dans une littérature où les pasteurs ont tenu si longtemps une place éminente », mes amis valaques, moldaves ou transylvains me soupçonnaient, je crois, de plaisanter.

Non, bonnes gens, je ne me moquais point. D'abord, Romand n'est plus synonyme de huguenot. Ensuite, Savary, comme son nom l'indique, aime le mouvement. Il est comme ça : un jour, rationaliste; mystique le lendemain. Son père était ministre du culte réformé. Lui-même s'est converti de bonne heure à la religion romaine. Il est catholique, certes, mais avec des alternances de détachement, de tiédeur et de zèle. Quand, les poumons desséchés par l'air de la ville, l'esprit fatigué de sarcasmes, l'âme altérée de fraîcheur évangélique, il éprouve le désir de prier, de s'isoler du monde, de méditer en paix dans le silence et la solitude, c'est à la Valsainte qu'il va faire retraite.

Cette chartreuse, la seule qui existe en Suisse, remonte au XIIIe siècle. Le monachisme s'y trouve à l'état pur. Elle s'élève au fond d'une étroite vallée, parmi des pâturages et des forêts de sapins qu'entourent les montagnes de la Gruyère. On y suit la règle de saint Bruno, commune à tous les monastères de l'ordre.

Dans le petit livre qu'il a consacré à la **Chartreuse de la**

Valsainte, Léon Savary n'a pas voulu faire œuvre d'historien. Il a néanmoins réussi, connaissant comme il la connaît cette maison (ou plutôt cette petite cité), à donner au profane une idée juste et complète de la vie qu'on y mène et des raisons qui justifient son existence. Il avoue qu'il lui eût été facile « d'accorder beaucoup plus de place à des impressions et à des réminiscences personnelles ». Il ne l'a pas voulu. Pour ma part, je le regrette un peu, car j'ai toujours trouvé plaisir à entendre ce curieux homme s'expliquer sur lui-même. Je n'en respecte pas moins la discrétion qu'il s'est imposée et je le remercie de tout ce qu'il vient de m'apprendre, car sa leçon, pleine de bonne grâce et de douce ferveur, n'est jamais ni pédante ni morose.

Le **Portrait de Philippe Bridel,** de M. Charly Clerc, procède aussi d'une inspiration religieuse. Mais combien différente! Savary faisait tenir en 125 pages tout le passé, tout le présent d'une communauté monastique. Au biographe de Philippe Bridel, il en faut le double pour raconter la vie d'un homme. On a un peu le sentiment que M. Charly Clerc, pourvu par la famille et les amis de son héros d'une documentation très abondante et tenant à s'en bien servir, n'a pas résisté à la tentation d'en « mettre » plus qu'il n'était indispensable : il y a dans son portrait trop d'accessoires, la figure du modèle y perd un peu de son relief. Pasteur, professeur, journaliste, protestant du clan « mômier » et libéral impénitent, Philippe Bridel descendait de ce doyen (prénommé Philippe Sirice) que Gonzague de Reynold tira de l'oubli, voici bientôt trente ans, pour en faire le précurseur de l' « helvétisme littéraire ». Sa longue vie se partage entre le XIXe et le XXe siècle comme celle de son aïeul s'était prolongée de 1757 à 1845. Comme le doyen, il a cultivé à la fois la théologie et les lettres et, comme lui encore, il compte plus par sa vie et ses actes que par son œuvre d'écrivain. M. Charly Clerc a étudié avec soin tous les aspects d'une pensée dont l'expression est dispersée en d'innombrables fascicules de revues. Il en montre la noblesse et la sincérité, le désintéressement et l'altruisme. Il reconnaît pourtant que le meilleur titre de gloire de ce Vaudois éminent, c'est, avec « la parfaite harmonie de la pensée et de l'action, l'affection dont ceux qui restent entourent sa mé-

moire ». Certains hommes exercent par la parole et l'exemple une influence plus grande que d'autres par leurs écrits. Philippe Bridel était sans doute de ceux-là. Il n'est pas inutile que sa généreuse énergie ait trouvé, pour se survivre à elle-même, pour continuer à « servir », un historiographe aussi fidèle que M. Charly Clerc. Sans compter que les dons du peintre s'accordent fort bien, en l'espèce, au caractère du modèle, de son milieu et de son époque.

M. Charly Clerc a collaboré aussi, avec MM. Jean Moser, Piero Bianconi et E. Piguet, aux **Littératures de la Suisse.** Ce volume appartient à une collection de « panoramas », qui s'attache moins à l'histoire littéraire des peuples qu'à l'inventaire de leur production actuelle. Alors que, pour dresser cet inventaire en France, en Allemagne, en Italie et ailleurs, un auteur par pays suffisait à la besogne, quatre écrivains ont dû s'y mettre quand il s'est agi de la Suisse. Encore a-t-on négligé dialectes et patois : pour en parler congrûment, plusieurs équipes de spécialistes n'eussent pas été de trop. Si l'on s'en tient aux idiomes littéraires, la Suisse, à elle seule, en possède quatre, dont un seul lui appartient en propre. Le romanche, en effet, n'est parlé que dans les vallées rhénanes des Grisons, par un peuple de 45.000 habitants, alors que nos trois autres « langues nationales » prennent leurs sources hors de nos frontières.

Des littératures qui ont poussé sur le territoire helvétique, celle de la Rétie romanche apparaît comme la plus originale si l'on songe aux conditions extraordinaires dans lesquelles s'est forgé l'instrument dont elle use. Le romanche d'aujourd'hui, aîné et benjamin à la fois de tous les parlers romans, correspond au français des *Serments de Strasbourg.* Il ne saurait donc se confondre avec le *ladin* des Engadinois, qui n'est qu'un dialecte italien. Les écrits romanches les plus anciens que l'on ait conservés ne remontent qu'au XVIe siècle et se rattachent aux querelles théologiques de la Réforme. La langue a évolué avec une extrême lenteur, ce qui n'est pas pour surprendre quand on connaît la structure physique des Grisons, où, jusqu'en 1925, les automobiles n'entraient pas. Au XIXe siècle, le brusque essor de la technique moderne et celui du tourisme firent reculer le romanche au profit de

l'allemand. On put même craindre sa disparition. Depuis quelques années, il s'est ressaisi et, s'il faut en croire M. Edgar Piguet, sa production est aujourd'hui florissante, surtout dans le domaine de la poésie populaire. Le vote récent par lequel le peuple suisse tout entier, donnant au monde un bel exemple de tolérance linguistique et raciale, a élevé le romanche au rang de « langue nationale » ne pourra que fortifier sa résistance et favoriser son essor.

Dans le chapitre très impartial et très complet que M. Charly Clerc a consacré à la Suisse romande, je suis heureux de retrouver certaines vues que je défends ici même depuis un quart de siècle : que, dans nos lettres, la stérile analyse recule devant les conquêtes du lyrisme et du roman d'observation; que l'esprit de nos terroirs ne se confond plus avec le moralisme protestant; que nous n'en sommes plus, comme autrefois, à subir le contre-coup amorti et retardé des grands courants par lesquels se renouvelle la littérature française.

Le tableau dressé par M. Jean Moser des lettres en Suisse allemande montre ce pays plus éloigné de l'Allemagne que les Romands ne le sont de la France. Cela se conçoit aisément. D'abord, pour nos Confédérés alémaniques, le *hochdeutsch*, instrument de culture scientifique et littéraire, ne joue pas le rôle de langue maternelle, qu'ils réservent à leurs dialectes régionaux. Ils ne parlent entre eux que le *schwyzerdütsch*. S'ils écrivent l'allemand, c'est un peu, je l'imagine du moins, comme les clercs du moyen âge et les érudits de la Renaissance s'exprimaient en latin. En outre, la Suisse allemande, comptant presque trois millions d'habitants (alors que les cantons romands n'arrivent pas à en grouper neuf cent mille), trouve dans le chiffre même de sa population un efficace moyen de défense. Elle en tire un autre du fait que, depuis des siècles, ses institutions politiques et, en particulier, le pacte fédéral la distinguent nettement des Etats qui l'entourent. Enfin, depuis quelques années, sa fidélité à la démocratie contribue à écarter d'elle la *Weltanschauung* qui triomphe Outre-Rhin.

Quant aux lettres italiennes, leur histoire, en Suisse, ne fait que commencer. Si le Tessin, dans le domaine des arts plastiques, peut s'enorgueillir d'un passé glorieux, il ne s'est

guère illustré dans la littérature avant Francesco Chiesa et Giuseppe Zoppi. Mais on entrevoit pour lui un avenir brillant.

MÉMENTO. — La jeune revue *Suisse romande,* qui paraît à Morges et dont j'ai naguère annoncé la naissance, a déjà publié dix numéros. Cela permet-il d'assurer qu'elle « tiendra le coup »? On le lui souhaite. Le numéro 3 de la deuxième série contient des œuvres de vingt et un poètes : il y a de l'espoir.

RENÉ DE WECK.

PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES

Comment Emile-Timothée Lubbert, amateur de musique, fit un excellent directeur de l'Académie Royale de Musique. Coup d'œil sur les coulisses de l'Opéra au temps de Charles X : les écarts des élèves danseurs et les caprices de ces demoiselles. M. Lubbert loué par Berlioz. Du déluge de chants nationaux qui précéda la fantaisie dramatique sur la *Tempête,* de Shakespeare, et suivit l'autre tempête qui emporta Charles X. Quelques cantates tournées par des citoyens bourgeois en l'honneur de la Révolution et de Louis-Philippe, qu'il eût été dommage de laisser moisir plus longtemps dans les cartons des archives de l'Opéra. Comment, pour s'être fait tirer l'oreille, à propos de celle du jeune Hortensius de Saint-Albin, M. Lubbert se la vit fendre par M. de Montalivet. Où le lecteur, curieux de connaître la suite des tribulations de M. Lubbert, est prié de se reporter à un petit ouvrage paru il y a cinq ans, intitulé *Aventuriers et originaux.*

Si on vous demandait de citer les directeurs de l'Opéra au XIXe siècle, vous vous trouveriez, j'imagine, bien embarrassés. C'est le sort commun de la plupart de ces messieurs académiciens de tomber en poussière avec leurs lauriers (en carton) fanés, — et l'Opéra au temps de Charles X, était une académie, l'Académie royale de Musique.

Lubbert est l'administrateur qui a le plus fait pour la dignité et la prospérité de notre première scène lyrique, pour le perfectionnement du goût français, a dit de lui le latiniste Quicherat dans la vie qu'il a écrite d'Adolphe Nourrit. Son nom restera intimement lié à la grande réforme musicale qui tira la France de son état d'infériorité. C'est Lubbert qui forma laborieusement cette admirable troupe, dont on profita après lui, et qu'on ne sut pas conserver...

Emile-Timothée Lubbert inaugure ce palmarès, connu, et encore, des seuls spécialistes, lesquels, comme la plupart des « techniciens » littéraires d'aujourd'hui, sont des farceurs. Musicien lui-même, il avait composé la partition d'*Amour et Colère*, une piécette de M. le Chevalier de Longchamps, reçue par les sociétaires de l'Opéra-Comique réunis en assemblée

générale le mercredi 13 mars 1822 et représentée sur cette scène le 13 avril 1823. Il rendit mélodieux les duos que roucoulaient dans le parc de la maison de campagne de Gercourt, oncle et tuteur de Julie, sa nièce, la dite Julie et son amant Aimé Merville.

Qu'il sera doux pour nous de vous l'apprendre
Ce langage d'amour et de félicité.
Que votre voix flatteuse et tendre
Lui prêtera de volupté!...
Serez-vous docile écolière?

C'est demain que nous commençons
C'est demain que nous commençons
C'est demain que de mes leçons
Nous répéterons la première...
Partagez-vous bien mon bonheur?

Pouvez-vous n'être pas tranquille?
Maîtresse d'écouter mon cœur
Ce cœur a préféré Merville.
Cessez donc de vous alarmer,
Connaissez enfin votre empire,
Et croyez qu'il faut vous aimer
Pour avoir osé vous le dire

Non, rien ne doit plus m'allarmer.
Mon cœur a tout ce qu'il désire
Et sent combien il faut aimer
Pour avoir osé me le dire.

Rien ne doit plus vous allarmer.
Votre cœur a ce qu'il désire
Et sent combien il faut aimer
Pour avoir osé vous le dire.

Cela vous avait un air galant et innocent, c'était touchant, attendrissant, pomponné, pommadé, sirupeux à donner la nausée aux arrière-petits-neveux et nièces du chevalier de Valmont et de Mme de Merteuil, aussi scélérats que ces héros des *Liaisons dangereuses,* qui déclaraient les vers charmants, et l'air, sur lequel ils étaient chantés et qui valait sans doute la chanson. M. Lubbert en eût composé d'aussi désuets, assortis à des couplets qui ne l'étaient pas moins, si ses amis ne

s'étaient remués pour lui faire donner la direction de l'Académie Royale de Musique. L'amateur de la veille y fit merveille, dès le lendemain de sa nomination à ce poste, et ce ne fut, fichtre pas, un mince mérite, l'Opéra étant sous la haute main d'un grotesque, le vicomte Sosthènes de La Rochefoucauld, qui n'avait pas le sens du ridicule, auquel, par ses « coups de lancettes » d'une semaine à l'autre, *Figaro* le rappelait, au divertissement de la galerie, et même des galeries, bien marries que ce jésuite de courte robe se mêlât de raccourcir celles des danseuses et de moraliser jusqu'aux « tutus » de ces demoiselles du corps de ballet :

— A l'opéra, on veut de la moralité, ce n'est pourtant pas une fable.

— Au lieu des eunuques à qui on confiait la garde des femmes à Constantinople, on va mettre des jésuites.

— Dernièrement, une dame de l'Opéra a fait une fière chute; mais comme elle avait des caleçons, M. Sosthènes lui a fait grâce.

— M. Sosthènes disait l'autre jour fort galamment : Ce qui rend l'Opéra si dangereux pour la morale, c'est le grand nombre de jolies femmes. — A notre avis, le mal n'est pas si *grand* qu'il pense.

C'était aussi l'avis de M. Lubbert, qui différait sur bien d'autres points avec M. de La Rochefoucauld. Il laissait dire et écrire à M. le vicomte ce qui lui plaisait, et n'en faisait qu'à sa tête, n'y ayant qu'un souci, celui de bien gérer l'Académie Royale de Musique, sans grever, comme ses prédécesseurs, le budget des frais superflus. Il y régnait sur un personnel d'environ 500 individus, ayant à sa droite Dieu, M. Dieu, Charles Dieu, inspecteur contrôleur, et M. Solomé, régisseur à sa gauche, MM. Géré et Penn, respectivement chef de l'habillement et garde-magasin au contrôle, qui le tenaient diligemment au courant de ce qui se passait derrière les portants pendant que, dans son cabinet, il était occupé à signer les engagements de Mlles Lise Noblet, Mimi Dupuis et autres coryphées du *bel canto* ou du *bel salto*, ou qu'il présidait à quelque concours ayant pour objet de pourvoir à l'emploi de 2e clarinette au Théâtre-Italien, décidait si tel acteur était qualifié, par le registre de la voix, à se comporter dignement sur cette scène, dans le rôle d'*Othello* ou de *Figaro*, telle chan-

teuse à charmer dans les *Mystères d'Isis*, telle autre à débuter, comme mime et danseuse à l'Opéra. Ce n'étaient là qu'une faible partie des attributions de M. Lubbert, qui s'empressait de soumettre à l'examen du jury, avec l'espoir qu'il les refuserait *Ogier le Danois*, de M. Arnault, de l'Académie française, *Flore et Blanche rose*, ballet pantomine de Mlle de Longueville, la *Vierge d'Ardüena* ou *les Druides*, drame lyrique de M. Durand, l'aîné, *Céphale et Procris*, opéra en 5 actes de M. Bruat de la Renoudière, officier d'artillerie, etc. Entre deux répétitions, il se donnait la peine de faire observer à M. l'intendant général de la maison du Roi que les frais de voitures prises par lui pour soirées et demi-journées et cabriolets à l'heure et portés au budget de l'Opéra étaient dus aux nécessités d'un service actif qui n'admettait jamais de retard et exigeait des courses précipitées, de faire inscrire sur le tableau général des entrées M. Alexandre Dumas, auteur du drame *Henri III*, joué à la Comédie Française, M[e] Poncelet, avocat, membre du Conseil d'Administration de l'Académie Royale de Musique, d'écrire au sieur Descombes, dit Charles Maurice, pour relever ses insinuations malveillantes, de faire dresser le compte définitif des recettes et dépenses de l'année, en soulignant, pour l'édification de M. de La Rochefoucauld que, tout apurement réglé, celui de 1828 présentait un excédent des recettes sur les dépenses :

> Un tel état de choses répond victorieusement aux reproches d'irrégularités qu'en diverses circonstances on a cru devoir faire peser sur une gestion, objet constant de tous mes soins et qui, en définitive, prouve d'une manière évidente le succès de mes efforts pour la prospérité de l'établissement confié à ma charge.

Ce n'est pas sans y tenir constamment la main, que M. Lubbert avait obtenu ce beau résultat. Il avait l'œil à tout, même éloigné des coulisses. Secondé par son état-major, il n'ignorait rien de ce qui s'y passait et qui, s'il n'eût été prompt à y mettre ordre, eût risqué de compromettre celui du théâtre. Tantôt c'était une dame Chavigny, mère de la figurante de ce nom, qui, par ses propos inconvenants et ses menaces inconsidérées, révolutionnait la loge à laquelle sa demoiselle appartenait; tantôt les sieurs Adrien, Carré et Merante, élèves de

la danse, qui s'amusaient, vêtus en lézards et crapauds, à se faire glisser sur des planches, bosselant et arrachant les mannequins d'osier et les têtes de carton et usant leurs pantalons, où leur camarade Achille, élève de la danse, qui accablait d'injures son tailleur chef de loge, et pour ce que cet homme de 46 ans, doux et tranquille, le retenait de se colleter avec un de ses rivaux, ce trop bouillant sauteur le traitait de cochon, de mouchard et de canaille, promettant de lui régler à la sortie son compte à coups de poing. D'autres fois, c'étaient 7 ou 8 sur les flambeaux fournis par Ruggieri, l'aîné, chargé du service des flammes et artifices, qui au dernier acte des *Filets de Vulcain* prenaient feu, les autres ratant faute d'esprit de vin; Mme Marneuf, fleuriste, rue Hauteville, 8, qui se permettait de ne livrer qu'à 7 heures du soir les attaches de fleurs et la couronne de roses roses que Mme Eloi Hulin attendait depuis mardi, qui devait paraître dans ces mêmes *Filets*. Les caprices de ces demoiselles n'occasionnaient pas moins de tracas. Dans la *Belle au Bois dormant*, où elle figurait en paysanne, Mlle Rolland, ne consultant que sa convenance, remplaçait sa coiffure de velours noir par des nœuds de rubans de diverses couleurs, les trouvant plus seyants bien qu'ils dérogeassent au caractère de son costume; Mlle Vigneron dansait le pas de cinq, des épingles chinoises en argent fichées dans ses cheveux qui eussent dû être ceints d'une couronne de fleurs bleues pareille à celle de ses trois partenaires; Mlle Jawureck, qui eût dû porter dans *Aladin* le 2e costume de Zarine avec une coiffure très simple, mais élégante, « c'est-à-dire que, le personnage étant jeune, la coiffure devait être toujours en cheveux, surmontée d'un oiseau de paradis ou d'un héron courbé ou enrichi de diamants, portait ce costume avec une coiffure dite à l'alsacienne », qui, en la rendant extrêmement ridicule, la plaçait au même rang que Thémire, laquelle était sensée avoir le double de son âge. Intraitable sur le chapitre des manquements à la discipline, M. Lubbert approuvait les sanctions proposées par ses zélés lieutenants dans leurs rapports, interdisant aux mères poissardes l'entrée du théâtre, remplaçant les fournisseurs défaillants par de plus diligents, faisant adresser de sévères réprimandes aux demoiselles mutines par coquet-

terie, dont elles avaient plus souci que de leur rôle, infligeant des amendes de 2 jours de solde aux élèves par trop turbulents et de 9 jours à la dame Guérin, habilleuse, qui, pour avoir trop tôt quitté la loge de Mlle Fourati, avait failli être cause que celle-ci eût été empêchée de paraître en scène, faute de savoir où trouver sa perruque... Ainsi administrée, avec autant de fermeté que de prudence, l'Académie Royale de Musique ne coûta plus un sol au trésor. Le populaire s'y précipitait pour jouir, lui aussi, des beaux spectacles de la *Muette de Portici*, du *Comte Ory*, de *Guillaume Tell* et des superbes ballets montés par M. Lubbert, et il y mit tant d'ardeur qu'il provoqua la mort de l'infortuné Herbain, concierge à la façade de la rue Lepelletier, « foulé aux pieds par le public, empressé à pénétrer dans la salle ». M. Lubbert, il est vrai, servait au public la musique qui flattait les oreilles qui, pour n'être pas celles de Midas, n'étaient pas très difficiles. D'aucuns en faisaient le reproche à M. le Directeur de l'Académie Royale de Musique, qui à sa place se fussent trouvés contraints de faire passer le goût des spectateurs avant leur préférences personnelles, A ceux qui le pressaient de commander la musique d'*Atala* à M. Berlioz, M. Lubbert s'entêtait à répondre qu'il ne *voulait* pas introduire ce genre à l'Opéra.

D'ailleurs, ajoutait-il, je répète encore ce que j'ai dit déjà tant de fois : il me faut de l'argent, rien ne fait plus d'argent que la musique d'Auber, parce que le peuple l'aime. Ainsi j'ai assez d'Auber et de Rossini. Beethoven et Weber reviendraient au monde, m'apporteraient des opéras que je n'en voudrais pas.

Le vicomte Sosthènes, fidèle et obtus interprète de la Congrégation et des Tuileries, n'en voulait pas non plus. M. Lubbert valait mieux que ce qu'on pourrait penser de lui sur de pareils arguments. Il le prouva à M. Berlioz, qui ayant rapporté dans une de ses lettres la réponse qu'il avait faite à ses partisans, par un souci d'équité qui l'honore, consigna ceci dans ses *Mémoires*, à propos de sa fantaisie dramatique avec chœurs sur la *Tempête*, de Shakespeare :

A mon grand étonnement il [M. Lubbert] consent à l'admettre dans une représentation qu'il devait donner prochainement au bénéfice de la caisse des pensions des artistes. Mon nom ne lui

était pas inconnu, mon premier concert du Conservatoire avait fait quelque bruit, M. Lubbert avait lu les journaux qui en avaient parlé. Bref, il eut confiance, ne me fit subir aucun humiliant examen de la partition, me donna sa parole et la tint religieusement. C'était, on en conviendra, un directeur comme on n'en voit guère.

Par malheur, ajoute M. Berlioz,

le jour de l'exécution, une heure avant l'ouverture de l'Opéra, un orage éclate, comme on n'en avait pas vu à Paris depuis cinquante ans. Une véritable trombe d'eau transforme chaque rue en torrent ou en lac, le moindre trajet à pied devient à peu près impossible et la salle de l'Opéra reste déserte pendant toute la première moitié de la soirée, précisément à l'heure où ma fantaisie sur la *Tempête* allait être exécutée. Elle fut donc entendue de 2 ou 300 personnes à peine, y compris les exécutants, et je donnai ainsi un véritable coup d'épée dans l'eau.

Trois mois auparavant, une autre tempête avait soufflé sur Paris, mais politique, avec chœurs et fusillades sur les barricades, qui avait ravi son trône à Charles X. Un déluge lui succéda aussitôt de cantates tricolores qui s'abattirent rue Lepelletier. Tous les jours, depuis le début d'août 1830, M. Lubbert, décachetant son courrier, était sûr d'y trouver pour le moins une ou deux lettres, dans le goût de celles qui suivent :

J'ai l'honneur de vous adresser une cantate nationale en vous priant de l'examiner et de la faire chanter sur le théâtre de l'Opéra.

C'était daté du 31 août et signé : Auguste Demesmay, de Besançon, hôtel du Piémont, rue Richelieu; naturellement la cantate jointe à l'épître, musique d'un nommé Th. Belamy, s'intitulait *La Bisontine :*

Honteux liens qu'impose l'esclavage,
Nous vous brisons et brisons à jamais.
Que la vertu règle notre courage,
Le monde entier bénira nos succès.
Déjà l'Europe à nos cris de victoire
Vient de répondre en nous applaudissant.
Donnons encore un exemple à l'histoire

D'un peuple grand, libre, sage et puissant,
Sur ce vieux drapeau tricolore
De nous si longtemps regretté,
Jurons tous, oui, jurons encore,
De mourrir pour la liberté (*bis*).

M. Bouly, employé à l'administration des Loteries, ministère des finances, écrivit à M. Lubbert, le 1er septembre :

Monsieur,

Nos anciennes relations m'enhardisssent à réclamer votre intervention pour une faible production de mon beau-père, M. Legros-Delaneuville, professeur de musique, de laquelle il a fait hommage à la reine des Français. Sa Majesté l'a accueillie avec bienveillance et a bien voulu l'en envoyer complimenter.

M. Lubbert, qui connaissait à peine le sieur Bouly, et qui n'en était que médiocrement flatté, se félicita, à la lecture de la première strophe de son « chant national », dédié à la garde nationale avec accompagnement de piano par Rogat, d'ignorer jusqu'à l'existence de ce Legros-Delaneuville.

Français, un prince magnanime
Vient de se dévouer pour nous,
Plus de combat, plus de victime,
La paix va régner parmi vous.

Un Roi ceint de son diadème
Avec des ministres pervers
Tramait pour vous donner des fers
Quand du peuple la voix suprême
En défendant ses droits répète dans ses chants :
Français, français, vive à jamais la FRANCE D'ORLÉANS !

Le 6 septembre, autre cantate, même antienne, accompagnée de cette lettre :

Monsieur,

Votre civique enthousiasme m'est connu...

M. Lubbert, qui était légitimiste, haussa les épaules, agacé.

Votre civique enthousiasme m'est connu ; ainsi je ne doute pas de votre patriotique empressement à faire chanter mon chant national sur le théâtre de l'Opéra. La patrie et moi serions à jamais reconnaissants du soin que vous prendriez de contribuer à la propagande de l'esprit national en faisant retentir sur la scène lyrique

les accents de la sainte liberté... J'espère, Monsieur, que, partageant mes vœux libéraux, vous donnerez bien volontiers un prompt résultat à la demande que j'ai l'honneur de vous adresser. J'ai l'honneur de vous saluer, Monsieur, avec le sentiment de considération dont vous êtes si digne et suis votre très respectueux et très dévoué serviteur.

J. Rodat, cadet
rue Saint-André-des-Arts, n° 57,
hôtel de M. Rousset

C'était encore, sur l'« air français » *Le signal est donné*, la sempiternelle ritournelle :

De notre sainte liberté
Je vois déjà briller l'aurore
Dans le signe d'égalité
Dans l'oriflammme tricolore (*bis*)
A l'aspect de ce drapeau
Je vois renaître ma patrie,
Et se replonger au tombeau
L'avilissante tyrannie

Refrain

Gloire aux Français
Guerre aux chouans!
Jurons, jurons d'exterminer
Tous ces affreux tyrans!

Le citoyen C.-J. Toussaint, avec le *Nouveau Réveil du peuple en* 1830, dont il avait écrit les paroles et la musique, reprenait quelques jours ou quelques heures plus tard, voire le jour même et à la même heure, la scie du citoyen Rodat :

Quel bruit affreux vers la grande cité!
De toutes parts le bronze tonne,
Partout la mort nous environne.
J'entends des cris, des cris de liberté
C'est une jeunesse héroïque
Au champ d'honneur guidant un peuple entier.
Pour briser un joug despotique,
Au combat c'est à qui marchera le premier.

Le combat avait cessé, et avec lui le bruit affreux et les cris, les cris de liberté, que le sieur Cart Balthazar, rue des Tournelles, n° 60, écrivait à M. Lubbert :

Je pense que vous ne la croirez pas hors de saison lorsque les plaies de ceux à qui elle s'adresse saignent encore et que chaque jour nous avons la douleur d'assister aux convois de plusieurs d'entre eux. Il est bon que le chagrin soit tempéré par les réminiscences de ces jours glorieux et c'est pourquoi je m'attends, Monsieur, à ce que vous mettiez dans cette occasion toute la chaleur patriotique d'un ami du présent gouvernement.

Dans cet espoir, le sieur Cart. Balthazar, qui devant les « trois glorieuses » s'était tenu coi au coin de son feu, poussait son *Premier cri de guerre*, musique de M. *** :

Fiers Parisiens on nous menace
D'ôter jusqu'à la moindre trace
D'une charte dont la douceur
Faisait notre bonheur.
Charles X et ses satellites
Nous appellent races maudites.
Nobles descendants des Gaulois
Levez-vous, levez-vous à la fois!
Que les feux de la guerre
S'allument dans nos cœurs.
Déployons les couleurs
De l'antique bannière
Et vers ces suppôts insolents
Marchons, marchons, enfants!

M. Lubbert ne marcha pas et il s'en excusa auprès de l'enfant libertaire, féroce et sanguinaire, en ces termes, dont l'ironie devait être perdue pour cette buse cocardière :

Ce morceau qui décèle un vrai talent aurait eu un vrai succès s'il avait été chanté les premiers jours qui ont suivi notre révolution. Il en obtiendrait sans doute encore aujourd'hui parce qu'il est plein de verve et d'entraînement. Mais vous sentez vous-même, Monsieur, maintenant que la charte est rétablie, et que l'ordre est restauré, ce sont moins des cris de guerre qu'on doit faire entendre au théâtre que des actions de grâces aux régénérateurs dont nous jouissons.

M. Lubbert fit à peu près la même réponse à un sieur Montigny, 7 rue Montholon, auteur d'une cantate intitulée : *la Ville de Paris à la Ville de Paris.* Pour les autres, qui étaient innombrables, il se borna à leur exprimer ses regrets de ne pouvoir satisfaire à leur patriotique souhait, la *Marche pari-*

sienne et la *Marseillaise* étant les seuls morceaux qui fussent exécutés à l'Académie Royale de Musique. M. Lubbert se fût montré surpris de ce débordement de lyrisme héroïque et belliqueux, chez ces « héros » de Paul de Kock hurlant, en vers de mirliton, après la bataille, à la mort et à la liberté, s'il n'eût été convaincu que ce n'était pas l'amour de la liberté qui tant les poignait que l'amour-propre, et que ces Tyrtées pantouflards des rues Montholon, Saint-André-des-Arts, des Tournelles et même de Besançon qui rêvaient, en ronflant martialement, tête au chaud dans leur bonnet de coton, d'entendre déclamer leur « vers » sur la scène de l'Opéra et d'acquérir, par là, avec un peu de crédit, la béate considération de leur digne famille, de leur portière et généralement de leurs amis et connaissances. Si leur réveil fut cruel, les protocolaires regrets de M. Lubbert durent leur faire l'effet d'un baume. Le jeune Hortensius de Saint-Albin ne s'en contenta pas pour sa part; le liberâtre nourrisson des Musées fit agir M. de Montalivet, qui écrivit à M. Lubbert :

On réclame, Monsieur, auprès de moi la cantate intitulée *Vive l'Ordre et la Liberté,* dont M. de Saint-Albin fils est l'auteur. Je ne puis me refuser à réaliser ce vœu qui m'est exprimé de la manière la plus pressante. Je vous prierai donc de prendre tous les arrangements nécessaires pour que ce morceau soit exécuté le plus promptement possible. Je vous serais obligé d'user de tous les moyens qui sont à votre disposition pour lever toutes les difficultés qui pourraient s'offrir à ce sujet.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

MONTALIVET.

Il faut absolument que la cantate soit chantée.

Un tel souhait, formulé de cette façon, équivalait à un ordre, M. Lubbert dut s'y plier, et, à son bien vif déplaisir, faire clamer par la voix puissante d'Adolphe Nourrit les misérables couplets de ce jeune courtisan. Mais il y avait mis trop peu de complaisance pour qu'on lui en sût gré.

Quand M. de Montalivet eut pris la place de M. de Larochefoucauld, son premier soin fut de retirer la sienne à M. Lubbert. Si vous souhaitez connaître ce qui advint à M. Lubbert après sa disgrâce, reportez-vous à un petit volume déjà vieux de cinq ans, ayant vu le jour fin septembre

1933, rue Sébastien Bottin, chez M. Gallimard. Vous trouverez dans *Aventuriers et originaux* un portrait de M. Lubbert qui vaut ce qu'il vaut, et qui assurément eût valu davantage si l'auteur, quand il l'esquissa, avait eu sous les yeux les détails que vous venez de lire, qu'il ne découvrit que quelques mois plus tard dans les cartons des archives de l'Opéra, et à l'aide desquels il espère le retoucher en le complétant si jamais son bouquin, aussi oublié, malgré son jeune âge, que les petits bonshommes enturbannés dont il retrace l'histoire, venait à connaître une nouvelle édition.

AURIANT.

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

Les lendemains de la politique de Munich. — La situation internationale évolue sur un rythme accéléré. Elle change d'aspect d'un jour à l'autre, sans que l'on perçoive jusqu'ici qu'elle se dessine avec plus de netteté, avec plus de chances de succès pour l'organisation de la paix durable. Un immense effort est déployé de différents côtés pour substituer un nouvel équilibre continental à celui que la suppression du bastion tchécoslovaque a anéanti en Europe centrale. Il en résulte des remous profonds qui modifient singulièrement les valeurs politiques telles qu'on les connaissait jusqu'ici et qui font apparaître au premier plan d'autres qui n'exerçaient jusqu'à cette heure aucune réelle influence sur le destin des peuples du Continent. Quel avenir nous préparent ces activités en sens divers? Que peut-on raisonnablement attendre d'une transformation radicale qui s'opère ainsi par saccades successives, les effets des unes détruisant ceux des autres? Il faudra beaucoup de temps encore avant que les choses se tassent, avant que toutes les forces morales et politiques s'affirment à leur véritable plan, avant qu'une Europe nouvelle naisse des ruines accumulées par tant d'erreurs, de fautes et de crimes contre le droit.

A cette heure on doit se borner à constater les faits, à marquer les coups, à noter les fluctuations de ce qui est, à proprement parler, une crise de civilisation. Ce qu'on appelle la politique de Munich, née du sacrifice du peuple tchécoslovaque, a découvert certaines perspectives réconfortantes,

en ce sens qu'une voie paraît maintenant tracée pour une coopération utile des quatre principales puissances. Nous sommes déjà loin de la conception d'une Société des nations de caractère universel, ne faisant aucune distinction entre les grands et les petits Etats, entre les forts et les faibles, dictant la loi internationale égale pour tous. On en est revenu à la méthode des principales puissances décidant seules, suivant l'équilibre momentané des forces, du sort de l'Europe, ce qui constitue un recul par rapport aux conquêtes de l'esprit moderne que l'on était en droit de considérer comme définitivement acquises. A Munich, le 29 septembre dernier, il a été décidé par les chefs de gouvernement de l'Allemagne, de l'Italie, de la France et de l'Angleterre qu'on recourrait désormais à la procédure de consultations entre les quatre principales puissances en vue de résoudre les crises internationales susceptibles de menacer la paix. Des procédures de la Société des nations et des dispositions du Pacte de Genève, il n'est plus question, et il ne saurait en être autrement puisque deux de ces principales puissances, l'Allemagne et l'Italie, se sont retirées définitivement de l'institution genevoise. La doctrine de la sécurité collective, basée sur l'assistance mutuelle, est abandonnée en fait, et tout ce qui procédait directement d'elle n'a déjà plus de sens en présence des réalités nouvelles qui s'imposent impérieusement à tous les peuples. Cette politique de consultations des principales puissances est-elle susceptible de donner de meilleurs résultats que les expériences faites jusqu'ici dans le cadre de la Société des nations? On n'oserait l'affirmer, mais on peut admettre qu'il soit nécessaire de la laisser se développer parce qu'elle constitue, en somme, une suprême tentative pour essayer de sauver la paix. Si elle devait échouer, elle aussi, on se trouverait devant le chaos, c'est-à-dire devant le désordre international et devant la guerre générale inévitable.

L'expérience s'annonce d'ailleurs difficile. Il est vrai que la guerre a été évitée au mois de septembre dernier, mais au prix de quel douloureux sacrifice! Encore n'est-il nullement certain que le règlement intervenu en Europe centrale soit durable et qu'il ait suffi d'amputer la République tchéco-

slovaque des parties les plus riches de son territoire national pour stabiliser la situation dans cette partie du Continent. Le problème d'un équilibre nouveau subsiste dans sa complexité première. La Pologne et la Hongrie s'efforcent toujours d'obtenir une frontière commune à travers la Russie subcarpathique, de manière à constituer un bloc puissant barrant la route au « Drang nach Osten » allemand. La Roumanie ne se prête point à une telle combinaison, le souci de son indépendance politique et économique lui commandant de détourner dans la mesure du possible l'expansion allemande de la route du Danube proprement dite pour l'orienter, à travers la Tchécoslovaquie, vers les riches terres de l'Ukraine. En dépit de l'axe Rome-Berlin, l'Italie fait délibérément le jeu de Varsovie et de Budapest, espérant trouver dans un bloc d'Etats indépendants entre l'Allemagne et la Russie un point d'appui pour sa propre politique. On voit la Pologne se rapprocher soudainement de la Russie soviétique, celle-ci et celle-là ayant le même intérêt à empêcher l'Allemagne hitlérienne d'étendre son influence sur l'Ukraine. C'est un renversement complet des positions prises depuis l'accord polono-allemand de 1934 qui s'annonce, et nul ne peut prévoir la gravité des secousses qui en résulteront.

En ce qui concerne l'Occident, les premiers effets de la politique de Munich, tels qu'on les connaît jusqu'ici, ne sont pas encore de nature à déterminer un véritable apaisement des esprits. La déclaration commune Chamberlain-Hitler, par laquelle l'Angleterre et l'Allemagne ont manifesté leur volonté d'éviter toute guerre et de recourir à la procédure de consultations, a connu de singuliers lendemains. Des polémiques d'une rare violence de ton se sont instituées entre Berlin et Londres, d'abord au sujet du réarmement britannique, ensuite à propos de l'odieuse persécution dont les juifs sont victimes dans le Reich. L'opinion anglaise s'en montre émue à un tel point qu'il semble difficile que M. Neville Chamberlain puisse pousser plus loin, pour l'instant, son effort de rapprochement avec la puissance national-socialiste. C'est que la coopération permanente entre de grands peuples ayant des régimes intérieurs différents exige, indépendamment des intérêts politiques et économiques, une cer-

taine communauté d'aspirations morales, une conception identique du devoir humain. Quand on constate l'affreux traitement infligé aux juifs au nom du racisme intégral et de l'antisémitisme érigé en système de gouvernement, on est bien obligé de reconnaître que cette condition morale n'est pas encore remplie par l'Allemagne hitlérienne, alors qu'il y a de graves problèmes humains à résoudre de toute urgence et dont aucun peuple civilisé ne saurait se désintéresser sans se renier lui-même.

On a pu craindre un instant que le malaise pesant actuellement sur les relations entre Berlin et Londres ne remît en question la signature de la déclaration commune franco-allemande envisagée depuis l'entretien que le chancelier eut à Berchtesgaden avec M. François-Poncet, lors de la visite de congé que l'ambassadeur fit au Führer. Certes, une telle formule était délicate à fixer noir sur blanc, mais il importait pourtant de mettre les relations franco-allemandes sur le même plan que les relations germano-britanniques, sans quoi la politique de Munich eût perdu toute signification et toute portée pratique. Lorsque le nouvel ambassadeur de France à Berlin, M. Coulondre, présenta ses lettres de créance au chancelier Hitler, celui-ci se décida brusquement, et les termes de la déclaration franco-allemande furent arrêtés quelques heures avant l'arrivée en visite officielle à Paris de M. Neville Chamberlain et de lord Halifax. Par cette déclaration commune en trois points, l'Allemagne et la France expriment leur désir d'entretenir des relations de bon voisinage et de bonne entente; elles affirment qu'elles n'ont aucune revendication à faire valoir l'une par rapport à l'autre et reconnaissent solennellement comme définitives leurs frontières actuelles; elles s'engagent, enfin, à se consulter réciproquement en cas de litige, réserve faite de leurs accords particuliers avec des tierces puissances. Le point capital est celui de la reconnaissance des frontières actuelles, l'Allemagne confirmant par là dans un document diplomatique sa renonciation à l'Alsace et à la Lorraine. Pour le surplus, la déclaration franco-allemande est conçue dans le même esprit que la déclaration Chamberlain-Hitler. Elle est incontestablement un acte important pour le développement

des relations entre la France et l'Allemagne, mais elle ne saurait affecter en rien l'accord franco-britannique tel qu'il a été réalisé au mois d'avril dernier, tel qu'il a été confirmé et renforcé lors de la visite des souverains anglais à Paris.

Les entretiens de M. Neville Chamberlain et lord Halifax avec M. Daladier et M. Georges Bonnet, le 24 novembre, ont permis de constater « l'identité complète de conception dans l'orientation générale de la politique des deux pays, inspirée par le même souci du maintien et de la consolidation de la paix ». Le communiqué publié à l'issue de ces entretiens a d'ailleurs souligné que les ministres français et britanniques ont procédé à un échange de vues sur les principales questions présentant un intérêt commun pour les deux pays, « y compris celles qui concernent la défense nationale aussi bien que l'action diplomatique ». L'essentiel est là : non seulement la France et l'Angleterre ne songent pas à ralentir leur effort de réarmement, mais elles s'occupent de coordonner leurs moyens de défense, de manière que leurs forces nationales se complètent les unes les autres et permettent aux deux puissances libérales de parer solidairement à toutes les éventualités pouvant se produire. Cette décision est raisonnable et, contrairement à ce que l'on prétend dans certains milieux étrangers, elle n'est nullement contraire à l'esprit des accords de Munich. Si l'on veut que la politique de rapprochement et d'entente donne des résultats appréciables, il faut que les puissances démocratiques puissent négocier à pleine égalité de forces avec les puissances totalitaires, lesquelles font de leur appareil militaire l'argument essentiel de leur diplomatie.

Au point de départ de l'expérience nouvelle, les positions prises de part et d'autre ont du moins le mérite d'être clairement définies. Il y manque, il est vrai, un accord franco-italien analogue à l'accord italo-britannique, mais ceci est un problème dont la solution semble devoir encore se faire attendre. Par la présence d'un ambassadeur de France à Rome et d'un ambassadeur d'Italie à Paris, les relations diplomatiques entre les deux pays sont normalisées. Il ne paraît pas que l'Italie veuille aller plus loin pour l'instant. Elle attend la liquidation de la crise espagnole par la vic-

toire, encore incertaine, du général Franco avant d'entrer franchement dans le nouveau jeu européen. La France, qui n'a rien à demander à la puissance fasciste, peut attendre en toute sérénité d'âme que l'horizon s'éclaircisse définitivement entre Paris et Rome.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.

Archéologie, Voyages

Jacques Dieterlen : *Le chemineau de la montagne*, avec des illustrations; Flammarion. 22,50

Art

Jean de Beucken: *Un portrait de Vincent Van Gogh;* Edit. du Balancier, Liège. » »

Benjamin Fondane : *Faux traité d'esthétique*, essai sur la crise de réalité; Denoël. » »

Louis Hourticq : *Italie du Sud.* (*Histoire générale de l'art III*). Avec de nombreuses illustrations. Hachette. » »

Esotérisme et Sciences psychiques

Docteur Pascal Brotteaux: *L'hypnotisme moderne;* Vigot. 20 »

Ethnographie, Folklore

Nell Perrot : *Les représentations de l'arbre sacré sur les mouvements de Mésopotamie et d'Etam.* Avec 32 planches; Geuthner. 60 »

Géographie

Ed. Le Danois : *L'Atlantique, histoire et vie d'un océan.* Avec des illustrations; Albin Michel. 30 »

Fernand Maurette : *Afrique Equatoriale, orientale et australe.* Avec 105 figures dans le texte, 129 photographies h. t. et une carte en couleur h. t. (*Géographie universelle*, sous la direction de P. Vidal de la Blache et L. Gallois, tome XII). Colin. 150 »

Histoire

Médecin Général R. Brice, *Les espoirs de Napoléon à Sainte-Hélène.* Avec 2 croquis; Payot. 32 »

Etienne Drioton et Jacques Vandier : *Les peuples de l'Orient méditerranéen.* II : *L'Egypte :* Presses universitaires. 75 »

Georges Izard : *Les coulisses de la Convention;* Hachette. 18 »

Judaïsme

Ruben Blank : *Adolf Hitler, ses aspirations, sa politique, sa propagande et les Protocoles des Sages de Sion.* Avec une préface sur le Racisme et l'Antisémitisme par Paul Milioukov; Beresniack. 15 »

Littérature

René Bouvier et Edouard Maynial : *Les comptes dramatiques de Balzac;* Sorlot. » »

Jacques Castelnau : *Madame Tallien, révolutionnaire, favorite, princesse;* Hachette. 20 »

Louis Ferdinand Céline : *L'école des cadavres;* Denoël. » »

Elian J. Finbert : *La vie du chameau, le vaisseau du désert* (Coll. *Scènes de la vie des bêtes*); Albin Michel. 22 »

André Godard : *L'universelle rédemption;* Perrin. 10 »

Jean Hytière : *André Gide;* Edm. Charlot. 20 »

S. de Korwin-Piotrowska : *L'étrangère : Eveline Hanska de Balzac;* Colin. 20 »

Comte de Lautréamont : *Œuvres complètes;* G. L .M., 6, rue Huyghens, Paris. 30 »

Raymond Recouly : *Le chasseur de nuées : La vie de Cervantès;* Edit. de France. 18 »

Marcelle Tinayre : *Madame de Pompadour;* Flammarion. 18 »

Littérature enfantine

Michel Epuy : *Mirabelle de plan d'en haut;* Jeheber. 24 »

Livres d'Etrennes

Marcel Aymé : *Le Paon.* Dessin de N. Parrain; Nouv. Revue franç. » »

Marcel Aymé : *Le cerf et le chien,* illustr. de Nathalie Parrain; Nouv. Revue franç. » »

Bellenfant: *Modelage;* Flammarion. » »

Léopold Chauveau : *Petit tour de France.* Images de Vera Braun; Nouv. Revue franç. » »

Marie Colmont : *Panorama de la montagne.* Dessins de Alexandre Exter; Flammarion. » »

A. Hublet, S.J.: *Mission périlleuse.* Illust. de Pierre Ickx; Desclée De Brouwer. » »

Marie-Claire : *Les bêtes et leurs petits,* petit dictionnaire rimé. Images de Madeleine Parry; Nouv. Revue franç. » »

Lida : *Martin-pêcheur.* Images d'après F. Rojanskovsky; Flammarion. » »

Marcelle Royer Saint-Léon : *Criquet de l'Impasse Cottin.* Illustr. de Michel Mare; Desclée De Brouwer. » »

Johanna Spycé: *Au pays de Haidi,* traduction de Charles Tritten, adaptation nouvelle. Illustr. de Jodelet; Flammarion. » »

X : *Ma maison,* planche à découper; Flammarion. » »

Philosophie

Ernest Lenoir : *Trois novateurs, trois martyrs : Vanini, Campanella, Giordano Bruno;* Rieder. 25 »

Poésie

Jean Paul Cad : *Le diable en tête;* Edit. Corymbe. » »

Emmanuel de Cathelineau; *La Grèce douloureuse ou les rythmes d'amitié;* Edit. de l'Ouest, Angers. 25 »

Maxime Rousseau : *L'autel au bord des blés;* Laboureur, Issoudun. 15 »

Maxime Rousseau : *Les feux reprennent;* Laboureur, Issoudun. 12 »

Suzanne Tinck de Laversay: *Chants de l'âme. La loi de l'évolution. La roue divine;* Messein. 10 »

Politique

Pierre Grosclaude : *Alfred Rosenberg et le mythe du* xx*e* *siècle;* Sorlot. 15 »

Georges Oudard : *Croix gammées sur l'Europe centrale, mars-septembre* 1938; Edit. de France. 18 »

Maurice Thorez : *Notre lutte pour la paix. De la fausse paix de Versailles à la Trahison de Munich.* Préface de Jacques Duclos; Edit. sociales internationales. 12 »

Préhistoire

J. Aubert : *Le serment du Prophète;* Geuthner. 20 »

Roman

Courths-Mahler : *Le grand amour de Serge Landry;* Flammarion. 16 »

Means Davis : *L'hôpital de la mort* (*The hospital murders*), traduct. de l'anglais par Jean Valdeyron; Nouv. Revue franç. 9 »

Georges Delamare : *Désordres à Pondichéry;* Lettre-préface de Claude Farrère; Edit. de France. 18 »

Robert Dieudonné : *Histoires ultra-parisiennes;* Edit. de France. 18 »

Jacques Honoré : *Journal d'un bizut;* Albin Michel. 18 »

Marthe Hudry : *Chien d'accident;* Edit. La Bourdonnais. » »

Pierre Jean Launay : *Léonie la bienheureuse;* Denoël. 18 »

Colette Yver : *La chaleur du nid;* Calmann-Lévy. 18 »

Sciences

E. Burckard et Ch. Kayser : *Régulation neurohormonale du métabolisme des glucides, lipides et protides;* Hermann. 20 »

Divers : *L'hypophyse;* Hermann. 20 »

Divers : *Ovulations, menstruation, gestation;* Hermann. 25 »

Divers : *Les propriétés des hormones sexuelles;* Hermann. 25 »

Divers : *Régulations générales. Influence des facteurs nerveux et externes;* Hermann. 20 »

Divers : *Pathologie. Toxicité. Antihormones. Cancer;* Hermann. 20 »

Selig Hecht : *La base chimique et structurale de la vision;* Hermann. 25 »

Paul Portier : *Physiologie des animaux marins.* Avec 42 figures; Flammarion. 20 »

Lucie Randoin : *Vues actuelles sur le problème de l'alimentation* avec *Table de composition des aliments;* Hermann. 25 »

Sociologie

Hyacinthe Dubreuil : *Lettre aux travailleurs français;* Grasset. 4 »

Bernard Lavergne : *La crise et ses remèdes. Que faut-il penser de l'Economie dirigée?* libr. de Médicis. 20 »

Charles Le Cerf : *La réglementation internationale du travail maritime;* Soc. d'études et d'informations économiques. 15 »

F. Machlup : *Guide à travers les panacées économiques.* Préface de Jean Lescure; Libr. de Médicis. 27 »

Varia

François de Kergos : *Comment se défendre en foires et marchés* (Coll. *La Terre,* encyclopédie paysanne); Flammarion. 12,50

MERCVRE.

ÉCHOS

Modification de prix. — Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale. — Prix littéraires. — A la mémoire de Victor-Emile Michelet. — A la mémoire d'Alfred Mortier. — Un télégramme, un signet. — A propos de Mme Sabatier. — Contribution au souvenir de Dominique. — Une lettre inédite d'Henri Heine. — L'apparition du jeu de croquet en France. — Joseph Bouchardy et Robert Houdin. — Le prototype des vies romancées ou ranimées. — Textes littéraires et images populaires à retrouver : « Le Bon Serviteur ». — Parapluies. — L'art sur les champs de courses. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Modification de prix. — Nous informons nos lecteurs, abonnés et correspondants, qu'à partir du 1er janvier 1939, le prix de vente du *Mercure de France,* au numéro, sera établi comme suit :

France, 7 francs; pays accordant le tarif postal réduit, 8 francs; tous autres pays, 9 fr. 50.

Les prix d'abonnement ne subissent aucun changement.

§

Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale. — Les actionnaires de la Société anonyme du Mercure de France sont convoqués en Assemblée générale ordinaire, au siège social, le lundi 19 décembre, à dix-sept heures et demie.

§

Prix littéraires. — Les prix décernés cette quinzaine sont nombreux. Le prix Moréas est allé à un jeune poète, M. Robert Houdelot, pour son recueil *Le Temps perdu,* et le prix de Grèce à M. Jean-Marc d'Anthoïne, auteur de *Au clair d'Hellas.*

Pour la prose, une floraison de prix ont été distribués presque en même temps : le Goncourt à M. Henri Troyat, le Théophraste-Renaudot à M. Jean-Pierre Launay, le prix Fémina à M. Félix de Chazournes et le prix Interralié à M. Paul Nizan.

Le prix Lasserre (8.000 francs) a été attribué au troisième tour à la presque unanimité (14 voix sur 15) à M. Marcel Jouhandeau pour l'ensemble de son œuvre, composée de romans qui sont depuis longtemps admirés des connaisseurs.

Enfin, le prix Halpérine-Kaminsky (5.000 francs), destiné à récompenser la meilleure traduction française, a été décerné à M. P.-G. La Chesnais dont les lecteurs du *Mercure de France* ont pu maintes fois apprécier le talent par la collaboration qu'il a donnée à cette revue. Outre plusieurs ouvrages originaux, M. La Chesnais a publié des traductions très appréciées, et celle des *Œuvres complètes d'Ibsen,* dont il a donné jusqu'ici 10 volumes sur 16 prévus, restera comme un monument digne du grand Norvégien. Il a entrepris récemment, pour les éditions du *Mercure de France,* une traduction intégrale des contes d'Andersen, qui n'avaient encore été traduits que fragmentairement.

M. La Chesnais est depuis dix ans docteur *honoris causa* de l'université d'Oslo. — L. M.

§

A la mémoire de Victor-Emile Michelet. — Il y a quelque temps, un comité avait été formé, dans le but de faire apposer une plaque commémorative sur la maison portant le n° 26 de la rue Monsieur-le-Prince. Ce comité était ainsi composé : Présidents d'honneur : MM. Rosny aîné, Edmond Haraucourt et

René Gillouin. Président : Banville d'Hostel. Secrétaire : Irénée Mauget. Trésorier : René-Albert Fleury.

Par les soins du comité, les fonds nécessaires ont été réunis assez vite, et le 26 novembre dernier on a inauguré la plaque, qui porte cette inscription :

VICTOR-ÉMILE MICHELET
écrivain et poète ésotérique
habita depuis 1908
cette maison où il est mort
le 12 janvier 1938.

Des discours ont été prononcés par MM. Banville d'Hostel au nom du comité; Jean Valmy-Baysse au nom de la Maison de Poésie, qu'il préside et que présida Michelet; Charles Dornier, au nom de la Société des Poètes Français; André Delacour, au nom de la Société des Gens de Lettres; Victor Bucaille, conseiller municipal, au nom de la Ville de Paris; J.-H. Rosny, en sa qualité de président d'honneur du comité. De beaux poèmes de Michelet ont été dits par M. Irénée Mauget.

Une nombreuse assistance d'écrivains et de poètes entourait les orateurs. C'est que le souvenir de l'auteur des *Portes d'airain*, au lieu de s'affaiblir, est devenu plus vivace depuis la mort de cet homme d'idéal et de foi. Son admirable discrétion avait relégué sa vie dans un demi-effacement. Mais les vrais artistes connaissaient l'enchantement secret de son œuvre, et l'on commence à s'apercevoir que celle-ci dégage des irradiations capables de pénétrer l'avenir. — L. M.

§

A la mémoire d'Alfred Mortier. — Sous le patronnage des « Amitiés méditerranéennes », auxquelles préside M. Jean Desthieux, une belle réunion a été donnée le 1er décembre au club de France, boulevard Saint-Germain, à la mémoire d'Alfred Mortier, « poète de l'amour et dramaturge méditerranéen ». Après un discours préliminaire du président, M. Gaston Gérard, ancien ministre, qui a fait l'éloge de l'érudition, de l'esprit et du jugement de Mortier, Mme Aurel a mis tout son cœur à exalter les beautés de l'œuvre de celui dont elle a partagé la vie. Ensuite, des poèmes du *Temple sans Idoles* et du *Souffleur de Bulles*, ont été dits par les meilleurs artistes : Mmes Fanny Robiane, Andrée de Chauveron, Suzanne Gonnel, Mireille Fleury, MM. Denis d'Inès et Roger Monteaux. — L. M.

§

Un télégramme, un signet. — On a rappelé à la mort de Jammes les vers de Charles Guérin :

O Jammes, ta maison ressemble à ton visage.
Une barbe de pierre y grimpe, un pin l'ombrage.
. . . .

Le prêtre des *Géorgiques chrétiennes* était resté fidèle au souvenir du poète du *Cœur solitaire.*

Dans une lettre que Jammes me faisait l'honneur de m'adresser, d'Hasparren, le 11 avril 1927, à la suite d'un article sur le vingtième anniversaire de la mort de Charles Guérin et que le *Figaro* avait publié, Francis Jammes m'écrivait :

Je vous laisse à penser combien me touche votre article qui me parvient à cette époque de l'année où rouvrant le volume de Dom Guéranger : *la Passion et la Semaine Sainte,* je relis ce télégramme qui lui sert de signet :

« *Lunéville, 17 mars 1907. — Votre pauvre ami Charles Guérin enlevé cette nuit par congestion cérébrale. — Edmond Guérin.* »

Edmond Guérin, ce prénom désignait le père de Charles Guérin. — G. P.

§

A propos de Mme Sabatier. — On sait que la Présidente est morte le 3 janvier 1890, en son rez-de-chaussée de la rue de Chézy, à Neuilly. J'ai même eu occasion de dire comment sur son acte de décès, rédigé au nom de Sabatier (Appollonie-Aglaé), une triple rature avait été nécessaire pour rétablir son état-civil réel : « Savatier (Aglaé-Joséphine) ».

Par contre, le doute subsistait au sujet de son lieu de naissance. La plupart de ses biographes la font naître à Strasbourg, où, et pour cause, on ne trouve pas trace sur les registres de l'état-civil. Seul, Louis Loviot désignait avec raison Mézières comme son lieu de naissance.

Nous devons à un des meilleurs collaborateurs de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* l'extrait singulièrement instructif de son acte de naissance. Il en établit d'une façon définitive le lieu et révèle, en plus, son irrégularité.

Aglaé-Joséphine était, détail généralement ignoré, enfant naturelle et fut déclarée, le 7 avril 1822, à la mairie de Mézières, comme fille d'Adrée-Marguerite Martin. Trois ans après seulement, le 27 octobre 1825, celle-ci épousa, à Paris, André Savatier, père de l'enfant qu'il s'empressa de reconnaître et de légitimer.

Il en fut fait mention en marge de l'acte de naissance : Aglaé-

Joséphine Martin était donc devenue Aglaé-Joséphine Savatier, plus connue sous le prénom et le nom d'Apollonie Sabatier.

Chose curieuse, la surcharge qui figure sur le registre des décès de Neuilly avait précédemment figuré sur le registre des naissances de Mézières : la mention avait d'abord été établie au nom d'André Sabatier et une surcharge avait déjà été nécessaire pour restituer au père et à l'enfant leur patronyme véritable.

En transformant en Sabatier le nom de Savatier, la Présidente ne faisait sans doute que suivre l'exemple paternel. Mais la vie quotidienne a des coquetteries que l'état-civil n'admet pas. — P. DY.

§

Contribution au souvenir de « Dominique ». — Nous avons rappelé ici (1er octobre 1938), que si le cimetière de Saint-Maurice, près La Rochelle, compte parmi ses morts une certaine Norma Tessum Onda, c'est dans ce cimetière qu'on peut se recueillir sur la tombe d'Eugène Fromentin, alias Dominique, sur la tombe de Jenny-Léocadie Ch..., alias Madeleine de Nièvres. Un poète, M. Alphonse Métérié, veut bien nous écrire à cette occasion, qu'on trouverait dans *le Livre des Sœurs,* qu'il publiait en 1922, des vers, en date de 1909, que le tombeau d'Eugène Fromentin lui avait inspirés et dont voici quelques-uns :

J'effeuille mes vers, ce matin,
Sur le tombeau de Fromentin.
Mais desquels faut-il qu'on fleurisse
Le jardin mort de Saint-Maurice?

Jardin tranquille et langoureux,
Où son long désir douloureux
A retrouvé l'ombre attendue,
« Vierge, voilée et disparue ».

...Retournerai-je à La Rochelle, — ajoute M. Alphonse Métérié, qui habite Marrakech — je ne le sais. Et la vie passe (comme les vers...) Mais je vous remercie d'avoir réveillé ces nostalgies de nos vingt ans qui sont, avec la Fidélité à la Poésie, nos seuls trésors et l'unique refuge des exilés.

G. P.

§

Une lettre inédite d'Henri Heine. — La petite-fille de l'exécuteur testamentaire d'Henri Heine, Mlle Elisabeth Julia, m'a remis cette lettre inédite, égarée par hasard dans un dossier de ses archives familiales. Elle est adressée par Heine à sa femme, « Madame Mathilde Heine, dans le pensionnat de M. Darte, 101, à Chaillot, Paris ».

Hambourg, ce 8 octobre 1844.

Ma chère amie !

Voilà la dernière lettre que [je] t'écris de Hambourg ; car je pars

avec le premier bateau à vapeur qui va à Amsterdam ; si le temps est trop mauvais je partirai tout de même par terre, et comme ce voyage est trainant à la manière hollandaise, je ne puis pas préciser le jour de mon arrivée à Paris. Je brûle du désir de te revoir, toi, la seule joie de ma vie ! Je suis très occupé aujourd'hui, et je n'ai pas le temps d'écrire beaucoup ; comme ma lettre ne pourrait me précéder que de quelques jours, je n'écris pas à M. Darte ; je répondrai à sa lettre en personne.

J'espère que tu as reçu les autre fr. 100 que je t'ai envoyés vendredi, le 4 de ce mois. Je suis curieux d'apprendre à mon arrivée comment tu as géré tes finances. Je t'écrirai aussitôt que je suis arrivé en Hollande. Mille compliments à tes amies.

Tout à toi,
Ton mari,
Henri HEINE.

Mon livre a un succès fou.

Ce petit document ne nous apprend rien de nouveau ni sur « Mathilde », ni sur le voyage de 1844, ni sur la pension de famille de Chaillot, où Heine avait expédié sa femme lorsqu'elle avait commencé à s'ennuyer en Allemagne. Il est probable que le livre auquel il fait allusion n'est autre que ses *Zeitgedichte* qui avaient été interdites, mais qui n'en circulaient pas moins beaucoup sous le manteau.

Cependant cette lettre confirme l'amour qu'Henri Heine portait à Mathilde, « la seule joie de sa vie », et la façon fantaisiste dont celle-ci a toujours « géré ses finances ».

On a beaucoup écrit sur Mathilde, qui s'appelait en réalité Augustine-Crescence Mirat. On l'a même comparée à la Jeanne Duval de Baudelaire. Fut-elle aussi indigne qu'on l'a écrit? Les lettres de son « mari » tendraient à laisser croire qu'elle apporta dans sa vie intime quelque chose de plus que la satisfaction d'une passion physique violente. On peut noter un certain accent bourgeois dans la correspondance d'Henri Heine avec sa femme, qu'on ne trouverait pas chez d'autres « poètes maudits ». Une contradiction de plus, dira-t-on! Sans doute! Mais celui qui eut une fin de vie si douloureuse avait cependant constitué un ménage un peu plus normal que ceux auxquels on compare le sien! D'ailleurs la photographie de Mathilde que j'ai arrachée d'un vieil album, avec l'ovale de sa figure, son large front, ses grands yeux, ses bandeaux plats, sa bouche sensuelle et ses belles épaules, ne donne pas l'impression de la vulgarité. Remercions donc Mlle Elisabeth Julia, qui est elle-même un écrivain distingué, de n'avoir pas gardé pour elle le petit document qui aide à restituer dans leurs physionomies véritables Henri Heine et sa femme. — JOSEPH AGEORGES.

§

L'apparition du jeu de croquet en France. — Le *Larousse du* XXe *siècle* expose sommairement les règles du jeu de croquet, mais il est muet sur son origine.

La *Grande Encyclopédie* indique que ce jeu, né vers 1850 en Angleterre, sous le nom de *crockett,* a connu dans ce pays une faveur très grande, entre 1860 et 1870, puis a été supplanté par le lawn-tennis vers 1875, mais elle ne dit rien de son introduction en France.

On peut penser que le croquet a fait son apparition chez nous vers 1866, en se référant à ce que M. Y.-H. de Laurière rapporte dans son intéressant volume : *Une Américaine à la cour de Napoléon III.*

Lillie Moulton jouait au croquet dans le jardin de son hôtel de la rue de Courcelles, à Paris, notamment avec les Metternich, et les projets du baron Haussmann avaient failli la priver de l'espace nécessaire à ce divertissement. Galamment, le préfet consentit à ne point rogner le jardin de la belle Américaine pour réaliser ses fameux alignements, et l'affaire s'arrangea à Compiègne, au cours d'un déjeuner offert par les souverains au château.

L'Empereur, dit M. de Laurière, exprima le désir de connaître ce fameux jeu. C'en fut assez pour inciter le prince de Metternich à dépêcher son cocher à Paris, avec l'ordre d'en rapporter le croquet. Quelques instants plus tard, vivement installé sous la charmille, le nouveau jeu était l'objet de toute l'attention de Leurs Majestés, qui s'en firent minutieusement expliquer toptes les règles, et assistèrent avec une joyeuse impatience à l'organisation de la partie dont s'étaient chargés le prince et le baron d'Espeuilles, écuyer du Palais.

L'Impératrice ouvrit le jeu et tricha avec une désinvolture souveraine, aux grands applaudissements de son entourage. L'Empereur se montra aussi loyal que maladroit, et le marquis de Galliffet impatient et distrait.

Il paraît que, malgré le décousu du jeu, on s'amusa beaucoup. Cependant l'Empereur s'éclipsa à l'anglaise, et l'Impératrice, prétextant qu'elle avait les pieds glacés, se retira aussi. Il ne resta plus en tête-à-tête que Metternich et Lillie Moulton, qui terminèrent la partie à la nuit.

Au thé de l'Impératrice, conclut M. de Laurière, personne ne s'avisa de mettre la conversation sur la décevante partie de croquet, et on se garda bien de renouveler l'expérience.

Elle n'avait pas suffisamment réussi aux souverains.

Ceci se passait en 1866, l'année de Sadowa. — R. LAULAN.

§

Joseph Bouchardy et Robert-Houdin. — Le prestidigitateur Robert-Houdin, très habile de ses mains de son vivant, vient, mort, d'escamoter un passage à son profit : celui qui portait le nom de Joseph Bouchardy. Ce très court passage du IIe arrondissement, qui relie, au bout de 145 mètres, la rue de l'Oreillon au faubourg du

Temple, avait d'baord porté le nom de son propriétaire Philibert, puis en 1844 celui de l'Isly, pour en 1875 être baptisé : passage Bouchardy.

Pourquoi, aujourd'hui, nos capricieux édiles préfèrent-ils conserver le souvenir du nom d'un escamoteur à celui d'un auteur dramatique qui a fait les beaux soirs des théâtres du boulevard du Crime pendant bon nombre d'années? S'ils tenaient à débaptiser une rue au bénéfice de Robert-Houdin, il ne manque pas, dans la capitale, de rues qui portent des noms qui ont peu de titres a un tel honneur; ils n'avaient que l'embarras du choix.

Joseph Bouchardy, qui appartenait à une famille d'origine lyonnaise, composée de dessinateurs et d'artistes peintres, était né en 1810 (en 1820 disent d'aucuns), il est mort en 1852; jusqu'à sa mort il a été un auteur dramatique des plus féconds; il brillait surtout dans le mélodrame, genre très en vogue de son temps. Ses principaux succès ont été : *Longue-Epée le Normand, Christophe le Suédois, Pâris le Bohémien, les Orphelins d'Anvers, la Sœur du Muletier, Bertram le Matelot, le Secret des Cavaliers, Micaël l'Esclave, l'Armurier de Santiago*, etc.

Mais parmi ses pièces les plus célèbres, qui furent de très grands succès et restèrent au répertoire des théâtres de province, ainsi qu'au répertoire des théâtres des quartiers excentriques de Paris : *Jean le Cocher, le Sonneur de St-Paul, Gaspardo le Pêcheur* et *Lazare le pâtre.*

Quelles sont donc les œuvres de Robert-Houdin qu'on peut mettre en regard de celles du dépossédé? On dit que c'est parce qu'à une certaine époque on a envoyé le prestidigitateur en Algérie surprendre de naïfs Arabes par ses tours de passe-passe; si c'est là vraiment la raison exacte, elle nous paraît un peu mince. — P.-V. STOCK.

§

Le prototype des vies romancées ou ranimées. — C'est Jean de Tinan qui l'a donné avec l'*Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse.* Dans la préface de ce charmant petit ouvrage publié il y a quarante ans, en 1898, aux éditions du *Mercure de France,* il a donné les principes et la recette du genre, avec cet air de nonchalance et de paradoxe qui le distinguait d'entre les jeunes écrivains de sa génération, comme en se moquant, au bord de la tombe, de soi-même et du lecteur. Il semble avoir prévu la vogue littéraire qui a sévi peu après la grande guerre; en quelques lignes, en badinant, il a fait une vive, alerte et pertinente critique de ces histoires bâtardes que tant d' « historiens » ont grossoyées depuis le

succès d'un trop fameux *Ariel,* au futur auteur duquel Jean de Tinan semble tout particulièrement avoir pensé.

— Il fallait bien que je fasse quelque chose pour m'occuper, me dit Vallonges en me communiquant ce livret.

» Je n'avais pas envie de travailler à l'un des dix-neuf « roman-moderne » que j'ai en préparation » —parce qu'ELLE serait certainement venue se mêler à tout ce que j'aurais pu commencer, et que j'avais trop peu de recul pour éviter d'être bête ou injuste... et l'on m'a dit qu'il fallait toujours « un in-18 » vers le mois de mai...

» Alors, j'ai voulu appliquer un peu les procédés du roman d'aujourd'hui à quelque histoire qui me fût parfaitement indifférente...

» C'est alors que je me suis aperçu que ces procédés étaient des procédés de plagiat...

— Certainement !

— On prend une aventure — et ici l'aventure a été représentée très exactement pour moi par la charmante plaquette de Bret sur Ninon de Lenclos (Amsterdam, 1751) ou par celle de Douxmenil (Rotterdam, 1751)... On assemble une liasse de « notes » et on *arrange...* Les renseignements apocryphes ont autant de valeur que les autres s'ils *font bien...* Peu importe que presque toutes les « Lettres de Ninon » soient de Damours ou de Ségur, et que Tallemant, Chavagnac et Voltaire se contredisent... on démarque de son mieux, on transpose, on lie, on « *schicksole* »... et le résultat n'a besoin d'être ni original, ni personnel, ni inédit — il suffit qu'il amuse... »

C'est le cas de l'*Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse,* dont la fantaisie de Jean de Tinan a su faire quelque chose d'original, de personnel, de tendre et d'ironique, de léger, de charmant, d'inédit, d'unique.

— Tu vois que je n'ai pas de prétentions exagérées, continua Vallonges.

» Je reconnais avoir insuffisamment compulsé les trésors plus ou moins catalogués des Bibliothèques et des Archives, et je ne me suis pas attardé autant que de raison à la critique des textes...

» Je ne crois pas avoir « contribué aux progrès des sciences historiques...

» J'ai eu assez d'honnêteté pour me dispenser, malgré que cela fût facile, de mettre des pages et diverses tables de la fin de mon petit travail... Je ne conseille pas de vérifier les citations qui servent à ma mosaïque, car je ne les ai pas toutes vérifiées moi-même, et j'en ai même inventé un bon nombre... mais, par compensation, je n'ai pas hésité à mêler à mon texte, sans l'indiquer, ou en l'indiquant peu, des phrases appartenant à des gens... »

» Quant aux « erreurs » je n'y attache pas la moindre importance... Quelques-unes sont soigneusement préméditées... je n'ai rien à faire avec la concordance des dates — et tout cela n'a pas la moindre importance... »

Quand il s'agit de l'auteur d'*Aimienne,* M. Emile Magne lui-même, amusé, oublierait de froncer les sourcils.

« Qu'on lise ceci comme on lirait un roman.

» Je l'ai fait en plagiant les livres d'érivains tombés dans le domaine public comme je fais d'autres livres en plagiant les nuits, les ennuis et les âmes de mes amis et connaissances et de moi-même..

« Excellente et sincère méthode. »

Et dont tant de nos contemporains ont éprouvé la vertu et le rapport. Qui sait, peut-être l'ont-ils « empruntée » aussi à Jean de Tinan. Quant à lui il s'est calomnié en prétendant avoir plagié ses romans : ils sont si bien de lui, que nul ne les a imités. — AURIANT.

§

Textes littéraires et images populaires à retrouver : « Le Bon Serviteur ». — En 1926 fut découverte dans la reliure d'un vieux registre paroissial conservé aux archives de Rennes une image populaire représentant *Le Bon Serviteur,* en justaucorps, avec des oreilles d'âne, un groin de pourceau et des jambes et pieds de cerf, portant deux seaux d'eau au bout d'un bâton en équilibre sur l'épaule droite et tenant de la main gauche une torche allumée et un trousseau de clefs. Cette image fut communiquée à M. René Saulnier, auteur avec P.-L. Ducharte de l'admirable monographie sur notre *Imagerie populaire,* dont j'ai rendu compte ici en 1925. L'image a été imprimée par Pierre Bazin à Rennes vers 1715. Une autre image du même type fut retrouvée ensuite par René Saulnier à la Bibliothèque nationale, collection Hennin et reproduite sur bois par le graveur Henri Van der Zee. Elle est du début du XVIe siècle.

Du début du XVIIe est un tableau représentant *The Trusty Servant* conservé au Collège de Winchester, toujours avec les mêmes attributs; enfin un *Wizernik slugi wiernego* (même sens) a été découvert à Lwôw; cette image populaire, datée de 1655, est plus compliquée; mais le personnage central a lui aussi oreilles d'âne, groin de pourceau, pieds de cerf.

Il s'agit donc d'un thème iconographique bien caractérisé, étudié en détail par René Saulnier dans la revue de Lwôw *Dawna Sztuka* (Art ancien), 1938, p. 193-208, avec de bonnes reproductions. Il est même si reconnaissable qu'on doit croire les correspondants qui ont affirmé à l'auteur qu'ils n'en connaissent pas de répliques en Italie, Hongrie, Bohême, Allemagne, Suisse, pays scandinaves, Hollande et Belgique. Mais ces négations n'ont sans doute pas une valeur absolue; et la première demande qu'on fait ici, et pour la France aussi, est : des lecteurs du *Mercure de France* n'auraient-ils pas rencontré ce Bon Serviteur non seulement sur des images populaires, mais aussi sur des xylographies, des planches sur cuivre, des tableaux, des enseignes, des réclames?

Le point de départ, en tout cas, semble être un passage du *Chasteau de Labour* de Pierre Gringore, qui vécut de 1475 à 1538 et publia son *Chasteau* en 1500 juste, à Paris, chez Simon Vostre. On peut féliciter René Saulnier d'avoir déniché ce texte; car on aurait ainsi un cas précis de l'origine littéraire d'un thème iconographique populaire. Voici le passage principal; il est suivi de commentaires assez étendus :

S'il advient par necessite
que tu te mettes en service
a quelque homme d'auctorite
seigneur, marchant ou de iustice,
garde toy bien de te monstrer nice
ne paresseux, entends tu bien
. . . .
Celuy qui veult faire debvoir
servant son Maistre bien et beau
oreilles d'asne doibt avoir
piedz de cerf et groing de porceau
n'espargner sa chair ne sa peau
besongner tousiours sans soy faindre
porter le feu avec l'eau
sil est besoing pour le destaindre.

Ce texte se retrouve en partie entre les jambes du *Bon Serviteur* de la xylographie française du début du XVIe siècle; donc le point de départ littéraire est acquis.

Mais quand M. Saulnier me communiqua son article et ses images, je lui demandai, et je demande aussi à nos lecteurs, si ce texte de Gringore ne serait pas lui-même la mise en œuvre littéraire d'une image en circulation vers la fin du quinzième siècle. Dans les livres d'heures, aux portails sculptés des cathédrales, comme sur les miséricordes, dans les recueils de bestiaires, on rencontre assez souvent des êtres fantastiques à la fois hommes et animaux. Comme combinaison d'éléments zoo-anthropomorphiques, le *Bon Serviteur* appartient à une série iconographique très riche et très variée. En théorie générale, rien n'interdit de supposer que Gringore a appliqué à un domestique un thème d'imagerie antérieurement connu

De plus, on peut se demander si l'interprétation par Gringore de cette image antérieure est exacte. Ma première impression, en voyant l'image, et avant que René Saulnier ne me la commentât, fut qu'il s'agissait d'oreilles de lièvre, d'une hure de sanglier et en effet de jambes et pieds de cerf, donc d'une image de vénerie représentant un *Bon Piqueur*. Ou peut-être, ce qui revient au même, d'un gibier extraordinaire signalé par des voyageurs en pays lointains, le nord de l'Europe par exemple.

Il se pourrait aussi que Gringore n'ait fait que copier ou arranger un texte antérieur, intégré dans des récits de voyages ou dans des Historiettes, Exempla, Sermons ou Chansons de Geste.

Mais mon ami Saulnier et moi ne sommes pas bien versés dans toute cette littérature et toute cette iconographie du moyen âge et

de la Renaissance. D'où cet appel à l'érudition des lecteurs du *Mercure de France.* — A. VAN GENNEP.

§

Parapluies. — En dépit de l'angoisse de ces jours passés, le peuple français n'a pas abdiqué la liberté de son esprit. Il n'a pas manqué de témoigner son admiration et sa reconnaissance à l'illustre homme d'Etat qui s'était prodigué pour sauver la paix, mais il n'a pas manqué non plus de sourire et de plaisanter lorsqu'il a appris que, dans ses tragiques voyages en avion, Sir Neville Chamberlain n'avait pas voulu se séparer de son parapluie.

Le parapluie du représentant de l'Angleterre rejoint ainsi dans la légende et même dans l'Histoire celui de Louis-Philippe, de joyeuse mémoire. Peut-être même ce renouveau va-t-il remettre à la mode cet « instrument », que la jeunesse d'aujourd'hui a rejeté avec un véhément mépris, comme le devint jadis le revers du pantalon, le jour où le Prince de Galles l'avait conservé relevé par mégarde.

Mais si ces deux parapluies ont désormais leur histoire, peut-être sait-on moins que, sous Louis-Philippe précisément, les officiers eurent un moment le droit de porter le parapluie.

C'est Marbot qui, dans ces célèbres *Mémoires,* nous l'a appris. En ce temps-là, les officiers de carabiniers, de cuirassiers et de dragons, ayant obtenu l'autorisation de porter le chapeau lorsqu'ils étaient en petite tenue, avaient adopté, du moins dans le 6e arrondissement de cavalerie, l'usage du parapluie pour garantir cette coiffure de l'humidité. Mais les officiers d'infanterie, d'artillerie, de lanciers et de chasseurs, portant constamment le shako ou le colback, sur lesquels l'humidité avait beaucoup moins d'action, avaient catégoriquement repoussé l'usage du parapluie, comme étant un article féminin et contraire aux usages militaires.

Deux camps s'étaient ainsi formés, où les railleries et les sarcasmes ne manquèrent pas de s'échanger, d'autant que plusieurs officiers de cuirassiers et de dragons employaient même le parapluie à la promenade pour se garantir des ardeurs du soleil.

On en arriva, paraît-il, à se traiter de damoiseaux, de muscadins ou d'officiers du pape, et il est permis d'imaginer ce que pouvaient être les réflexions des hommes de troupe.

Le futur général Ambert, qui était alors chef d'escadrons au 1er régiment de carabiniers, était *pour* le parapluie :

Pourquoi, écrivait-il, l'officier n'en aurait-il pas? Pourquoi serait-il sottement condamné à braver les intempéries? Et puisqu'il peut mettre des gants fourrés, un gilet de laine, voire même une perruque, pourquoi ne pourrait-il pas porter un parapluie, alors qu'un petit bourgeois dont

la défroque entière vaut à peine une vieille paire d'épaulettes, peut se promener gravement sous son dôme de taffetas?

Marbot ne pensait pas ainsi et il se prononça catégoriquement contre le parapluie. Mais comme d'autres inspecteurs l'avaient toléré, il demanda l'intervention du Ministre.

La question parut assez importante pour être soumise au Comité de Cavalerie qui, dans sa séance du 30 juin 1845, en délibéra gravement.

Considérant, décida-t-il, que l'usage du parapluie sous l'uniforme est incompatible avec la tenue militaire et que partout où cette infraction pourrait être signalée, il est du devoir des Inspecteurs Généraux de la réprimer et d'en empêcher le retour...

Le parapluie militaire avait vécu. — ÉMILE FRANCESCHINI.

§

L'Art sur les champs de courses. — Autrefois, au temps révolu des pipes en terre ou en racine de bruyère sculptée, la consécration de la popularité, c'était la tête de pipe. Aujourd'hui, l'hommage le plus moderne, c'est le cheval de course, baptisé du nom d'un artiste. Sur nos hyppodromes courent les Rodin, les Manet (et même Manet II), sans compter les Michel-Ange, les Donatello et autres grands noms d'autrefois. Parmi les peintres vivants, deux seulement toutefois, à ma connaissance, jouissent de cet honneur dernier cri : Marie Laurencin et Picasso, comme par hasard deux « poulains » de ce sorcier de Guillaume Apollinaire, qui aurait bien rit, soit dit en passant. — *Marie Laurencin* gagna en obstacles sous les couleurs du professeur Gosset, il y a quelques années. *Picasso,* un trois ans de mérite, est en pleine activité et souhaitons à son propriétaire, Georges Wildestein, l'amateur d'art et propriétaire de galerie bien connu, que la carrière sur le turf de son poulain soit digne du nom, déjà célèbre, dont il l'a paré. — G. C.

§

Le Sottisier universel.

Dès que les sirènes et le tocsin auront donné le signal de l'alerte, les habitants de l'immeuble devront masquer toutes les lumières dans un paquet pouvant être porté à la main. — *La Tribune de Saint-Etienne,* 29 septembre.

Et, dans la petite Carmélite de 24 ans, on découvre avec stupeur un grand homme. — *Les Annales de Sainte-Thérèse de Lisieux,* février.

Selon le *Sunday Chronicle,* le premier ministre exposerait au Parlement, dès mardi, un plan devant aboutir à un accord sur le désarmement : l'application de ce plan permettrait d'économiser un milliard de livres sterling, qui devrait être consacré à intensifier le réarmement. — *L'Œuvre,* 31 octobre.

Ankara, l'ancienne *Angora,* fondée en Cappadoce il y a près de quatre siècles par la tribu gauloise des Volsques tectosages (habitants de l'antique Toulouse) qui, en quête d'une « terre meilleure », traversa toute l'Europe méridionale, franchit l'Hellespont et ne s'arrêta que près des sources du Kizi Ermak, en Cappadoce. C'est à ces « Galates » que saint Paul adressa ses trois premières épitres. — *La Tribune des Nations,* 27 octobre.

N° 18.705. — Employé quincaillier, 28 ans, acheteur dans maison importante, 30 ans de métier, cherche gérance. — *La Métallurgie française* (Tours), 15 septembre.

COQUILLES

Ce qu'il faut faire en cas de bombardements : dans le cas où on est surpris par une bonne, se jeter rapidement à plat ventre pour éviter les éclats. — *La France de l'Est* (Mulhouse), 26 septembre.

En dépit des événements tragiques qui ont marqué cette journée du congrès radical-socialiste, le comité de réaction de la commission de politique générale s'est réuni pour élaborer le texte de la motion. — *Le Phare de la Loire,* 29 octobre.

Le discours de M. Mandel. — ...Depuis, ils [les peuples de l'empire colonial français] ont constamment offert des contingents supérieurs à ceux jugés nécessaires et quand, au lendemain de mon arrivée au ministère des Colonies, j'ai eu à leur demander plusieurs divisions supplémentaires, ils les ont fournies avec une célérité qui a forcé l'admiration des officiers et des administrateurs chargés des opérations de conception. — *Le Petit Var,* 7 novembre.

MASTIC

Les élèves sont admises au cours préparatoire, sitôt après avoir obtenu le certificat d'études. Nous présentons aux familles nos bien respectueuses condoléances. — *L'Avenir* (Pithiviers), 24 septembre.

§

Publications du « Mercure de France ».

Collection des plus belles pages. Napoléon. (*Lettres, Discours, Proclamations, Ordres, Messages*), avec un portrait d'après Vignen. Notice de J. G. Prod'homme. Un fort volume in-16 jésus (656 pages). Prix, 27 francs.

Un Problème de Cryptographie et d'Histoire, par le Général Cartier, ancien chef du Service du Chiffre. Avec 38 documents clichés. Un volume in-16 jésus, sur bon papier. Prix, 21 francs.

Les Possédés du Saint-Esprit, roman, par Frédéric Urmatt. Un volume in-16 double-couronne. Prix, 15 francs.

TABLE DES SOMMAIRES

1938

—

CCLXXXI N° 951. — 1er FÉVRIER

CCLXXXII N° 954. — 15 MARS

CCLXXXIII N° 955. — 1er AVRIL

CCLXXXIII N° 956. — 15 AVRIL

CCLXXXIII N° 957. — 1er MAI

CCLXXXIV N° 960. — 15 JUIN

CCLXXXVI N° 966. — 15 SEPTEMBRE

CCLXXXVII N° 967. — 1er OCTOBRE

CCLXXXVII Nº 968. — 15 OCTOBRE

CLXXXVII Nº 969. — 1er NOVEMBRE

CCLXXXVIII N° 972. — 15 DÉCEMBRE

TABLE
ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMEROS
LES NUMEROS DE LA PAGINATION

1938

—

La table indique le tome et la pagination, références qui permettent de trouver immédiatement le numéro et sa date au tableau ci-dessous. — Les titres des poésies sont indiqués en italiques. — Après les lettres R. Q., abréviation de « Revue de la Quinzaine », on n'a porté que le titre des rubriques; le numéro d'insertion des matières se trouve à la table chronologique de la *Revue de la Quinzaine*.

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janv.	949-CCLXXXI — 5-224	1er mai	957-CCLXXXIII — 513-768	1er sept.	965-CCLXXXVI — 257-512
15 janv.	950-CCLXXXI — 225-448	15 mai	958-CCLXXXIV — 5-256	15 sept.	966-CCLXXXVI — 513-768
1er févr.	951-CCLXXXI — 449-672	1er juin	959-CCLXXXIV — 257-512	1er oct.	967-CCLXXXVII — 5-256
15 févr.	952-CCLXXXII — 5-224	15 juin	960-CCLXXXIV — 513-768	15 oct.	968-CCLXXXVII — 257-512
1er mars	953-CCLXXXII — 225-448	1er juill.	961-CCLXXXV — 5-256	1er nov.	969-CCLXXXVII — 513-768
15 mars	954-CCLXXXII — 449-672	15 juill.	962-CCLXXXV — 257-512	15 nov.	970-CCLXXXVIII — 5-256
1er avril	955-CCLXXXIII — 5-256	1er août	963-CCLXXXV — 513-768	1er déc.	971-CCLXXXVIII — 257-512
15 avril	956-CCLXXXIII — 257-512	15 août	964-CCLXXXVI — 5-256	15 déc.	972-CCLXXXVIII — 513-800

TABLE CHRONOLOGIQUE
DE LA REVUE DE LA QUINZAINE
PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES
1938

—

La présente table indique la date des numéros, et la couverture des numéros porte un sommaire où se trouve la pagination; mais si on fait relier les numéros sans leur couverture, on aura aisément la pagination à la Table des Sommaires.

	Tomes
1er et 15 janvier, 1er février	CCLXXXI
15 février, 1er et 15 mars	CCLXXXII
1er et 15 avril, 1er mai	CCLXXXIII
15 mai, 1er et 15 juin	CCLXXXIV
1er et 15 juillet, 1er août	CCLXXXV
15 août, 1er et 15 septembre	CCLXXXVI
1er et 15 octobre, 1er novembre	CCLXXXVII
15 novembre, 1er et 15 décembre	CCLXXXVIII

ARCHÉOLOGIE

1er Janvier : ORIENTALISME. — *Fouilles en Asie Occidentale.* — *Le IIe Congrès mondial du Pétrole et l'Archéologie.* — A. Miramar : *La Vie merveilleuse de Tobie,* G. Poussin, 1937. — G. Cameron : *Histoire de l'Iran antique,* Payot, 1937. — A. Erman : *La Religion des Egyptiens,* Payot, 1937. — **15 Janvier** : ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE. — Fernand Chapouthier et René Joly : *Fouilles exécutées à Mallia. Deuxième Rapport : Exploration du Palais.* Paris, Geuthner, 1936. In-4° de IV-53 pp., avec 12 figures dans le texte et 35 planches hors texte. — Découverte d'une nécropole « minoenne » près de Néapolis. — **15 Février** : ORIENTALISME. — Marcel Brion : *La Résurrection des Villes mortes,* Payot, 1937. — Franz Cumont : *L'Egypte des Astrologues,* Bruxelles, Fondation égyptologique Reine Elisabeth, 1937. — Francis W. Galpin : *The Music of the Sumerians, Babylonians and Assyrians,* Cambridge, University Press, 1937. — *Atlas historique. I. L'Antiquité,* Les Presses Universitaires de France, 1937. — Charles Autran : *La Femme et la Courtisane. Suggestions pour une nouvelle étymologie au mot « guné »,* Geuthner, 1937. — **1er Juin** : Les fouilles françaises en Asie Occidentale; Syrie: *Ras-Shamra, Mâri;* Iran : *Suse, Tépé-Sialk.* — R. Furon : *La Perse,* Payot, 1938. — Sir Leonard Woolley : *Ur en Chaldée, Payot,* 1938. — **1er Juillet** : ANTIQUITÉ GRÉCO-LATINE. — *Corpus vasorum antiquorum* (Etats-Unis, fascicule 6; Yougoslavie, fascicules 1 et 3). — Emil Coliu : *La collection de vases grecs du musée Kalinderu.* Bucarest, 1937. In-4° de137 pp., avec 86 figures dans le texte et une planche hors texte. — G. Glotz : *La civilisation égéenne.* Nouvelle édition, mise à

jour par Charles Picard, Paris, Albin Michel, 1937. In-8° de XIV-495 pp., avec 87 figures et 3 cartes dans le texte et 4 planches hors texte. — R. C. Carrington : *Pompéi*. Traduction de R. Bouvier. Paris, Payot, 1937. In-8° de 238 pp., avec 21 figures et un plan dans le texte et 25 gravures hors texte. — Fouilles et découvertes archéologiques, en Crète, à Olympie, à Calamata, à Delphes et à Kirrha. — **1er Septembre** : ORIENTALISME. — *Les monuments hittites et assyriens au Musée du Louvre.* — *Les Arts de l'Iran, l'ancienne Perse et Bagdad à la Bibliothèque nationale.* — A. Godard : *Isfahân : Athâr-é-Irân*, Geuthner, II. 1937. — **1er Novembre** : ORIENTALISME. — *La donation Curtis aux Musées Nationaux.* — *Nouvelles acquisitions des Antiquités Orientales, au Musée du Louvre.* — G. Combaz : *L'Inde et l'Orient Classique*, Geuthner, 1937, 2 vol.

ART

1er Janvier : Delacroix. — Forain. — André Lothe. — Picabia. — Six peintres. — Potiers et imagiers d'autrefois. — Mémento. — **15 Janvier** : Le nouveau Théâtre du Trocadéro. — Le Musée des Monuments français. — **1er Février** : Goya. Un Musée d'art français. — **15 Février** : La Belgique vue par ses peintres. — Legueult. — Walch. — Segall. — Edy Legrand. — **1er Mars** : Vuillard. — Vlaminck. — Soulas. — Cochet. — Marie Dormoy : *L'architecture française*, Editions de l'architecture d'aujourd'hui. — **15 Mars** : Tischler. — Les nouveaux vitraux de Notre-Dame. — Mémento. — **1er Mai** : La peinture anglaise au Louvre. — La peinture murale et les commandes de l'Etat. — Suzanne Valadon. — Mémento. — **15 Mai** : Salon National Indépendant. — Modigliani. — Le « Balzac » de Rodin. — Mémento. — **1er Juin** : Vuillard. — Exposition des Peintres graveurs français. — Le Salon. — Mémento. — **15 Juin** : Trois siècles d'art aux Etats-Unis. — Les Musées de Nancy. — Mémento. — **1er Juillet** : Le Salon des Tuileries. — L'Hôtel de Rohan. — Mémento. — **15 Juillet** : Les Arts de l'Iran. — IIe Salon des Jeunes Artistes. — Mémento. — **15 Août** : L'exposition de peinture française au Stedelijk Museum d'Amsterdam. — Les collections privées hollandaises au Musée Boymans. — Le nouveau musée : Kröller-Muller. — Poussin et les expositions du Musée Condé à Chantilly. — **1er Novembre** : Salon des Surindépendants. — R. Bezombes. — Un Musée de la Demeure française. — **15 Novembre** : Perret et le Musée des Travaux Publics. — A propos de la statue d'Albert Ier. — Le *VIe Salon du Portrait.* — Maurice Denis. — **1er Décembre** : Le Salon d'automne. — **15 Décembre** : L'art décoratif au Salon d'Automne. — L'exposition d'Art sacré moderne. — Mémento.

ART ET TECHNIQUE DRAMATIQUES

1er Avril : *Deuxième Congrès International d'Esthétique et de Science de l'Art, Paris, 1937.* Alcan. Tome II. — **1er Juin** : Pour une technique des grandes réalisations scéniques de plein air. — **1er Septembre** : Nécessité d'une école supérieure d'art dramatique.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

1er Janvier : Jacques Bardoux : *Staline contre l'Europe;* Flammarion. — Léon Trotsky : *Les crimes de Staline*, traduit du russe par Victor Serge, Grasset, éditeur, 1937. — Henri Guilbeaux : *Lénine n'était pas communiste*, Malfère. — **15 Janvier** : Hélène Izwolsky : *Femmes soviétiques.* Collection « Courrier des Iles », Desclée de Brouwer. — Mémento. — **1er Février** : Alexandre Iswolsky : *Correspondance diplomatique* (1906-1911). Tome Ier. Les éditions internationales, Paris. — **15 Février** : Philippe de Zara : *Mustapha Kemal, dictateur*, Sorlot. — Leonid Strakhovsky : *The Origins of American intervention in North Russia* (1918). Princeton University Press. — **1er Mars** : Jean Raynaud : *En Espagne « rouge »*; Edi-

tions du Cerf. — André Chamson : *Retour d'Espagne;* Grasset. — Pierre Héricourt : *Pourquoi mentir?* Baudinière. — **15 Mars** : Marguerite Jouve : *Vu en Espagne;* Flammarion. — Jean Jacoby : *Le Front populaire en France et les égarements du Socialisme moderne,* « Les Libertés françaises », Paris. — **1er Avril** : Claude Farrère: *Visite aux Espagnols;* Flammarion. — Thomas Mann : *Avertissement à l'Europe;* Gallimard. — Benito Mussolini : *Œuvres et Discours, édition définitive, V;* Flammarion. — Tekin Alp : *Le Kémalisme;* Alcan. — N. de Basily : *La Russie sous les Soviets,* Paris Librairi,e Plon. — **1er Mai** : *Problèmes de politique extérieure,* Alcan. — Jean Bastin : *L'Affaire d'Ethiopie et les diplomates* (1934-1937); Bruxelles, l'Edition universelle. — Anton van Miller : *La Nation de la Mort;* Le Droit de vivre, 40, rue de Paradis. — H. Chassagne : *Le Japon contre le monde,* Editions sociales internationales. — Roger Lévy : *Relations de la Chine et du Japon,* Centre d'études de politique étrangère. — Maurice Bompard : *Mon ambassade en Russie* (1903-1908), Plon. — **15 Mai** : Ministère des affaires étrangères... (*Documents diplomatiques français,* 1re série, tome VII (1er janvier 1888-19 mars 1890); Costes. — W. Drabovitch : *Les intellectuels français et le Bolchévisme.* Edition des « Libertés françaises », Paris, 1938. — **15 Juin** : Kurt von Schuschnigg: *Autriche, ma Patrie.* Traduit de l'allemand. Plon, 1938. — Roman Goul : *Les maitres de la Tchéka* (Histoire de la Terreur en U. R. S. S., 1917-1938). Les éditions de France. — Mémento. — **15 Juillet** : Yvon : *L'U. R. S. S. telle qu'elle est.* Préface d'André Gide. Edition de la « Nouvelle revue française », Paris, 1938. — A. Ciliga : *Au pays du grand mensonge.* Traduit du russe par A. Gourevitch. Edition de la « Nouvelle Revue française ». — Mémento. — **1er Août** : Octave Aubry : *Le Second Empire* (Librairie Arthème Fayard). — Abel Hermant : *La Castiglione* (Hachette). — **1er Septembre** : Paul-Henri Michel : *La question de l'Adriatique. Recueil de documents* (1914-1918). Costes. — Jacinto Miquelarena : *Traqué dans Madrid,* traduit de l'espagnol par M. Marcel Carayon, Calmann-Lévy. — **1er Octobre** : Albert Rivaud : *Le Relèvement de l'Allemagne,* Armand Colin. — **1er Novembre** : *Les Amours de Napoléon III, par l'auteur de la Femme de César,* nouvelle édition revue et considérablement augmentée par M. Adrien Dansette, Paris, librairie Arthème Fayard. — Maurice Paléologue : *Les précurseurs de Lénine,* Paris, Librairie Plon. — Al. Rosnier, Victor Serge et M. Wullens : *L'Assassinat d'Ignace Reiss.* Ed. « Les Humbles », cahier No 4, avril 1938. — **15 Novembre** : Jean Escarra : *L'honorable paix japonaise,* Grasset, 1938. — K. K. Kawakami : *Le Japon en Chine,* Grasset, 1938. — *Contemporary Manchuria.* Edition de la « South Manchuria Railway Company », Dairen, 1938.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

1er Janvier : Henri Davignon : *Tout le reste est Littérature...* (Essai sur le milieu belge) (Nouvelle société d'éditions). — La mort de Franz Ansel. — Mémento. — **1er Mars** : Sur M. Charles Plisnier. — Roger Desaise : *Voies dans le soleil* (Journal des Poètes). — Odilon Jean Périer: *Œuvres poétiques* (Edit. des Artistes). — **1er Mai** : A propos des lettres françaises de Belgique. — **1er Juillet** : A propos des *Contes choisis* de M. Franz Hellens. (Ed. Vanderlinden, Bruxelles). — **1er Septembre** : Quelques poètes de Belgique : Maurice Quoilin. — Luis Dubrau. — Carlos de Radzisky. — Edmond van der Cammen. — Nestor Miserez. — Armand Bernier. — Paul Bay. — **15 Décembre** : Mme Marie Gevers.

CHRONIQUE DE L'ÉCRAN

1er Octobre : La quinzaine cinématographique. — **15 Octobre** : Films nouveaux. — **1er Novembre** : Films nouveaux. — **15 Novembre** : Films nouveaux. — **1er Décembre** : Films nouveaux. — **15 Décembre** : Films nouveaux.

CHRONIQUE DES MŒURS

CHRONIQUE NORD-AFRICAINE

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

ECHOS

Emile Michelet. — Han Ryner. — En hommage à Louis Le Cardonnel. — La Bourse nationale de voyage littéraire. — Une visite à Théo Varlet. — Le Théâtre du Luxembour et Brioché. — Un amour de Carpeaux. — Au sujet d'un amour de Carpeaux. — Où se trouve le domaine du Gard. — L'œuvre de Catherine Crowe. — Joseph Declareuil. — Le bombinator et les grenouilles peintes. — Eugène Labiche défini par lui-même. — Joffre le Poilu. — Encore le mot « Poilu ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — 15 Février : Mort d'Henri Allorge. — Mort de Georges Auriol. — Mort de Daniel Marquis-Sébie. — Le « Balzac » de Rodin. — La troisième Exposition de Poésie contemporaine. — Le prix « Jeunesse ». — Apollinaire chez les Génovéfains. — La Société du « Vieux Marly ». — Chronique municipale de la statue de Zola. — Un Labiche ignoré. — Firmin Léautaud. — Ponchon et les marionnettes. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — 1er Mars : Prix littéraires. — Le centenaire de Villiers de l'Isle-Adam. — La « Revue de l'Art ». — Le prix Sully Prudhomme. — Le prix des « Amis de la Pologne ». — Un amour de Carpeaux. — Le décret du 25 novembre 1865 et le théâtre du Luxembourg. — Le Sottisier universel. — 15 Mars : Gabriele d'Annunzio. — Mort d'Edouard Champion. — Le prix Louis Le Cardonnel. — A la mémoire d'Alfred Mortier. — Un titre mérité. — Elections à la Maison de Poésie. — Le prix de la Fondation Strassburger. — La 3e Exposition de Poésie contemporaine. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — 1er Avril : Prix littéraires. — Cinquantenaires. — Louis Le Cardonnel et les « petites revues ». — Sur une source de *Cyrano*. — Un amour de Carpeaux. — Sur un hémistiche des *Harmonies*. — Elie Faure et l'Univers. — Les origines bourbonnaises de M. Roger Martin du Gard. — Une villanelle de Jean Moréas pour Marie Colombier. — A propos de Brioché. — L'association Guillaume Budé. — Le « service rouennais » de *Madame Bovary*. — Un ami d'André Gill : Emile Cohl. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — 15 Avril : Prix littéraires. Elections à l'Académie Mallarmé. — Gambetta à la Bibliothèque nationale. — A la mémoire d'Alfred Mortier. — L'Industrie, l'Académie et la Poésie. — Le bi-centenaire d'un poète oublié. — Une petite énigme résolue. — Le Sottisier universel. — 1er Mai : Aristide Marie. — Une académicienne : Marie Gevers. — Souscriptions pour le monument de Baudelaire. — Cunot Amiet. — Le souvenir de Claude Vignon. — Les « Amitiés méditerranéennes ». — Le problème des pierres-figures. — Le centenaire de la Société des Gens de Lettres. — « L'invasion allemande ». — Un centenaire : « L'Espoir en Dieu. ». — Mermeix, mauvais prophète. — L'amour est comme les auberges en Espagne... — « Le Dante » au lieu de « Dante ». — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — 15 Mai : Prix littéraires. — Mort de Raymond de La Tailhède. — Mort d'Emile Laloy. — Un amour de Carpeaux. — Wagner et Meyerbeer. — A propos de Lemice-Terrieux. — Laissera-t-on s'écrouler le Saint-Sépulcre de Jérusalem? — Une lettre inédite de Félicien Rops à Léon Bloy. — Trois comptines. — Errata. — Le Sottisier universel. — 1er Juin : Prix littéraires. — Documents baudelairiens. Baudelaire, Zola et les « Vieilles Plaies ». — Pour le bi-centenaire de Jacques Delille. — Fondation d'un foyer réservé aux intellectuels et aux artistes. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ». — 15 Juin : Prix littéraires. — A propos de l'épave du « Télémaque » et des bateaux coulés dans le Rhône. — Léon Bloy, J.-K. Huysmans et Paul Alexis. — Le monastère des Bénédictines de la rue Monsieur va disparaître. — A propos d'une « prophétie ». — Des vers ignorés de Théophile Gautier. — Double cinquantenaire : la mort de Frédéric III et l'avènement de Guillaume II. — Du nouveau sur « Madame Chanteloube ». — Supplément à l'histoire de Koutchouk-Hanem. — A propos de Léon Bloy. — L'actualité balzacienne. — Oreilles de Beethoven disparues. — De Sottisier universel. — 1er Juillet: Prix littéraires. — L'hommage à Léon Deubel. — Le jubilé d'Archag Tchobanian. — L'Académie méditerranéenne. — Le « Balzac » de Rodin. — Documents baudelairiens. Baude-

bert Houdin. — Le prototype des vies romancées ou ranimées. — Textes littéraires et images populaires à retrouver : « Le Bon Serviteur ». — Parapluies. — L'art sur les champs de course. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

ETHNOGRAPHIE

15 Février : Emile Lebon : *A travers la Polynésie;* Nancy, Association lorraine d'études anthropologiques; 8°, 58 p., photos. — R. P. Jean Godefroy : *Une tribu tombée de la lune;* Lyon et Paris, Vitte, 8°, 208 p. — Gregory Bateson : *Naven, a survey of the problem suggested by a composite picture of the culture of a New-Guinea tribe drawn from three points of view.* Cambridge, University Press, 8°, XVII-286 p., 27 pl. — **1er Avril** : A. M. Vergiat : *Mœurs et coutumes des Manjas,* Paris, Payot, 8°, 323 p., 16 pl. et croquis. — Jacques Soustelle : *La famille Otomi-Pamé du Mexique central,* Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie, t. XXVI, gr. in-8°, XVI-571 p., 17 pl., cartes. — Jean Lacassagne et J. Herber: *Du tatouage chez les prostituées de France et d'Afrique du Nord,* Lyon, Bibliothèque de la Rev. internat. de Criminalistique, in-8°, 96 p., ill. — Dr. J. Herber : *Tatouages de soldats;* ibidem, in-8°, 31 p. — J. Bouquet : *Tatouages décoratifs tunisiens.* Extr. Rev. Hist. Pharmacie, Paris, pet. in-4°, 7 p., 6 pl. — **15 Mai** : Sir James George Frazer : *Totemica, a supplement to Totemism and Exogamy,* London, Macmillan, in-8°, 518 p. — Ivor H. N. Evans : *The Negritos of Malaya,* Cambridge, University Press, 8°, 323 p., 70 pl., carte. — **15 Août** : A. Bertrand : *Quelques réflexions sur le mode de raisonnement des sauvages,* Bruxelles, Institut Colonial, 8°, 20 p., — Lucien Lévy-Bruhl : *L'expérience mystique et les symboles chez les primitifs,* Alcan, 8°, 314 p. — Roger Caillois : *Le mythe et l'homme,* Gallimard, in-16, 222 p. — Armand Perrin : *La civilisation de la vigne. Gallimard,* pet. 8, 218 p., XVI pl. et carte. — A. Maurizio: *Histoire de l'alimentation végétale depuis la préhistoire jusqu'à nos jours,* Payot, in-8°, 663 p., ill. — **15 Septembre** : Maurice Leenhardt : *Gens de la Grande Terre;* Gallimard, pet. 8°, 214 p., ill. — Curt Sachs : *Les instruments de musique de Madagascar,* Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie, t. XXVIII, Paris, 191, rue St-Jacques, in-4°, 96 p., XV pl. héliogr. — Raffaele Corso : *La diffusione geografica di una costumanza naziale nell'Africa e il suo significato;* Naples, Stabilimento Industrie Editoriali, in-4°, 27 p., cartes. — Henri Massé : *Croyances et coutumes persanes,* t. I, Maisonneuve, 8°, 250 p. — **15 Novembre** : Gösta Berg : *Sledges and wheeled vehicles; ethnological study from the view-point of Sweden.* Nordiska Händlinger, fasc. 4, Stockholm C. E. Fritz, gr. 8°, 189 p., 51 dessins, et cartes, XXXII pl. photo. — *Fataburen, Nordiska Museets och Skansens Aarsbok* 1937, publié au Musée sous la direction de Andreas Lindblom, Gösta Berg et Sigfrid Stevenson; in-16, 301 p., nombr. photos. — Andras Lindblom : *The Stockholm Skansen,* Stockholm, Ahlen et Akerlund, 4°, Album de photos, non paginé. — Sigurd Erixon och Sigurd Wallin : *Svenska Kulturbilder, Ny Föld,* Deel IX et X formant le tome V. Stockholm, Skoglund, 4°, 336 p., nombr. ill. — *Folkliv, Revue d'Ethnologie nordique et européenne,* publiée sous la direction de Sigurd Erixon par l'Académie royale Gustave-Adolphe. Stockholm, Editions Thulé; 4°, t. I, 1937, 319 p., nombreuses ill. — Martin P. Nilsson : *Nordisk Kultur,* t. XXII. *Arets Högtider.* Stockholm, Bonnier; Oslo, Aschehoug, et Copenhague, Schultz, gr. 8°, 153 p. — **15 Décembre** : Paul Coze : *L'Oiseau-Tonnerre; paysages et magie peaux-rouges;* Ed. « Je sers »; Bibliothèque des Voyages, in-16, nombr. photos et dessins. — Fernando Ortiz : *Estudos afrocubanos,* t. I, fasc. I, La Habana, 8°, 164 p. — Du même : *Las comparasas populares del Carnaval habanero; cuestion resuelta;* La Havane, Molina y Cia, 8°, 44 p. — Du même : articles dans la revue *Ultra, cultura contemporanéa,* La Havane. — Du même : *La clave xilofonica de la musica cubana; ensayo ethnografico,* La Havane, Molina y Cia, 8°, 44 p. — M. W. Stirling : *Historical and ethnographical material on the Jivaro In-*

dians, Washington, Smithsonia Institution, Bulletin 117, 8°, 148 p., carte, XXXVII pl. — Luis Gigon : *Voyage au Napo, Amazonie équatorienne*, extr. Bull. Soc. neuchâteloise de Géographie, t. XLVI, 33 p., carte.

EXOTISME ET QUESTIONS COLONIALES

1er **Novembre** : Albert Duchêne : *Histoire des finances coloniales de la France* (Payot). — Yves Châtelain : *La Vie littéraire et intellectuelle en Tunisie de 1900 à 1937* (Geuthner). — Mme Barrère-Affre : *Le Village de Toub* (éd. du Moghreb). — Paul Hazoumé : *Doguicimi* (Larose). — *Revue de Madagascar* (Imprimerie Officielle de Tananarive). — Urbain Faurec : *Tourisme à Madagascar, Guide du voyageur* (Imprimerie de l'Imérina).

FOLKLORE

1er **Janvier** : Claude et Jacques Seignolle : *Le Folklore du Hurepoix (Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne)*, Paris, Gustave-Paul Maisonneuve, 8°, 333 p., 4 cartes folkloriques, 8 pl. — Jean Seguin : *Comment naît, vit et meurt un Bas-Normand*, Paris, Clavreuil, 8°, 147 p., ill. de Ch. Rocher de Gérigné. — Paul Fortier-Beaulieu : *Mariages et noces campagnardes dans les pays ayant formé le département de la Loire (Roannais, Forez, partie du Beaujolais, Jarez)*, Gustave-Paul Maisonneuve, 8°, 367 p., 22 cartes folkloriques, 27 pl. — **15 Mars** : Nikolaus Pevsner : *An enquiry into industrial art in England*, Cambridge University Press, in-4°, XI-234 p. — H. S. Bennett : *Life on the English manor; a study of peasant conditions*, 1150-1400. Cambridge, University Press, in-8°, XVIII-364 p., 6 pl. — Mrs M. Macleod Banks : *British calendar customs*, t. I, London, Folklore Society et William Glaisher, 8°, XIX-202 p., 8 pl. — **15 Avril** : Andersen : *Contes*, trad. par P. G. La Chesnais, Mercure de France, in-16 carré, t. I, 374 p. — Marcel Provence : *Petite collection de folklore provençal;* fascicules in-16, 1° *Les Chivau-Frus*, 32 p., 2° *Le Jour des Rois en Provence*, 64 p. 3° *La Chandeleur en Provence*, 23 p. 4° *Symbolisme des danses provençales*, 31 p. Ed. du Feu, Aix-en-Provence. — Claude Brun : *Les Blancs ou Anticoncordataires du Charollais*, Dijon, Bernigaud, in-8°, 50 p. — Paul Delarue : *Recueil de chants populaires du Nivernais*, cinquième série, Section nivernaise de la Ligue de l'Enseignement, Nevers-Paris, Imp. Fortin, in-8°, 64 p. mus. notée, dessins de R. Diligent. — 1er **Juillet** : Maurice Duportet : *Topobibliographie de la France; Anthropologie, Préhistoire, Folklore;* t. I, *Allier;* t. II, *Creuse*, 4°, Montluçon, 42, rue des Droits-de-l'Homme. — Albert Marinus : *Le Folklore belge*, t. I, 4°, ill., Bruxelles, Editions historique. — 1er **Août** : Extension nouvelle dans diverses provinces des recherches directes de folklore. — Groupe audois d'études folkloriques. — Emile Violet : *Rapport sur la quatrième enquête de folklore, l'Alimentation populaire en Mâconnais*, Mâcon, Protat, 8°, 30 p. — Du même : *Cinquième enquête, la Panification et les Boissons*, Mâcon, Protat, 8°, 23 p. — Félicie Brouillet : *Légendes, contes et récits de la veillée en Périgord;* dessins de Maurice Albe. Ed. du Granit bleu, Augignac, Dordogne. — 1er **Octobre** : Vital-Mareille : *Arts populaires de l'Aquitaine*, Bordeaux, Editions d'Aquitaine, in-16 carré, 255 p., 130 croquis ou photos. — Violet Alford : *Pyrenean festivals, calendar customs, music and magic, drama and dance*, London, Chatto and Windus, 286 p., nombr. ill. et grande carte. — 1er **Novembre** : Alexander Hagerty Krappe : *The birth of Eve*. Gaster anniversary volume, London, Taylor's foreign press, in-8°, p. 311-322. — Georges Dumézil : *Contes lazes*. Travaux de l'Institut d'Ethnologie de Paris, t. XXVII, gr. in-8°, 133 p. — Nicola Borrelli : *Tradizioni aurunche*. Roma, Luigi Proja, in-12, VIII-193 p. — Adolf Spamer : *Weihnachten in alter und neuer Zeit;* coll. *Volksart und Brauch*, Iéna, Eugen Diederich, in-12 carré, 98 p., 33 ill. — 1er **Décembre** : *Travaux du 1er Congrès international de folklore*, Tours, Arrault, in-4°, 448 p., XVI pl. — André Varagnac : *Définition du Folklore, suivi de Notes sur Folklore et*

Psychotechnique, et sur l'Agriculture temporaire, la Préhistoire et le Folklore, Société d'Editions géographiques, maritimes et coloniales, 8°, 68 p., VII pl. — Paul Delarue : *Le Folklore appliqué à l'Education.* Coll. de l'Action laïque, Ligue française de l'Enseignement, 8°, 12 p. sur 2 col. — *Activité des Centres régionaux d'études folkloriques.* ..

GEOGRAPHIE

15 Janvier : Bureau hydrographique international : *Carte générale bathymétrique des Océans,* en 24 feuilles et au 1/10.000.000e à l'équateur. En cours de publication depuis 1935. Monaco, Bureau hydrographique international, quai de Plaisance. — E. H. Smith, F. M. Soule, O. Mosby. *The Marion and General Greene expeditions to Davis Strait and Labrador Sea,* Scientific Results, II. *Oceanography* (U. S. Treasury department, Coast Guard. Bull. n° 19). Washington, 1937. — **15 Mai** : Bernard (Augustin) : *Afrique septentrionale et occidentale,* première partie. *Généralités, Afrique du Nord* (tome XI de la *Géographie Universelle*), Paris, Armand Colin, 1937. — Musset (René) : *La Bretagne,* 1 vol. in-18 de la Collection Armand Colin, A. Colin, 1937. — **15 Août** : Wegener (Alfred) : *La genèse des continents et des océans, théorie des translations continentales.* Traduction A. Lerner. 1 vol. in-8°, Paris, Nizet et Bastard, 3 *bis,* place de la Sorbonne, 1937. — Canu (Jean) : *Villes et paysages d'Amérique, Etats-Unis et Canada,* 1 vol. in-8°, Paris, J. de Gigord, 1937.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

1er Juin : Les vies des saints. — **1er Octobre** : La véritable physionomie des saints. — **1er Novembre** : Le culte des saints.

LES HEBDOMADAIRES

1er Novembre : *Gringoire :* Adrienne Lecouvreur fut-elle empoisonnée? — L'Aventure : Mémorial de la ligne Jean Mermoz. — André Derain. — *Le Temps Présent :* Silhouettes d'hommes d'Etat. — Le dernier message d'Alain Fournier. — *Je Suis Partout :* Le rapport de Lord Runciman au premier ministre britannique. — Une histoire de la Critique d'Art. — **15 Novembre** : *Marianne :* La littérature populaire. — *Gringoire :* César et Cléopâtre. — *Je suis partout :* Le service du travail. — Mémento. — **1er Décembre** : *Gringoire,* 27 octobre : *Le maréchal des logis Guindey,* par Léon Treich. — *Marianne,* 26 octobre : *Le nouveau Bonheur,* par Léon-Paul Fargue. — Mémento. — **15 Décembre** : *Candide :* Méditation sur Clemenceau. — L'an III de la Nouvelle Espagne. — Les Arbres qui chantent. — Mémento.

HISTOIRE

15 Janvier : A. B. Duff et F. Galy : *Hommes d'Etat;* Desclée, 3 vol. — La Batut : *Les Pavés de Paris;* Editions sociales internationales. — *Histoire générale* publiée sous la direction de Gustave Glotz. *Histoire ancienne,* 3e partie. *Histoire romaine.* Tome IV, 1re partie : *L'Empire romain de l'avènement des Sévères au Concile de Nicée,* par M. Besnier; les Presses Universitaires de France. — P. Cloché : *Démosthènes;* Payot. — C. Diehl : *Theodora;* Boccard. — H. Pirenne : *Mahomet et Charlemagne,* Alcan. — Mme Saint-René Taillandier : *Le Cœur du Roi;* Grasset. — P. Muret : *La Prépondérance anglaise;* Alcan. — Riollot et Laulan : *Le Champ-de-Mars avant la Révolution;* librairie de l'Armée, 41, av. de La Motte-Piquet. — Derocles : *Saint-Just;* Editions sociales internationales. — Castelnau : *Fouquier-Tinville;* Hachette. — D'Acremont : *La Terreur dans les Ardennes;* Peyre. — Henry-Rosier : *Rouget de Lisle;* Gallimard.

— Lucas-Dubreton : *Junot dit « la Tempête »*; Gallimard. — Lesueur : *Le dernier Condé;* Alcan. — Paléologue : *Alexandre Ier;* Plon. — Valérie Masuyer : *Mémoires;* Plon. — Ph. Nel : *Emile Ollivier;* Coulommiers, Société nouvelle. — Dommanget : *Hommes et choses de la Commune;* Marseille, Amis de l'Ecole émancipée. — **15 Avril** : *Atlas historique. 1. L'Antiquité* : Presses universitaires. — M.-A. Leblond : *Vie de Vercingétorix*, 1. Denoël. — Beau de Loménie : *Naissance de la nation roumaine;* Leroux. — De La Batut : *Les Pavés de Paris*, II; Editions sociales internationales. — Tournaire : *Galerie des reines de France*, I; Baudinière. — D. Roché : *Le Catharisme;* Carcassonne, impr Gabelle. — Louis-Jaray : *L'Empire français d'Amérique;* Colin. — Apcher : *Les Dupuy de la Grandrive;* Saffroy. — Chauvire : *Le secret de Marie Stuart;* Colin. — C. L. Morris : *Marie-Thérèse;* Plon. — Herriot : *Lyon n'est plus*, I; Hachette. — Aron : *Victoire à Waterloo;* A. Michel. — Nemo : *Psychologie du Risorgimento;* Vuibert. — Ponteil : *1848;* Colin. — Goffin : *Charlotte, l'impératrice fantôme;* Editions de France. — Mémento.

HISTOIRE DE L'ART

15 Avril : A. Venturi : *Storia dell'arte italiana;* vol. X. *La Scultura del Cinquecento;* 3 tomes, 1935-1937; Hœpli, éd. Milan. — *Storia dell'arte italiana*, Lavagnino : *Il Medioevo*, Unione tipografico-editrice-torinese, Turin, 1937. — Lodovico Foscari : *Affreschi esterni a Venezia;* Hœpli, éd., Milan, 1936. — Raymond Rey : *La sculpture romane languedocienne;* Toulouse-Paris, 1936. — Daisy-Lion Goldschmidt : *Les arts de la Chine;* Georges Grappe : *Goya;* Michel Florisoone : *Van Gogh* (3 volumes publiés par les Editions d'art et d'histoire. Librairie Plon, Paris, 1937. — Ugo Ojetti, *Ottocento, novecento e via dicendo*, Mondadori, éd., Milan, 1936. — **15 Octobre** : Eva Tea : *La basilica di Santa Maria Antiqua*. Società editrice « Vita e Pensiero », Milan, 1937. — B. Berenson : *Les peintres italiens de la Renaissance*. N. R. F., Librairie Gallimard, Paris, 1937. — Giorgio Vigni : *Lorenzo di Pietro detto il Vecchietta*, Sansoni, éd. Florence, 1937. — Louis Hourticq : *La Jeunesse de Poussin*, Hachette, Paris, 1937. — Corpechot : *Parcs et jardins de France*. Editions d'art et d'histoire. Librairie Plon, Paris, 1937. — Ugo Ojetti : *Più vivi dei vivi*. Mondadori éd., Milan, 1938. — Mémento.

HISTOIRE DES RELIGIONS

15 Mars : Jean-Rémy Palanque : *Constantin*. Premier volume du recueil d'essais : « Hommes d'Etat », Desclée De Brouwer, éditeur, 1937. — **15 Juin** : Alexandre H. Krappe : *La Genèse des Mythes*, Payot, 8°, 359 p., 21 ill. — **15 Juillet** : P. Saintyves : *L'astrologie populaire étudiée spécialement dans les doctrines et les traditions relatives à l'influence de la lune; essai sur la méthode dans l'étude du folklore des opinions et des croyances;* Paris, Nourry-Thiébaud, 8°, 461 p.

LES JOURNAUX

1er Janvier : Régionailsme d'abord (*la Liberté*, 2 décembre; *le Jour*, 4 décembre). — S'il est possible de faire quelque chose pour la Province (*le Journal*, 6 décembre). — Extirper les vieilles souches? (*le Journal*, 3 décembre). — La Belgique notre sœur (*l'Horizon*, 4 décembre, *les Nouvelles littéraires*, 4 décembre). — Comment est née *la Vie d'un Simple* (*le Pays*, novembre) .— Souvenirs d'un aîné (*Toute l'Edition*, 4 décembre). — La place Jean-de-Bonnefon, à Calvinet (*l'Avenir du Cantal*, 25 novembre). — Joie pas morte (*le Courrier du Lot*, 22 novembre). — **15 Janvier** : La hantise du fait divers (*le Figaro*, 11 décembre). — Le Tueur est roi (*Passim*, décembre). — Si Weidmann avait sa cravate à raies... (*le Journal*, 19 dé-

cembre). — Au temps des Mômes-Monoclés (*l'Eclaireur du Soir*, 20 novembre). — Les souvenirs d'un académicien Goncourt (*Candide*, 16 décembre). — Rien après la mort? (*le Figaro*, 11 et 19 décembre). — L'exemple des *Débats* (*Gringoire*, 17 décembre. — **1er Février** : Japoneries d'hiver (*le Journal*, 4 janvier). — Action d'éclat (*idem*, 7 janvier). — Fous partout (*la Liberté*, janvier). — Première bataille du livre, première victoire (*Paris-Soir*, 5 janvier). — Un « Salut à la France! » (*la Force*, 1er janvier). — Les mots français à l'honneur (*Journal des Débats*, 5 janvier). — **15 Février** : Le droit à la signature (*Micromégas*, 10 janvier; *le Journal*, 10 janvier). — « Monsieur Gorvel, honneur de la Gravure ». — André Lebey (*Jean-Jacques*, 1er janvier); Victor-Emile Michelet (*Toute l'Edition*, 22 janvier, *les Heures de Paris*, 18 janvier). — Une interview de M. Claude Farrère (*la Dépêche de Brest*, 4 et 5 janvier). — Pas de jour sans mort (*le Journal*, 22 janvier). — Tempête sur Carcassonne (*le Jour*, 21 janvier). — « Lion Club » (*la Tribune de Madagascar* (2 décembre 1937). — Hommage à M. Georges Goyau (*le Courrier du Centre*, 18 janvier). — Antonio Brun, survivant du « Chat Noir » (*le Temps*, 16 janvier). — Prisonnier de sa réputation (*le Petit Parisien*, 23 janvier); la grande pitié des inventeurs (*idem*). — **1er Mars** : « Passant, sois moderne! » signé : George Auriol (*le Petit Parisien*, 6 février). — Prélude au cinquantenaire de Charles Cros (*le Figaro*, 8 février). — Un grand chat gris : J.-K. Huysmans (*le Journal*, 30 janvier). — Hommage à Louis Le Cardonnel (*le Journal*, même date; *l'Epoque*, 7 février; *l'Echo de Paris*, 1er février). — Apologie pour une *Anthologie de la Poésie sacerdotale* (*le Figaro*, 29 janvier). — M. Jean Giraudoux chez le fabuliste (*le Temps*, 8 février). — La bataille pour Verhaeren (*la Victoire*, 16-17 janvier). — *Poésie complète* de Ferdinand Brunot (*l'Intransigeant*, 1er février). — Quand le *Goéland* déploie ses ailes (1er janvier). — Conte hollandais (*le Journal*, 1er février). — **15 Mars** : Le droit d'auteur devant le divorce; pères, mères, enfants (*le Jour*, 24 février). — A l'écurie (*l'Echo de Paris*, 24 février). — « Kidnappée? » (*le Journal*, 24 février). — Bibliothèque parlante pour aveugles (*le Journal*, 15 février). — Les couvertures imprimées; la rénovation de l'art du livre et le *Mercure de France* (*Toute l'Edition*, 12 février). — « Quartier Buci » (*Je suis partout*, 11 février). — Baudelaire camelot (*l'Œuvre*, 24 février). — **1er Avril** : Joachim du Bellay et Ronsard vus par Courteline (*l'Ouest-Eclair*, 9 février). — Pour une *Vie de Gabriele d'Annunzio* (*le Figaro*, 2 mars). — La question de l'âge (*le Petit Parisien*, 2 mars, *le Journal*, 26 février) et la loi des nombres. — Jean de Bonnefon, membre de l'Académie Petoefi, et le millénaire de Gerbert (*l'Auvergnat de Paris*, 26 février, 5 et 12 mars). — Tristan Bernard chez Drouant? (*Paris-Soir*, 28 février). — C'est fête à Charleville (*le Petit Ardennais*, 7 mars). — Des fleurs pour la tombe de Rimbaud, s. v. p. — **15 Avril** : Parlez-nous de l'Anschluss... (*le Figaro*, 24 mars; *Candide*, 17 mars; *le Journal*, 16, 17 et 19 mars). — *Maria Chapdelaine*, sujet de thèse (*le Devoir*, 14 février). — **1er Mai** : Un ancien ami de Proust, comment est-ce fait? (*le Temps*, 16 février). — Lénine dans le Folklore de l'U. R. S. S. (*le Temps*, 13 février). — Le souvenir d'André Lamandé (*l'Avenir* Blayais et Jonzacais, 9 avril). La *Société des Gens de Lettres* (*le Figaro*, 2 avril) et ses cent années d'histoire. — **15 Mai** : Un contemporain de Charles Baudelaire ou l'enfant aux asperges (*Micromégas*, 10 avril). — Villiers de l'Isle-Adam, héros de roman (*l'Esprit médical*, 18 mars). *Pro* Gerbert (*l'Epoque*, 19 avril; *Paris-Soir*, 21 avril; *Toute l'Edition*, 23 avril). — Adieu à Jacques Lourbet (*la Petite Gironde*, 2 mars). — Histoires lyonnaises (*le Journal*, 19 avril). — Pour en finir avec Raspoutine (*Candide*, 21 avril). — Le premier reportage français dans les régions baltiques (*Journal des Débats*, 20 avril). — Raymond de la Tailhède n'est plus... (*le Jour*, 26 avril). — **1er Juin** : Destinataire inconnu (*la Tribune de Madagascar*, 17 mars). — Avez-vous vu le diable? (*la dépêche du Berry*, 8 mai). — Lucifer dans la garde-robe; les mystères de l'inspiration (*le Figaro*, 7 mai). — Gibier d'Enfer (*le Journal*, 9 et 2 mai). — Au *Mercure de France* (*Toute l'Edition*, 30 avril). — La diaconesse passée au blanc (*Excelsior*, 30 avril). — La jeunesse vouée au carnage (*le Figaro*, 9 mai). — **15 Juin** : Neuilly-Prague-Sing-Sing (varia).

— Hommage à Stuart Merrill et Francis Vielé-Griffin (*Amérique*, 1er mai). — Un monument à M. Maurice des Ombiaux (*l'Horizon*, 21 mai). — Adieu à Henry Mériot, poète et artisan (*les Tablettes des Deux Charentes*, 14 mai). — Le Petit Séminaire d'Autun et ses élèves (*la Croix*, 20 mai). — Ecrire ou ne pas écrire (*la Victoire*, 30 avril). — M. Marcel Roland ou le poète du Muséum; le mille-pattes, ses amours et une histoire de nez (*Candide*, 19 mai). — **1er Juillet** : Chronique de l'avion inconnu (*passim*). — La vie aventureuse d'Henri de Balzac; les mariés de Trou-Fanfaron; le cimetière marin de Mayotte (*le Journal*, 8 juin). — L'homme-qui-avaitdormi-dans-la-chambre-de-Rimbaud (*idem*). — La belle histoire de la vache et du moucheron (*Marianne*, 1er juin). — Le jubilé littéraire de Rachilde (*Toute l'Edition*, 4 juin; *la France de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 7 avril). — Un Daumier (*le Journal*, 31 mai). — Tout le tremblement. — **15 Juillet** : Dans l'abbaye aux monstres (*l'Auvergnat de Paris*, 11 juin). — Walt Disney l'Enchanteur; féerie ancienne et fantastique moderne (*Journal des Débats*, 11 juin). — Lénine en mourant prononçait le nom de Henri Guilbeaux; Henri Guilbeaux vient de mourir; adieu au vice-chancelier d'Autriche Richard Schmitz (*l'Epoque*, 21 juin). — Schussnigg, où est Schuschnigg? — France-Allemagne : une parole de Hitler (*le Journal*, 22 juin). — Un recensement des sociétés littéraires (*Toute l'Edition*, 18 juin). — **1er Août** : « Je pense à vous... » (*Temps présent*, 24 juin). — Choses d'Espagne (*le Figaro*, 30 juin; *l'Aube*, idem). — **15 Août** : Du journal et du livre — imprimés à domicile (*Toute l'Edition*, 16 juillet) au compte rendu anticipé (*l'Intransigeant*, 14 juillet, *l'Œuvre*, 13 juillet). — Une belle initiative : la Forêt des Ecrivains Combattants (*le Journal*, 12 juillet; *le Temps*, 14 juillet). — Avantages matériels? (*l'Ordre*, 8 juillet; *le Courrier du Centre*, 10 juillet). — Le Concours général vu par Léon Daudet (*l'Action française*, 12 juillet). — Choisir entre Paris, la province et la mort... (*le Figaro*, 9 juillet). — Quand l'aveugle de naissance voit (*le Matin*, 14 juillet). — **1er Septembre** : Lampeao-le-Borgne (*le Figaro*, 30 juillet) ou six têtes pour une (*Paris-Centre*, 5 août). — Quand ce n'est pas la guerre... (*le Figaro*, 4 août, *le Matin*, 4 août, *le Journal*, 4 août). — En marge du centenaire de Villiers : Bordeaux pour et Bourget contre; une dédicace de Villiers à Vigny (*les Nouvelles Littéraires*, 6 août). — Lamartine sur la sellette (*le Temps*, 23 juillet). — Noms de rues (*Paris-Midi*, 3 août; *la France de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 19 juillet). — Adieu à Frédé (*l'Action Française*, 4 août). — J.-K. Huysmans et sa correspondance (*le Journal*, 24 juillet). — **15 Septembre** : Que lire dans une île : livres ou journaux? (*le Figaro*, 13 août). — Bruissement d'ailes, bruit de bottes (*Journal des Débats*, 19 août). — Monsieur d'Annunzio, que pensez-vous de l'amour? (*Marianne*, 17 août). — La gastronomie (*le Temps*, 12 août); le camping (*idem*, 10 août), et la crise du dîner. — Une nuit dans le métro; honneur au « sous-marin » de la paix (*le Petit Journal*, 15 août). — A quoi mène la science : progrès ou anéantissement? (*le Matin*, 13 août). — Page d'histoire, épisode romancé ou conte? Le massacre des Russes au camp de la Courtine (*l'Emancipation paysanne*, 5 août). — L'heure de la Vénus noire (*le Journal*, 21 août). — Chez les fabricants de *sex-appeal* : rouge à lèvres sous la moustache (*le Matin*, 13 août). — Un bébé sous le clair de lune artificiel (*Excelsior*, 16 août). — **1er Octobre** : Hitler m'a dit... (*le Journal*, 2 septembre). — Vacances 38 (*Paris-Soir*, 5 septembre; *le Figaro*, 3 septembre). — Un défi (*la France de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 6 septembre). — Quand un balayeur est citoyen du Reich... (*le Petit Parisien*, 4 septembre). — Huit points d'interrogation (*l'Œuvre*, *le Temps*, 5 septembre). — Introduction au prochain prix Goncourt (*l'Indépendant*, 27 août). — Hommage à Joseph Bédier (*le Figaro*, 3 septembre). — Le *Voltaire* de John Charpentier par Léon Daudet (*Candide*, 1er septembre). — La querelle du *Maître de Forges* (*l'Action française*, 5 septembre. — Un oncle de l'auteur des *Contes Cruels* : l'Abbé Villiers, Curé de Ploumilliau (*la Dépêche de Brest*, 19 et 21 août). — Une maison à l'abandon : l'imprimerie des *Fleurs du Mal* (*Toute l'Edition*, 3 septembre). — **15 Octobre** : Rayon de la mort (*l'Intransigeant*, 10 septembre) ou avion-colombe? (*l'Humanité*, 16 septembre; *l'Epoque*, 19 septembre). — Hommage à Chamberlain (*l'Action

française, 18 septembre). — Une grande figure tchèque (*la Dépêche de Toulouse*, 17 septembre). — Un Vercingétorix d'Outre-Manche (*le Petit Parisien*, 19 septembre. — Le Diable dans le cimetière (*le Journal*, 7 septembre). — Simenon l'homme couvert de livres; faut-il vider les greniers? (*Toute l'Edition*, 17 septembre). — *L'Ermitage et ses occupants* : Henri Mazel, Edouard Ducôté, André Gide; le souvenir de Remy Salvador; pour la publication d'antologies historiques (*le Temps*, 9 septembre). — Un train entre en gare... (*l'Ordre*, 16 septembre). — Vive la France! signé : Hitler (*la France de Bordeaux et du Sud-Ouest*, 20 septembre). — **1er Novembre** : La Colombe est revenue (*Paris-Soir*, 1er octobre). — Paris en liesse (*le Temps*, 1er octobre; *le Journal*, 1er octobre). — Prague en pleurs (*le Journal*, 4 octobre). — Une opinion (*le Matin*, 5 octobre). — Les écrivains sous les drapeaux (*le Temps*, 26 septembre; *les Nouvelles Littéraires*, 1er octobre). — Mussolini « deus ex machina » (*Excelsior*, 1er octobre). — Guerre décommandée ou Apologie pour le téléphone (*l'Intransigeant*, 3 octobre). — La maison de Verlaine à Londres a été démolie (*les Nouvelles Littéraires*, 1er octobre). — **15 Novembre** : Pour l'amour de Pierné (*le Temps*, 23 octobre). — Paix partout (*le Journal*, 21 octobre). — Roinard vu par Rosny aîné (*la Dépêche*, 10 octobre). — Franz Jungbauer, le chasseur de fantômes (*l'Œuvre*, 21 octobre). — Un moins de vingt ans il y a trois cents ans (*le Petit Parisien*, 7 octobre). — Autour d'un poète malgache (*la Victoire*, 17 octobre). — Pergaud vu par Descaves (*le Journal*, 9 octobre). — Briand mondain (*le Figaro*, 22 octobre). — Un legs; un don (*l'Intransigeant*, 22 octobre). — **1er Décembre** : L'hommage à Francis Jammes (*le Figaro*, 5 et 2 novembre; *l'Epoque*, 7 novembre; *le Progrès de l'Allier*, 3 novembre). — Verlaine et Rimbaud à la scène (divers, novembre). — Adieu à Fanchy, poète patoisant (*le Mémorial de Saint-Etienne*, 19 octobre). — Un nouvel auteur... hauteur 1 m. 10 (*l'Intransigeant*, 1er novembre). — Une visite au « grenier » des Goncourt (*l'Ordre*, 8 novembre). — Refaire la France? (*le Temps*, 28 octobre; *le Figaro*, 8 novembre; *le Matin*, 8 novembre; *le Journal*, 31 octobre). — **15 Décembre** : La belle histoire du radium (*le Jour*, 24 novembre; *le Petit Parisien*, 22 novembre). — La déclaration franco-allemande (*le Matin*, 24 novembre); les relations de la France avec l'Angleterre (*Paris-Soir*, 17 novembre; *la Dépêche*, 17 novembre). — La Foire aux Livres, à Earl's Court (*le Figaro*, 12 novembre). — L'énigme de Shakespeare (*l'Action Française*, 16 novembre). — Laboratoire d'atmosphère (*le Journal*, 22 novembre). — Une guérisseuse (*le Petit Parisien*, 22 novembre). — Anna de Noailles fait plus recette que Baudelaire (*le Journal*, 20 novembre). — Oum el Hassan, femme à succès (*Paris-Soir*, 17 novembre). — Un point d'interrogation (*le Temps*, 17 novembre).

LETTRES ALLEMANDES

15 Juin : Marcel Dutheil : *La population allemande. Les variations du phénomène démographique. Leur influence sur la civilisation occidentale*, Payot, Paris. — Ewald K. Mangold : *Frankreich und der Rassengedanke. Eine politische Kernfrage Europas* (L'Idée de Race en France, problème crucial de la politique européenne). J. F. Lehmanns Verlag München-Berlin. — Maurice Muret : *Le Désarroi de l'Esprit allemand*, Editions de la Plus Grande France, Lyon. — **1er Octobre** : Talleyrand au théâtre. — Hermann Kesser : *Talleyrand und Napoleon*. Chronique dramatique en sept tableaux. Verlag Oprecht, Zürich.

LETTRES ANGLAISES

15 Septembre : La visite des souverains anglais. — F. A. Taylor : *The Theatre of Alexandre Dumas fils*, Oxford University Press. — Bernard Weinberg : *French Realism, the critical Reaction*, 1830-1870, Oxford University Press. — Donald Moffat : *The Mott Family in France*, Faber. — —P. Mansell Jones : *French Introspectives, from Montaigne to André Gide*, Cambridge University Press. — H. V. Routh : *Towards the Twentieth*

Century, Cambridge University Press. — E. P. Dargan : *Anatole France, 1844-1896*, Oxford University Press. — X. M. Boulestin : *Myself, My two Countries...*, Cassell. — Mémento.

LETTRES ANTIQUES

15 Juin : Anne Comnène : *Alexiade*, tome I, livres I-IV, texte établi et traduit par Bernard Lieb, Les Belles-Lettres. — Maurice Rat : *Anthologie des poètes latins*, tomes I et II, Paris, Garnier. — **15 Septembre** : Homère : *Iliade*, texte établi et traduit par Paul Mazon, membre de l'Institut, professeur à l'Université de Paris, avec la collaboration de Pierre Chantraine, Paul Collart et René Langumier, 4 vol., Paris, Les Belles-Lettres.

LETTRES BRESILIENNES

15 Mai : Affonso Arinos de Mello Franco : *O Indio brasileiro e a Revolução Francesa* (Jose Olympio, éditeur, Rio). — Du même : *Conceito de Civilisação brasileira* (Cie Editora nacional, São Paulo). — Hugh Gibson : *Rio* (Doubleday, Doran et C°, New York). — Edison Lins : *Historia e critica da poesia brasileira* (Editions Ariel, Rio). — Ribeiro Couto : *De Menino doente a Rei de Pasargada* (Jornal do Comercio, Rio). — Mémento.

LETTRES CANADIENNES

1er Février : M. Roger Brien : *Faust aux Enfers*, Editions du Totem, Montréal. — *L'Eternel Silence*, les Œuvres d'Aujourd'hui, Editions de l'Action Canadienne-Française, Montréal.

LETTRES CHINOISES

1er Mars : Vincenz Hundhausen : *Die Rückkehr der Seele*, Rascher Verlag, Zurich-Leipzig. — *Sinica*, Frankfurt-a.-M. — Gabrielle Bertrand : *Seule dans l'Asie troublée*, Plon. — Dr Fang Chenn-ngann : *Tchenn Tsiou Tchoann*, Shanghaï.

LETTRES DANOISES

1er Avril : A propos des quatre-vingts ans de Henrik Pontoppidan. — *Lykkeper.*

LETTRES ESPAGNOLES

1er Mai : Francisco de Cossio : *Manolo* (Ed. Santarren, Valladolid). — Pedro de Répide : *Memorias de un Aparecido* (Tip. Americana). — Un *Gringoire* espagnol : *Domingo*. — Louis Bertrand, de l'Académie française : *L'Espagne* (Flammarion). — *Le Bulletin hispanique*. — Mémento.

LETTRES HINDOUES

1er Juin : G. P. Rajaratnam : *Hanigalu*. Karnatic Sangha, Bangalore (en canarais). — Sajjad Zahir : *Bemar*, Lucknow (en ourdou). — Mulk Raj Anand : *Untouchable* et *Coolie*, Lawrence and Wishart, Londres. — Iqbal Singh : *Gautama Bouddha*, Boriswood, Londres (en anglais). — Mémento.

LETTRES HONGROISES

1er Janvier : La sociographie. — Gyula Illyes : *Le peuple des « puszta »*, Ed. Grill. — Zoltan Szabo : *La situation à Tard*. Ed. Cserepfalvi. — Géza Féja : *Le point orageux*, Ed. Athenaeum. — Imre Kovacs : *La révolution*

muette, Ed. Cserepfalvi. — Ferenc Erdei : *Sable mouvant*, Ed. Athenaeum. — Peter Veres : *Compte rendu*, Ed. Revai. — La critique. Aladar Schöpflin : *Histoire de la littérature hongroise du XX*e *siècle*, Ed. Nyugat. — Gyula Illyes : *Petöfi*, Ed. Grill. — Albert Gyergyai : *Le roman français d'aujourd'hui*, Ed. Franklin. — Odön Malnassy : *Histoire sincère de la nation hongroise*, Ed. Cserepfalvi. — Le roman. Mihaly Babits : *La roseraie de six hectares*, Ed. Athenaeum. — Sandor Maraï : *Les jaloux*, Ed. Revai. — Laszlo Németh : *Crime*, Ed. Franklin. — Laszlo Cs. Sabo : *Héritage paternel*, Ed. Franklin. — Ferenc Körmondi : *Rencontre et Séparation*, Ed. Athenaeum. — Sandor Hunyadi : *Géza et Dusan*, Ed. Athenaeum. — Janos Kodolany : *La bienheureuse Marguerite*, Ed. Athenaeum. — Béla Zsolt : *La conspiration de la rue Wesselenyi*, Ed. Nova; *Coup de foudre*, Ed. Pantheon. — Jolan Földes : *La rue du Chat qui pêche*, Ed. Athenaeum. — Mémento : Trois morts, Dezsö Kosztolanyi, Cécile de Tormay, Gyula Juhasz.

LETTRES ISLANDAISES

1er Juin : Halldór Kiljan Laxness, *Sjalfstaett folk* (*Hommes libres*), I Reykjavik 1934, II Reykjavik 1935, E. P. Briem.

LETTRES ITALIENNES

15 Janvier : Quelques femmes de lettres. — Dora Felisari : *Karma*, La Prora, Milan. — Liala : *L'Ora Placida*, Mondadori, Milan. — Liala : *Fiaccanuvole*, Mondadori, Milan. — Cecilia Paolini Ferraro : *Il Fabriccante di Maschere*, La Prora, Milan. — Giana Anguissola : *Pensione Flora*, Mondadori, Milan. — Maria Albini : *Terra Nera*, Corticelli, Milan. — Delia Benco : *Ieri, Ceschina*, Milan. — Fausta Terni Cialente : *Cortile a Cleopatra*, Corticelli, Milan. — Anna Maria Ortese : *Angelici Dolori*, Bompiani, Milan. — Caterina Móllica : *Muliebria*, Cosmopoli, Rome. — **1er Avril** : Luigi Pirandello : *Novelle per un anno*, 1er vol., Mondadori, Milan. — *Almanacco Letterario Bompiani* 1938, Bompiani, Milan. — Ridolfo Mazzucconi : *Lorenzaccio* (*Lorenzo de' Medici*), Mondadori, Milan. — Bruno Cicognani : *L'Omino che à spenti i Fochi*, Treves, Milan. — Enrico Pea : *Il Forestiero*, Vallecchi, Florence. — Alfredo Parente : *La Musica e le Arti*, Laterza, Bari. — Umberto Fraccacreta : *Poemetti*, Zanichelli, Bologne. — Umberto Fraccacreta : *Nuovi Poemetti*, Cappelli, Bologne. — **1er Mai** : Autour de Gabriele d'Annunzio. — Meynal : *Guy de Maupassant et Gabriel d'Annunzio. De la Normandie aux Abruzzes*, Mercure de France, n° 179, t. LII, novembre 1904, pp. 289-315. — G. A. Borgese : *Gabriele d'Annunzio*, Riccardo Ricciardi, Naples, 1909. — Benedetto Croce : *Reminiscenze e imitazioni nella Letteratura italiana durante la seconda metà del secolo XIX*, Critica, 1909, p. 168, 1910, p. 22, Paterza, Bari. — Angelo Sodini : *Ariel Armato*, Mondadori, Milan, 1931. — Mario Giannantoni *La Vita di Gabriele d'Annunzio*, Mondadori, Milan, 1933. — Camillo Antona-Traversi : *Vita di Gabriele d'Annunzio*, Vallecchi, Florence, 1933. — Antonio Aniante : *Gabriel d'Annunzio, Saint Jean du Fascisme*, éd. du Mercure de France, Paris, 1934. — Tom Antongini : *Vita segreta di Gabriele d'Annnunzio*, Mondadori, Milan, 1938. — Tom Antongini : *D'Annunzio aneddotico*, Mondadori, Milan, 1938. — **15 Juillet** : Giuseppe Rensi : *La Filosofia dell'Assurdo*, Corbaccio, Milan. — Giacomo Leopardi : *Zibaldone di Pensieri*, 2 vol., Mondadori, Milan. — Pietro Nardi : *Antonio Fogazzaro*, Mondadori, Milan. — Marino Moretti : *Scrivere non è necessario*, Mondadori, Milan. — Massimo Bontempelli : *Miracoli*, Mondadori, Milan. — Guido Stacchini : *Storie immorali*, La Prora, Milan. — Guido Stacchini : *Vera Storia di Don Giovanni*, La Prora, Milan. — Arturo Marpicati : *Quando fa sereno*, Mondadori, Milan. — Carlo Linati : *Sinfonia Alpestre*, Treves, Milan. — **15 Septembre** : Angiolo Silvio Novaro : *Il Fabbro armonioso*, Mondadori, Milan. — Corrado Govoni : *Canzoni a Bocca chiusa*, Vallecchi, Florence.

— Nicola Moscardelli : *Foglie e Fiori*, Modernissima, Rome. — Giuseppe Villaroel : *Stelle sugli Abissi*, Mondadori, Milan. — Aldo Capasso : *Poeti d'Oggi, Termini*, Fiume. — Aldo Capasso : *Leopardi*, 1937, Orfini, Gênes. — Aldo Capasso : *La Lirica di G. D'Annunzio*, Tempo Nostro, Rome. — Lionello Fiumi : *Pour la mort d'une jeune fille créole*, Cahiers de Dante, Paris. — Anna Maria Mazza : *Io e lo Specchio*, Principato, Messine. — C. Fazzamini Mussi : *Lacrime e Sole*, Formiggini, Rome. — Luigi Ferro : *Il Dono di Cesare*, Montes, Milan. — *Lirica*, Orfini, Gênes. — Sibilla Aleramo : *Orsa Minore*, Mondadori, Milan. — Alfredo Panzini : *Guida alla Grammatica italiana*, Bemporad, Florence. — Trabalza e Allodoli : *La Grammatica degl' Italiani*, Lemonnier, Florence. — Mémento. — **15 Novembre** : Vittorio G. Rossi : *Via degli Spagnoli*, Bompiani, Milan. — Vittorio G. Rossi : *Oceano*, Bompiani, Milan. — Umberto Fracchia : *Fogli di Diario*, Mondadori, Milan. — Corrado Alvaro : *L'Uomo è forte*, Bompiani, Milan. — Angelo Gatti : *Ancoraggi alle rive del Tempo* 1937, Mondadori, Milan. — Alberto Viviani : *Novità dell' oltro mondo*, Vallecchi, Florence. — Mercede Mundula : *La Mogli di Verdi*, Treves, Milan. — Niccolà Sigillino : *Spettacoli*, Guanda, Modène.

LETTRES NEERLANDAISES

1er Février : Jean Greshoff : *Gedichten* (A. A. M. Stols, Maastricht). — Willem Elsschot : *Kaas, Tsjip, Pensioen* (P. N. van Kempen, Amsterdam). — A. Den Doolaard : *De groote Verwildering* (E. Querido, Amsterdam). — G. H. 's-Gravesande : *Sprekende Schrijvers* (J. M. Meulenhoff, Amsterdam). — Maurits Dekker : *Oranje, Oranje en Alva's tyranniek Bewind* (E. Querido, Amsterdam). — In Memoriam Hermann Robbers.

LETTRES NEO-GRECQUES

15 Mai : L'Art dramatique en Grèce. — Th. Nicoloudis : *Phygi*; Dimitrakos, Athènes. — S. Skipis : *Agia Varvara*. — Glafkos Alithersis : *O Pyrgos tis Babel*; Kypriaka Grammata, Nicosie. — Th. Kotsopoulos : *To Koraki stin Erimia*; Rodakis, Athènes. — P. Koralis : *Eirini*, Athènes. — T. Zacharakis : *Aiônia Melôdia*; Govosti, Athènes. — A. Melachrinos : *Appolônios*; Kyklos, Athènes. — Mémento. — **15 Août** : Georgiadis : *Mystra*. — Costas Ouranis : *Sol y Sombra*; Flamma, Athènes. — Ach. Aimilios : *Chrysilla*; Typ. Kyriacoulis, Athènes. — Chr. Galatopoulos : *Stygies Kravges*; Rossos, Nicosie. — Galatopoulos : *Carmen undarum*; Rossos, Paphos. — Mélissanthi : *O girismostou Asôtou*; Antonopoulos, Athènes. — Xenakis : *Pyrsoi hai Thyrsoi*; Typ. Christos, Athènes. — P. Livadas : *Eidôla*, Athènes. — K. Frilingos : *Asma asmatôn*, Mytilène. — Theophilos Boréas : *Rythmoi Athanotôn*. Athènes. — Michel Piéridis : *Costis Palamas*; Serapeum, Alexandrie. — Mémento.

LETTRES ORIENTALES

15 Avril : Jérôme et Jean Tharaud : *Les Grains de Grenade* (Plon).

LETTRES POLONAISES

15 Octobre : Note liminaire. — *Les disparus : Alexandre Swietochowski, André Strug.*

LETTRES PORTUGAISES

15 Février : Teixeira de Pascoaes : *Paulus, de dichter Gods*, trad. A. V. Thelen et Maarsman; J. M. Meulenhoff, Amsterdam. — Eugenio de Castro. — Mario de Sà-Carneiro : *Indicios de oiro*, Ed. « Presença », Porto. —

Carlos Queiroz : *Homenagem a Fernando Pessôa;* Ed. « Presença », Porto. — Ruy Sant'Elmo : *A sombra dos Mortos;* Seara nova, Lisbonne. — Mémento. — **15 Juin** : M. Teixeira Gomes : *Maria Adelaide;* Seara Nova, Lisbonne. — Rachel Bastos : *Um Fio de Musica;* Ed. Europa, Lisbonne. — J. Osorio de Oliveira : *Aventura;* Parceria Pareira, Lisbonne. — L. Forjaz Trigueiros : *Caminho sem luz;* Ed. Europa, Lisbonne. — Luiz Vieira de Castro : *Em pé de guerra;* Lisbonne. — Manuel de Campos Pereira : *As pobres Suzanas;* Lello & Irmão, Porto. — Julio Brandão : *Desfolhar dos crisantemos;* Lib. Civilisação, Porto. — Mémento. — **1er Novembre** : Gonzague de Reynold : *Portugal;* Ed. Spes, Paris. — Antonio Sergio : *Democracia;* Seara Nova, Lisbonne. — Raul Proença : *Paginas de Politica*, préfacio de Camara Reys; Seara Nova, Lisbonne. — Eduardo Coelho : *As tendencias universalitas do genio portugues;* Liv. Bertrand, Lisbonne. — Agostinho de Campos : *Auto da Cananeia*, de Gil Vicente; Liv. Bertrand, Lisbonne. — Mémento.

LETTRES ROMANES

15 Mars : Louis Alibert : *Gramatica occitana,* Société d'Etudes occitanes, Toulouse. — *Armana prouvençau*, Lib. du Roi René, Aix-en-Provence. — Revues : *Era Bouts dera Mountanho, Calendau, Lo Gai Saber*. — La séance à Paris de l'Académie des jeux floraux de Toulouse. — Laforêt, Durand-Picoral. — **1er Juin** : M.-A. Amouroux : *Goudouli, poète toulousain*, Impr. P. Birou fils, Poligny. — Joseph Loubet : *L'Album de Naïs de Roumieux*, Ed. Calendau, Montpellier. — J.-B. Chèze : *Tracassou et autras pessotas*, J. Chèze, 29, rue Pierre-Nicole, Paris, Ve. — Georges Reboul : *Terraire Nou*, Ed. Marsyas, Mûrevigne, Aigues-Vives. — Philadelphe de Gerde : *Cantos de dol*, Ed. dôu Porto-Aigo, Aix-en-Provence. — Eugène Lèbre : *Cansoun, senso musico*, Ed. dôu Porto-Aigo, Aix-en-Provence. — Revues : *Calendal, La Campano, L'Effort*. — **1er Octobre** : Jean Théodore-Aubanel : *Théodore Aubanel. Ses deux voyages en Italie*, Maison Aubanel père, Avignon. — J. Bouzet et Th. Lalanne : *Du gascon au latin* (*Origines latines du gascon*), Lib. Bénesse, Saint-Vincent-de-Paul, Landes. — Les revues félibréennes, *Les Archives de Trans en Provence, Occitania, Calendau, Calendal, Lou Félibrige, Lo Gai Saber*. — Une sottise académique. — Manifestations. — Julien Brabo (Jan Castagno).

LETTRES RUSSES

15 Avril : Débats au sujet de l'authenticité du *Dit de la campagne d'Igor*. — Le *Tolstoï vivant* d'André Suarès (Grasset). — *La vie d'Alexandre Pouchkine* par Zinaïda Schakhovoskoy (Editions de la cité chrétienne, Bruxelles). — **1er Juin** : Nicolas Berdiaeff : *Constantin Léontieff*, traduction d'Hélène Iswolsky. Desclée De Brouwer. — **1er Août** : Komarovitch : *Kitjeskaïa légenda* (La légende de Kitej), Edition de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S. Travaux de la section de littératures anciennes, Moscou-Léningrad 1937. — Michel Gorlin : *Le conte populaire dans la littérature russe*. « Revue des Etudes slaves », tome XVII. Fasc. 3-4, 1938. — *Yakoutsky folklore* (Le Folklore yakoul), textes et traductions de Popov. Moscou, 1936. — Mémento. — **15 Octobre** : *Literatournoïé Nasledstvo* (Héritage littéraire). Fascicules 31-32, Moscou, 1938. — F. Steinmann; *Konstantin Petrowitsch Pobjedonoszew*, Ost-Europa Verlag, Koenigsberg.

LINGUISTIQUE

15 Septembre : A. Dauzat : *Dictionnaire étymologique de la langue française;* Larousse. — A. Bottequin : *Le français contemporain;* Lebègue (Bruxelles). — Lt-col. de Thomasson : *Les curiosités de la langue française;* Larousse. — A. Moufflet : *Contre le massacre de la langue française;* et *Encore le massacre de la langue française;* Didier et Privat.

LITTERATURE

1er Janvier : John Charpentier : *La lumière intérieure chez Jeanne d'Arc, fille de France*, Les Libertés françaises. — Maurice Le Blond : *La publication de la Terre*, Edgar Malfère. — Heinrich Mann : *Zola*, Nouvelle Revue Critique. — **15 Janvier** : Chroniques de Jean Molinet publiées par vue Critique. — **15 Janvier** : *Chroniques de Jean Molinet* publiées par Georges Doutrepont et Omer Jodogne, tome I (1474-1488) ; t. II (1488-1506) ; t. III (Introduction, glossaire, index). Collection des anciens auteurs belges, Bruxelles, Palais des Académies. — Jean Marchand : *Hypothèse sur la quatrième édition des Essais de Montaigne* (1587), Bordeaux, imprimerie Taffard. — Rabelais : *Gargantua*. Lithographies de Schem. Avec une préface et des résumés explicatifs de Pierre Huguenin, un glossaire et des notes de Louis Perceau, Dijon, Henri Pasquinelli. — Héron de Villefosse : *Vercingétorix*, imagé par Jean-Jacques Pichard, Libr. Gründ. — Héron de Villefosse : *Louis XI*, imagé par Jacques Liozu, Libr. Gründ. — Robert Burnand : *Charlemagne*, imagé par Pierre Luc, Libr. Gründ. — Robert Burnand : *Richelieu*, imagé par Pierre Noël, Libr. Gründ. — Revues. — **1er Février** : Henri Massis : *Le Drame de Marcel Proust, Préface de Bernard Grasset*, Grasset, éditeur. — Amélie Fillon : *André Maurois romancier*, Société française d'éditions littéraires et techniques. — René Lalou : *Roger Martin du Gard*, Editions Gallimard. — **15 Février** : Guy de La Batut : *Les Pavés de Paris. Guide illustré de Paris révolutionnaire*. Illustrations de Yvette-Charles Nuimer, Ed. sociales internationales. — John Charpentier : *George Sand*, Tallandier. — Marie-Rose Michaud-Lapeyre : *Itinéraire des sites lamartiniens de Savoie*. Préface de Léon Auscher. Notes d'Albin Huart, Librairie Dardel, Chambéry. — Emile Dusolier : *Sur un exemplaire de l'Histoire des Girondins*, Impr. Taffard, Bordeaux. — Revues. — **1er Mars** : Fernand Vandérem : *Gens de Qualité*, Plon, éditeur. — Louis-Ferdinand Céline : *Bagatelles pour un massacre*, Denoël, éditeur. — André Berry : *Les Aïeux empaillés*, aux Editions de la Tournelle. — Louis Le Sidaner : *La Condition de l'Ecrivain*, Nouvelle Revue Critique. — **15 Mars** : Léon et Frédéric Saisset : *Le Grand Testament de François Villon*. (Collection « Les Grands événements littéraires », Société française d'éditions littéraires et techniques, Edgar Malfère. — Adrien Huguet : *Autour de Ronsard*, Amiens, impr. Yvert. — Pierre Barrière : *La vie intellectuelle en Périgord*, 1550-1800, Bordeaux, Editions Delmas. — Revues. — **15 Avril**: René Bray : *Sainte-Beuve à l'Académie de Lausanne. Chronique du Cours sur Port-Royal*, 1837-1838. Paris, E. Droz, Lausanne, F. Rouge. — Sainte-Beuve : *Port-Royal. Le Cours de Lausanne* (1837-1838). Publié sur le manuscrit de Chantilly par Jean Pommier. Première Partie : *Le Texte*, E. Droz. — Revues. — **1er Mai** : *Duhamel et nous*; Librairie Bloud et Gay. — Emile Verhaeren : *A Marthe Verhaeren*, 219 lettres inédites présentées par René Vandevoir; Mercure de France. — Pierre Brisson : *Du meilleur au pire (A travers le théâtre)*., Gallimard. — Amélie Fillon : *Alfred Mortier*, La Caravelle. — Noël Bureau : *Croisières*, Libr. Le Soudier. — **15 Mai** : Abel Lefranc : *La Vie quotidienne au temps de la Renaissance*, Libr. Hachette. — Jean Bonnerot : *Bibliographie de l'Œuvre de Sainte-Beuve. I. Recueils de Critique. Critiques et Portraits littéraires. La Bruyère et La Rochefoucauld. Portraits littéraires. Portraits de Femmes*. L. Giraud-Badin. — Revues. — **1er Juin** : André Suarès : *Trois grands vivants : Cervantès, Baudelaire, Tolstoï*, Grasset. — Denis Saurat : *Perspectives*, Stock. — Adrien Jans : *La Pensée de Jacques Rivière*, Editions de la Cité chrétienne, Bruxelles. — André Desson : *L'Homme concret*, Editions du Dauphin. — Jean des Vignes-Rouges : *Je lis dans les gestes*, Editions de France. — **1er Juillet** : André Rousseaux : *Littérature du XXe siècle*, Albin Michel. — Yves Gandon : *Le démon du style*, Plon. — Maximilien Rudwin : *Les Ecrivains diaboliques de France*, Eugène Figuière. — **15 Juillet** : Blaise Pascal : *Pensées*. Edition critique établie, annotée et précédée d'une introduction par Zacharie Tourneur, Editions de Cluny, 2 vol. in-12. — Pascal :

Pensées suivies des Ecrits sur la Grâce. Texte établi, annoté et préfacé par Jacques Chevalier, Gallimard. — Jean Lemoine : *Les Des Œillets. Une grande comédienne. Une maîtresse de Louis XIV. Etude et documents,* Librairie académique Perrin. — Revues. — **1er Août** : Rolland de Renéville : *L'Expérience poétique,* Gallimard. — Arthur Rimbaud : *Ebauches* recueillies par Marguerite Yerta-Méléra, Mercure de France. — Ernest Tisserand : *Un week-end au cabanon* ou *L'enlèvement du Poète Louis de Gonzague Frick,* Denoël. — **15 Août** : Y.-H. de Laurière : *Une Américaine à la Cour de Napoléon III,* Calmann-Lévy. — H. Chobaut et L. Royer : *La famille maternelle de Stendhal : Les Gagnon,* Grenoble, Libr. B. Arthaud. — Paul Arbelet : *Louason ou les perplexités amoureuses de Stendhal,* Grenoble, Libr. B. Arthaud. — G. Saintville : *Stendhal et Vauvenargues,* Le Divan. — Revues. — **1er Septembre** : A. M. Petitjean : *Le Moderne et son prochain* (*Les Essais,* IV), Gallimard. — Julien Green : *Journal* (1928-1934), Plon. — André Villiers : *Jeanne d'Arc, Miracle en 18 tableaux,* Les Libertés françaises. — **1er Octobre** : Raymond Christoflour : *Louis Le Cardonnel, pèlerin de l'Invisible, Préface de Georges Bernanos,* Plon. — Marcel Coulon : *Toute la Muse de Ponchon,* éditions de la Tournelle. — Verlaine : *Œuvres poétiques complètes, Texte établi et annoté par Yves-Gérard Le Dantec,* Bibliothèque de la Pléiade. — **15 Octobre** : Emmanuel von der Mühll : *Denis Veiras et son Histoire des Sévarambes,* 1677-1679, Libr. E. Droz. — Revues. — **1er Novembre** : Louis Bertrand : *Une Destinée, Mes années d'apprentissage,* Fayard. — Francis Carco : *A voix basse,* Albin Michel. — André Salmon : *Propos d'Atelier,* Nouvelles Editions Excelsior. — Gabriel de Lautrec : *Souvenirs des Jours sans Souci,* Editions de la Tournelle. — **15 Novembre** : Voltaire : *Lettres d'Alsace à sa nièce Madame Denis,* publiées d'après les manuscrits originaux, avec des introductions et des notes par G. Jean-Aubry, Libr. Gallimard. — Jean Stern : *Belle et Bonne. Une fervente amie de Voltaire* (1757-1822), Libr. Hachette. — Raymond Naves : *Voltaire et l'Encyclopédie,* Edit. des Presses modernes. — Voltaire : *Le Temple du Goût,* édition critique par E. Carcassonne, Libr. E. Droz. — Revues. — **1er Décembre** : Henri Peyre : *Hommes et Œuvres du XXe siècle,* Corrêa, éditeur. — *Poètes contemporains. — Anthologie —,* Firmin-Didot. — Pierre Descaves : *La Cité des Voix,* pièce radiophonique. — **15 Décembre** : Claudius Grillet : *La Bible dans Lamartine,* Lyon et Paris, Emmanuel Vitte. — Henry Dérieux : *Lamartine raconté par ceux qui l'ont vu,* Stock. — Prosper Mérimée : *Lettres à la duchesse de Castiglione-Colonna.* Introduction et notes par Pierre Trahard, Boivin. — Prosper Mérimée : *Lettres à Fanny Lagden.* Texte anglais et traduction publiés d'après le manuscrit original appartenant à Edouard Champion par Georges Connes et Pierre Trahard, Boivin. — Revues.

LE MOUVEMENT DES IDÉES

1er Juin : Considérations liminaires. — **1er Juillet** : LA DOUBLE RACINATION : ESPRIT ET CHAIR. — Victor Poucel : *Plaidoyer pour le corps,* préface de Paul Claudel (Plon). — René Dumesnil : *L'Ame du Médecin* (Collection « Présences », Plon). — Docteur René Biot : *Le Corps et l'Ame* (Collection « Présences », Plon). — Jean des Vignes-Rouges : *Je lis dans les Gestes* (Editions de France). — Rappels : Docteur Alexis Carrel : *L'Homme, cet inconnu* (Plon). — Groupe lyonnais d'études médicales, philosophiques et biologiques : *Les Rythmes et la Vie* (Libr. Lavandier, Lyon). — **1er Août** : ESSENCE ET FONCTION DE LA POÉSIE. — Rolland de Renéville : *L'expérience poétique,* Gallimard. — Patrice de la Tour du Pin : *La Vie recluse en Poésie,* suivi de *Présence et Poésie,* par Daniel Rops, Collection « Présence », édition Plon. — Georges Barrelle : *Enquête sur la Poésie,* Edition René Debresse. — **1er Septembre** : L'Intelligence devant les Partis. — **1er Octobre** : Art et Mathématiques. — **1er Novembre** : L'Histoire est-elle une science?

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

1er Janvier : Georges Matisse : *La Question de la Finalité en Physique et en Biologie;* I. Principes généraux; II. Faits particuliers; Actualités scientifiques, Hermann. — **15 Janvier** : Louis Cartan : *Spectrographie de masse (les isotopes et leurs masses)*, n° 550 de la collection des « Actualités scientifiques et industrielle », Hermann. — A. E. van Arkel et J. H. de Boer : *La valence et l'électrostatique*, Alcan. — Léon Brillouin : *La Structure des corps solides dans la Physique moderne*, n° 549 de la collection des « Actualités scientifiques et industrielles », Hermann. — Mémento. **1er Février** : S. Metalnikov : *La Lutte contre la Mort;* l'Avenir de la Science, Gallimard. — G.-A. Nadson : *De certaines régularités des changements de la « matière vivante » sous l'influence des facteurs externes; Changements des caractères héréditaires provoqués expérimentalement et création de nouvelles races stables chez les Levures;* Actualités scientifiques, Hermann. — **15 Février** : Gaston Bachelard : *L'expérience de l'espace dans la physique contemporaine*, Alcan. — Léon Brunschvicg : *La physique du vingtième siècle et la philosophie*, n° 445 de la Collection « Actualités scientifiques et industrielles », Hermann. — **1er Mars** : Encyclopédie française. Tome IV : *La Vie*. Tome V : *Les Etres vivants, Plantes et Animaux*. — **15 Mars** : Ferdinand Gonseth : *Qu'est-ce que la logique?* n° 524 de la Collection « Actualités scientifiques et industrielles », Hermann. — Jean Mariani : *Les limites des notions d'objet et d'objectivité*, préface de Léon Brillouin, n° 519 de la Collection « Actualités scientifiques et industrielles », Hermann. — **15 Avril** : Les humanités modernes (opinions de savants). — **1er Mai** : W. Drabovitch : *Les Réflexes conditionnés et la Psychologie moderne;* préface de L. Lapicque; Actualités scientifiques, Hermann. — A. Fessard : *Propriétés rythmiques de la matière vivante;* Nerfs myélinisés et non myélinisés; Actualités scientifiques. — Daniel Auger : *Rythmicité des courants d'action cellulaires chez les végétaux et chez les animaux*, Thèse, Faculté des Sciences de Paris. — **15 Mai** : *La mathématique*, troisième partie du tome I de l'*Encyclopédie française*, Larousse, dépositaire. — Maurice Curie et Maurice Prost : *Nécessaire mathématique*, n° 502 de la Collection « Actualités scientifiques et industrielles », Hermann. — Mémento. — **1er Juin** : Conférences de Marcel Prenant et Georges Teissier au Cercle Descartes. — Ph. l'Héritier, Yvette Neefs et G. Teissier : *Aptérisme des Insectes et Sélection naturelle*, C. R. Académie des Sciences, 1937. — Marcel Prenant : *Darwin;* « Socialisme et Culture », Editions sociales internationales. — **15 Juin** : Ernest Esclangon, Jules Baillaud, Emile Palogue, Lucien d'Azambuja, André Danjon, Gilbert Rougier, Fernand Baldet et André Couder : *Astronomie*, Hermann. — R. Becker : *Théorie des électrons*, traduction Ed. Labin, préface de Léon Brillouin, Alcan. — Marcel Boll : *Les deux infinis (galaxies, étoiles, planètes, micelles, réseaux, noyaux, neutrons, photons)*, Larousse. — **1er Juillet** : Lucien Berland : *Les Araignées;* les Livres de Nature, Stock. — Paul Mathias : *Biologie des Crustacés Phyllopodes;* Bibliothèque de la Société Philomatique de Paris; Actualités scientifiques, Hermann. — *Mammalia*, Revue publiée sous la direction du professeur Bourdelle, Muséum. — **15 Juillet** : Pius Servien : *Le langage des sciences*, n° 592 de la Collection « Actualités scientifiques et industrielles », Hermann. — Régis Messac : *La révolution culturelle*, « Nouvel âge », 6 bis, rue de l'Abbaye. — **1er Août** : Colloque international tenu au Collège de France en juin 1937, sous la présidence du professeur Pol Bouin : *les Hormones sexuelles;* Hermann. — Dr R. Rivoire : *La Science des Hormones;* l'Avenir de la Science, Gallimard. — **15 Août**: A. W. Haslett : *Les Problèmes non résolus de la Science*, Hermann. — Maurice Lecat: *Le maeterlinkianisme*, Castaigne, Bruxelles. — **15 Septembre** : James Jeans, William Bragg, E. W. Appleton, Edward Mellanby, J. B. S. Haldane, Julian Huxley: *Le progrès scientifique*, traduction Paul Couderc, Alcan. — **1er Octobre** : Jean Lhermitte : *Les mécanismes du Cerveau;* l'Avenir de la Science; Gallimard. —

15 Octobre : Emile Borel : *Les jeux de hasard*, 2e fasc. du tome IV du *Traité du Calcul des probabilités et de ses applications*, Gauthier-Villars. — **1er Novembre** : Julien Françon : *L'Esprit des Abeilles;* préface d'Edouard Herriot; Gallimard. — Robert Goffin. — *Le Roman de l'Araignée;* N. R. F. — **15 Novembre** : Gaston Bachelard : *La formation de l'esprit scientifique (contribution à une psychanalyse de la connaissance objective)*, Vrin. — Mémento. — **1er Décembre** : Eugène Penard : *Les Infiniment petits dans leurs manifestations vitales;* 75 clichés et 6 planches; Genève, Georg. — Elie Reclus : *Physionomies végétales*, portraits d'arbres, d'herbes et de fleurs; 49 bois gravés; A. Costes. — **15 Décembre** : L'œuvre de Georges Urbain.

MUSIQUE

1er Janvier : Société Philharmonique : Les ballets polonais de Mme Nijinska. — Œuvres nouvelles de MM. Louis Aubert, Darius Milhaud et Jean Françaix. — **15 Janvier** : Théâtre du Châtelet : Première représentation de *Le Chant du Tzigane*, opérette à grand spectacle en deux actes de MM. Mouézy-Eon et Wernert, musique de M. Romberg. — Société d'Etudes Mozartiennes. — *Salzburger Kammerchor Trapp.* — Concerts Colonne : Envois de Rome de Mlle Elsa Barraine. — Opéra-Comique : *Le Couronnement de Poppée*, de Monteverde, et *La Servante Maîtresse*, de Pergolèse. — Mort de Maurice Ravel. — **1er Février** : Opéra : premières représentations de *Le Vaisseau Fantôme*, de Richard Wagner, et *Oriane et le Prince d'Amour*, tragédie-ballet de Claude Séran, musique de Florent Schmitt. — **15 Février** : Le jubilé de Sylvio Lazzari. — **1er Mars** : Concerts : Œuvres nouvelles de MM. Florent Schmitt et Darius Milhaud. — Opéra-Comique : première représentation d'*Esther de Carpentras* et de *Suite Provençale* : reprise du *Pauvre Matelot*, de M. Darius Milhaud. — Mort d'Alexandre Georges. — **15 Mars** : Opéra : première représentation de *Le Cantique des Cantiques*, ballet en deux actes, argument de M. Gabriel Boissy, musique de M. Arthur Honegger. — Bouffes-Parisiens : première représentation de *Les Petites Cardinal*, opérette en deux actes et dix tableaux, de MM. A. Willemetz et P. Brach; musique de MM. Arthur Honegger et Jacques Ibert. — Concerts divers : Œuvres nouvelles de M. Philippe Gaubert. — — **1er Avril** : Le Cinq-centième concert de l'Orchestre National. — Premières auditions : *Jeu de Cartes*, de M. Igor Strawinsky; *Ulysse et les Sirènes*, de M. Roger Ducasse; *Triptyque*, de M. Gabriel Grovlez; *A Bel-Ebat*, de Blair Fairchild. — Concert de la Société d'Etudes Mozartiennes. — Gaîté-Lyrique : première représentation de *Les Jolies Viennoises*, opérette en trois actes de M. André Mauprey, d'après V. Léon et L. Stein, musique de Johann Strauss. — **15 Avril**: Œuvres nouvelles d'Albert Doyen, de MM. Capdevielle, Jean Rivier, Roland-Manuel, Francis Poulenc, A. Piriou, Ermend Bonnal, R. Guillou, M. Desrez, M.-F. Gaillard, et de Mlle Yvonne Desportes. — **1er Mai** : Opéra-Comique : Première représentation d'*Une Education manquée*, opérette en un acte de Leterrier et Vanloo, musique d'Emmanuel Chabrier; reprise de *Le Médecin malgré lui*, comédie en trois actes de Molière, adaptée par Barbier et Carré, musique de Charles Gounod. — *La Caisse Nationale autonome de la Musique.* — **15 Mai** : Opéra : Première représentation d'*Æneas*, ballet en deux tableaux, livret de M. J. Wetterings, musique d'Albert Roussel. — Le vingtième anniversaire de la Chorale et de l'Orchestre du Lycée Henri Poincaré à Nancy. — **1er Juin** : Opéra-Comique : *Le Bon Roi Dagobert* (reprise), comédie musicale en quatre actes, poème d'André Rivoire, musique de M. Marcel Samuel-Rousseau. — *Société Philharmonique :* œuvres nouvelles de MM. Alexandre Tansman, Marcel Mihalovici, Henry Barraud et Bela Bartok. — Julie Reisserova. — **15 Juin** : M. Furtwaengler et l'Orchestre Philharmonique de Berlin. — M. Bruno Walter dirige *Fidelio* à l'Opéra. — « Carmen de France et Carmen d'Espagne », d'après M. Charles Oulmont. — **1er Juillet**: Opéra : reprise de *Salammbô*, d'Ernest Reyer. — Œuvres nouvelles de MM. Gustave Samazeuilh et D.-E. Inghelbrecht. — **15 Juillet** : Théâtre

Montansier, à Versailles : *La Femme à Barbe*, farce en deux actes, livret de M. André de la Tourrasse, musique de M. Claude Delvincourt. — **1er Août** : Opéra : Centième représentation de *Tristan et Isolde* sous la direction de M. William Furtwaengler. — Opéra-Comique : première représentation de *Zadig*, comédie musicale de M. A.-Ferdinand Herold, d'après Voltaire, musique de M. Jean Dupérier. — L'entr'aide autrichienne. — **15 Août** : Dimitri Chostakovitch : *Cinquième Symphonie*. — Charles Kœchlin : *Symphonie d'Hymnes*, concert du « Chant du Monde ». — **1er Septembre** : A propos du Festival Gabriel-Fauré. — Concert de la Société d'Etudes Mozartiennes. — **15 Septembre** : Mort de Gabriel Astruc. — Le centenaire d'Edouard Colonne. — Offense à Schubert. — **1er Octobre** : Musiques d'été; Orange et Vichy. — Mort de L. de Rohozinsky. — **15 Octobre** : Le centenaire de Georges Bizet. — **1er Novembre** : *Rentrée* : Concerts Lamoureux et Concerts Pasdeloup. — En l'honneur de Maurice Ravel. — L'absurde rivalité des associations symphoniques. — **15 Novembre** : Débuts de chefs d'orchestre : MM. Louis Fourestier et Charles Münch. — Premières auditions : *Nocturne* de M. Guy Ropartz. — A propos de Gabriel Pierné. — Progrès et programmes. — **1er Décembre** : Centenaire de Bizet. — Concerts symphoniques: œuvres nouvelles de MM. Henri Büsser, Georges Spork et Pierre Vellones. — *Voix du vieux Monde*, poème de M. Georges Duhamel, musique d'Albert Doyen. — **15 Décembre** : *Dialogue sur l'Art* (entre un Français et un Marocain de Fez). — Première audition : *Ballade* de *Jean Clergue*. — Musique et Radiodiffusion.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

1er Avril : Léo Gausson ou les injustices du Sort.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

15 Juillet : Freud, source mystique du romantisme hitlérien. — **15 Août** : *Histoire des Révolutions. De Cromwell à Franco.* (*La Révolution d'Angleterre et Cromwell*, par Louis Mandin; *La prise de la Bastille*, par J. Duret; *Comment furent préparées et déclenchées les « Trois Glorieuses »*, par Gabriel Perreux; *La Révolution de Février 1848*, par Albert Crémieux; *Origines de la Commune*, par Lucien Descaves; *La Révolution russe*, par Victor Serge; *La marche sur Rome*, par A. Rossi; *La Prise du Pouvoir par les Nationaux-Socialistes*, par René Lauret; *L'Espagne républicaine*, par Jean Cassou.) Un volume, Nouvelle Revue française.

NOTES ET DOCUMENTS LITTERAIRES

1er Janvier : Dumas et Sir Walter Scott. — Léon Bloy au Colbert, au *Figaro* et chez Buet. — **1er Février** : Les débuts de Francis Vielé-Griffin. — **15 Février** : La fabrication de «L'Education sentimentale ». — **1er Mars** : Une source de Cyrano. — **1er Avril** : Baudelaire et Montépin. — **15 Avril** : George Sand et Louise Colet (Documents inédits). — Documents sur Baudelaire. — **1er Mai** : Une note inédite de Baudelaire (1857). — **1er Juin** : Le souvenir de Léon Deubel. — **15 Juin** : Trois lettres inédites de Chateaubriand. — Une correspondance de Maupassant : du 17, rue Clauzel au « Salon » de 1886. — **1er Juillet** : Le bi-centenaire de Jacques Delille. — **15 Juillet** : Documents baudelairiens. — **1er Août** : Les lettres françaises en Hongrie. — **15 Août** : Villiers de l'Isle-Adam à Bruxelles. — **1er Septembre** : Le « Musée secret » de Théophile Gautier. — **15 Septembre** : Le souvenir de Mlle Read. — La fabrication de *Salammbô*. — **1er Octobre** : Villiers de l'Isle-Adam. Documents biographiques inédits. — Documents baudelairiens. Sources et conjectures. — **15 Octobre** : Documents baudelairiens. Lettres de John Burnel Payne et de Félicien Rops. — **1er Novembre** : Richard Cantinelli. — **1er Décembre** : Documents baudelairiens : Le placard du Voyage.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

1er Mars : L'œuvre du Gouvernement Metaxas en Grèce. — **1er Juillet** : La prochaine révision des grandes conventions internationales. — **1er Septembre** : Quelques remarques sur le différend russo-japonais. —

NOTES ET DOCUMENTS RELIGIEUX

1er Avril : Chez les catholiques belges. — **1er Mai** : L'Autriche catholique et Hitler.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

1er Septembre : Solution générale du Problème de la Photographie des Couleurs.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

15 Février : D. Lloyd George : *Souvenirs de guerre : la Victoire;* Nouvelle Revue critique. — **1er Juin** : Georges Gay : *La Bataille de Charleroi*, Payot. — Général G. Rouquerol : *La Guerre en Argonne*, Payot. — Colonel Argueyrolles : *Le Coup de dés de Tannenberg*, Edit. de la N. R. Critique. — Lieutenant-colonel Bugnet : *Rue Saint-Dominique en G. Q. G.*, Plon. — Mémento.

PEDAGOGIE

1er Février : L. Laberthonnière : *Théorie de l'Education*, Paris, J. Vrin, 1935, 10e édition, 122 pages in-16. — Jacob-M. Lévy : *Maîtres et élèves, essai de psychologie affective*, Paris, J. Vrin, 1935, 276 pages in-16. — C.-G. Jung : *Conflits de l'âme enfantine. — La rumeur. — L'influence du père*, traduit de l'allemand par L. Devos et Olga Raevsky †, préface d'Yves Le Lay, éditions Montaigne, Paris, 78 pages in-8. — P. Guillaume, professeur agrégé de philosophie, docteur ès lettres : *La formation des habitudes*, Paris, Alcan, 1936, 206 pages in-16. — **15 Mai** : Edouard Pichon, médecin des hôpitaux de Paris : *Le développement psychique de l'enfant et de l'adolescent. Evolution normale, pathologie, traitement. Manuel d'étude.* Masson et Cie, 1936, grand in-8 de 374 pages. L'école des parents; *Education et contre-éducation. Les influences extérieures et la famille*, I. Paris, Editions Spes, 1936, in-16 de 344 pages. — André Berge : *Education familiale*, Editions Montaigne, 1936, in-16 de 254 pages. — Vérine : *L'art d'aimer ses enfants*, Editions Spes, 1937, in-16 de 318 pages. — Maria Montessori : *L'enfant*, traduit par Georgette J.-J. Bernard, Desclée De Brouwer, in-16 jésus de 266 pages; *Les étapes de l'éducation*, Desclée de Brouwer, 1937, in-12 de 40 pages. — F. Seclet-Riou, inspectrice de l'enseignement primaire et des écoles maternelles : *A la recherche d'une pédagogie nouvelle. Contribution de l'enseignement primaire public*. Paris, Fernand Nathan, 1937, in-16 de 224 pages. — Mémento. — **15 Septembre** : Emile Durkheim : *L'évolution pédagogique en France. Des origines à la Renaissance*. Paris, Félix Alcan, 1938. 221 pages in-8°. — Albert Millot, chargé du cours de pédagogie à la Sorbonne : *Les grandes tendances de la pédagogie contemporaine*. Ibidem, 176 pages in-16. — Pierre Uri, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, agrégé de philosophie : *La réforme de l'enseignement*, 93 pages in-16 carré, Paris, Editions Rieder, 1937. — Mémento.

PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES

1er Avril : *Les dieux s'en vont, d'Annunzio reste* et M. Marinetti l'éreinte, il y a trente ans. — Les manuscrits de Chatrian à la Bibliothèque Nationale; un legs de Mme Jeanne Chatrian à la Comédie-Française. — Trois petites lettres de Gérard de Nerval, dont deux inédites, l'autre l'étant quasi, suivies des confidences d'outre-tombe de l'auteur de *Sylvie*. — **1er Mai :** Un distique de M. Gabriel de Lautrec. — Paul Masson, dit Lemice-Terrieux, *alias* le Yoghi, ses calembours, ses pensées et son sottisier commenté. — La clé de *Maîtresse d'Esthètes*, satire des mœurs symbolistes. — De l'expression « Mon homme ». — La *Pécheresse* de Henri de Régnier et celle d'Arsène Houssaye. — Vers ignorés de Théophile Gautier, récités par une héroïne de Xavier de Montépin. — **15 Mai :** Le centenaire de la mort de Charles Monselet. L'auteur d'*Oubliés et dédaignés*, dédaigné à son tour, bien injustement, sinon oublié, peint par lui-même, méconnu par Anatole France, chanté par Charles Coligny et vilipendé par le sieur Henry Fouquier. — **15 Juin :** Eloge de M. Georges Andrieux, expert en livres rares et autographes précieux, collaborateur bénévole des historiens littéraires. — D'un hobereau normand et de sa collection disparate, — à propos de qui, en passant, il est rappelé que le *Cousin Pons* est un peu cousin germain d'un obscur héros d'un écrivain oublié. — Aurélien Scholl et Mlle Colombier dessinés par Félicien Rops. Ce qu'Hugues Rebell pensait de la correspondance de ce grand artiste et ce qu'il pensait lui-même de celle de Flaubert. Fragments inédits de ses lettres sur l'art, la littérature et la vie, dont un concernant une conférence nocturne de Baudelaire à Bruxelles sur Jules-Arsène Claretie. — **15 Juillet :** Une amitié fraternelle. — Pierre Louys et Georges Louis. — Leur correspondance en partie chiffrée. Une première au Vaudeville, contée par Pierre Louys, suivie d'une scène dialoguée de la *Femme et le Pantin*, qui ne se retrouve pas dans ce roman dont il semble bien qu'elle soit un fragment de la version originale. — Pierre Louys et les chers lecteurs du *Journal*. — Jane Avril chantée par Raoul Ponchon dans une de ses « gazettes rimées ». — Un mot sur les mémoires de cette gentille saltatrice du *Moulin Rouge* publiés naguère dans *Paris-Midi*. — Une lettre de la demoiselle Berthe Bullier, dite l' « Araignée », qui n'avait ni le talent, ni, surtout, la modestie de Jane Avril. — **15 Août :** Les deux *Rêves*. Celui de Detaille et celui de Zola. L'endroit et l'envers d'un tableau célèbre, décrits tour à tour par Henry Roujon et Octave Mirbeau. — La source pure où l'auteur des *Rougon-Macquart* puisa l'inspiration de son roman mystique, dont l'idée ne lui fût peut-être pas venue sans certain bréviaire du xve siècle qu'Honoré Champion lui fit acheter à l'hôtel des Ventes. — Un autre rêve, celui de Gérome (Jean-Léon) qui voulut faire ce pour quoi son tempérament ni l'Ecole des Beaux-Arts ne le prédisposaient : des portraits, et comment il fut amené à y renoncer à la suite d'une leçon que lui donna au Palais de Justice Mlle Lucile Durand, jolie personne, gentille actrice du Palais-Royal et critique d'art sans le savoir au cours d'un débat où Lambert-Thiboust eût pu trouver la matière d'un joli petit vaudeville. — **15 Septembre :** Où il est prouvé, à propos de deux rares et très précieux poèmes en prose de Villiers de l'Isle-Adam, qui illuminent son œuvre et sa vie, que Théophile Gautier n'avait pas tort de dire : « Tout ce qui est imprimé est inédit. » — L'*El Desdichado* de Gérard de Nerval et l'*El Desdichado* de Villiers de l'Isle-Adam. — Comment Hugues Rebell rejoint Villiers et s'apparente à lui. — *A celle qui est morose*, qui n'est pas, comme le lecteur superficiel serait tenté de le croire, une femme. — Villiers de l'Isle-Adam, collaborateur de la *Lune*, imprimé au verso d'un portrait-charge de Paul de Kock par Gill, lequel sous le couvert du *Cousin Jacques*, exalte démesurément le romancier de *Monsieur Dupont* et de la *Pucelle de Belleville*. — Ce que le nommé Blondeau (Amédée), revuiste qui se mêlait d'éplucher les revues littéraires, pensait de *Claire Lenoir* et du style de Villiers. — L'estime, la sympathie et les encouragements que le

dramaturge de l'*Etrangère* prodigua à celui de la *Révolte*. — De l'engouement d'une princesse du demi-monde pour le *Nouveau Monde* et comment Léonide Leblanc faillit créer un rôle dans cette pièce et peut-être sauver celle-ci. — Villiers de l'Isle-Adam défendu contre les philistins par Henri Laujol, alias Henri Roujon, dans le salon imaginaire de Mme de Lionne et dans le *Nouveau Décaméron*. — E. de l'Isle-Adam, qui esquissa dans le *Nain Jaune* le portrait du comte de Montalembert, serait-il parent de Villiers de l'Isle-Adam? — **15 Octobre** : Où il est de nouveau question de Mme Valtesse de la Bigne, laquelle, par Zola, qui a décrit son hôtel dans *Nana*, appartient à l'histoire littéraire. — Des *Lettres à Nana*, autrement dit à Mme Valtesse, qui devaient paraître en octobre 1883 et qui, hélas! ne parurent jamais. — Trois billets inédits de Léonide Leblanc à Mme Valtesse de la Bigne qui prouvent que les demi-mondaines, sous la troisième République, avaient les façons des mondaines et, en plus du souci de la forme, celui de l'orthographe que celles qui les traitaient d' « Etrangères » n'avaient pas toujours. — Comment Mme Valtesse se trouva mêlée à l' « Affaire », de la lettre qu'elle envoya au *Figaro*, outrée de s'entendre appeler « la » Valtesse à la Cour de cassation par un capitaine de l'Armée française, à laquelle, sentimentalement, pour ne pas dire sensuellement, et patriotiquement, celle qui donna le Tonkin à la France était si attachée et des quolibets dont la cingla, dans la *Vie Parisienne*, un certain *Whip*. — D'un original à tort surnommé « l'intrépide vide-bouteilles », Charles Desteuque ayant le dégoût de l'alcool et le goût des Parisiennes, qui eût dû lui mériter le surnom de « l'Ami des femmes ». — Du portrait à la plume que le baron Toussaint, dit René Maizeroy, mauvais romancier et excellent chroniqueur, traça de Desteuque et qui est de beaucoup supérieur au croquis que M. Fernand Vandérem, qui admire le « style » du grotesque Théophile Silvestre, l'insulteur de Flaubert, fit de « l'intrépide vide-bouteilles » dans ses *Gens de qualité*. — **1er Décembre** : Où on voit l'ami d'*Aimienne* collaborer à la *Presse*, à la rubrique « Le Boulevard », épiloguer, de préférence sur les faits divers passionnels, éreinter la « pauvre Marceline », et nouer, avec la complicité de deux journalistes inconnus (tout au moins pour l'auteur de cette *Petite Histoire*), Emile Métrot et Henry Vernot, la *Guirlande à Célimène*, et galamment disputer avec eux, en marge d'interviews, des mérites, tant littéraires qu'extra-littéraires, d'un roman autobiographique, de Mlle de Pougy, l'*Insaisissable*, dont le *Gil Blas* allait commencer la publication; d'un frontispice que Félicien Rops grava pour l'*Impuissance d'aimer* et de quelques souvenirs à ce propos de Jean de Tinan. — **15 Décembre** : Comment Emile-Timothée Lubbert, amateur de musique, fit un excellent directeur de l'Académie Royale de Musique. Coup d'œil sur les coulisses de l'Opéra au temps de Charles X : les écarts des élèves danseurs et les caprices de ces demoiselles. M. Lubbert loué par Berlioz. Du déluge de chants nationaux qui précéda la fantaisie dramatique sur la *Tempête*, de Shakespeare, et suivit l'autre tempête qui emporta Charles X. Quelques cantates tournées par des citoyens bourgeois en l'honneur de la Révolution et de Louis-Philippe, qu'il eût été dommage de laisser moisir plus longtemps dans les cartons des archives de l'Opéra. Comment, pour s'être fait tirer l'oreille, à propos de celle du jeune Hortensius de Saint-Albin, M. Lubbert se la vit fendre par M. de Montalivet. Où le lecteur, curieux de connaître la suite des tribulations de M. Lubbert, est prié de se reporter à un petit ouvrage paru il y a cinq ans, intitulé *Aventuriers et originaux*.

PHILOSOPHIE

1er Mars : Prosper Alfaric : *Laromiguière et son école*, Belles-Lettres, 1929. — Henri Gouhier : *La jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme*. II: *Saint-Simon jusqu'à la Restauration*. Vrin, 1936. — Auguste Comte : *Lettres inédites à C. de Blignières*, présentées par Paul Arbousse-Bastide. *Ibid.*, 1932. — Michel Uta : *La théorie des sciences dans la philosophie d'Auguste Comte*, Alcan, 1928. — Jean Delvolvé: *Réflexions*

sur la pensée comtienne. Ibid., 1932. — Cournot : *Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temp msodernes.* Boivin, 1934, 2 vol. — R. Ruyer : *L'humanité de l'avenir d'après Cournot.* Alcan, 1930. — **15 Mai** : J. Segond : *la vie de Spinoza*, Perrin, 1933. — Paul Vulliaud : *Spinoza d'après les livres de sa bibliothèque.* Chacornac, 1934. — Pierre Lachièze-Rey : *Les origines cartésiennes du dieu de Spinoza.* Alcan, 1932. — Paul Siwek, S. J. : *Spinoza et le panthéisme religieux*, Desclée De Brouwer, 1937. — J.-R. Carré : *Spinoza*, Boivin, 1936. — *La philosophie de Fontenelle ou le sourire de la raison.* Alcan, 1932. — **15 Juin** : Baron Cay V. Brockdorff : *Die Urform der « Computation sive Logica » des Hobbes.* Kiel, Rœssler, 1934. — David Hume : *Œuvres philosophiques choisies*, trad. par Maxime David. *Traité de la Nature humaine. De l'entendement.* Alcan, 1930. — André Leroy : *La critique et la religion chez David Hume. Ibid.*, s. d. — Maurice Nédoncelle : *La philosophie religieuse en Grande-Bretagne de 1850 à nos jours.* Bloud et Gay, 1934. — Maurice Le Breton : *La personnalité de William James*, Hachette, 1929. — **1er Octobre** : Louis de Villefosse : *Machiavel et nous.* Bernard Grasset, 1937. — Emile Namer : *La vita di Vanini in Inghilterra.* Lecce, 1934. — Jean Lameere : *L'Esthétique de Benedetto Croce.* Paris, Vrin, 1936. — F. Palhoriès : *Gioberti.* Alcan, 1929. — **15 Novembre** : J.-E. Spenlé : *La Pensée allemande.* Colin, 1934. — René Berthelot : *Science et philosophie chez Gœthe.* Alcan, 1932. — Pierre Lachièze-Rey : *L'Idéalisme Kantien, ibid.*, 1931. — Martial Guéroult : *L'évolution et la structure de la Doctrine de la Science chez Fichte.* Belles-Lettres, 2 vol., 1930. — Vladimir Jankélévitch : *L'Odyssée de la Conscience dans la dernière philosophie de Schelling.* Alcan, 1933.

LES POEMES

1er Janvier : Hommage à Raoul Ponchon. — Philéas Lebesgue : *La Corbeille du Soir, ou le Livre des Zéjels*, la Neuville-Vault. — Philéas Lebesgue : *L'Arbre des Fées, poèmes d'hier et d'aujourd'hui*, « Petite Collection la Primevère ». — Nicolas Beauduin : *Santa Venezia*, « Editions du Trident ». — Roland Bernhard : *Evasions*, « les Feuillets Poétiques et Littéraires ». — Paul Fontan : *Quelques Vers*, Editions Cosmopolites. — **15 Janvier** : Fernand Mazade : *Dernier Cahier des Amours*, « Cahiers de la Quinzaine ». — Paul Vanderborght : *Hellade*, Editions « Labor ». — Touny-Lérys : *Au Pays de Maurice de Guérin*, « Editions de l'Archer », Toulouse. — Henri Bayvet : *Dimanche Matin*, Alph. Lemerre. — **1er Février** : Rainer Maria Rilke : *Poèmes*, traduction de Lou Albert-Lasard, Gallimard. — Antoine Duclos : *Signaux!* « Editions du Phénix ». — Monny de Boully : *Accueil au Capitaine*, « Cahiers du Sud ». — Jan Bouhier : *Hallucinations*, René Debresse. — Raoul Hautier : *Ariel et les Sirènes*, s. n. d'éditeur. — Olivier Meurice : *Connaissance du Printemps*, « les Cahiers du Journal des Poètes ». — Simone Gray : *Bonsoir, ma mie*, s. n. d'éditeur. — **15 Février** : Robert Houdelot : *Le Temps Perdu*, « la Presse à Bras ». — François Ducaud-Bourget : *Notre-Dame de Haute Mort*, « les Cahiers Poétiques de Matines ». — Léon Bocquet : *Les Cygnes Noirs*, Mercure de France. — **1er Mars** : Renée de Brimont : *Les Fileuses*, Corrêa. — Makhali-Phâl : *Chant de Paix*, Bibliothèque royale du Cambodge. — Adrienne Revelard : *Passante*, H. Matarasso. — Cécile Arnauld : *Les réseaux du réveil.*, G. L. M. — **15 Mars** : Henry Charpentier : *Ode sur l'Acropole*, Mercure de France. — Henry Charpentier : *Diptyque*, « éditions du Trident ». — André Druelle : *Evocations*, « éditions des Iles de Lérins ». — Frédéric Plessis : *La Couronne de Lierre*, « éditions de la Revue des Poètes ». — Roger Desaise : *Voies dans le Soleil*, « Les Cahiers du Journal des Poètes ». — Odilon-Jean Périer : *Les Poèmes*, « éditions des Artistes », Georges Houyoux, Bruxelles. — **1er Avril** : Sylvain Royé : *Le Livre de l'Holocauste*, Garnier. — André Stirling : *Ecrit dans la Lumière du matin*, Jean Flory. — Charles Forot : *Epigrammes*, « Au Pigeonnier ». — Léon Riotor : *Imageries des Croisades*, Mercure de France. — *Anthologie des Poètes dauphinois contemporains*, Société des Ecrivains dauphinois. —

15 Avril : Marc Séguin : *Poèmes*, Albert Messein. — André Marcou : *le Déhanché*, « Cahiers des Poètes Catholiques ». — Paul Dermée : *le Cirque du Zodiaque*, Cahiers du Journal des Poètes. — Paul Dermée : *O Solitude! O Fontaines!*, G. L. M. — André Payer : *Calendrier poétique pour l'Ardenne*, « éditions de la Grive ». — Jean Sulver : *Ballades du Texas*, « éditions du Bayon», Houston, Texas. — Noël de la Houssaye : *Mausolée pour Euterpe*, « éditions du Trident ». — Patrice de la Tour du Pin : *le Don de la Passion, suivi de Saint-Elie de Guence*, « Cahiers des Poètes Catholiques ». — **1er Mai** : Cécile Périn : *La Coupe*, C. A. Högman. — Amélie Murat : *Vivre encore*, « Editions de la Cigale ». — Jeanne Marvig : *La chanson de Toulouse*, « Editions de Tolosa ». — Anne (Exercices d'Anne) : *le Pavillon*, « les Argonautes ». — Anne Tranchard-Méré: *Images du pays de Comté*, Impr. Millot frères, Besançon. — Marthe Boidin : *Jeux de Merlin*, Le Divan. — Marise Querlin : *Lotus mort*, « Notre Temps ». — Madeleine Gautier : *Les Patiences du Ciel*, José Corti. — Yvonne Delahaye : *La Lampe du sanctuaire*, éditions Corymbe. — Jane Langlade : *Reflets*, s. n. d'éd., Beyrouth. — **15 Mai** : Luce Laurand : *L'Herbe au Vent*, Alphonse Lemerre. — Jeanne-Frédérique Renauld : *Paysages Passionnés*, « Les Presses Universitaires ». — Gilbert Mauge: *Concert*, «Editions du Sagittaire ». — France Lambert : *Reflets du Feu*, « les Cahiers d'Art et d'Amitié ». — Thérèse Aubrey : *Défense de la Terre*, G. L. M. — Germaine Blondin : *le Jeu de l'Oie*, « Editions Corymbe ». — Diane de Cuttoli : *les Grands Instants*, Grasset. — **1er Juillet** : Louis Mandin : *L'Aurore du Soir*, Mercure de France. — Paul Fort : *Expo 37*, E. Flammarion. — Georges-Louis Garnier : *Verdures de Paris*, chez Garnier. — André Dez : *Exigences*, R.-A. Corrêa. — **15 Juin** : Raymond de la Tailhède : *Les Poésies*, Albin Michel. — Louis Pize : *Le Pays de l'Automne*, « Au Pigeonnier ». — Tancrède de Visan : *Le Clair Matin sourit*, imprimé à Lyon. — **1er Juillet** : Paul Eluard : *Les Animaux et leurs Hommes; les Hommes et leurs Animaux*, Gallimard. — Paul Eluard : *Cours Naturel*, éditions du Sagittaire. — Pierre Reverdy : *Ferraille*, « Cahiers du Journal des Poètes ». — Roger Lannes : *Les Voyageurs étrangers*, G. L. M. — Roger Richard : *Le Voyage Interdit*, René Debresse. — François Drujon : *Trois Nocturnes de l'Homme Nouveau*, Messein. — Charles Bocquet : *Années Elémentaires*, « La Hune ». — Jacques Dalléas : *Le Jardin des Oliviers*, « La Hune ». — Maurice Fleurial : *Un seul pétale manque*. Vidalie, Tananarive. — Maurice Fleurial : *Le Charme de l'Ile Rouge*, Albert Messein. — **15 Juillet** : Robert Ganzo : *Orénoque*, s. n. d'éd. — Fernand Perdriel : *Les Enfants de la Nuit*, « la Presse à Bras ». — Roger Gaymard : *Feux de Paille*, « les Editions du Moghreb ». — Jean Tostel : *Votre Future Image*, librairie H. P. Livet. — Ilarie Voronca : *Amitié des choses*, « Editions Sagesse ». — Léon Franc : *Nel Mezzo del Cammin*, Bojardi, Marseille. — Hubert Hubac : *Incarnations*, « Editions du Trident ». — **15 Août** : Alliette Audra : *Voix dans le Renouveau*, Corrêa. — Alain Messiaen : *Orages*, « Editions Corymbe ». — Marcello-Fabri : *Les Chers Esclavages*, « Editions de la Cité Nouvelle ». — Marcel Diamant-Berger : *Tziganes*, « la Caravelle ». — Germaine Emmanuel-Delbousquet: *Pochades Basques et Espagnoles*, « les Editions d'Aquitaine ». — Raymond Cortat : *Le Chant des Cimes*, « Editions de la Revue des Poètes ». — Yvonne Gautier : *L'Amphore Ardente*, A. Messein. — Henry Buisson : *Prismes*, Impr. S. Chaudun, Saint-Etienne. — *Mosaïques*, s. n. d'éditeur. — **15 Août** : Philippe Chabaneix : *Le Désir et les Ombres*, « la Presse à Bras ». — André Blanchard : *Les Figures et les Songes*, « la Presse à Bras ». — **1er Septembre** : Claude Dervenn : *Equinoxes*, « éditions Corymbe ». — Elizabeth Borione : *Silences*, « éditions du Trident ». Violette Rieder : *Secret des Vergers*, « la Presse à Bras ». — Henriette Charasson : *Sur la plus haute branche*, Flammarion. — Marguerite Comert : *l'Ile des Morts*, Firmin-Didot et Cie. — Solange Autard de Bragard : *Poésies*, Denoël. — **15 Septembre** : Fernand Baldensperger : *D'Edmond Spenser à Alan Seeger*, « Harvard University Press ». — Ladislas Mecs : *Poèmes Choisis*, Emile-Paul frères. — Lionello Fiumi : *Pour la mort d'une jeune fille créole*, « Cahiers de *Dante* ». — Pierre-Jean Jouve : *Kyrie*, G. L. M. — Hélène-Albert Goerger : *Paysages du Monde*, « Editions

Corymbe ». — **1er Octobre** : André Mora : *Pierre de Foudre*, René Debresse. — Lucien Rousset : *Le Trésor d'Hestia*, « au Pigeonnier ». — Louis Jarty : *Poésies*, Alph. Lemerre. — Georges Martin : *Ombres Fidèles*, « aux Editions du Feu ». — Joseph Laplace : *Nouveaux Parfums Rouges*, « Editions des Roses », Bordeaux. — Claude Sernet : *Comémorations*, librairie Ischann. — Paul Saintaux : *Par la main d'Antigone...* Imprimerie Auxiliaire. — Paolo Emilio Giusti : *Magie*, Albert Messein. — Léon Kochnitzky : *L'Ermite entouré de feux*, G. L. M. — Henri de Lescoët : *Typographie du Lieu* ,« Editions des Iles de Lérins ». — Jean Finet : *la Voix sans Guide*, Editions de Contrepoint ». — Louis Beaud : *le Feu des Souvenirs*, Cabasson, Toulon. — **15 Octobre** : André Bellivier : *Poésies Arides*, « Editions des Iles de Lérins ». — André Guibert-Lasalle : *Ces Pas Perdus*, « Collection Nuances ». — Paul Leclère : *Et pourtant aimez-moi!*, s. n. d'éditeur. — André Delacour : *Les Saisons et les Jours*, Librairie Académique Perrin. — Henri Puvis de Chavannes : *La Présence des Dieux*, Albert Messein. — François Moutier : *Comme le Vent du Soir*, le Divan. — André Bourgue : *Rêves et Trébuchets*, « éditions Corymbe ». — Guy de Villartay : *Reliquiae*, « éditions Corymbe ». — **1er Novembre** : Charles-Adolphe Cantacuzène : *Les Dernières Aurores*, Alb. Messein. — Elie Marcuse : *Silènes*; «Editions de la Vie Réelle ». — Charles Massonne : *Tristan Fou*, « Editions du Cuvier ». — Charles Massonne : *Ubac*, «Editions du Cuvier ». — Henri Hertz : *Passavant*, « Editions de la Vie Réelle ». — **15 Novembre** : René Ghil : *Œuvres complètes*, 3 vol., Albert Messein. — Victor Margueritte: *Nocturnes*, Flammarion. — Maurice Pottecher : *Les Roses de la Sagesse*, Mercure de France. — **1er Décembre** : Anonyme : *quelques chants pour une enfant d'aujourd'hui*, Emile-Paul frères. — Edmond Fleg : *Apocalypse*, Gallimard. — Jacques Dyssord : *Les dés sont jetés*, Grasset. — Maurice Rostand : *Il ne faut plus jamais*, René Debresse. — **15 Décembre** : Jacques Nielloux : *Poèmes de la Vie Dangereuse*, Editions de « Matines ». — Pierre Jalabert : *La Couronne de Lumière*, chez Garnier. — Sonia de Contades : *Pénombre*, « la Presse à Bras ». — Claude Maubernard : *Farandole de Poèmes*, « éditions de la Jeune Académie ». — Jean da Ponte : *Le Jardin des Lianes*, « Aux Editions de la Revue du Languedoc ». — Pascal Fortuny : *Où luisent de beaux feux...*, Alphonse Lemerre. — Marc Brimont : *Poèmes pour l'Homme Futur*, « Editions Corymbe ».

PREHISTOIRE

1er Mars : G. L. Christensen : *Man and woman in prehistory*. Chez l'auteur, 255 Haven Av., N. Y. City. — Leo Fouché : *Mapungubwe, ancient Bantu civilization on the Limpopo*. Cambridge, University Press, in-4°, XIV-183 p., 5 cartes, 40 pl., 26 dessins. — Jules Guiart : *La race méditerranéenne et le culte solaire dans l'antiquité*. Paris, Hippocrate, in-8°, 29 p., ill. — *Idem. La Gaule avant les Gaulois; la religion ligure à l'époque des dolmens dans ses rapports avec la médecine populaire française*. Paris, Biologie médicale, in-8, 42 p., ill. — Albert Milice : *L'homme néolithique de Bracheux*, République de l'Oise du 7 nov. 1935 (et le *Problème des Pierres-Figures*). — **1er Mai** : Paul Wernert : *L'anthropophagie rituelle et la chasse aux têtes aux époques actuelle et paléolithique*. Paris, Masson, 8°, 12 p. — Dr A. Pons : *Le rite funéraire de la décollation*. Paris, Nourry, 8°, 24 p. — A. Glory : *Au pays du grand silence noir*, Ed. Alsatia, Paris, in-12 carré, 275 p., XVI pl. — Baron de Loë : *Belgique ancienne; catalogue descriptif et raisonné des Musées d'art et d'histoire de Bruxelles*, III, *la période romaine*. Bruxelles, Vromant, in-4°, 371 p., 160 photos. — **1er Juin**: Dr André Cheynier : *Jouannet, grand-père de la Préhistoire*. Brive, impr. Chastrusse, Praudel et Cie, 8°, 101 p., 1 pl. et 1 dépliant. — J. Ferrier : *La Préhistoire en Gironde*; préface de A. Cabrol; Le Mans, Monnoyer, 8°, 336 p., LXXXV pl. photo. — Raymond Furon : *La Perse*, Payot, 8°, 238 p. VII pl. et cartes. — **1er Septembre** : Wernert Paul : *Les pétroglyphes de Gavr'inis; Extr. Rev. anthropologique*, 1937, 8°. — Idem. *Le rôle du feu dans les rites funéraires des hommes fossiles*. Exrt. Rev. générale des

Sciences, 1937, 4°. — Alexandre Goichon : *Les grands tumulus néolithiques de la côte morbihannaise*, Extr. Rev. *An Oaled*, Editions Armorica, N° 17; et chez l'auteur, Asnières, 22, rue de la Concorde. — **15 Octobre** : Encore l'âge des dolmens et des signes gravés : observations de M. Alexandre Goichon. — Luce Passemard : *Les statuettes féminines paléolithiques dites Vénus stéatopyges*. Nîmes, Libr. Teissier, 8°, 151 p., XVI pl. héliogr. — Emile Gerlach: *Les pierres à bassins dans les Vosges moyennes*. Bull. Soc. Philomat. vosgienne, Saint-Dié, 1937, p. 3-42, ill. — Commandant Octobon: *Outillage paléolithique banal en os;* Extr. Congrès préhistorique XIIe session, 8°, p. 303-330. — Maurice Reygasse : *Notes sur la distribution géographique et la morphologie de diverses stations du territoire de Tébessa, Sud constantinois*, Impr. Baconnier, Alger, 8°, 91 p., nombreux dessins et photos. — G. Marcy: *Etude de documents épigraphiques recueillis par M. Reygasse au cours de ses missions dans le Sahara central*, Alger; Soc. historique, 8°, 36 p., 4 pl.

PSYCHOLOGIE

1er Mars : H. Piéron : *L'Année Psychologique*, 2 vol., Alcan. — P. Guillaume : *La Psychologie de la Forme*, 1937, E. Flammarion. — A. Clausse : *Les Principales Tendances de la Psychologie expérimentale;* chez l'auteur, 84, rue des Buissons, Liége. — A. Joussain : *Psychologie des Masses*, E. Flammarion. — **1er Juillet** : G. Dumas : *Nouveau traité de Psychologie*, t. VI, fascicule 1, Alcan. — J. Piaget : *La Construction du réel chez l'enfant*, Delachaux et Niestlé. — Dr Wintch : *Les premières manifestations intellectuelles de l'enfant*, Payot.

QUESTIONS ACTUELLES

15 Avril : Baudelaire au Luxembourg. — Pour la défense du Livre. — **15 Mai** : Une voix d'outre-tombe. — **1er Décembre** : Le plan de « redressement » Rabourdin.

QUESTIONS COLONIALES

1er Mars : Maurice Martin du Gard : *Pour l'Empire*, Flammarion. — John Charpentier : *Duplex et l'Empire des Indes*. Mame. — Henri Labouret : *Le Cameroun* (s. n. d'éditeur). — Théodore Monod : *Méharées, explorations au vrai Sahara*, Ed. Je sers. — André Armandy : *Pour la Princesse*, Plon. — Gouverneur de Chavannes : *Le Congo*, Plon. — A. Berque : *L'Algérie, terre d'art et d'histoire* (s. n. d'éditeur) — **1er Mai** : Clément Charoux : *Ameenah* (The Printing Library, Maurice). — Lucien Delmas : *Tu seras colon* (Aloccio, Tunis). — René Pottier : *Henry Duveyrier* (Plon). — René Guillot : *Frontières de Brousse* (Ed. du Moghreb, Casablanca). — René Maran : *Le livre de la Brousse* (Fayard). — Jean Paillard : *Ghana, ville perdue* (Les Œuvres françaises). — Armand Hayel : *Chansons des Iles* (Denoël). — René Bouvier : *Sainte-Hélène avant Napoléon* (Sorlot). — Roland Lebel : *Histoire de la Littérature coloniale* (Larose). — **1er Juillet** : Gabriel Hanotaux : *Mon Temps*, t. II (Plon). — Jérôme et Jean Tharaud : *Alerte en Syrie* (Plon). — Paul Bernard : *Nouveaux aspects du problème indochinois* (Nouvelles Editions latines). — Maurice Beaumont : *L'essor industriel et l'impérialisme économique* (Alcan). — **1er Septembre** : Mme et M. Ozouf : *La France d'Outremer*, 2 vol. (Fernand Nathan). — *L'Art Vivant*, N° consacré à l'Empire français. — Jeanne Sorrel : *l'Afrique du Nord vue par les littérateurs* (Ed. des Horizons de France). — Gabriel Audisio : *Jeunesse de l'Algérie* (Ed. Charlot, Alger). — Piersuis : *Les feux du Douar* (Ed. du Moghreb). — A. André-Lamandé et Jacques Nanteuil : *René Caillé* (Plon). — René Maran : *Livingstone* (Gallimard).

QUESTIONS JURIDIQUES

15 Février : Recherche de la paternité. — Paternité hors mariage. — Comparaison des sangs. — Lois de l'hérédité mendélienne. — Théorie des groupes sanguins. — Art. 340 du Code civil. — Expertise demandée par le père prétendu. — Expertise demandée par la mère. — Moyens énumérés par la loi. — Preuve directe. — Pouvoir souverain du juge. — **1er Juin** : Mariage. — Droits et devoirs respectifs des époux. — Résidence du ménage. — Célébration du mariage. — Capacité civile de la femme. — Qualité de chef de famille du mari. — Domicile au cours de l'instance en divorce. — Loi sur la Presse. — Droit de réponse. — Phobie de l'erreur judiciaire. — L'affaire Lafarge et le Cinéma. — Psychologie de l'empoisonneuse. — Mémento.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

1er Mars : *Souvenirs du général Messimy*, Plon. — René Mémain : *La Marine de guerre sous Louis XIV*, 2 vol. in-4°, Hachette. — W. O. Stevens et A. Westcott : *Sea Power*, Payot. — Mémento.

QUESTIONS RELIGIEUSES

1er Février : Lucie Delarue-Mardrus : *La petite Thérèse de Lisieux* (Fasquelle). — Abbé Giraud : *L'abbé Germain Long-Hasselmans* (Editions Publiroc, à Marseille). — Mémento. — **1er Juin** : Mme Ancelet-Hustache : *Lueurs sous la porte sombre*, Bloud et Gay. — Maurice Brillant : *Le plus bel amour*, Bloud et Gay. — Le R. P. Flachère : *En route vers les idoles*, Plon. — Colette Yver : *Marie Pauline de Jésus : Pauline Jaricot*, Spes. — Mémento. — **15 Août** : Mme Daniélou : *Action et Inspiration*, Beauchesne. — Jacques Chevalier : *La Vie morale et l'Au-Delà*, Flammarion. — Paul Claudel : *Un Poète regarde la Croix*, Gallimard. — Paul Claudel : *Introduction au Livre de Ruth*, Desclée De Brouwer. — J. Malègue : *Petite Suite liturgique*, Spes.

LES REVUES

1er Janvier : *La Muse française* : Saint-Amant vu par M. Tristan Derême; notre adieu à Raoul Ponchon. — *La Phalange* chante la Sicile et place M. Mussolini-Jupiter à la tête de la civilisation. — *Les Œuvres libres* : un mardi au « Mercure » environ 1900. — *Revue bleue* : adieu à Robert de la Vaissière. — Mémento. — **15 Janvier** : *Revue de Paris* : l'intellectualité de M. Paul Valéry; son isolement spirituel volontaire. — *L'Age nouveau* : Rimbaud séminariste rêve du Harrar avec Paul Bourde et Jules Mary. — *La N. R. F.* : l'idée de patrie chez un réactionnaire, fonctionnaire du gouvernement de la France. — *La Nouvelle Saison* : premier numéro. — *Arts et Idées* : appel à ses lecteurs. — Mémento. — **1er Février** : *La Nouvelle Revue* : définition de la santé; une cure radicale par des moyens spirituels, démonstration et logique. — *Marsyas* : un poème et une chanson de Charles Rafel. — *Corymbe* : un poème de Mme S. Sardin-Pourquier. — *Revue des Deux Mondes* : détails sur l'attentat de Serajevo; on apprend que l'archiduc François-Ferdinand aurait pu être assassiné à Toulouse en janvier 1914. — Mémento. — **15 Février** : *La Revue hebdomadaire* : Réquisitoire de M. René Gillouin contre les méfaits du mercantilisme contre la peinture. — *Revue des Deux Mondes* : emprunts aux carnets de Ludovic Halévy relatifs à l'année 1881. — *Dante* : Alexandre Dumas fils donne à Madeleine Lemaire une consultation écrite sur les incommodités que lui inflige l'amour dans la société mondaine où elle vit. — Mémento. — **1er Mars** : *Mesures* : De Pierre-le-Grand à Lénine, en passant par Dostoïewsky; fragment d'un poème d'Essénine; une nouvelle admirable de Jean-Paul Sartre. — *Revue des Deux*

Mondes : la vraie Mme Cardinal; opinion de Dupanloup sur « Madame Bovary »; le vieux Condé et Talleyrand; Louis XVIII et l'esprit de famille. — *L'Age nouveau :* une note de F. Vielé-Griffin sur son amitié littéraire avec Henri de Régnier et sur le symbolisme. — Naissance : *La Gazette des Amis des Livres,* nouvelle expression de l'apostolat de Mlle Adrienne Monnier. — Mémento. — **15 Mars** : *Europe :* un portrait de Mme Geneviève Favre et quelques passages de ses souvenirs sur Charles Péguy. — *Les Primaires :* un soldat de l'empire refuse l'épaulette et un domaine en Allemagne, pour obtenir la croix qu'il reçoit après l'exil de Napoléon. — *Revue bleue :* dès 1769, on opposait Bacon à Shakespeare; dès 1796, on voyait dans *Hamlet* la tragédie de Marie Stuart épousant le meurtrier de son second mari; ce sont des découvertes de M. A. Lefranc. — *Le Génie français. Le Divan. Le Lunain :* trois poésies. — Mémento. — **1er Avril** : *Les Feuillets de l'Ilot :* propos sur la poésie; poèmes de M. Pierre Boujut. — *Cahiers franco-allemands :* la jeunesse allemande en 1938; imagerie de propagande. — *La Nouvelle Revue française :* souvenirs de M. Paul Valéry sur Edgar Degas. — *Revue de Paris :* M. Bernard Shaw vierge à 29 ans; quelques motifs plausibles de cette persévérance donnés par M. Frank Harris. — Mémento. — **15 Avril** : *Ma Revue :* M. Jean Rameau injurie Paul Verlaine. — *La Nouvelle Revue :* six marins russes fusillés à l'arsenal de Toulon, quand régnait Nicolas II. — *Revue des Deux Mondes. Revue de Paris :* d'Annunzio, son souvenir selon Mme Marie de Régnier et M. Albert Flament. — *Les cahiers aurevilliens :* Barbey d'Aurevilly tel que l'ont vu ses concitoyens à Valognes. — Mémento. — **1er Mai:** *Hippocrate :* Elie Faure et la critique littéraire accusée à son sujet par M. Octave Béliard. — *Le Bayoll :* la culture française en Louisiane; Gaston Chérau au Texas; un colon qui ne passe pas l'océan; un poème sur l'électricité. — Naissance : *Cocktail :* de M. L. Nils Persson : « Cupidonnades » et « nous ». — *Yggdrasill :* un sonnet de d'Annunzio. — Mémento. — **15 Mai** : *Echanges et Recherches :* Stéphane Mallarmé et M. Paul Valéry expliqués par la critique universitaire actuelle. — *Les Etudes poétiques :* Maurice Ravel, élève du conservatoire de Paris. — *Europe :* fin des « souvenirs sur Péguy » de Mme Geneviève Favre. — *Naissances: Civilisation; Rob; Le Lunain Bajocasse.* — Mémento. — **1er Juin** : *La Nouvelle Revue française :* « prestige de la Poésie », par M. Jullien Lanoë. — *La Grande Revue :* 31 mars 1838, naissance de Léon Dierx; son œuvre, d'après M. Pierre Mayeur. — *L'Amitié guérinienne :* de méchants vers de Maurice de Guérin qui méritaient bien l'oubli où les avaient laissés l'auteur et Eugénie. — *Crapouillot* et *La Vie réelle :* fascicules consacrés au « crime »; leur nocivité; un poème inoffensif. — Mémento. — **15 Juin** : *Le Cocktail littéraire :* conseils d'un jeune à sa génération; il annonce la mort du vers; M. Louis Mandin dit son espoir en la jeunesse, pourvu qu'elle soit sincère. — *Revue de Paris :* le roi Fouad, M. André Tardieu, le président Doumergue et le protocole. — *Volontés :* regrets à propos de la décadence du théâtre. — Naissances : *Du côté de chez Rakoto,* « préface » et un poème de M. O. Mannoni; *Les Réverbères :* indications et brèves citations. — Mémento. — **1er Juillet** : *La Vérité aux Français :* M. H. R. Lenormand écrit sur le théâtre en U. R. S. S. et en France. — *La Nouvelle Revue française :* M. Léon-Paul Fargue, à propos de « Défense des Lettres » de M. Georges Duhamel. — *Yggdrasill :* « Défense à la poésie? » par M. Marcel Martinet. — Mémento. — **15 Juillet** : *Revue de Paris :* Talleyrand à Londres en 1831, vu et entendu par un diplomate autrichien. — *Etudes :* les Romains et les acclamations prodiguées à M. Hitler. — *Volontés :* un poème en trois langues, par M. Eugène Jolas. — *Europe :* technique de la bande sonore des films; le cinéma tue la musique. — Mémento. — **1er Août** : *Dante :* une lettre inédite de Laetitia Bonaparte à son fils Lucien, avec un post-scriptum de l'oncle Fesch. — *La Revue Universelle :* le souvenir d'André Beaunier. — *Ma Revue :* la preuve est faite que Rimbaud n'a pas jeté au feu l'édition originale de « Une saison en enfer ». — *Les Amitiés :* deux beaux poèmes de Jean Pouly mort à 30 ans en 1937 et son souvenir par M. Louis Pize. — Mémento. — **15 Août** : *Le Pont Mirabeau :* ses buts, deux poèmes de son premier numéro. — *La Grande*

Revue : un sonnet inédit de M. Georges Fourest. — *Les Feuillets de l'Ilot*: l'enfant vu par un instituteur; un « pauvre bougre » vu par un écolier. — *Le Divan* : Shakespeare et le cas de John Keats. — Mémento. — **1er Septembre** : *Revue de Paris* : Hortense Cornu, notes sur la cour de Hollande, sur la Malmaison en 1814 et 1815. — *La Revue hebdomadaire* : Paul Déroulède et l'Académie française; une proposition d'assassiner Guillaume II, faite au tribun et par lui repoussée. — *Pavés de Paris* : témoignage d'un ancien combattant et de ses camarades tués à l'ennemi, contre la guerre. — Naissance : *Les Courants*. — Mémento. — **15 Septembre** : *Revue des Deux Mondes* : Critique de la critique, à propos d'Emile Faguet. — *La Revue Universelle* : M. André Rousseaux, la critique, la publicité et les écrivains. — *Volontés* : on abuse des inédits posthumes et du goût de l'inachevé. — *Yggdrasill* : encore des poèmes inédits de René Bichet, un authentique et grand poète. — *Le Front latin* : projet de fonder à Paris une « maison de la latinité ». — *Revue hebdomadaire* : sur un poète allemand qui dépeça sa fiancée impunément. — Mémento. — **1er Octobre** : *Les Griots* : le mouvement intellectuel en Haïti; retour aux « splendeurs abolies des civilisations soudanaises »; de l'opportunité de créer un nouvel alphabet. — *L'Europe centrale* : statistique des injures radiodiffusées par l'Allemagne contre la Tchécoslovaquie. — *L'Allemagne contemporaine* : adieux à l'Autriche; l'avenir de sa poésie. — *La Nouvelle Revue Française* : protestation de M. Paul Claudel contre les trois dictateurs actuels qui étouffent la pensée en Russie, en Allemagne et en Italie. — *Muses* : trois poèmes de M. Guy-Charles Cros. — Mémento. — **15 Octobre** : Heures cruciales. — *Nouveaux Cahiers* : un projet d'organisation de la paix. — *Les Cahiers poétiques de Corymbe* : poèmes de M. Jules Tordjman, oranais, lauréat de la revue. — *Revue des Deux Mondes* : Shakespeare était catholique; démonstration par son emploi du mot « cockle » au lieu de « tares » pour « ivraie ». — Naissance: *La Voix de la Forêt* : la Prière de la Forêt; poème de M. Edouard Dujardin « A Stéphane Mallarmé, en souvenir du voilier de Valvins ». — Mémento. — **1er Novembre** : *Esprit* : M. Emmanuel Mounier, après la capitulation de Munich, pousse l'appel : « France, réveille-toi! » — *Cahiers de France* : le mariage du peintre Utrillo; un poème qu'il a écrit pour louer Suzanne Valadon. — *Bretagne* : M. Marcel Longuet évoque les représentations de « La Révolte » de Villiers de l'Isle-Adam, le fils du poète, la « Sixtine » de Remy de Gourmont. — *La N. R. F.* : Vienne sous la botte. — Mémento. — **15 Novembre** : *L'Age Nouveau* : un poème de Théo Varlet. — *L'Archer*: une lettre inédite de la reine Victoria à la reine Amélie. — *La Revue Universelle* : Baudelaire et la foi religieuse; Alph. Rabbe et Baudelaire; appel aux chercheurs. — *Yggdrasill*: deux poétesses nouvelles: Mmes Marthe Boidin et Louisa Paulin. — *Le Mois* : l'opposition en Allemagne; ses moyens et ceux de la Gestapo; espoir en un avenir meilleur et méfiance obligatoire. — Mémento. — **1er Décembre** : *Revue des Deux Mondes* : contre le pittoresque et pour la vraie grandeur de Villiers de l'Isle-Adam; sa femme mérite l'admiration et son fils un souvenir amical. — *Revue de Paris* : la mauvaise langue de Mérimée. — *Mesures* : Orphée, Eurydice, le Christ et M. Pierre Emmanuel, poète. — *La Revue hebdomadaire* : comment furent découverts au Maroc les gisements de phosphate dont l'exploitation justifie l'importance du port de Casablanca. — Mémento. — **15 Décembre** : *Revue de Paris* : Francis Jammes; souvenir de son apothéose à Paris, en 1937; comment « on rate son Académie », selon Barrès. — *Du côté de chez Rakoto* : une enquête administrative à Madagascar en 1910. — *Le Mois* : lecture pour le 11 novembre. — *Les Nouvelles Lettres* : de la prêtrise au communisme; définition du peuple. — Mémento.

LES ROMANS

1er Janvier : Gabriel Brunet : *Etoile du Matin*, Mercure de France. — Robert Brasillach : *Comme le temps passe*, Plon. — André Maurois : *La machine à lire les pensées*, Gallimard. — André Armandy : *Le Paradis de*

Satan, Lemerre. — Mathilde Alanic : *L'oiseau couleur du temps*, Flammarion. — **15 Janvier** : Jules Romains : « *Les hommes de bonne volonté* », *Mission à Rome*. — *Le drapeau noir*, Flammarion. — Henri Mazel : *Le Serment*, G. Peyre. — Marie-Louise Pailleron : *L'affaire de West-Port*, Albin Michel. — Marcelle Vioux : *Anne de Boleyn*, Fasquelle. — **1er Février** : Henri Bachelin : *Monsieur Ildefonse*, Mercure de France. — Raymonde Vincent : *Campagne*, Stock. — Marie Gevers : *La Ligne de vie*, Plon. — Romain Roussel : *La Vallée sans printemps*, Plon. — Jean Rogissart : *Mervale*, Denoël. — Mémento. — **15 Février** : Colette : *Bella-Vista*, Ferenczi. — Henri Ghéon : *Les Détours imprévus*, Flammarion. — Marc Chadourne : *Dieu créa d'abord Lilith*. — Paul Lorenz : *La pension Welcome*, Mercure de France. — J.-H. Rosny aîné : *Un banquier*, Flammarion. — Simenon :*L'Assassin*, Gallimard. — **1er Mars** : Somerset Maugham : *Servitude humaine*, Editions de France. — André Malraux : *L'espoir*, Gallimard. — G. de La Tour du Pin : *Le Retour du guerrier mort*, Les Libertés françaises. — **15 Mars** : A.-Ferdinand Herold : *Les Amants hasardeux*, Mercure de France. — Gabriel Mourey : *L'amateur de fantômes*, Mercure de France. — Jean Prévost : *La Chasse du matin*, Gallimard. — Pierre Devaux : *Gaïlen*, Plon. — Henry Bordeaux : *Le Maître de l'amour*, Plon. — Claire Sainte-Soline : *Les sentiers détournés*, Rieder. — Paul Mousset : *Maïmena*, Grasset. — Jane Valriant : *Sur un air anglais*, Nouvelles Editions de Paris. — **1er Avril** : Edmond Jaloux : *L'Egarée*, Plon. — Jacques Boulanger : *Adam ou Eve*, Gallimard. — Fanny le Jemtel : *Terre sucrière*, Editions Corrêa. — François Dallet : *Les pieds du diable*, Denoël. — Joseph Jolinson : *Les Coquines*, Gallimard. — Louis Patelle : *Wang*, Gallimard. — Madeleine Vivan : *Village Noir*, Rieder. — **15 Avril** : Rachilde : *La fille inconnue*, Baudinière. — Léon Daudet : *Fièvres de Camargue*, Gallimard. — Adolphe Falgairolle : *La Milicienne*, Editions de France. — Christian Chanzy : *L'appel du soir*, Tallandier. — Jacques-Vincent : *Nos filles*, Sorlot. — **1er Mai** : Binet-Valmer : *L'Héritage*, Flammarion; *La Princesse nue*, A. Fayard. — Francis Carco : *L'homme de minuit, Blumlein 35*, Albin Michel. — Maurice Genevoix : *Bernard*, Flammarion. — Marcel Aymé : *Gustalin*, Gallimard. — C. J. Odic : *L'ombre à la Barraquer*, Corrêa. — Armand Lunel : *Jérusalem à Carpentras*, Gallimard. — **15 Mai** : La Varende : *Le centaure de Dieu*, Grasset. — Camille Mayran : *Dame en noir*, Grasset. — Jean Martet : *Pacifique*, Albin Michel. — Jean Fontenoy : *Shanghaï secret*, Grasset. — Pierre Hubermont : *L'arbre creux*, Rieder. — Jacques Christophe : *Au chant du coq*, Plon. — **1er Juin** : Henry Bordeaux : *L'affaire de la rue Lepic*, Plon. — Pierre Benoit : *Les compagnons d'Ulysse; Bethsabée*, Albin Michel. — Suzanne Martinon : *Eux et nous*, Plon. — Jacques Debû-Bridel : *Les secondes noces*, Gallimard. — Marcelle Pie : *Sœur Landeline*, Denoël. — Jean de la Brète : *Frédérique ou un caractère parisien*, Plon. — Pierre d'Amfreville : *Les fanatiques*, Grasset. — Nicolas Ségur : *Le sang de France*, Tallandier. — **15 Juin** : Bertrand de La Salle : *Les forces cachées*, Plon. — Constantin-Weyer : *Les tombes d'amour*, Librairie des Champs-Elysées. — Jean-Alexis Néret : *Quand la grâce est perdue*, Ferenczi. — César Fauxbras : *Antide ou les banqueroutes frauduleuses*, Flammarion. — Pierre Limagne : *Orage sur la maison Boutière*, Bloud et Gay. — Claude Fayet : *L'Obstacle*, Plon. — Georges Oudard : *Les bonheurs désespérés*, Plon. — Aimé Rebaud : *Cocassin ou la nouvelle éducation sentimentale*, Fernand Nathan. — Noële Henrio : *A ras de terre*, Editions Eugène Rey. — Marcel Hamon: *Le 491e Péché*, Malfère. — Pierre Marois : *Rowena*, Plon. — **1er Juillet** : François Mauriac : *Plongées*, Grasset. — Andrée Corthis : *Révoltées*, Editions de France. — Blaise Cendrars : *Histoires vraies*, Gallimard. — Doussia Ergaz : *Bonheur mérité*, R.-A. Corrêa. — Guy Mazeline : *Le panier flottant*, Gallimard. — Marguerite Yourcenar : *Nouvelles orientales*, Gallimard. — Florian-Parmentier : *Le Moulin du rôdeur*, Editions du Fauconnier. — Jean Lebrau : *Images des Jours*, au Pigeonnier. — Joseph Budin : *Les enfants chez les Humbles*, Emile Lemoine, à Chalon-sur-Saône. — Mémento. — **15 Juillet** : Jean-Paul Sartre: *La Nausée*, Gallimard. — Charles-Henry Hirsch : *L'œil du ministre*, Mercure de

France. — Maurice Guierre : *Seul maître à bord*, Tallandier. — Pierre Lafue : *La voleuse*, Editions de France. — Henri Bosco : *L'âne culotté*, Gallimard. — Pierre Morizot : *Les Brumes du Destin*, Denoël. — Jean Fréville : *Pain de brique*, Flammarion. — **1er Août** : Maurice Magre : *Le trésor des Albigeois*, Fasquelle. — Marie Maindron : *Monsieur de Puymontel*, Plon. — Théophile Briant : *Les amazones de la Chouannerie*, Sorlot. — Marcelle Tinayre : *Gérard et Delphine. II. Le rendez-vous du soir*, Flammarion. — André Billy : *Nathalie ou les enfants de la Terre*, Flammarion. — **15 Août** : André Corthis : *Masques*, A. Fayard. — Bernard Barbey : *Le crépuscule du matin*, A. Fayard. — Capitaine Canot : *Vingt années de la vie d'un négrier*, Les libertés françaises. — Henri Poydenot : *Impasse de l'avenir*, Plon. — J.-E. Benech : *Notre maire Tripou*, Nouvelle Revue Critique. — Maurice Bessy : *Sang nouveau*, Fasquelle. — **1er Septembre** : Noële Edmond-About : *Jean Margnac*, Tallandier. — Christian Mégret : *Ils sont déjà des hommes*, A. Fayard. — Marcel Arland : *Terre natale*, Gallimard. — A. de Châteaubriant : *Les pas ont chanté*, « Le Trentenaire », Grasset. — Henry de Monfreid : *L'enfant sauvage*, Grasset. — Marie Diemer : *Le carnet de la cheftaine*, Editions Spes. — **15 Septembre** : Robert Bourget-Pailleron : *Conquête de la Bourgogne*, Gallimard. — Pierre Hamp : *Le Lin*, Gallimard. — Maurice Bessy : *Sang Nouveau*, Fasquelle. — Jean Nomis : *L'ombre qui me ressemble*, Plon. — Denise Mellot : *Premier Mariage*, Denoël. — Léo-Paul Desrosiers : *Les engagés du grand portage*, Gallimard. — J.-M. Bosshard : *Ces routes qui ne mènent à rien*, Emile-Paul. — Max Jarriand : *Fiançailles dans la nuit*, Corrêa. — Sylvain Bonmariage : *Les plaisirs de l'Enfer*, Editions Raoul Saillard. — **1er Octobre** : Lanza del Vasto : *Judas*, Grasset. — André Thérive : *La fin des haricots*, Grasset. — Pierre Dominique : *Colère sur Paris*, Flammarion. — Charles Mauban : *Le pain des larmes*, Gallimard. — Louis-Charles Royer : *Belles à louer*, Les Editions de France. — Albert Bailly : *L'amour et le feu*, Fasquelle. — **15 Octobre** : Ignace Legrand : *Virginia; La Sortie du port*, Gallimard. — Marcel Aymé : *Derrière chez Martin*, Gallimard. — Albéric Cahuet : *La Femme aux images*, Fasquelle. — René Lefèvre : *Les Musisiens du ciel*, Gallimard. — Charles Silvestre : *Mère et fils*, Plon. — Jacques Spitz : *L'Homme élastique*, Gallimard. — **1er Novembre** : Léon Bopp : *Liaisons du monde*, I, Gallimard. — Jean Guirec : *L'enchantement de la nuit*, Albin Michel. — François de Roux : *Brune*, Gallimard. — Pierre-Jean Delaunay : *Léonie, la bienheureuse*, Denoël. — Antoinette Roland : *Le tour de l'homme*, Tallandier. — René Jouglet : *Le feu aux poudres*, Grasset. — Irène Némirovsky : *La Proie*, Albin Michel. — **15 Novembre** : Marcello-Fabri : *Puissances de la foi*, Mercure de France. — Bruno Gay-Lussac : *Les Enfants aveugles*, Grasset. — Pierre de Lescure : *La Tête au vent*, Gallimard. — Charles Braibant : *Le Soleil de Mars*, Denoël. — César Santelli : *L'Adieu à l'enfance*, Mercure de France. — Abel Hermant : *La Bigarrure plait*, Gallimard. — **1er Décembre** : Henri Bachelin : *Le Sabreur*, Mercure de France. — Charles-Henry Hirsch : *L'Instinct profond*, Mercure de France. — Henry Bordeaux : *Premiers romans, Le Mirage Sentimental, Jeanne Michelin, La Voie sans retour*, Plon. — Andrée Sikorska : *Vent de Mort*, Ferenczi. — Joseph Peyré : *Roc Gibraltar, De Cape et d'Epée*, Grasset. — **15 Décembre** : Léon Daudet : *Les Lys sanglants*, Flammarion. — Léo Larguier : *Les Dimanches de la rue Jacob*, Nouvelle Revue Critique. — La Varende : *Les Manants du Roi*, Plon; *Le Sorcier vert, Jean Chuintain*, Editions Fernand Sorlot. — Paul Nizan : *La Conspiration;* Gallimard. — Marcelle Vioux : *La Vallière*, Fasquelle. — A. de Montgon : *Marie-Stuart*, Fernand Nathan. — André Romane et Georges Verdal : *Darnley, le roi fantôme*, L'amitié par le Livre.

SCIENCE FINANCIERE

15 Octobre : Louis Baudin, Professeur à la Faculté de Droit de Paris : *La Monnaie. Ce que tout le monde devrait en savoir*, Librairie de Médicis, Paris.

SCIENCE SOCIALE

15 Janvier : André Tardieu : *La Révolution à refaire. II: La profession parlementaire*, Flammarion. — Mémento. — **15 Février** : J. Ortega y Gasset : *La révolte des masses;* Stock. — Paul Le Cour : *L'ère du Verseau;* Editions Atlantis, 46, rue de Montreuil, Vincennes. — Mémento. — **15 Mars**: Henry Peyret et autres : *Bilan du Communisme*, Librairie technique et économique, 3, rue Soufflot. — Mémento. — **15 Avril** : Divers : *Les Sciences sociales en France. Enseignement et Recherche*, rapport présenté par le Groupe d'études des sciences sociales au Centre d'études de politique étrangère, Hartmann, 11, rue Cujas. — Mémento. — **15 Mai** : André Joussain : *Psychologie des Masses*, Flammarion. — Mémento. — **15 Juin** : Hyacinthe Dubreuil : *La Fin des Monstres*, Bernard Grasset. — W. Drabovitch : *Les intellectuels français et le Bolchevisme*, Les Libertés françaises, 22, rue de Condé. — Mémento. — **15 Juillet** : Louis Rougier : *Les Mystiques économiques. Comment l'on passe des démocraties libérales aux états totalitaires*, Librairie de Médicis. — Même auteur : *Les Mystiques politiques contemporaines et leurs incidences internationales*, Recueil Sirey. — Mémento. — **1er Août** : P. A. Sorokin : *Les théories sociologiques contemporaines*, traduction René Verrion, Payot. — Mémento. — **15 Septembre**: Bernard Lavergne : *Essor et Décadence du Capitalisme*, Payot. — Mémento. — **15 Octobre** : Ludwig von Mises : *Le Socialisme, étude économique et sociologique*, Librairie de Médicis, Paris. — Mémento. — **15 Novembre** : Louis Marlio : *Le Sort du capitalisme*, Flammarion. — Mémento. — **15 Décembre** : Retour sur l'année 1938. — Emmanuel Beau de Loménie : *Qu'appelez-vous droite et gauche?* 1931, Librairie du Dauphin. — Mémento.

SCIENCES MEDICALES

15 Juillet : Une chanson de geste de la Science. — Docteur Louis Chauvois : *D'Arsonval. Soixante-cinq ans à travers la science*. Editions J. Oliven, 80 fr.

SCIENCES OCCULTES ET THEOSOPHIE

15 Janvier : Compte rendu des conférences et des questions et réponses par Krishnamurti (1936), Paris, Editions de l'Etoile. — **15 Juin** : Société d'études psychiques de Genève. — Albert Pauchard : I. *L'autre monde, ses possibilités infinies*. II. *Dans les sphères de beauté et de joie*, Jeheber, éditeur, Genève. — Œuvres de M. Raoul Montandon, même éditeur. — **15 Octobre** : Gabriel Trarieux d'Egmont : *La vie d'outre-tombe*, Editions Adyar, 4, square Rapp, Paris.

SCIENCES RELIGIEUSES

1er Avril : Illuminations et sécheresse.

SITUATION DES JEUNES ÉCRIVAINS. LEUR PENSÉE PAR EUX-MÊMES

1er Décembre : Prise de conscience.

THEATRE

15 Janvier : *La Marche Nuptiale*, quatre actes de Henry Bataille à la Comédie-Française. — **1er Février** : *Mithridate*, cinq actes de Racine, à la Comédie-Française. — **15 Février** : *Le Flirt ambulant*, trois actes de Tristan Bernard, au Théâtre Michel. — **15 Mars** : *La Brouille*, trois actes de

Charles Vildrac, à la Comédie-Française. — **15 Avril** : *La Tour d'Amour*, de Mme Marcelle Maurette, d'après le roman de Mme Rachilde, au théâtre du Grand-Guignol. — *Les Fausses Confidences*, de Marivaux, à la Comédie-Française. — **15 Mai** : *Proverbes* de Carmontelle, à la Comédie-Française. — **15 Juin** : *Septembre*, quatre actes de Mme Constance Colline, au Théâtre du Vieux-Colombier. — *Les Jours Heureux*, trois actes de M. C. A. Puget au Théâtre Michel. — **1er Juillet** : *Iphigénie*. Cinq actes de Racine, à la Comédie-Française. — **15 Juillet** : *Ruy Blas*. Cinq actes de Victor Hugo, à la Coméie-Française. — **15 Août** : *Marie Tudor*, cinq actes de Victor Hugo aux Arènes de Lutèce. — *L'abbé Constantin*, trois actes de P. Decourcelles, au théâtre de l'Odéon. — **15 Octobre** : *Le Menteur*, cinq actes de Corneille, à la Comédie-Française. — **15 Novembre** : *Cantique des Cantiques*, un acte de M. Jean Giraudoux. — *Tricolore*, trois journées et un épilogue de M. Pierre Lestringuez à la Comédie-Française. — **1er Décembre** : *La Terer est ronde*, trois actes de M. Armand Salacrou, au théâtre de l'Atelier.

VARIETES

1er Janvier : Boucher de Perthes, grand épistolier. — **15 Janvier** : Le Colloque international des Sciences mathématiques à Genève. — **15 Mars** : Victor-Emile Michelet et Louis Le Cardonnel. — **1er Avril** : Rimbaud marchand d'esclaves. — **15 Avril** : Prophètes et prophéties. — **15 Mai** : Le Peuple sans nom. — **1er Août** : L'Ecole Bérullienne. — **1er Septembre** : Louis Le Cardonnel et ses amis. — **15 Septembre** : Les Pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle. — **1er Octobre** : La langue française en Tchécoslovaquie. — **1er Novembre** : Pour que M. Hitler lise Shakespeare. — **15 Novembre** : Le Souvenir de Guillaume Apollinaire.

VOYAGES

1er Mars : Louis Gillet, de l'Académie française : *Rayons et Ombres d'Allemagne*, Flammarion. — Jean Cathala : *Portrait de l'Estonie*, Plon. — Pierre Mille : *Le français dans le monde*, Editions de la Revue Franco-Belge. — Emmanuel Grevin : *Djerba, l'île heureuse*, Stock. — H. Burtot-Darsiles : *Maguelone, petite île, grand passé*, Dubois et Poulain, Montpellier. — Mémento. — **1er Juin** : Hubert Carton de Wiart : *Sur la crête des Andes en automobile*, Plon. — Jean Fontenoy : *Shanghaï secret*, Grasset. — Marie-Edith de Bonneuil : *Bivouacs aux étoiles*, Plon. — Camille Mauclair : *L'Egypte millénaire et vivante*, Grasset. — Camille Mauclair : *Visions de Florence*, Alpina. — Edmond Pilon : *Senlis et Chantilly*, Arthaud. — Paul Guiton : *Savoie*, Arthaud. — Germaine Acremant : *Flandre et Artois*, De Gigord. — A. Mabille de Poncheville : *Flandre et Artois*, Arthaud. — Mémento. — **1er Août** : Adrien de Meeüs : *Amusante Amérique*, Flammarion. — Roger Boutet de Monval : *Pérou et Chili*, Le Divan. — Jeanne Vieillard : *Le guide du Pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, Imprimerie Protat à Mâcon. — Une lettre de M. Edmond Pilon. — **1er Octobre** : René Pinon : *Fièvres d'Orient*, Editions de la plus grande France, Lyon. — A t'Serstevens : *L'Itinéraire de Yougoslavie*, Grasset. — Ph. d'Estailleur-Chanteraine et le Dr Max J. Richou : *25.000 kilomètres au-dessus de l'Asie*, Les Editions de France, Paris. — Mémento.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1938.

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

de l'Académie Française

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16 ... 15 »
Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16 ... 15 »
Confession de Minuit. Vol. in-16 ... 15 »
Les Hommes abandonnés. Vol. in-16 ... 15 »
Deux Hommes. Vol. in-16 ... 15 »
Le Prince Jaffar. Vol. in-16 ... 15 »
La Pierre d'Horeb. Vol. in-16 ... 15 »
Journal de Salavin. Vol. in-16 ... 15 »
La Nuit d'Orage. Vol. in-16 ... 15 »
Les Sept dernières Plaies. Vol. in-16 ... 15 »
Le Club des Lyonnais. Vol. in-16 ... 15 »
Le Notaire du Havre. Vol. in-16 ... 15 »
Le Jardin des Bêtes sauvages. Vol. in-16 ... 15 »
Vue de la Terre promise. Vol. in-16 ... 15 »
La Nuit de la Saint-Jean. Vol. in-16 ... 15 »
Le Désert de Bièvres, Vol. in-16 ... 15 »
Les Maîtres. Vol. in-16 ... 15 »

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16 ... 15 »
Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16 ... 15 »
Les Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16 ... 15 »
Lettres au Patagon. Vol. in-16 ... 15 »
Le Voyage de Moscou. Vol. in-16 ... 15 »
Scène de la Vie future. Vol. in-16 ... 15 »
Géographie cordiale de l'Europe. Vol. in-16 ... 15 »
Querelles de Famille. Vol. in-16 ... 15 »
Remarques sur les Mémoires Imaginaires. Vol. in-16 ... 5 »
Fables de mon Jardin. Vol. in-16 ... 15 »
Discours de Réception à l'Académie Française. Réponse de M. Henry Bordeaux. Vol. in-16. 10
Défense des Lettres. Vol. in-16 ... 15 »

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16 ... 15 »
Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 1918-1919. Vol. in-16 ... 15 »

POÉSIE

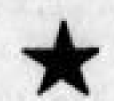
Élégies Vol. in-16 ... 9 »

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16 ... 12 »
La Journée des Aveux, Comédie en 3 actes, suivie de **Quand vous voudrez,** Comédie en un acte. Vol. in-16 ... 12 »
La Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18 ... 7 50

UNE ÉDITION SANS PRÉCÉDENT DES PENSÉES DE PASCAL

ÉDITION CRITIQUE ÉTABLIE PAR Z. TOURNEUR



LE TEXTE en a été établi d'après un minutieux examen des manuscrits originaux.

DES ERREURS de lecture très nombreuses commises par tous les éditeurs successifs ont été corrigées. De sorte que cette édition est la *première* à reproduire le vrai texte de Pascal.

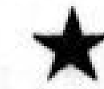
DES INÉDITS très nombreux et d'importance considérable s'y trouvent déchiffrés *pour la première fois.*

LA TYPOGRAPHIE entièrement nouvelle se modèle sur l'aspect même du manuscrit de Pascal.

LE CLASSEMENT se fonde sur l'état même où Pascal semble avoir laissé son manuscrit, tel que l'a transmis le premier copiste.

L'INTRODUCTION et les NOTES apportent des renseignements *précis*, *abondants* et *nouveaux*.

LA TABLE DE CONCORDANCE et **L'INDEX** constituent le guide le plus sûr et le plus commode pour toutes les recherches sur la pensée de Pascal.



Dans la présentation habituelle de la Bibliothèque classique des ÉDITIONS DE CLUNY — *format pratique, élégance des caractères, netteté de l'impression, qualité du papier* — cette édition des PENSÉES est

L'ÉDITION QUI RÉVÈLE PASCAL

2 vol. : 30 fr.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

AVIS

●

En raison des charges de plus en plus lourdes, des augmentations de prix de toutes sortes dont se voit atteinte l'industrie de l'édition, nous nous trouvons dans la nécessité de reviser nos services gratuits de la Revue.

Nous prions les personnes à qui elle ne parviendra plus à ce titre d'agréer nos excuses et nos regrets pour la mesure à laquelle nous contraignent les circonstances.

●

BOIVIN & Cie, Éditeurs, 5, rue Palatine, PARIS (VIe)

DES LIVRES POUR TOUS

Vient de Paraître :

CHERRY KEARTON

L'ILE DES MANCHOTS

Traduit de l'anglais

Précédemment :

GREY OWL

UN HOMME ET DES BÊTES

(34e édition)

Chaque vol. ill. de 60 phot. tirées en héliogravure. Broché. **24** fr. Relié 60 fr.
Il a été tiré de chaque volume 20 exemplaires numérotés sur pur fil Lafuma, broché . . . . 60 fr.

Vient de paraître :

FRANCES FLAHERTY

SABU
ELEPHANT BOY

Traduit de l'anglais par J. Roche-Mazon

Un volume illustré de 30 photographies pleine-page. Br. **18** fr.; Cart. . **22 50**

Viennent de paraître :

J. MACKWORTH

LE MYSTÈRE DU GRATTE-CIEL

Traduit de l'anglais

D. E. MARSH

LE PIRATE DE L'AIR

Traduit de l'anglais

Chaque volume (13,5×20). Broché. **12** fr.; Cartonné. . . . . **20** fr.

COLLECTION " IL ÉTAIT UNE FOIS "

Viennent de paraître :

SIMONNE RATEL

BEN-KIKI, L'INVISIBLE

MARCEL KUHN

LA FÉE ANGÈLE

Chaque volume illustré, Br. **7 50**; Cart . **12** fr.

Précédemment :

Ch. Robert-Dumas, **Jean l'Ours.**
J. Roche-Mazon, **Quelques contes du Ver luisant.**
S. Strowska, **Contes de Pologne.**
Ch. Deulin, **Contes d'un buveur de bière.**

Envoi franco sur demande de notre catalogue d'étrennes

ÉTRENNES 1939 (Nouveautés)

Rudyard KIPLING

Les Tambours du Fore and Aft

et quatre autres contes

Traduction FABULET, R. d'HUMIÈRES, AUSTIN-JACKSON
Illustrations en noir et en couleurs de Guy ARNOUX

Un volume 20 × 26, broché .... 30 »; relié : 35 »

Les Albums de SAMIVEL

Brun l'Ours

Textes et dessins en couleurs de SAMIVEL

Un album 25 × 32, cartonnage en couleurs .... 32 »

Le Livre illustré par le film

R.-L. STEVENSON

L'Ile au Trésor

Illustrations photographiques d'après le film

Un volume 22,5 × 28, broché .... 30 »; relié toile : 50 »

A. TOLSTOI

La Jeunesse d'Igor

Un volume 15,5 × 23, illustrations de A. PECOUD, cartonnage en couleurs. 18 »

Les Chefs-d'Œuvre Littéraires

La **Belle aux Cheveux d'Or,** Mme D'AULNOY, cartonné........ 6 50
La **Belle au Bois Dormant,** CH. PERRAULT, cartonné........ 6 50
Les **Deux Frères,** AL. DUMAS, relié........ 11 »
Alice au Pays des Merveilles, L. CARROLL, relié........ 20 »
Don Quichotte, M. DE CERVANTÈS, relié........ 30 »

Bibliothèque " JUVENTA "

La **Vie des Mouches,** E. SÉGUY, broché...... 16 »; relié. 20 »
La **Vie des Poissons,** L. ROULE, broché...... 16 »; relié. 20 »
La **Vie des Saisons,** H. DALMON, broché.... 16 »; relié. 20 »
Le **Cousin Pons,** H. DE BALZAC, broché ...... 6 »; relié. 10 »
Le **Tueur de Daims,** F. COOPER, broché..... 6 »; relié. 10 »
Kenilworth, WALTER SCOTT, broché.......... 6 »; relié. 10 »
La **Foire aux Vanités,** W. THACKERAY, broché. 6 »; relié. 10 »

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

de l'Académie Française

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16........ 15 »
Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16.... 15 »
Confession de Minuit. Vol. in-16........ 15 »
Les Hommes abandonnés. Vol. in-16........ 15 »
Deux Hommes. Vol. in-16........ 15 »
Le Prince Jaffar. Vol. in-16........ 15 »
La Pierre d'Horeb. Vol. in-16........ 15 »
Journal de Salavin. Vol. in-16........ 15 »
La Nuit d'Orage. Vol. in-16........ 15 »
Les Sept dernières Plaies. Vol. in-16........ 15 »
Le Club des Lyonnais. Vol. in-16........ 15 »
Le Notaire du Havre. Vol. in-16........ 15 »
Le Jardin des Bêtes sauvages. Vol. in-16........ 15 »
Vue de la Terre promise. Vol. in-16........ 15 »
La Nuit de la Saint-Jean. Vol. in-16........ 15 »
Le Désert de Bièvres, Vol. in-16........ 15 »
Les Maîtres. Vol. in-16........ 15 »

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16........ 15 »
Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16........ 15 »
Les Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16..... 15 »
Lettres au Patagon. Vol. in-16........ 15 »
Le Voyage de Moscou. Vol. in-16........ 15 »
Scène de la Vie future. Vol. in-16........ 15 »
Géographie cordiale de l'Europe. Vol. in-16........ 15 »
Querelles de Famille. Vol. in-16........ 15 »
Remarques sur les Mémoires Imaginaires. Vol. in-16.... 5 »
Fables de mon Jardin. Vol. in-16........ 15 »
Discours de Réception à l'Académie française. Réponse de M. Henry Bordeaux. Vol. in-16. 10
Défense des Lettres. Vol. in-16........ 15 »

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16........ 15 »
Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 1918-1919. Vol. in-16........ 15 »

POÉSIE

Élégies Vol. in-16........ 9 »

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16........ 12 »
La Journée des Aveux, Comédie en 3 actes. suivie de **Quand vous voudrez,** Comédie en un acte. Vol. in-16........ 12 »


cadeaux appréciés
bonne année
DAMITAS
WEEK-END
TABAC OLYMPIA
CELTIQUE
CONGO
MYRTIL
naja
TABAC D'ORIENT
CIGARES & CIGARETTES
DE LA REGIE FRANÇAISE
CAISSE AUTONOME D'AMORTISSEMENT

LE TIRAGE DE LA TOMBOLA DU « FOYER DES SOURDS-MUETS DE PARIS »

Par suite des conséquences des événements récents qui ont eu lieu, le tirage de la Tombola du *Foyer des Sourds-Muets de Paris* n'aura lieu que le 24 décembre prochain à 14 heures, au Foyer des Sourds-Muets, 56, rue du Capitaine-Ferbert, Paris.

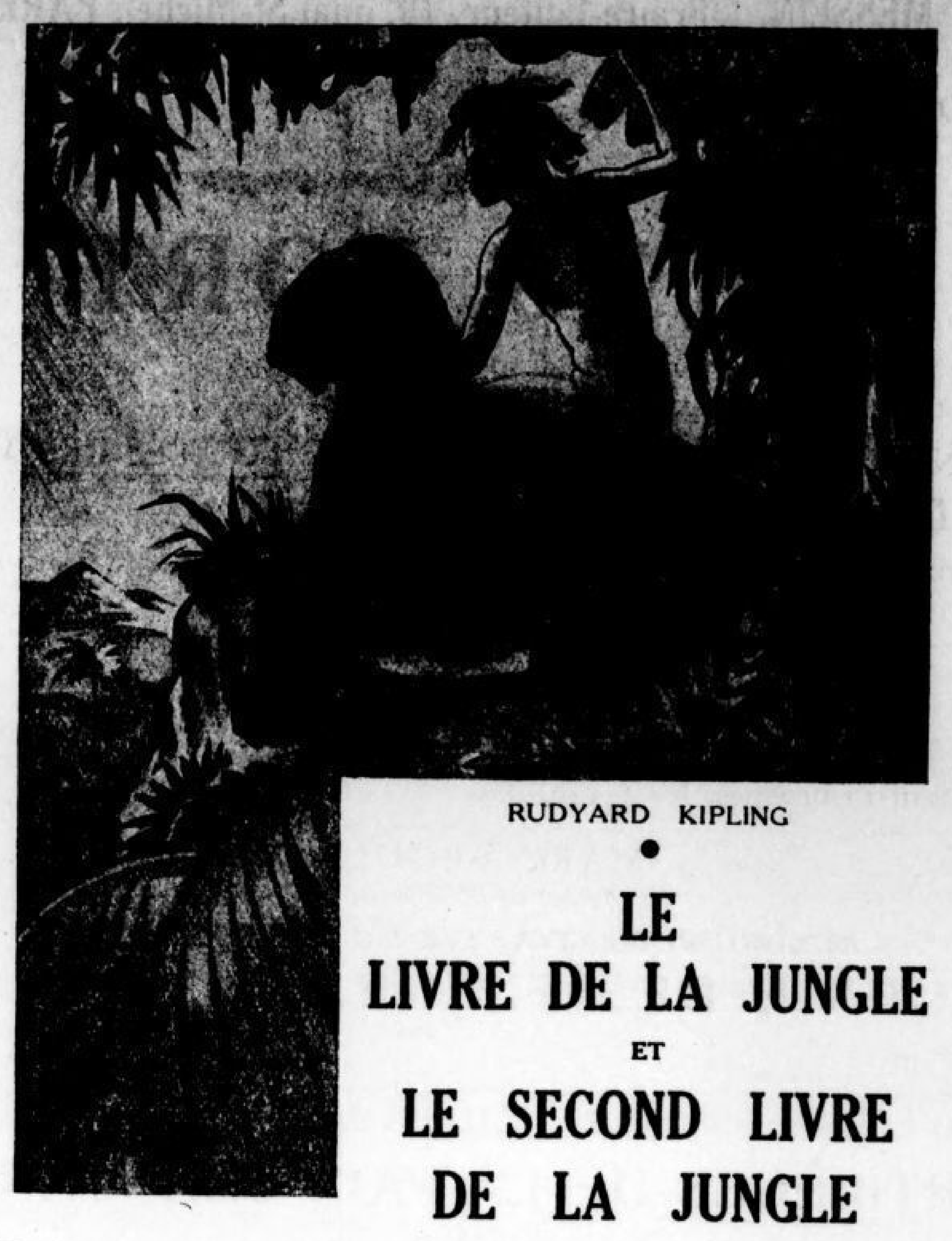
Les détenteurs de carnets à vendre sont priés de bien vouloir faire parvenir le montant de ces carnets avant le 30 novembre prochain.

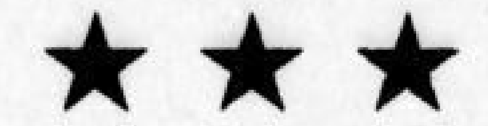

SNCF
SOCIÉTÉ
NATIONALE DES
CHEMINS DE FER
FRANÇAIS
le rail
plus que jamais
à votre service
G1
MAXIMILIEN VOX

AVIS

En raison des charges de plus en plus lourdes, des augmentations de prix de toutes sortes dont se voit atteinte l'industrie de l'édition, nous nous trouvons dans la nécessité de reviser nos services gratuits de la Revue.

Nous prions les personnes à qui elle ne parviendra plus à ce titre d'agréer nos excuses et nos regrets pour la mesure à laquelle nous contraignent les circonstances.





L'Église Catholique en France

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

OUVRAGES DE CULTURE LITTÉRAIRE

CHOIX DES " PLUS BELLES PAGES " DES ÉCRIVAINS SUIVANTS :

L'Arétin. — Chamfort. — Cyrano de Bergerac. — Diderot. — Gustave Flaubert. — Frédéric II — Henri Heine. — Helvetius. — Prince de Ligne. — Alfred de Musset. — Napoléon (I). — Gérard de Nerval. — Rétif de La Bretonne. — Cardinal de Retz. — Rivarol. — Saint-Evremond. — Saint-Simon. — Stendhal. — Tallemant des Réaux. — Alfred de Vigny. Format in-16 double-couronne.

Chaque volume. . . . . **15** fr.

Maurice de Guérin. — Saint-Amant. — Théophile. — Tristan L'Hermite. Format petit in-18 carré.

Chaque volume . . . . **10** fr.

(1) Ce volume est à **27** francs.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE REMY DE GOURMONT

ROMAN

Le Pèlerin du Silence. Volume in-18 .... 15 »
Les chevaux de Diomède. Volume in-18 .... 15 »
D'un Pays lointain. Volume in-18 .... 15 »
Le Songe d'une Femme. Volume in-18 .... 15 »
Une Nuit au Luxembourg. Volume in-18 .... 15 »
Un Cœur Virginal. Couv. de G. d'Espagnat. Volume in-18 .... 15 »
Couleurs, *suivi de* **Choses anciennes.** Volume in-18 .... 15 »
Sixtine. Volume in-18 .... 15 »
Histoires magiques. Volume in-18 .... 15 »

LITTÉRATURE

Le Livre des Masques. *Portraits symbolistes, Gloses sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui.* Masques dessinés par F. Vallotton. 2 volumes in-18. Chaque volume .... 15 »
La Culture des Idées. Volume in-18 .... 15 »
Le Chemin de velours. Volume in-18 .... 15 »
Epilogues, 1895-1898. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18 .... 15 »
Epilogues, 1899-1901. *Réflexions sur la vie.* (IIe série). Volume in-18 .... 15 »
Epilogues, 1902-1904. *Réflexions sur la vie.* (IIIe série). Volume in-18 .... 15 »
Epilogues, 1905-1912. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18 .... 15 »
Dialogues des Amateurs sur les choses du temps, 1907-1910. Volume in-18 .... 15 »
Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les Choses du temps. Vol. in-16. 15 »
Esthétique de la Langue française. Volume in-18 .... 15 »
Le Problème du Style. Volume in-18 .... 15 »
Promenades Littéraires. 7 volumes in-18 à .... 15 »
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse. Volume in-16 .... 2 50
Pendant l'Orage. Préface de Jean de Gourmont. Volume petit in-18 .... 15 »
Pendant la Guerre. Volume in-16 .... 15 »
Lettres à l'Amazone. Volume in-16 .... 15 »
Lettres intimes à l'Amazone. Volume écu in-8 .... 15 »
Lettres d'un Satyre. Volume in-16 .... 15 »
Lettres à Sixtine. Volume in-16 .... 15 »
Pages choisies. *Avec un portrait.* Préface de Marcel Coulon. Volume in-18 .... 15 »
Le Latin mystique. Avec une Préface. Vol. in-8 carré .... 24 »

PHILOSOPHIE

Physique de l'Amour. *Essai sur l'Instinct sexuel.* Volume in-18 .... 15 »
Promenades Philosophiques. 3 Volumes in-18 à .... 15 »

POÉSIE

Divertissements, poèmes en vers. Volume in-18 .... 15 »

THÉATRE

Lilith, suivi de Théodat. Volume in-18 .... 15 »

A LA MÊME LIBRAIRIE

PAUL ESCOUBE

Remy de Gourmont et son Œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16 .... 2 50
La Femme et le Sentiment de l'Amour chez Remy de Gourmont. Volume in-16 .... 15 »

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS